

Histoire de l'Alsace

Tome VIII

Maison d'Andlau



Kevin Smith
2017

<http://www.lessmiths.com/~kjsmith/html/main.shtml>

KJ Smith

INTRODUCTION

I have started to cobble together a set of histories for certain noble families of interest to me. These are mostly families from Haut Rhin, upper Alsace and include the Eguisheim, Ribeaupierre, Ferrette and in this volume, the lords of Andlau. Each family has participated in the regions' history in ways that provide insights into the larger political history of Alsace.

Andlau history has been the subject of recent scholarship with the following publications:

* Andlau: son abbaye, son hôpital, ses bienfaiteurs

E. Bécourt - Jul. Manias et cie, 1908

* Les sires d'Andlau (fin du XIIe-début du XVIe siècle): un lignage noble au temps des châteaux forts

Nicolas Mengus - Société savante d'Alsace, 2000 299p

* Andlau: de la pierre et des hommes

Loïc Minor - Éd. du Kapellenbaum, 2011 280p

These publications are not available online and not in my library. It may make my own efforts here redundant. Much of what I find for the Andlau online now are short publications, and articles often more associated with the early Abby more than the noble family. What follows is much of the better work that I managed to turf up in the course of my researches, plus a lot of “filler” material such as the history of Obernai, Hohenbourg, etc.



Kevin Smith
2017

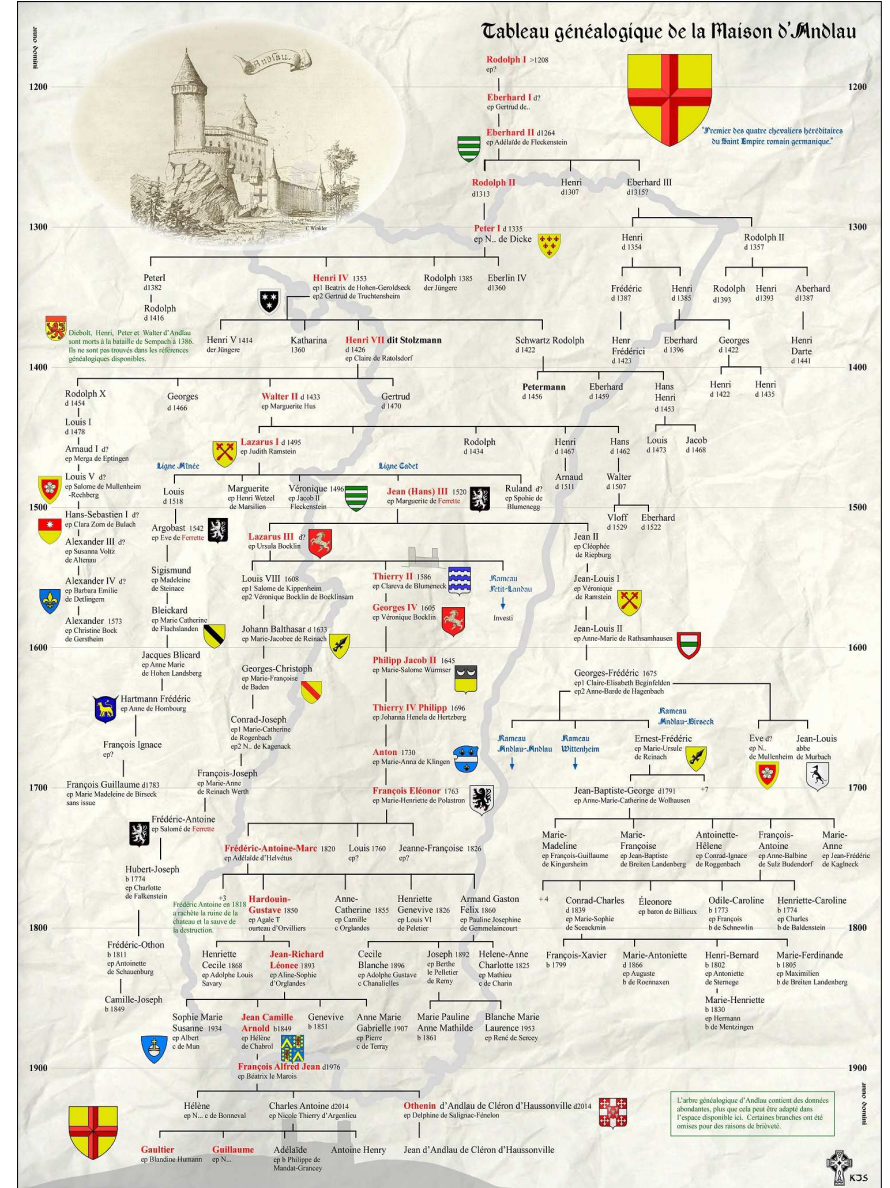
<http://www.lessmiths.com/~kjsmith/html/main.shtml>

Ma Serie sur l'Histoire de l'Alsace

Tome I:	Haut-Rhin
Tome II:	Bas-Rhin
Tome III:	Histoire Naturelle
Tome IV:	Maison Eguisheim
Tome V:	Les origines du monachisme en Alsace
Tome VI:	Maison Ribeaupierre
Tome VII:	Comté de Ferrette
Tome VIII:	Maison Andlau

Le Centre d'Interprétation du Patrimoine, « les ateliers de la seigneurie », à Andlau, a été labélisé projet d'excellence du contrat de territoire 2007—2012. A ce titre, il a bénéficié d'un soutien départemental bonifié. Ainsi, une aide totale de 2,8 M€ ont été accordés à la Communauté de Communes Barr/Bernstein, maître d'ouvrage, pour les travaux engagés. En outre, une aide au fonctionnement est également prévue à hauteur de 40 000 € par an.

Cet équipement novateur et vivant ayant pour objectifs de mettre en valeur le patrimoine, les savoir-faire des artisans et les atouts spécifiques du territoire, ouvrira ses portes à l'automne 2013 dans le cadre du 60ème anniversaire de la Route des Vins.



CONTENTS:

1	Andlau: famille noble alsacienne www.hls-dhs-dss.ch
2	Andlau Wikipedia
8	Les Comtes d'Andlau F. Bouvier 1880
21	Andlau Histoire religieuse fr.geneawiki.com
25	Abbaye d'Andlau Wikipedia
29	Sur les traces de Sainte Richarde femmesremarquablesalsace.com
30	Introduction
30	I/ Sa vie, sa légende
30	1. Quand légende et vie se mêlent
31	2. Le parcours de Sainte Richarde
40	II/ Témoignages de son existence
40	1. Lieux liés à sainte Richarde
43	2. Sainte Richarde dans nos mémoires
45	Notes
48	Arbre Généalogique de Charles III
49	Bibliographie
51	Château d'Andlau Wikipedia
55	Haut-Andlau (Andlau, Bas-Rhin) Nicolas Mengus
59	L'Histoire du Château d'Andlau www.chateaudandlau.com
64	L'art des vieilles pierres Guillaume d'Andlau et Raoul Bock 2009
70	Le Château d'Andlau hier et aujourd'hui Fabien Baumann

72	Spesbourg (Andlau, Bas-Rhin) Nicolas Mengus
76	Le Dernier Seigneur de Spesbourg Ch. Nerlinger 1896
88	La situation politique en Alsace au début du XIIIème siècle Autour du Mont-Sainte-Odile
90	La Seigneurie d'Andlau www.pays-de-barr.fr
92	Andlau, Bas-Rhin: Cour de la Seigneurie Maximne Werle et Maurice Seiller
98	Familles Nobles de la Basse-Alsace J.B. Chauffour 1829
103	Les Sires d'Andlau au Moyen Age Nicolas Mengus
117	Oeuvres Historiques Inédites, Andlau Ph. And. Grandidier 1867
135	Andlau (Bas-Rhin) Le Livre d'or du Patriciat de Strasbourg
158	Süddeutscher Adelsheros Friedrich Cast 1844
169	Genealogical spreadsheet by author
176	Regesta Imperii www.regesta-imperii.de
178	Le mont Sainte-Odile et ses environs Reinhard, Aimé 1888
183	Le Mur païen.
194	La Voie romaine.
197	Barr
202	Heiligenstein
204	La Vallée de Barr
205	Le Hangenstein
206	Sainte-Anne

- 206 Le Château de Landsperg.
- 211 Le Château d'Andlau.
- 216 Le Château de Spesbourg
- 220 Les Châteaux d'Ourott.
- 224 Le Kœpfel.
- 225 Le Château de Waldsberg -
- 226 Les Châteaux de Dreystein.
- 227 Le Château de Kagenfels
- 228 Le Château de Birkenfels.
- 229 Klingenthal.
- 231 Saint-Léonard.
- 232 Conclusion.

235 **Histoire d'Ottrott**
www.ottrott.com

238 **Odile de Hohenbourg**
 Wikipedia

243 **Abbaye de Hohenbourg**
 Wikipedia

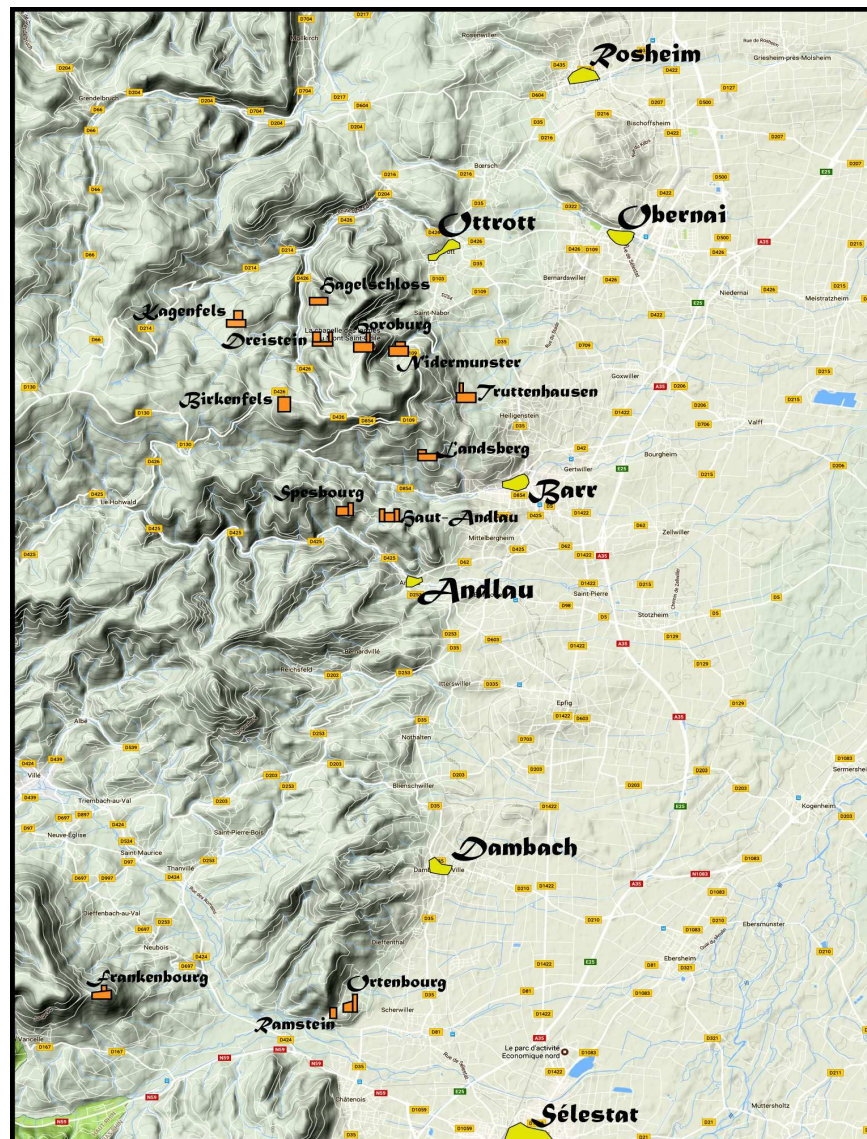
254 **Bergheim**
 Wikiwand

259 **Obernay**
 wikipedia

261 **Obernay**
 J.H. Decker, 1825

267 **Notes**

les environs d'Andlau



Andlau: famille noble alsacienne.

<http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F19982.php>

Andlau

Famille noble alsacienne, ainsi nommée probablement parce qu'elle détenait héréditairement l'avouerie de l'abbaye d'A. (F). Elle apparaît en 1144-1150 avec le vicedominus Otto de Andelahe. Outre son château fort de Hohandlau au sud-ouest de Strasbourg (détruit en 1246, reconstruit en 1344), elle avait des terres surtout en Haute-Alsace, notamment Hombourg, Klein-Landau, Kingersheim et Wittenheim. L'aîné de la famille portait depuis 1356 le titre, confirmé par Charles Quint en 1550, de "premier des quatre chevaliers héréditaires du Saint Empire romain germanique". Les d'A. appartenaient à la chevalerie d'Autriche antérieure (immatriculation en 1458) et à la chevalerie d'Empire de Basse-Alsace (immatriculation en 1547). L'empereur Léopold Ier les éleva au rang de barons en 1676. Louis XV reconnut ce titre en France à toute la famille en 1773. L'Autriche conféra en 1817 à la branche de Hombourg le titre de comte, reconnu la même année par le grand-duché de Bade.

Les d'A. perdirent quatre des leurs à la bataille de Sempach en 1386. Ils exercèrent au Moyen Age des charges ecclésiastiques et municipales en Alsace, à Strasbourg et à Bâle, par exemple Bartholomäus (-> 1), Georg (-> 4), Hartmann (-> 5) ou Peter (-> 7). Vers 1678, une branche s'établit dans l'évêché de Bâle. Outre des chanoines de Bâle et de Moutier-Grandval, elle donna après 1714 quatre baillis de Delémont et du Birseck, tels François Charles (-> 3) et Jean-Baptiste Georges (-> 6). Ayant acquis le château de Birseck, Conrad Charles Frédéric (-> 2) en prit le nom dès 1808. La famille possédait l'hôtel d'A. à Arlesheim de 1762 à 1844, où elle fit aménager en 1785 un célèbre jardin anglais, l'Ermitage, détruit en 1792, mais reconstitué en 1808. Elle vendit ses biens en Suisse en 1844. La branche d'A.-Birseck s'éteignit en 1917 dans le Bade. Les familles d'A.-Hombourg et d'A.-Klein-Landau subsistent aujourd'hui encore en France.

Bibliographie

- H. d'Andlau-Hombourg, Le livre d'hist. d'une famille d'Alsace, 2 vol., 1972-1976
- C. Bosshart-Pfluger, Das Basler Domkapitel von seiner Übersiedlung nach Arlesheim bis zur Säkularisation (1678-1803), 1983, 171-180
- D. Schwennicke, éd., Europäische Stammtafeln, N.S. 11, 1986, tables 89-101

Auteur(e): Dorothea A. Christ / PM

Andlau

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Andlau>

Andlau

Géographie

Andlau est une petite ville du Bas-Rhin de l'arrondissement de Sélestat et du canton de Barr située dans la vallée de l'Andlau sur les contreforts des Vosges. La banlieue d'Andlau est entièrement occupée par les Vosges, dont un sommet, le Stosskopf, y atteint une hauteur de 700 mètres. Ses communes limitrophes sont Mittelbergheim au nord-est, Eichhoffen à l'est, Bernardvillé au sud, le Hohwald au nord-ouest et Barr. La commune possède une superficie de 23,69 km² dont le point le plus haut culmine à 807 mètres vers la pointe nord du Niederberg.

Cours d'eau

L'Andlau : petite rivière qui prend sa source dans les Vosges, près du Champ du Feu, montagne située à l'extrémité orientale du Ban-de-la-Roche ; elle coule d'ouest en est, arrose Andlau, Eichhoffen, Saint-Pierre, Stotzheim, Zellwiller, Hindisheim, Lipsheim, Fegersheim et se jette dans l'Ill en aval de cette dernière commune, après avoir reçu en amont de Valff les eaux de la Kirneck et mis en mouvement près de 60 moulins et autres usines vers le XIXe siècle. Son cours est d'environ 45 kilomètres.

Histoire

Un domaine occupé dès l'époque gallo-romaine

Le village est sans doute déjà occupé à l'époque gallo-romaine. Ensuite, c'est autour de l'abbaye de moniales fondée en 880 par Richarde de Souabe, fille du comte d'Alsace connu sous le nom d'Erchangar, que se développe le village. Sainte Richarde épouse par la suite l'empereur Charles le Gros, petit-fils de Louis le Débonnaire.

La fondation d'une abbaye

Cette abbaye fut placée initialement au Saint-Sauveur et suivait la règle de saint Benoît qui reçut la protection du pape. Elle fut autorisée à battre monnaie jusqu'en 1004. Elle fut dotée de biens considérables et reçut par la suite un grand nombre de privilèges. L'empereur Charles IV, en les confirmant en 1347, déclara l'abbaye exempte de toutes charges et contributions et accorda à l'abbesse Adélaïde de Géroldseck et à celles qui lui succédèrent, le titre de princesse de l'Empire. On ne connaît pas

précisément l'époque précise de sa sécularisation ; on croit qu'elle eut lieu entre les XIIIe et XIVe siècles. Outre la charte de l'empereur Charles IV, un grand nombre d'autres diplômes antérieurs et postérieurs ont été concédés à cette abbaye, soit pour confirmer les privilèges qu'elle avait déjà obtenus, soit pour lui en accorder de nouveaux. Les récipiendaires étaient obligés de faire preuve de seize quartiers de noblesse sans mésalliance, et les familles les plus illustres d'Alsace et d'Allemagne briguaient l'honneur d'y faire admettre leurs filles ; elles n'étaient assujetties à aucun vœu et pouvaient quand bon leur semblait, rentrer dans leurs familles et même se marier.

Cette abbaye reçut, presque dès son origine, une illustration qui n'a pas peu contribué à sa prospérité et à sa considération. On sait que l'empereur Charles-le-Gros, trop faible pour gouverner le vaste empire qu'il avait réuni sous son sceptre par la mort de ses deux frères, en laissa les soins à l'impératrice Richarde, son épouse ; elle avait pour conseiller Liutward, évêque de Verceil. Les courtisans, jaloux de l'autorité de l'évêque et de la confiance que lui accordait l'impératrice, méditaient depuis longtemps sa ruine et trouvèrent le moyen d'allumer dans le cœur du faible monarque une jalousie que la piété, les talents, les éminentes qualités de son épouse et vingt-cinq ans de mariage constamment heureux furent impuissants à écarter. Liutward fut chassé de la cour ; l'impératrice répudiée se retira dans le monastère d'Andlau. La légende de sainte Richarde porte qu'elle subit l'épreuve du feu, et que revêtue d'une chemise enduite de cire, à laquelle ont mis le feu en quatre endroits, elle ne fut point atteinte par les flammes qui s'éteignirent miraculeusement. Quoi qu'il en soit, ce fut dans cette abbaye que l'épouse de Charles-le-Gros finit ses jours dans la prière et les bonnes œuvres. Elle trouva aussi une source de consolations dans les lettres, qu'elle cultivait avec une grande distinction ; plusieurs belles poésies, qui sont parvenues jusqu'à nous, peignent sa résignation et la pureté de son âme. Elle mourut avant la fin du IXe siècle et fut enterrée dans une chapelle latérale de l'église d'Andlau ; un siècle et demi plus tard, elle fut canonisée par le pape Léon IX, qui s'étant trouvé en Alsace, sa patrie, vint à Andlau bénir l'église nouvellement construite sous l'abbesse Mathilde, sœur de l'empereur Henri III.

La famille d'Andlau

On trouve les premières références à la maison d'Andlau au XIIIe siècle, ce qui fait de cette famille une des lignées les plus anciennes de France. La ligne d'Andlau fait partie des 0,5 % de la noblesse française dont les origines remontent au bas Moyen Âge ; elle est ainsi considérée comme noblesse d'épée - noblesse de race ou noblesse ancienne -. Les nobles d'Andlau ont peut-être donné leur nom à la ville. Selon certaines sources, la famille d'Andlau serait arrivée en Alsace à l'époque romaine avec une autre famille, les Dandolo de Venise. Cette famille aurait fondé le château du

Bas-d'Andlau. Une autre version attribuée à un dénommé Balthazard d'Andolo natif de Bologne la création de la ville. Il aurait suivi Charlemagne qui se dirigeait vers le nord vers le VIIIe siècle. Il se serait alors fixé au val d'Eléon et pourrait donc être à l'origine de la fondation de la lignée de la famille noble des Andlau qui a donné le nom à Andlau. Balthazard et son fils auraient fondé un petit couvent dans la vallée, près de la rivière Andlau. Cette théorie irait donc à l'encontre de la version qui veut que ce soit sainte Richarde qui ait fondé l'abbaye. Une autre proposition parle d'un chevalier d'Andlau qui aurait aidé Richarde à trouver l'emplacement où l'ours grattait le sol. La famille des Andlau accédera au statut de chevaliers à partir du IXe siècle. Ils prendront le nom de la cité et feront ainsi des legs à l'abbaye. Mais on peut aussi prétendre que cette famille a pris le nom de la ville, qui par la suite lui a donné ses armoiries. Le premier personnage, Gunther d'Andlau, cité en 1141, devient abbé de Saint-Blaise. Les sires d'Andlau s'illustrent durant la bataille de Sempach, le 9 juillet 1386, durant laquelle le comte d'Andlau perd quatre de ses fils. Elle est particulièrement affectée par la guerre de Trente Ans.

La famille d'Andlau est liée à de nombreux personnages de l'histoire de France, comme par exemple Claude-Adrien Helvétius, Jacques Necker, Germaine de Staël, Jean Le Marois, Hardouin-Gustave d'Andlau ou encore Albert de Mun.



Le village se forme autour de l'abbaye

Peu à peu, il se forma aux alentours de l'abbaye une petite ville que l'abbesse donna en fief, en 1364, à la famille noble d'Andlau, une des plus illustres de l'Alsace, dont l'histoire fait mention pour la première fois en 1141 : Ganthier d'Andlau fut abbé de Saint-Blaise. Neuf ans après, Othon, comte d'Andlau (Otto de Andelaha comes) paraît comme témoin dans un diplôme donné par l'empereur Conrad III en faveur de l'abbaye de Saint-Blaise. Cette famille a produit un grand nombre d'hommes distingués, et ce qui prouve la haute considération dont elle jouissait, c'est qu'en vertu d'un antique privilège, renouvelé par Charles Quint, en 1550, l'aîné portait le titre de chevalier héréditaire du Saint-Empire.

Andlau une ville de pèlerinage

Un pèlerinage fut dédié très tôt à la Vierge Marie dans la crypte de l'église où les chanoines se réunissaient chaque jour pour prier. Au XIV^e siècle une tour — souvent confondue avec le château de Spesbourg - est attestée appartenir aux nobles de Dicka. Entre le XIII^e et le XIV^e siècle quatre châteaux sont édifiés à Andlau. L'un de ces châteaux est celui du Wibelsberg-Crax dont il ne subsiste que quelques vestiges. Construit entre 1232 et 1249 il est démoli une première fois par Eberhard d'Andlau, puis reconstruit à partir de 1293. Il prend alors le nom de château de Crax, mais est définitivement démoli en 1298 sur ordre de l'évêque de Strasbourg. Les sires d'Andlau fortifient la ville au XV^e siècle. En 1695 le garde forestier d'Andlau, Frantz Ettighoffen, tue l'un des derniers ours des Vosges. Au milieu du XIX^e siècle, Andlau compte encore dix-huit moulins. La commune est entourée de forêts et de vignes.

La chapelle Saint-André, son cimetière avec ses tombes remarquables

Anciennement chapelle du Saint-Sauveur, l'édifice primitif remonte à l'époque carolingienne. On peut encore voir, à travers une grille au ras du sol, les fondations romanes. Cette église est encore appelée chapelle du cimetière par certains villageois. Cette église servait aussi aux habitants d'Eichhoffen qui ne disposaient pas d'église jusqu'en 1865. Entre 1777 et 1780, la chapelle Saint-André est agrandie pour répondre à la forte demande des communiant qui fréquentaient alors l'église. Les personnes décédées d'Eichhoffen étaient enterrées dans le cimetière à côté de l'église. Beaucoup d'anciennes tombes du cimetière ne sont donc pas ceux des habitants d'Andlau mais d'Eichhoffen. Après plusieurs années d'imbroglios entre Andlau et Eichhoffen, les catholiques de cette dernière cité feront construire leur propre église. La construction de cette chapelle est le fruit de plusieurs transformations. Le clocher de la chapelle est de forme octogonale. Dans le chœur médiéval, il existe encore des peintures murales qui datent du XV^e

siècle. Concernant le cimetière qui se trouve à côté de la chapelle, le commandeur Marx Cromer (Kremmer) fera élever à ses frais le mur qui entoure la chapelle, entre 1495 et 1537. La chapelle Saint-André doit beaucoup à de généreux donateurs. En 1896, grâce au docteur Stoltz, elle sera restaurée. À la fin du XX^e siècle, des travaux de soutènement et de drainage seront entrepris pour éviter l'écroulement du mur qui donne sur la route. Au cours de la rénovation de 1974-1975, des lucarnes seront aménagées dans le beffroi puis enlevées. Pendant longtemps les processions s'arrêtaient devant la chapelle au même titre que les oratoires qui se trouvaient sur le parcours⁹.

Source

L'article a été tiré en grande partie de L'Alsace ancienne et moderne: dictionnaire topographique, historique et statistique du Haut-Rhin et du Bas-Rhin, édité en 1865. Les textes ont pu être modifiés depuis.

Bibliographie

Baquol : L'Alsace ancienne et moderne : dictionnaire topographique, historique et statistique du Haut-Rhin et du Bas-Rhin, 1865.

Eugène Bécourt, Andlau, son abbaye - son hôpital - Ses bienfaiteurs, Imprimerie alsacienne, 1914-1921

Mlle M. Corbet, Sainte Richarde, sa vie, son abbaye, son église, son pèlerinage et la petite ville d'Andlau, Sélestat, Imprimerie Alsatia, 1932

Jérôme Do bentzinger (éd.), Andlaud, Regard sur le XX^e siècle, 2000 (ISBN 978-2-906238-98-5)

Loïc Minor, Andlau, ses vieilles pierres, leurs histoires, Éditions du Kappellenbaum, 2007 (ISBN 978-2-9528866-0-4, OCLC 470955907)

Hubert Bendert, Andlau la magnifique, Strasbourg, Éditions Coprur, 2007 (ISBN 978-2-84208-171-3)

Charles-Laurent Salch, Dictionnaire des châteaux et fortifications de la France au Moyen Âge, Strasbourg, éditions Publitotal, 1978, reprint 1991 (ISBN 978-2-86535-070-4) Une vision d'ensemble de l'architecture castrale. Pages 35 à 39 Andlau

René Dinkel, L'Encyclopédie du patrimoine (Monuments historiques, Patrimoine bâti et naturel - Protection, restauration, réglementation. Doctrines - Techniques - Pratiques), Paris, éditions Les Encyclopédies du

patrimoine, septembre 1997, 1e éd., 1512 p. (ISBN 978-2-911200-00-7)
Chapitre I, Les partis et les choix de conservation du patrimoine architectural. 1. La promotion et la valorisation de l'identité régionale : Histoire des restaurations : des choix contemporains de conservation ? : L'église Sainte-Richarde à Andlau, Bas-Rhin, pp.16-17

Notes

1 Par convention dans Wikipédia, le principe a été retenu de n'afficher dans le tableau des recensements et le graphique, pour les populations légales postérieures à 1999, que les populations correspondant à une enquête exhaustive de recensement pour les communes de moins de 10 000 habitants, et que les populations des années 2006, 2011, 2016, etc. pour les communes de plus de 10 000 habitants, ainsi que la dernière population légale publiée par l'Insee pour l'ensemble des communes.

Références

- 1 Décédée en 896 ou 897, Richarde de Souabe fut inhumée dans l'enceinte même de l'église comme le voulait la coutume
- 2 Jean-Paul de Gassowski, « Blasonnement des communes du Bas-Rhin » [archive], sur <http://www.labanquedublason2.com> [archive] (consulté le 24 mai 2009)
- 3 [PDF] Liste des maires au 1 avril 2008 sur le site de la préfecture du Bas-Rhin. [archive]
- 4 L'organisation du recensement [archive], sur le site de l'Insee.
- 5 Calendrier départemental des recensements [archive], sur le site de l'Insee [archive]
- 6 Des villages de Cassini aux communes d'aujourd'hui [archive] sur le site de l'École des hautes études en sciences sociales.
- 7 Fiches Insee - Populations légales de la commune pour les années 2006 [archive] 2007 [archive] 2008 [archive] 2009 [archive] 2010 [archive] 2011 [archive] 2012 [archive] 2013 [archive] 2014 [archive] .
- 8 « Notice no PA00084587 » [archive], base Mérimée, ministère français de la Culture Eglise Saint-Pierre-et-Paul dite Sainte-Richarde
- 9 « Notice no IA00115046 » [archive], base Mérimée, ministère français de la Culture Eglise paroissiale Saint-André, chapelle
- 10 « Notice no IA00115050 » [archive], base Mérimée, ministère français de la Culture Château fort de Haut Andlau
- 11 « Notice no IA00115051 » [archive], base Mérimée, ministère français de la Culture Château fort de Spesbourg
- 12 « Notice no PA00084589 » [archive], base Mérimée, ministère français de la Culture Ancien Hôtel d'Andlau
- 13 « Notice no PA00084592 » [archive], base Mérimée, ministère français de la Culture Puits Sainte-Richarde

Les Comtes d'Andlau

par Félix Bouvier

Revue Alsacienne: Eugene Seinguerlet ed. 1880

https://books.google.com/books?id=o_NCXqGqe-UC&pg=PA264&dq=seigneurs+d%27andlau&hl=en&sa=X&ved=0ahUKEwjboK_38qHUAhVs9IMKH9GATI6AEINzAD#v=onepage&q=seigneurs%20d%27andlau&f=false

Les Comtes d'Andlau

I.

Au rebours de tant d'autres où trop souvent « le sang descend », la maison d'Andlau, une des plus anciennes et des plus illustres de la noblesse alsacienne, a vu croître constamment son illustration, sans périlcliter jamais. Le représentant actuel de la branche française de la maison d'Andlau a ajouté un nouveau lustre à celui de ses ancêtres.

De vieilles chroniques attribuent une commune origine aux d'Andlau et aux Dandolo, la fameuse famille des doges de Venise; mais il ne faut voir dans cet essai de généalogie que la fantaisie d'un écrivain héraldique, séduit vraisemblablement par la même consonnance des noms.

Toutefois rien de précis ne peut être dit sur les d'Andlau avant le treizième siècle. Toute trace de généalogie précédente a disparu par suite d'incendies qui ont détruit le château et les archives à diverses reprises.

Le château d'Andlau paraît avoir été construit vers la fin du neuvième siècle. A la même époque, la famille fonda dans le val d'Andlau, un peu plus haut dans la vallée, une abbaye sous l'invocation de saint Lazare, où furent ensevelis, à partir de 999 jusqu'en 1787, tous les membres de la famille. Cette abbaye, agrandie peu après par l'impératrice Richarde qui lui accorda le droit de battre monnaie, prit dans la suite une grande situation. Elle obtint voix et séance aux diètes impériales, et, en 1521, Charles-Quint conféra même à l'abbesse le titre de princesse d'empire.

Il ne faudrait pas croire pourtant que cette fondation pieuse fût l'unique préoccupation des seigneurs d'Andlau. C'est le goût des armes qui, déjà à cette époque, les domine; c'est là, nous le verrons, le caractère distinctif de la race, qui ne s'est point démenti de nos jours.

Dès 1273 l'on constate pour la première fois l'existence de cheo valiers d'Andlau. Des lettres de l'empereur Rodolphe de Habsbourg témoignent de leur illustration; et ce souverain rendit à l'un d'eux, Henri d'Andlau, « probablement l'un des trois mililes ab Andelahe' 2., le château qui avait été confisqué après la chute des Hohenstaufen.

L'empereur Charles IV, après qu'il eut édicté la Pragmatique Sanction, en 1347, entreprit de constituer un ordre hiérarchique des seigneurs et des villes de l'Empire germanique. Il décida que la noblesse serait divisée en groupes, chacun de quatre maisons nobiliaires, quatre ducs, quatre margraves, quatre comtes, quatre grands-maréchaux, quatre barons, quatre écuyers, et ainsi de suite. Ce fut l'aîné des chevaliers d'Andlau qui fut créé premier des chevaliers héréditaires du Saint—Empire.

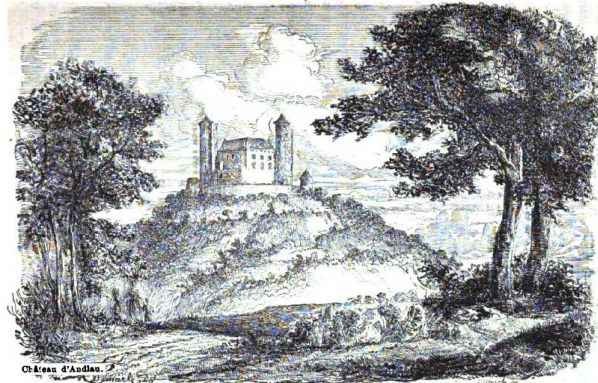
Depuis le xiv^e siècle, on trouve partout des d'Andlau occupant de hauts emplois militaires, prenant part à divers tournois fameux. L'un, Georges, fut, en 1539, à Bückheim, commandeur de l'ordre Teutonique. Un autre, Arbogast, devint, en 1592, à Feldkirch, commandeur de l'ordre de Saint-Jean, et élevé quinze ans plus tard à la dignité de grand-maître de l'ordre en Allemagne.

[1. Celui dont on voit encore les ruines et dont nous reproduisons ci-contre le croquis était d'une date postérieure.

2. Ernest Lehr. l'Alsace noble, suivie du Livre d'or du patriciat de Strasbourg, 3 vol. in-4°. Paris, chez Berger- Lcvrault et 0°, 5, rue des Beaux-Arts. Prix : '200 fr.]

Plus tard, en 1697, à Ratisbonne, Philippe-Henri d'Andlau était nommé commandeur de l'ordre Teutonique, après avoir fait preuve de trente-deux quartiers de noblesse.

Durant ce temps, les chevaliers d'Andlau contractèrent des alliances qui les unirent aux autres grandes familles de la noblesse d'Alsace : les Flachslanden, les Ferrette, les 'Rathsamhausen, les Reinach, les Zorn de Bulach, les Schauenburg, les Kageneck, etc. De plus, la famille de Berckheim, qui a donné à la France plusieurs illustrations militaires et dont



un de ses membres est général de division d'artillerie, a la même origine que celle des d'Andlau; elle n'en est pour ainsi dire qu'un rameau détaché.

C'est du moins ce que les deux

familles ont proclamé dès le xv^e siècle.

Le 16 mars 1676, la maison d'Andlau reçut la dignité baronniale. Les barons d'Andlau ne déméritèrent pas de l'ancien renom de la famille. Ils continuèrent à remplir des charges élevées dans les armées impériales, et plusieurs périrent sur les champs de bataille.

II.

La famille d'Andlau s'était divisée en plusieurs branches se sub— divisant elles-mêmes en plusieurs rameaux. Trois de ces lignes existent encore aujourd'hui, celle d'Andlau-Hombourg, celle de Birseck et celle de Klein-Landau ou de Paris. Cette dernière seule doit nous occuper. .

Les représentants des deux autres branches ont rempli ou remplissent de hautes fonctions diplomatiques ou militaires dans l'empire d'Autriche et dans le grand-duché de Bade.

Après la réunion de l'Alsace à la France, le chef de la branche de Klein-Landau était Antoine d'Andlau, lieutenant-colonel de cavalerie et conseiller-doyen au directoire de la noblesse de la Basse-Alsace.

Il s'était marié à la fille du préteur royal Jean-Baptiste de Klinglin'. Depuis le xv^e siècle, les d'Andlau habitaient rue des Veaux, n° 12, à Strasbourg, l'Andlauer-Hof. Peu après la réunion à la France, l'hôtel de la famille fut transféré au n° 25 de la rue de la NuéeBleue.

[1. Elle épousa en deuxièmes noces, en 1731. le comte Dubourg. maréchal de France, gouverneur général d'Alsace et de la citadelle de Belfort.]

L'aîné de ses trois fils, François-Autoine, celui que dans la famille on désigne sous le nom de Monsieur l'Eæempt, est une physionomie fort curieuse, qui personnifie l'esprit éminemment guerrier des barons d'Andlau. Il avait acquis droit de bourgeoisie à Strasbourg depuis 1722, presque en même temps qu'il était nommé conseiller noble. Son influence était déjà considérable, puisque le 30 janvier 1730, il devenait stettmcister de Strasbourg. Il n'avait alors que 27 ans ; parvenu si jeune à cette position élevée, il voyait s'ouvrir devant lui une carrière paisible et honorée. Mais l'instinct belliqueux l'emporta sur les conseils d'une sagesse trop étroite à ses yeux, et dès le 19 août de la même année, il donnait sa démission de stettmcister.

Louis XV accueillait avec faveur les jeunes gens des familles nobles d'Alsace qui se présentaient à sa cour, et leur facilitait l'accès des fonctions publiques. Aussi nomma-t-il l'ancien slettmeister exempt dans ses gardes du

corps et brigadier des armées du roi. L'æempt se distingua et, en 1739, le roi l'investit de la Reichsvogtei (préfecture) de Kaysersberg. Enfin, pour récompenser dans sa per— sonne toute une lignée de vaillants serviteurs, en 1750, le roi élève les barons d'Andlau au titre de comte qu'ils portent encore aujourd'hui.

Monsieur l'Æempt mourut en 1787, sans laisser de descendants, à Colmar, dans son hôtel, aujourd'hui l'hôtellerie renommée des Trois-Rois. Il fut le dernier qui reposa dans l'antique lieu de sépulture de la famille, dans l'abbaye d'Andlau. Ce fut pour le premier des comtes d'Andlau que se célébra, la dernière fois, le cérémonial usité aux obsèques des chevaliers et barons. Les chanoinesses d'Andlau, abbesse en tête, s'avancèrent, psalmodiant les versets funèbres jusqu'à l'entrée du monastère, pour recevoir la dépouille mortelle. Puis, le cortège reprit sa marche jusqu'à la chapelle et descendit le corps dans le caveau, qui se referma pour jamais. Ce n'était pas la fin d'une famille; mais le commencement d'une ère nouvelle de la maison d'Andlau.

Des deux frères de Monsieur l'Æempt, le second Armand-Gaston Félix, comme tous les cadets de famille, entra dans les ordres: il fut abbé—prince de Murbach, aumônier du roi et doyen du chapitre de Toul. C'est le troisième seul qui fit souche et continua la maison des comtes d'Andlau.

A l'exemple de ses nombreux aînés, il avait embrassé la carrière des armes, et se distingua pendant la guerre de Sept ans. Il en revint lieutenant—général des armées, et finit ses jours à Strasbourg, laissant deux fils et une fille. Sa femme était fille du comte de Polastron, lieutenant—général, et c'est sans doute à cette parenté avec les Gramont que ses descendants doivent un certain air de famille bourbonien, que l'on constate depuis cette époque.

L'aîné de ses fils, officier au Royal-Couronne, fut tué à l'ennemi, en 1760, pendant la guerre de Sept ans. Sa fille épousa le duc de Coigny, maréchal de France. Son autre fils, François-Antoine, suivit la carrière paternelle : garde-marine d'abord, puis colonel de Royal-Lorraine, il fut ambassadeur de Louis XVI à Bruxelles.

A Paris où il avait vécu longtemps, il avait subi, comme une partie de la noblesse de l'époque, l'influence des idées philosophiques du xviii^e siècle. C'était une intelligence ouverte, un esprit généreux et enclin aux nouveautés. Il épousa une demoiselle Helvétius. C'était la mieux qu'une adhésion platonique aux idées philosophiques. On ne doit donc pas s'étonner si ses deux fils furent élevés dans les principes de Voltaire et de Rousseau. C'est évidemment à cette éducation qu'ils durent d'avoir pu se

plier aux exigences du nouvel ordre de choses et de l'avoir accepté sans répugnance'.

De ce moment l'on peut mieux discerner le caractère patriotique des d'Andlau. Alors que presque toute la noblesse française émigrerait et combattait la France dans les rangs ennemis, alors qu'une partie de la noblesse alsacienne, depuis Coblenz jusqu'à Bâle, cherchait à fomenter la guerre civile chez ses anciens vassaux et à créer dans l'Est une autre Vendée, les deux fils du comte d'Andlau restèrent sans hésitation fidèles à la patrie.

[1. Deux d'Andlau de la branche de Hombourg, le père et le fils, siégèrent à l'Assemblée constituante de 1789, comme députés d'Alsace. Le père, Maxmilien, était lieutenant-général ; son fils aîné, Benoît, était prince—abbé de Murbach et de Lure. Un autre de ses fils accepta sans révolte les idées modernes et servit dans les armées républicaines; il fut tué à la bataille d'Udine, en 1797.]

Un d'Andlau d'une autre-branche avait pris part aux premières campagnes de la Révolution; il ne se retira dans ses terres, avec le grade d'adjutant-général, qu'après la mort de Louis XVI et sans jamais pactiser avec l'étranger. Ses deux fils perdirent la vie dans les guerres de l'Empire. Les deux fils de François-Antoine d'Andlau étaient trop jeunes pour servir sous le drapeau républicain. Dès qu'ils eurent atteint l'âge d'homme, ils songèrent à payer simplement et bravement leur dette à la patrie 1.

L'aîné, Armand—Gaston-Félix, s'engage, à vingt ans, simple hussard, en 1799. Dix ans après, nous le retrouvons officier d'ordonnance de Napoléon, comme plus tard son fils le sera du neveu. On sait avec quel soin Bonaparte recherchait l'adhésion des anciennes et grandes familles. Il retint à sa cour le jeune d'Andlau. Quand il organisa sa nouvelle noblesse, il lui restitua le titre de comte que la Révolution avait supprimé. Les comtes d'Andlau présentent ainsi cette particularité d'avoir reçu par deux fois l'investiture de leur titre. Bonaparte l'attacha alors à l'impératrice Joséphine comme premier écuyer, et appela près de lui son frère, Hardouin-Gustave, plus jeune de huit ans, qui devint à son tour écuyer de l'impératrice.

Mais les désastres arrivent; la grande armée périt dans les neiges de Russie: ses débris rentrent, en France, suivis de près par les forces de l'Europe coalisée. C'est l'invasion. Les deux frères ont sollicité un rôle plus actif. L'aîné est nommé commandant d'un escadron de gardes d'honneur. Au combat de Reims, en 1814, il charge à la tête de cette troupe d'élite et est promu officier de la Légion d'honneur sur le champ de bataille.

Les Bourbons sont remontés sur le trône. Les frères d'Andlau, grâce au nom qu'ils portent, ne sont pas l'objet des mêmes rancunes que beaucoup de leurs compagnons d'armes. La Restauration leur laisse leurs grades vaillamment conquis. L'aîné est nommé colonel du 3^o cuirassiers, lors de la réorganisation de cette arme en 1815; le second sert dans les gardes du corps. A l'avènement de Charles X, leur faveur redouble; ils passent tous deux maréchaux de camp, et tandis que le second est lieutenant des gardes du corps et député du Bas-Rhin, l'aîné est créé, en 1827, pair de France héréditaire. Aussi quand Charles X prit une seconde fois le chemin de l'exil, en juillet 1830, ce fut le plus jeune des généraux d'Andlau qui l'accompagna à Cherbourg. C'est par l'aîné que rentra dans la famille le vieux Stammberg d'Andlau jadis aliéné. Ce n'était déjà plus qu'une ruine et ce n'est pas là qu'il mourut, mais au château de Verderonne dans l'Oise, où il s'éteignit plein de jours en 1860. Il fut le père du général qui continue brillamment les traditions des comtes d'Andlau,

[1. Aussi le fils de l'un d'eux était-il plus fondé que tout autre à rappeler dans son livre cette belle parole du général Foy: - Tant il est vrai que pour les hommes de guerre, le meilleur parti à prendre dans les révolutions est celui qui respire la haine des étrangers.»]

On voit que cette famille a toujours su être de son temps, sous tous les régimes. Elle a poursuivi à travers les siècles son développement historique et n'est pas restée stationnaire. Celui qui représente à notre époque la famille d'Andlau est entré dans les idées modernes et, comme tous ses aïeux, a mis sa conduite en harmonie avec l'esprit du temps.

III.

Aux assises de Trianon, dans cette longue et froide salle aux colonnes de marbre, on jugeait un maréchal de France; au fond, sur une estrade siégeait le tribunal composé de vieux généraux ayant tous commandé en chef devant l'ennemi. Tandis que se déroulaient les diverses phases de ce procès, chaque témoin venait apporter à son tour son témoignage à l'enquête nationale, faire la lumière sur un point de ce vaste drame de Metz dont c'était l'épilogue.

A un moment, un profond silence se fit dans l'auditoire. Un grand et superbe officier, au profil bourbonien, le nez fièrement busqué, l'œil bleu grand et clair, la moustache jadis blonde recouvrant une bouche au fin sourire, la démarche calme et posée, en qui s'alliaient l'allure martiale du soldat et la courtoisie de l'homme du monde, ayant par-dessus tout un air de mâle franchise, s'avança à la barre.

C'était l'un des principaux témoins; c'était l'auteur, pour ainsi dire, de ce procès d'où devaient sortir à jamais vengées l'armée du Rhin et la population messine, et a jamais flétri le chef de cette armée.

Aux questions du président, il répondit d'une voix ferme : Joseph Hardouin-Gaston, comte d'Andlau, colonel d'état—major.

C'est le représentant actuel de la maison d'Andlau, en qui se retrouvent tous les signes distinctifs de la race: l'esprit militaire dans ce qu'il a de plus élevé et les qualités civiques, qui en sont demeurées inséparables.

A vingt ans, il embrasse la carrière des armes, comme son père, comme son oncle, comme son aïeul. Malgré les qualités diplomatiques et littéraires qu'il déploya par la suite, il est évident que s'il eût au début choisi une autre carrière que celle-là, il eût bientôt, comme son ancêtre, Monsieur l'Ewempt, abandonné de paisibles labeurs pour une plus aventureuse et plus héroïque profession.

De Saint-Cyr il passe à l'École d'application. Capitaine d'étatmajor en 1850, il est attaché à la division d'occupation à Rome. Le jeune et brillant capitaine y a laissé de vifs souvenirs. Mais survient la guerre d'Orient. A peine débarqué à Constantinople, le capitaine d'Andlau prit part à cette désastreuse expédition de la Dobrutscha, d'où la division Espinasse revint décimée par le choléra, laissant derrière elle une traînée de cadavres.

Sous Sébastopol, au milieu des épreuves d'un hiver rigoureux s'ajoutant à celles d'un siège difficile, le capitaine d'Andlau se distingue entre les plus braves et reçut la croix à la prise du Mamelon Vert.

Le jour de Passant approche. Le 8 septembre 1855, à midi, les troupes, massées dans les tranchées, s'élancent sur Malakoff et les ouvrages environnants. La division Dulac, à laquelle est attaché le capitaine d'Andlau, aide de camp du général de Saint-P01, s'empare du petit Redan sous un ouragan de mitraille. Les Russes prononcent un retour offensif; toutes les batteries convergent sur le Redan, et même les navires embossés dans la rade font pleuvoir une effroyable masse de projectiles. Le jeune général de Saint-P01, le chef d'état—major, les deux colonels de la brigade sont tués; c'est le capitaine d'Andlau qui prend le commandement et rallie, sous une grêle meurtrière, les bataillons ébranlés. Enfin les chasseurs et les grenadiers de la garde accourent, la victoire nous appartient, mais 2,200 hommes, sur 3,000 que comptait la brigade, gisent sans gants sous les décombres. C'était un beau fait d'armes auquel avait pris, comme on le voit, une large part le capitaine d'Andlau; aussi, peu après son retour de Crimée, l'empereur l'attachait-il à sa personne en qualité d'officier d'ordonnance.

La guerre d'Italie éclate; à Magenta, à Solferino¹, le capitaine d'Andlau donne les mêmes preuves d'éclatante bravoure qui l'ont déjà signalé. Le grade de chef d'escadron et la mission de rapporter en France les drapeaux autrichiens conquis sur le champ de bataille, témoignent des éminents services qu'il avait rendus.

La guerre terminée, les relations diplomatiques reprennent entre les deux belligérants. C'est le commandant d'Andlau qui est désigné comme attaché militaire à l'ambassade de France à Vienne. Son séjour dans la capitale de l'Autriche permit à M. d'Andlau de révéler de nouvelles aptitudes. La haute société viennoise lui fit un accueil empressé et des plus flatteurs, qui était dû autant à ses qualités personnelles qu'aux relations de famille qu'il avait à la cour. Il sut entretenir les rapports les plus amicaux entre les deux pays et fit partie de la commission de délimitation des nouvelles frontières de Serbie. Dès lors, il prévint, avec sa perspicacité habituelle, les difficultés qui devaient surgir plus tard en Orient. Ses rapports au gouvernement français en font foi.

[1. Il figure dans le tableau de cette bataille, par Ad. Yvon, qui est au musée de Versailles.]

De retour en France et devenu colonel d'état-major, il fut attaché au ministère de la guerre, sur l'indication du maréchal Niel qui avait su apprécier sa valeur. Vers cette époque, il fut chargé d'une mission en Allemagne; il y fut très-certainement le précurseur et peut-être même l'initiateur des rapports de notre attaché militaire à Berlin, le colonel Stofiel, qui ne semblait pas jusqu'alors avoir compris toute l'importance de sa mission. Il ne fallut pas longtemps au colonel d'Andlau pour s'apercevoir de quelles étranges illusions se payait la diplomatie impériale, aussi bien à Stuttgart qu'à Berlin et à Munich. Une bonne parole suffisait à la rendre aveugle sur les redoutables symptômes au milieu desquels elle vivait. Les rapports du colonel d'Andlau précédèrent incontestablement ceux de M. Stofiel, s'ils ne les inspirèrent point. L'un d'eux, qu'il écrivit quelques mois avant la guerre, est véritablement prophétique et les événements ne devaient, hélas! que trop tôt lui donner raison.

Malgré ces avertissements, l'incurie persiste et l'on déclare à l'Allemagne cette guerre inouïe, insensée, qui nous surprit « en flagrant délit de préparation », comme l'a avoué lui-même le principal coupable, dans sa lettre au général Burgoyne. C'est le moment où le colonel d'Andlau donnera réellement la mesure de toute sa valeur. Son cœur d'Alsacien tressaille, et, sous le coup des tristes pressentiments qui l'assiégeaient, il va rejoindre l'état-major de l'armée du Rhin.

Chef des opérations au grand quartier-général, on ne le consulte point; tout se passe entre le maréchal Bazaine et les siens. Il est là, isolé au milieu de ce pêle-mêle d'officiers bruyants et vaniteux qui, trop confiants en une facile victoire, ont tant contribué à nos désastres.

Nous n'avons pas à retracer ici le lugubre drame de l'anéantissement de l'armée française. Le colonel d'Andlau en a fait le récit dans son livre, Mets, campagne et négociations, qui est un véritable monument élevé à la mémoire de ses compagnons d'armes.

C'est à Hambourg, que le colonel d'Andlau, prisonnier, a conçu l'idée et amassé les matériaux de ce livre. Alors que bien d'autres nesongeaient qu'à se distraire de leur captivité dans de faciles plaisirs, le colonel d'Andlau s'enfermait, travaillant jour et nuit à établir les parts demesponsabilité dans la catastrophe à laquelle il venait d'assister.

Seul dans sa petite chambre avec quelques officiers d'élite, parmi lesquels nous citerons le lieutenant-colonel Samuel, il cherchait à recueillir cette lamentable catastrophe. On sent, en lisant ces pages vengeresses, que l'auteur n'a pas voulu être passionné; il a été vrai, sincère, sans jamais céder à l'emportement. Il a en double mérite à cela, lui Alsacien par sa famille, Lorrain par sa naissance, c'est-à-dire doublement frappé et plus cruellement atteint encore comme militaire.

A qui la faute si les événements parlent plus fort que lui?

C'était un devoir patriotique qu'il remplissait là, un devoir plus pénible que d'autres. On ne lui en sut aucun gré. Des officiers, ses supérieurs ou ses égaux, parmi lesquels il eût dû trouver des appuis, avaient tenté auparavant de faire connaître dans quel inextricable réseau de machinations ténébreuses, de grossières finesses, s'était débattue, épuisée la vaillante armée du Rhin. Ceux-là ne le soutinrent point. Il semble qu'une mesquine jalousie personnelle et un faux amour-propre de métier les paralysèrent.

Et pourtant si jamais œuvre patriotique fut belle et utile, ce fut la sienne!

Qu'il soit permis à celui qui écrit ces lignes d'évoquer un souvenir personnel. L'été dernier, à Metz même, je relisais ces pages pleines d'un si indomptable patriotisme; j'assistais par la pensée à cette lutte terrible, retracée avec tant de netteté, à cette bataille de trois jours, où les plus héroïques efforts aboutirent à quoi? A la plus honteuse des capitulations.

J'embrassais du regard cette admirable vallée de la Moselle, ces forts décorés aujourd'hui de noms prussiens, ces riants coteaux qui forment une si magnifique ceinture à la grande forteresse jusqu'alors vierge. En ravivant,

pour ainsi dire, sur les lieux mêmes tous les actes de cet épouvantable drame, les larmes montaient aux yeux et la rage au cœur. Ah! comme je comprenais ces officiers exaspérés à la nouvelle du désastre qu'on leur infligeait et qui regrettaient, comme on l'a dit, de « ne pas Voir arriver à Metz les anciens commissaires de la Convention aux armées, qui faisaient tomber les têtes des généraux et ne leur laissaient d'autre alternative que de vaincre ou de mourir ».

[1. MM. les généraux Lielligny et Blason, le colonel Fuy dans des brochures ou des livres; M. Chnngarnier if la tribune de l'Assemblée nationale.]

Comme l'a écrit le colonel d'Andlau, au début de son livre magistral: « Il y a eu de ces moments dont le souvenir nous glace encore, où nous avons senti notre cœur se briser, notre raison s'altérer, des sentiments inconnus envahir tout notre être... Ah! qu'ils s'en étonnent, ceux qui n'ont pas traversé de pareilles épreuves, ceux qui n'ont pas en le malheur de voir pendant des semaines tout leur passé de droiture et de devoir condamné d'avance à se ternir dans la plus effroyable des hontes, telle que l'histoire n'en offrirait pas d'exemple.

Et l'homme par' qui s'accomplit cette monstrueuse livraison d'une armée, cet homme, dans ses adieux aux soldats, osa invoquer les noms de Masséna, de Davoust, de Gouvion-Saint-Cyr', de Kleher!

La destinée est plus juste quand elle lui jette à la face, au moment où il franchit les liges françaises pour se rendre aux Prussiens, le nom d'un traître : Dumouriez!

Le colonel raconte, dans son livre : Metz, campagne et négociations, que le mot d'ordre et le mot de ralliement nécessaires pour franchir les avant-postes étaient, pour le 28 octobre, jour de la capitulation de Metz : Dumouries et Dijon. « N'y avait-il pas quelque chose d'étrange dans ce jeu du destin qui venait rappeler le nom d'un homme ayant trahi ses devoirs envers son pays, pour négocier avec l'ennemi et tenter une' restauration impossible?... Quel rapprochement! c'est le jour où l'armée de Metz va être livrée à la Prusse qu'on lui donne pour dernier mot. (l'ordre le nom de Dumouriez, devenu si tristement célèbre dans nos fastes militaires... Ce sera son dernier mot à la France. »

La guerre finie, il ne suffisait pas de comprimer les douleurs dont l'âme est pleine après tant et de pareils désastres; il fallait, pour trouver le remède qui devait rendre à la patrie forces et vitalité, il fallait en rechercher les causes du mal et en connaître l'étendue ; quelque douloureuse que fût cette tâche..., remonter dans le passé, scruter les actes accomplis, réunir les documents, faire appel à tous les témoignages, en un mot, s'entourer de toutes les

lumières qui pouvaient guider dans le ténébreux dédale des catastrophes accua mulées, le redoutable tribunal de l'opinion publique.

Il y avait là à remplir, une tâche patriotique délicate, hérissée de difficultés de toute nature et dont la moindre était de s'entendre accuser de rancune personnelle et d'indiscipline.

L'auteur devait trouver au bout plus de déboires que de profits.

Le colonel d'Andlau ne faillit pas à ce nouveau devoir devant lequel bien d'autres'eussent reculé. Simplement, à peine remis d'une grave maladie, suite des souffrances de la guerre, il soumet— tait au public le résultat de ses observations, un travail conçu, rédigé en captivité, où, sans emphase comme sans faiblesse, il exposait le tableau poignant de l'agonie de l'armée, de cette « traite des blancs faite dans des proportions inconnues à l'histoire.

L'effet fut énorme. Ce récit sobre, net, dégagé de toute passion, était accablant comme un réquisitoire. On le comprit en haut lieu et M. d'Andlau put s'apercevoir dès lors que si son courage lui avait concilié des sympathies, il lui avait fait perdre la plupart de ses anciens amis, ses amis les plus chers, ceux qui l'entouraient depuis le commencement de sa carrière et qui se retiraient brusquement de lui, alors qu'eux-mêmes l'avaient peut-être dépassé dans la véhémence de leurs appréciations intimes.

Il eut du moins dans cette disgrâce une consolation, celle d'avoir démasqué l'homme de Metz et d'avoir produit dans l'opinion une commotion irrésistible, qui, en dépit des gouvernants de l'époque, devait aboutir au jugement et à la condamnation de Bazaine.

D'ailleurs, n'eût-il pas en cette sorte de revanche, que sa conscience devait lui dire bien haut qu'il avait rempli un grand devoir patriotique, dont la France lui serait certainement reconnaissante.

Ce fut alors sa seule récompense. L'esprit qui régnait, le même dont il avait flétri l'influence néfaste à l'armée du Rhin, ne lui pardonna pas son éloquence et son énergie.

Il fut en butte à une sorte d'ostracisme, confiné dans des commissions sans importance, relégué dans d'obscures positions, et voyant passer devant lui tous ceux à qui une réserve peu louable avait fermé la bouche.

On n'osa pas toutefois l'écartier de la commission chargée d'organiser l'armée territoriale. Ses connaissances spéciales le désignaient trop clairement pour qu'on se privât à plaisir de ses lumières.

C'est donc à lui et au 'général Berthaut que nous devons en' grande partie l'organisation de notre armée de seconde ligne.

Cependant l'opinion publique ne s'y était pas trompée. En jan» vier 1876, le département de l'Oise, qui le comptait depuis longtemps au nombre de ses conseillers généraux, le nomma sébateur.

Il fut dans ces nouvelles fonctions ce que nous l'avons vu jusqu'alors. La guerre de 1870 et les graves enseignements qu'elle comporte n'avaient point passé sur une intelligence comme la sienne, sans amener de profondes modifications dans ses idées.

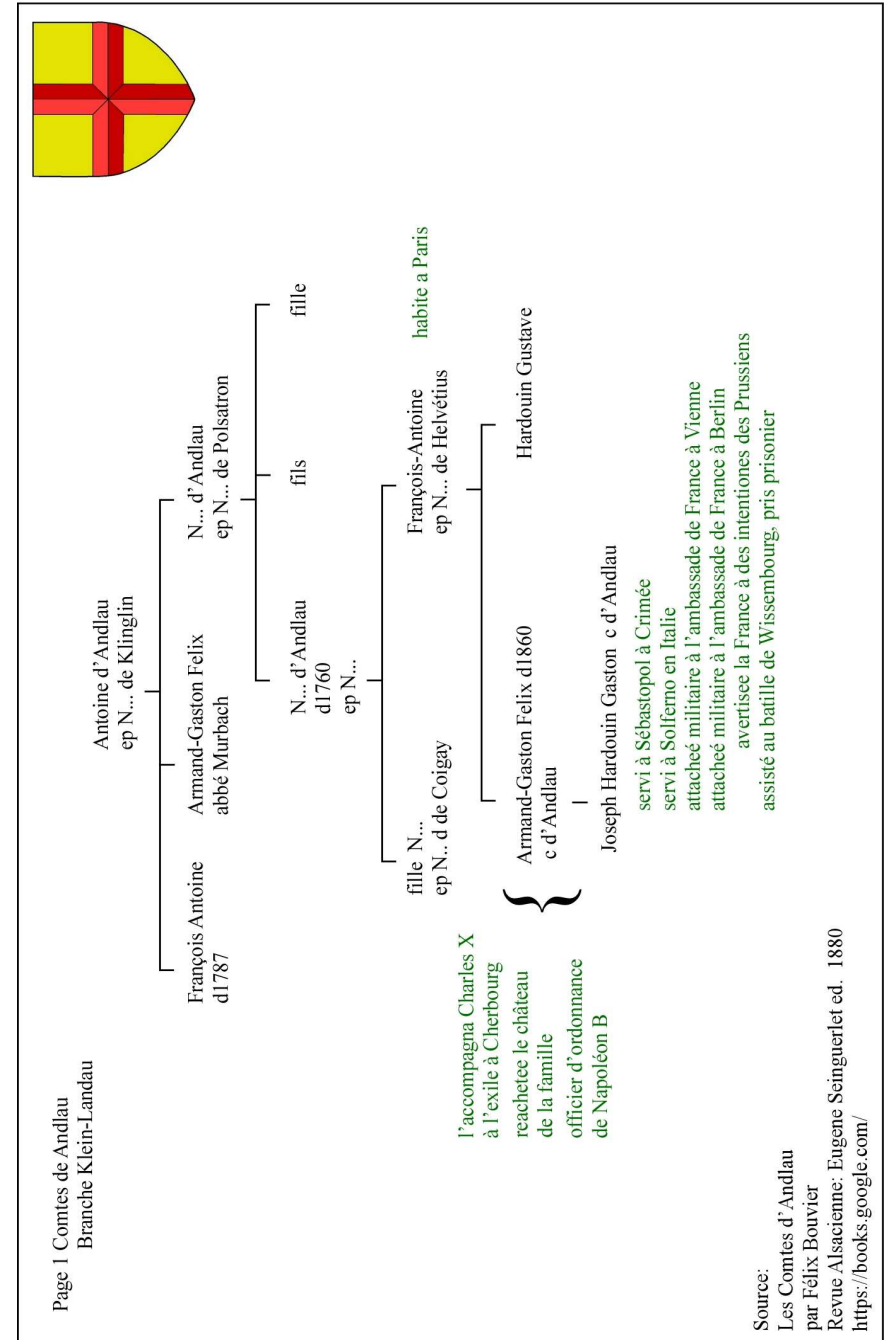
Sans rien renier de son passé, tout en restant fidèle à. Rattachement chevaleresque qu'il avait voué à la souveraine dont il n'a jamais parlé qu'avec le plus profond respect, le colonel d'Andlau avait vu se creuser un abîme entre lui et la dynastie qui avait précipité sa patrie aux abîmes et livré à l'étranger le lambeau de terre, berceau de ses aïeux. Comme pour la France elle-même, tout lien était désormais rompu. Il n'avait jamais, du reste, mis à. profit sa position à. la cour pour obtenir une faveur exceptionnelle, et son avancement avait toujours été des plus réguliers.

Mais il n'est pas besoin de chercher a sa conversion des explications inutiles. Chez le colonel d'Andlau, dans l'homme politique, c'est le patriote qui domine. S'il est devenu républicain, ce fut, tomme il était devenu écrivain, uniquement par patriotisme. Les haines dont on le poursuivait n'en persistèrent pas moins. Croiraitou qu'il fallut, de la part de ses amis, de vaillants efforts pour emporter sa nomination de général de brigade, en janvier 1879, après qu'il eut passé dix ans dans le grade de colonel?

M. le général d'Andlau partage son temps entre les travaux du Sénat, où il a été réélu presque en même temps qu'il était promu général, et le commandement d'une brigade d'infanterie dont il est investi depuis juin 1879. Au Sénat, ses connaissances lui ont per— mis de prendre une part très-active à la discussion de la loi du l'état major.

On peut être assuré que si les événements l'exigeaient, l'officier général instruit et laborieux qui avait deviné et révélé la valeur de l'armée allemande, alors que tant d'autres la coutestaient, se sonviendrait que: Noblesse alsacienne oblige!

Félix Bouvier.



Andlau

<https://fr.geneawiki.com/index.php/67010> - Andlau

Histoire religieuse

Église abbatiale Saint-Pierre-et-Paul (Sainte-Richarde).

Église Saint-André (déjà mentionnée en 884, avec Stotzheim comme filiale).

Église Saint-Fabien.

Dès le XIe siècle, Andlau est partagé en deux paroisses : St. André et SS. Fabien et Sébastien.

Andlau est une cité dont la grande majorité des habitants est de confession catholique (en 1894 : 1704 habitants, dont 1665 catholiques et 39 protestants).

La religion réformée a eu du mal à s'implanter, contrariée par les abbesses, et les luthériens allaient au culte à Mittelbergheim. Le 30/11/1600, un mandat impérial défend aux citoyens d'Andlau de baptiser leurs enfants dans une église protestante et aux mariés de faire bénir leur union en dehors de la cité. Le 20/10/1601, le provincial de l'Ordre Teutonique entreprend des démarches pour que les protestants n'établissent pas leur cimetière à côté de la Commanderie, mais qu'on leur donne le Pflentzer. Sur intervention de l'Empereur, le 13/01/1602, les protestants doivent abandonner leur projet de cimetière.

En 1619, la chevalerie alsacienne remet aux ambassadeurs impériaux un mémoire qui contient, entre autres, une plainte contre l'abbesse d'Andlau, qui depuis des années refuse aux sires d'Andlau l'introduction de la nouvelle religion dans leur ville et dans sa vallée, arguant que ces possessions sont un fief de l'abbaye, bien que le comte palatin, à titre de vicaire impérial ait récemment inféodé (1612) les sires d'Andlau de ces biens, avec l'affirmation qu'ils n'émanent pas de l'abbaye mais de l'Empire. L'abbesse refuse aux sires d'Andlau le droit à la Réforme, se basant sur le fait, qu'en matière religieuse, le féal a à se soumettre à son suzerain. À ceci le Prince palatin, les princes et les États (protestants) répondent que la chevalerie a le droit de changer de religion, en particulier pour leur fiefs, comme pour leurs alleux. Or si les sires d'Andlau sont catholiques en Haute-Alsace, ils sont protestants en Basse-Alsace L'Empereur fit la sourde oreille. Andlau resta catholique.

Pas de trace encore trouvée d'une communauté israélite.

Quelques mots sur Sainte Richarde :

Dans la crypte de l'église d'Andlau le passant découvre une ourse en pierre, rappelant une vieille légende. Cette crypte a été construite à la fin du IXe siècle par l'Impératrice Richarde, à l'endroit désigné par une ourse entourée de ses petits, grattant le sol et y dessinant une sorte d'enceinte. Accusée plus tard d'infidélité par son mari Charles le Gros, l'Impératrice Richarde prouva son innocence en se soumettant au jugement de Dieu. Elle mit une tunique enduite de cire et monta sur un bûcher dont les flammes pourtant ne l'atteignirent pas. Elle se sépara alors de son mari injuste et se retira au couvent. Elle fut canonisée par le pape alsacien Léo IX.

La Commanderie des Chevaliers Teutoniques à Andlau

Prénom(s) NOM

Période Observations

WALTHER
1268

Reinbold STUBENWEG
1312 Encore en 1317.

Ulrich Von KÖNIGSEGG
1349

Berthold SCHÖPPLIN
1359

Heinrich von ZÖLNER
1386

Johann von ZENHEIM
1430 - 1442

Heinrich von ULM
1442 - 1472

Marx CROMER (KREMER)
1472

Konrad HABERSTOCK
1505

Jacob von HERTENSTEIN
1560 Décédé en 1576.

Hans Eittel von NEUNEGG
1585

Wolf Wilhelm von WEITINGEN
1593 Commandeur, ainsi qu'à Kaysersberg.

Hans Cristoph von BERNHAUSEN
1620 – 1624 Commandeur à Strasbourg et à Andlau.

Philipp Albrecht BERENDORFF
1642 Administrateur de Strasbourg, Andlau et Kaysersberg.

Johann Beat SEGESSER von BRUNEGG
1656

Georg Cristoph RINCK von BALDENSTEIN
1665

Freiherr (seigneur libre) Melchior Heinrich von GRANDMONT
1671 Commandeur à Andlau et Kaysersberg. Devient Grand
Commandeur en 1708.

Johann Reinhard Ignatius REICH von REICHENSTEIN
1675

Freiherr Johann Frantz von REINACH
1679 - 1683 Devient Grand Commandeur en 1719. Il décède
en 1731.

Franz Hartmann FREIHERR von REINACH
1711 - 1722

Philipp Joseph Anton Eusébius FREIHERR von FROHBERG , dit Montjoie
1723 - 1727 D'abord administrateur. Commandeur à partir de
1724. À partir de 1727, il devient Commandeur à
Rixheim, Bâle puis Mulhouse. En 1736 il est nommé
Grand-Commandeur.

Johann Franz Carl FREIHERR von and ZU SCHOENAU
1727 - 1732 En 1733, nommé Commandeur à Fribourg-en-
Brigau.

Wilhem Jacob Eusébius FREIHERR von BREITEN-LANDENBERG
1732 - 1751 En 1752, nommé Commandeur à Fribourg-en-
Brigau (Allemagne). Il meurt en 1755.

Johann Baptist Ferdinand Sébastien FREIHERR von EPTINGEN
1752 - 1756 En 1757, nommé Commandeur à Hitzkirch
(Suisse). Après 1760, il est Statthalter à Mergentheim.

Alexander Joseph Carl Thadeus FREIHERR von STURZEL von und Zu
BUCHHEIM
1756 - 1782 Il habitait à Rouffach (Haut-Rhin). À partir de
1787, il est à Fribourg-en-Brigau. Il meurt en 1790.

Franz Joseph FREIHERR von LERCHENFELD Johann Nepomuck Peter
von ALCANTA
1783 - 1785 En 1785, il est Commandeur à Beuggen
(Allemagne), puis en 1794 à Meinau. Il meurt en 1795.

Anton Fidelis FREIHERR von HORNSTEIN de GOEFFLINGEN
1787 - 1791 En 1792 il est Commandeur à Fribourg-en-
Brigau.

Karl Friederich Heinrich FREIHERR von LANDSPERG
1792 - 1800 Il habite à Lingolsheim (Bas-Rhin), le château de
son père, à cause de sa santé précaire. Plus tard il devient
Commandeur à Beuggen (Allemagne).



Abbaye d'Andlau

https://fr.wikipedia.org/wiki/Abbaye_d'Andlau

L'abbaye d'Andlau est une abbaye bénédictine fondée en 880. Elle est à l'origine de la commune d'Andlau dans le département du Bas-Rhin et la région Alsace.

Historique

Fondée en 880 par l'impératrice Richarde² épouse de Charles III le Gros, béatifiée par le pape Léon IX en 1049, l'abbaye d'Andlau a eu un rayonnement international au cœur de la Chrétienté, à Rome. Preuves en sont, les nombreuses bulles papales précieusement conservées aux Archives départementales du Bas-Rhin à Strasbourg. Célèbre au travers des écrits et des abbesses qui s'y sont succédé et des nombreuses propriétés de l'abbaye en Alsace (Wagenbourg, Marlenheim) et en France (abbaye d'Etival). Richarde rédigea les statuts et les fit approuver par le pape Jean VIII qui dans sa réponse la qualifie de "servante de Jésus Christ et fille chérie de Dieu".

En 1049, le pape Léon IX revenant du Concile qu'il avait tenu à Mayence et passant par Andlau, fit lever le corps de Richarde, qu'il exposa à la vénération publique, ce qui équivalait à une canonisation solennelle. Sainte Richarde est honorée avec le titre de Vierge dans le diocèse de Strasbourg.

L'abbesse Hadewitz, vers 1130 commanda la réalisation du portail et de la frise du massif occidental à un atelier de sculpteurs dont on pouvait voir les réalisations dans l'ancienne église abbatiale d'Eschau. À la suite d'un nouvel incendie, dans la nuit du dimanche au lundi de Pâques 1160, l'église fut une nouvelle fois reconstruite et son sanctuaire recouvert de deux voûtes à la fin du XIIe siècle. La nef et le chœur ont subi plusieurs modifications au cours des siècles. Un pèlerinage fut dédié très tôt à Notre Dame dans la crypte de l'église où les chanoinesses se réunissaient chaque jour pour implorer la Vierge.

L'abbé Philippe – André Grandidier, à Strasbourg en 1778, dans son second ouvrage « Histoire de l'église et des princes – évêques de Strasbourg » a réalisé une transcription des privilèges carolingiens accordés à l'abbaye, et figurant au « liber salicus » (Saalbuch), cartulaire exécuté vers l'année 1348, que lui-même a eu ce droit de reproduire par copie par l'abbesse, la Princesse Jeanne-Madeleine de Flachslanden.

L'abbaye suivait la règle de saint Benoît, fondateur de l'ordre des bénédictins.

L'abbaye et notamment l'église abbatiale de la fondation par sainte Richarde, était dédiée au Saint Sauveur à l'origine.

À Andlau, l'Abbesse était une religieuse nommée par l'empereur ou le roi, et bénéficiant ainsi d'un titre de noblesse de « princesse d'empire ».

C'est en 1288 que l'abbesse d'Andlau était « princesse d'Empire » avec droit de vote aux Diètes du Saint Empire germanique. L'abbesse disposait d'une cour composée d'officiers et de divers employés.

L'indépendance de l'abbesse, princesse d'empire depuis Charles Quint, était une réalité qui se vérifia à plusieurs reprises, et notamment lorsque l'Alsace passa sous le fief du Roi de France, Louis XIV au XVIIe siècle. Il a fallu toute la finesse de l'intendant du Roi pour que ce dernier, par un traité de juillet 1686, céda à la volonté des abbesses de n'élire que leur candidate et non celle du Roi. Les guerres que menaient par Turenne, les fortifications de Vauban et la suprématie de Louis XIV, ne résistèrent pas à ce que femme veut, et que dire au pluriel, lorsqu'il s'agissait de plusieurs chanoinesses : il abdiqua en reconnaissant ce droit aux chanoinesses d'élire une des leurs, et même si cette dernière devenait princesse d'empire, d'un état qui ne fût pas la France.

Louis XIV avait, dans sa confirmation des privilèges « vu l'importance qu'il y avait pour les gentilshommes catholiques de l'Alsace, de pouvoir mettre là leurs filles, sans faire de vœux, jusqu'à ce qu'elles trouvassent un parti pour se marier, ce qui est aux dits gentilshommes d'un grand secours et avantage, leurs maisons se trouvant par ce moyen considérablement déchargées »

Les grandes heures de l'abbaye prirent fin en 1789, et aujourd'hui il ne subsiste que les bâtiments du porche de l'abbaye, de la fondation Stoltz-Grimm, et la magnifique église abbatiale.

Liste des princesses-abbesses

- 880-896 : sainte Richarde de Souabe
- 896-927 : Ruothrade (nièce de la précédente)
- 927-942 : Charité
- 942-958 : Adélaïde Ire
- 958-973 : Madeleine Ire
- 973-1024 : Othique
- 1024-1056 : Brigitte de Bavière
(sœur de l'empereur germanique Henri II le Saint)
- 1056-1064 : Mathilde Ire de Carinthie
(sœur de l'empereur germanique Conrad II le Salique)

1064-1158 : Judith
 1158-1170 : Mathilde II
 1170-1179 : Haïska
 1179-1214 : Hedwige Ire
 1214-1234 : Adélaïde II
 1234-1263 : Hedwige II
 1263-1292 : Agnès
 1292-1309 : Cunégonde Ire
 1309-1333 : Mathilde III
 1333-1335 : Cunégonde II de Wangen de Grand-Geroldseck
 1335-1342 : Sophie Ire de Ribeaupierre
 1342-1360 : Catherine d'Andlau-Hombourg
 1360-1368 : Adélaïde III de Wangen de Grand-Geroldseck
 1368-1377 : Elisabeth Ire de Ribeaupierre
 1377-1386 : Elisabeth II de Wangen de Grand-Geroldseck
 1386-1395 : Anne de Malberg de Fénéstrange
 1395-1444 : Elisabeth III d'Oberkirch
 1444-1479 : Sophie II d'Andlau-Hombourg
 1479-1493 : Suzanne d'Eptingen
 1493-1494 : Barbe de Knobloch
 1494-1537 : Adèle de Muhlhoffen
 1537-1572 : Cunégonde III de Reinach
 1572-1609 : Cordule de Krotzingen
 1609-1638 : Madeleine II de Rebstock
 1638-1656 : Marie-Ursule Reich de Reichenstein
 1656-1666 : Jeanne-Sabine d'Offenbourg
 1666-1700 : Béatrice Ire d'Eptingen
 1700-1708 : Cunégonde IV de Beroldingen
 1708-1755 : Marie-Cléopée de Flaxlanden
 1755-1771 : Sophie III d'Andlau-Hombourg
 1771-1776 : Béatrice II Eusébie de Breitenlandenber
 1776-1790 : Madeleine III Barbe de Flaxlanden
 1790-1792 : Sophie IV Truchsess de Rheinfelden

Source : Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastique

Notes et références

- 1 « Notice no PA00084587 » [archive], base Mérimée, ministère français de la Culture
- 2 Décédée en 896 ou 897, Sainte Richarde fut inhumée dans l'enceinte même de l'église comme le voulait l'usage

Bibliographie

Grandidier, André, Philippe: Histoire de l'Église et des princes-évêques de Strasbourg, jusqu'à nos jours, 2 t. Strasbourg, 1776, Lorenzii et Schulerii (tome 1) et Levrault (tome II)



Sur les traces de Sainte Richarde

http://femmesremarquablesalsace.com/fr/download.php?fichier=/download/Fichiers/SainteRicharde/Sainte_Richarde_par_DUFFNER_Pauline.pdf

Nous tenons à remercier Monsieur Laugner, maire d'Andlau, qui nous a accordé un entretien sur Sainte Richarde, malgré son emploi du temps chargé, et nous a fait entrevoir le monde passionnant des symboles. Nous remercions également Monsieur Lorber, curé de la paroisse d'Andlau, qui nous a accordé une grande partie de son temps, pour nous avoir raconté l'histoire de la sainte à travers ses diverses représentations et pour nous avoir fait découvrir notre sujet sous un autre angle et ouvert les yeux sur l'univers de l'impératrice sainte Richarde.

Tous deux nous ont accueillies chaleureusement, ont fait preuve d'une grande culture et d'un accueil bienveillant, nous les en remercions vivement.

Tous les deux nous ont transmis avec passion, conviction, humanisme, enthousiasme et émotion profonde cette page de l'histoire d'Alsace, naviguant entre légende et réalité historiques et religieuses.

Sommaire

30	I/ Sa vie, sa légende
30	1. Quand légende et vie se mêlent
31	2. Le parcours de Sainte Richarde
31	- Jeunesse
32	- Richarde reine
34	- Richarde impératrice
35	- Accusation et ordalie
36	- Mort de Richarde
36	- Après sa mort
40	II/ Témoignages de son existence
40	1. Lieux liés à sainte Richarde
40	- Andlau, la ville de sainte Richarde
42	- Mont Sainte Odile
43	2. Sainte Richarde dans nos mémoires
43	- Richarde inspire les artistes
44	- Forte présence de sainte Richarde
45	Notes
48	Arbre Généalogique de Charles III
49	Bibliographie

Introduction

Sainte Richarde a vécu au IXème siècle. C'est une sainte alsacienne dont l'histoire est fortement rattachée à Andlau, ville du Bas-Rhin. En temps qu'impératrice et femme de Charles III, dit le Gros, son histoire est fort mouvementée.

En effet, le IXème siècle est une période des plus troublées. L'immense Empire de Charlemagne se désagrège peu à peu. Ses descendants, Charles le Chauve, Lothaire et Louis II le Germanique, se querellent à propos du partage du Saint Empire romain germanique. C'est une suite presque ininterrompue de conflits, de traités rompus dès que signés, de massacres, de trahisons en tous genres.

Fils de Louis II le Germanique, Charles III, dit le Gros, aura la tâche difficile pour conserver le sceptre impérial. Il réussit tout de même grâce à la mort de ses deux frères à réunir sous son sceptre tout le patrimoine de son père. Il reste roi de Germanie et d'Italie et assure la régence de France. En l'an 881, il est couronné Empereur d'Occident avec sa femme Richarde. Le roi souffre d'une maladie neurologique, on pense qu'il était épileptique ; c'est Richarde qui prend les rênes du pouvoir lorsque l'état de son mari s'aggrave.

C'est donc en grande partie grâce à son épouse, que Charles III reste roi. L'Alsace appartenant à cet empire, Sainte Richarde a sûrement joué un rôle important dans l'histoire de cette région, quel héritage nous a-t-elle légué et est-elle toujours présente dans notre vie quotidienne, dans la vie quotidienne des Alsaciens ?

De ce fait, nous allons rechercher les indices qu'elle nous a laissés. Pour cela, dans un premier temps, nous étudierons la vie et la légende de Sainte Richarde, puis, dans un second temps, nous nous intéresserons aux témoignages de son existence.



I/ Sa vie, sa légende

1. Quand légende et vie se mêlent

Les légendes sont des récits fictifs transmis oralement de génération en génération. Ce sont des représentations de faits ou de personnes réels

propagés dans l'opinion, mais déformées ou amplifiées par l'imagination, la partialité. Les légendes se trouvent à la limite entre les connaissances factuelles et les croyances ou l'imaginaire.

Pour classer un récit dans la catégorie des légendes, il convient d'établir des distinctions formelles. La légende est racontée dans un style qui lui donne un caractère véridique, elle se présente avec tous les caractères d'une chose qui est arrivée ; elle cite le nom du personnage, et le personnage a existé ; elle parle de villes, de batailles nullement imaginaires, etc. En outre, du fait que les légendes reflètent la personnalité des divers conteurs qui les transmettent, une même légende peut avoir donné lieu à plusieurs interprétations, et avoir donc acquis plusieurs significations.

Il n'est pas facile de faire la part de ce qui est réalité et de ce qui est légende, car les mythes se créent très rapidement à une époque aussi sensible au merveilleux : le Moyen Age.

Le haut Moyen Age, du IV^{ème} siècle à l'an mille, est une période sombre et violente, sillonnée par les guerres, les invasions, les famines, la misère. C'est aussi une période lumineuse, généreuse et ardente, traversée d'élan de foi et d'actions héroïques. C'est dans ces six cents ans d'histoire que naissent les légendes ; récits fantastiques déviés de la réalité.

Tout un monde de légendes se greffera sur la vie et l'oeuvre de sainte Richarde. Mais c'est tout particulièrement l'épreuve de l'ordalie, l'épreuve du feu, qui semble avoir inspiré nombre de textes. Vient ensuite la fondation de l'abbaye elle-même qui fera l'objet de multiples récits légendaires. Nous ne pourrions, ici, examiner que les plus connues en faisant abstraction des variantes.

Il nous paraît aujourd'hui difficile de différencier les faits réels de la légende issue de ces faits...

2. Le parcours de Sainte Richarde



Jeunesse

Richarde serait née en Alsace vers 840, à Kintzheim ou Eichhoffen. Son père, Erchanger est un puissant comte du Nordgau. Il serait apparenté à Etichon, le duc d'Alsace, et donc à sainte Odile, grande abbesse

alsacienne. Ce n'est pas un roi d'Ecosse comme de nombreuses légendes le prétendent. Erchanger est un homme puissant, et profite de la faveur des empereurs Louis le Pieux et Lothaire. Il est surpris de constater que Erchanger traite presque d'égal à égal avec les souverains de son temps, c'est-à-dire les fils¹ et petits-fils² de Charlemagne³. La mère de Richarde, moins connue, s'appelle Rutrude.

Durant sa jeunesse, Richarde fait ses études au monastère de Hohenburg, de nos jours, appelé plus couramment le Mont Sainte-Odile, où repose sainte Odile, une de ses parentes. De ces visites lui naît la vocation de suivre l'exemple d'Odile et de consacrer sa vie à Dieu. Les légendes la décrivent comme une belle jeune fille. Lettrée, elle parle et écrit le latin, cultive la poésie :

« J'ai connu la tempête,
J'ai retrouvé le port
Je bénis la retraite
Où la paix est mon sort.
Adieu royaume, empire...
Ma barque est en lieu sûr,
Et le beau ciel m'attire,
Vers un bonheur plus pur. »⁴

Richarde est présentée comme une femme religieuse et vertueuse. Certains lui attribuent une santé fragile.

Richarde reine

Richarde est la principale héritière des biens de son père en Alsace. Ainsi Charles III, comptant renforcer son influence en Alsace demande Richarde en mariage. Ses parents ne peuvent pas refuser cette nouvelle alliance. Le mariage, purement politique, est célébré le 1^{er} août 862 à Francfort.



A cette occasion, Louis le Germanique donne à son fils Charles III, comme dotation pour son épouse, des territoires situés dans le Brisgau, à Bergen, Endgingen⁵, Balingen, Kiechlinsberg et Saxon.

Tous les documents de l'époque témoignent de sa bienveillance envers les couvents et églises qu'elle fonde.

Connaissant les aspirations de sa femme pour le développement des communautés religieuses et les oeuvres charitables, Charles III l'institue, le 10 février 872, comme abbesse laïque des abbayes de Säckigen, Saints-Félix-et-Regule à Zurich, Saint Martin de Pavie et le monastère de Zurzach. Dans ces abbayes, Richarde jouit des honneurs dus à l'abbesse et de revenus relatifs à cette charge, sans en exercer elle-même les fonctions : une prieure la remplace dans ce rôle.

À la mort de son père, Charles hérite de la Lorraine du Sud et de l'Alsace, il devient alors roi d'Alémanie⁷ en 876.

Pendant la minorité de Charles le Simple, son frère, Charles III assure la régence du royaume de France de 884 à 887.

Ce dernier, plus il avance en âge, voit sa santé se dégrader considérablement. Son corps est sujet à d'intolérables souffrances qui lui provoquent parfois des crises épileptiques. D'autre part, indécis et trop faible, il ne peut pas porter et assumer de grandes responsabilités. Richarde devient de plus en plus la pierre angulaire du gouvernement royal : elle exerce un véritable rôle de soutien et d'inspiratrice.

Par ailleurs, suite à la disparition de sa famille royale, son mari devient l'ultime représentant de la dynastie carolingienne et accède, petit à petit, au rôle du souverain le plus puissant du continent européen. C'est donc lui qui est sollicité pour défendre le Saint-Siège notamment contre les attaques menées par les sarrasins au sud de l'Italie. Toujours accompagné par Richarde, il s'y déplace avec son armée à plusieurs reprises.

Rien ne nous éclaire sur la vie conjugale des époux. On pense simplement que Richarde a une certaine influence sur son mari, mais qu'elle n'a jamais connu le bonheur familial. Cela explique pourquoi elle s'est davantage tournée vers la quête de Dieu.

Vers 880, elle fonde Andlau, anciennement nommé Val d'Eléon.

La première version de l'histoire de cette fondation veut que, près de la vallée d'Eléon où sainte Richarde cherchait un endroit sauvage pour sa retraite, elle entende un ermite lui crier : « Sainte femme là où tu verras une ourse noire creuser la terre, tu auras bâti la maison de Dieu »⁸.

Une fois descendue dans la vallée, Richarde aurait vu une ourse gratter la terre.

Confiante en les paroles de l'ermite, elle se serait approchée de l'ourse et l'aurait caressée. C'est donc à cet endroit qu'elle construisit son

abbaye.

On dit qu'après la mort de la sainte, l'ourse serait revenue sur la sépulture pour gratter le sol.

Une deuxième légende raconte que depuis la mort de son père Erchanger, Richarde fit construire un monument à sa mémoire dans le domaine qu'il lui avait donné. Elle aurait un jour eu une vision lors de laquelle elle entendit une voix lui dire : « Descends jusqu'au bas de la montagne, tourne-toi vers le domaine que tu as reçu de ton père et avance jusqu'à une ourse grattant la terre avec ses petits, là, construis un monastère »⁹.

Et c'est ce que l'impératrice fit.

D'autres racontent encore que l'ourse lui aurait montré son petit mort (certains prétendent que celui-ci était juste engourdi par le froid). Sainte Richarde l'aurait pris dans ses bras et le petit aurait été ressuscité. Plus tard à la mort de l'impératrice, l'ourse aurait tenté de réchauffer le corps de la sainte, mais voyant qu'elle n'y parvenait pas, elle se serait laissée mourir.

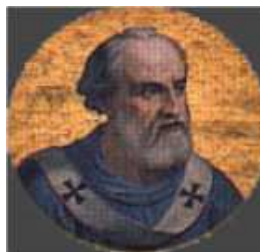


D'aucuns prétendent que la cavité que l'on peut voir dans la crypte aurait été creusée par cette ourse.

Les archéologues Forrer et Wirtz prétendent, eux, que l'abbaye d'Andlau a tout simplement pris la relève d'un sanctuaire celtique dédié à la déesse ourse Artio.

Une autre légende rapporte que l'impératrice aurait envoyé de Rome à Andlau la haute grille en fer forgé qui se dressait dans le chœur de l'église, derrière l'autel Sainte-Croix. Elle aurait chargé le diable d'en assurer le transport. Le démon, lors de ce voyage, finira par être bien fatigué. Il se reposera dans les prairies situées au fond de la vallée, non loin de l'abbaye, sur un rocher qui au XVII^e siècle était encore surnommé « Gätterstein ».

Richarde impératrice



Le 12 février 881, Charles III et Richarde sont couronnés à Rome par le pape Jean VIII. Ils deviennent alors empereur et impératrice de l'empire d'Occident.

Le pape espère par là, donner un chef à la main ferme, qui puisse soutenir l'Eglise face au danger Sarrasin.

Après le couronnement, Richarde fait don au pape du monastère de femmes qu'elle venait de fonder à Andlau et le place sous sa protection.

L'empereur confirme la donation de l'abbaye et le souverain pontife lui accorde plusieurs privilèges, dont celui de la libre élection de son abbesse. A peine vient-il de répondre au pieux souhait de sa femme que l'empereur tombe gravement malade. Son état de santé ne fera d'ailleurs qu'empirer d'année en année.

Début 884, les monastères d'Etival et de Bonmoutier sont placés sous le contrôle de l'abbaye d'Andlau. Le pape Jean VIII s'adresse à Richarde et à Luitward¹⁰, chancelier et homme de confiance de Charles III, à travers deux lettres et leur implore un secours rapide face aux incursions sarrasines. Malheureusement, Charles le Gros n'arrivant pas à se décider à temps, Jean VIII sera finalement assassiné le 15 décembre 882.

Accusation et ordalie

En 886, l'empereur négocie le départ des Normands qui assiègent Paris malgré une supériorité militaire indéniable et le souhait des barons d'engager la lutte. Il marchandise leur départ à prix d'argent. Ce marché, considéré comme honteux et faible, associé à d'autres facteurs, déplait fortement aux seigneurs¹¹ qui entourent Charles. Ils mettent un plan sur pieds. Pour que celui-ci aboutisse, il leur faut éloigner de la cour les deux personnes les plus influentes et les plus proches de l'empereur : Richarde et Luitward. Ils font croire à l'empereur qu'il existe des relations intimes entre les deux.

Richarde a un penchant pour les voyages. Elle effectue plusieurs pèlerinages et ramène des reliques de différents endroits. Parmi celles-ci, une partie du crâne de Lazare et un crucifix orné de pierres précieuses contenant une partie de la vraie croix de Jésus-Christ. Elle en fait don à Luitward qui le porte presque toujours autour du cou, en collier sur la poitrine. A chaque office, Richarde vénère cette relique, elle l'embrasse en se penchant vers le chancelier officiant. Ce geste, tout à fait anodin, fournit aux princes une preuve des relations coupables entre Richarde et Luitward. Par cette accusation, ils souhaitent disloquer la puissance de ces deux personnes. Toujours aussi influençable, Charles III se laisse convaincre.

Devant l'assemblée des grands seigneurs de l'empire¹², Richarde est accusée d'adultère. Cette dernière exige de son mari la possibilité de se justifier devant une cour d'évêques et de princes afin de prouver son

innocence et de convaincre l'assemblée. Elle n'a d'autre recours que de se soumettre au jugement de Dieu. A cette époque, il s'agit soit de l'ordalie, soit du combat singulier. Fait réel ou légende ? Nous avons pu discerner plusieurs versions différentes.

La première nous dit que Richarde aurait été vêtue d'une tunique enduite de poix¹³. Elle se serait tenue immobile sur un tapis de braises. Non seulement son vêtement n'aurait pas pris feu mais les charbons ardents se seraient éteints sous ses pieds nus. Richarde, acquittée par ce miracle, se serait avancée et aurait déclaré à son mari que, malgré tout le mal qu'il lui avait infligé, elle lui accordait son pardon mais qu'elle le quitterait pour aller se retirer au monastère du Val d'Eléon (Andlau).

La deuxième décrit Richarde marchant pieds nus sur des charbons ardents, revêtue d'une chemise enduite de cire. Les bourreaux y auraient mis feu. Les flammes n'auraient fait aucun mal à l'impératrice et l'assemblée aurait donc été forcée de reconnaître son innocence. Une autre légende, beaucoup moins connue, favorise le combat singulier. Le sire d'Andelo, un cousin de Richarde, vient pour blanchir l'honneur de sa parente en combattant pour elle le chevalier rouge, son calomniateur. Après ce combat, dont le sire d'Andelo sort vainqueur, Richarde se remet à la tête du royaume et appelle son défenseur auprès d'elle. Elle le nomme « mon chevalier ». Mais les mauvais conseillers de l'empereur veillent et, rappelant leur habileté, leur ingéniosité et leurs ruses, accusent Richarde d'une passion coupable. Richarde se soumet à l'épreuve du feu pour prouver son innocence. Elle en sort indemne et souhaitant fonder une abbaye, elle renonce au trône.

Quant à Luitward, il est condamné, banni de la cour de Charles III, démis de ses fonctions et ses biens sont confisqués. Charles III n'a guère conscience qu'il perd la seule personnalité capable de maintenir l'unité et la cohésion de l'Empire.

Toujours est-il que ces événements ont vite des échos dans toute l'Europe et que la renommée de l'empereur est bafouée. Ainsi les ducs, comtes et évêques de l'Empire se révoltent dans l'objectif de destituer l'empereur¹⁴.

L'impératrice, calomniée, se retire dans son abbaye.¹⁵ Elle s'efforce de lui donner un rôle fidèle au message du pape : celui d'un phare de la chrétienté. Vers 890, Richarde élabore une partie des statuts de son abbaye d'Andlau. L'abbesse, élue par les suffrages de la communauté toute entière, doit être issue de la famille paternelle de Richarde. En cas de non-présentation d'un de ses membres de la famille, celle qui sera jugée la plus digne pourra être élue. L'abbesse doit faire voeu de chasteté et doit choisir un avoué¹⁶ ou un défenseur¹⁷ pour conserver et maintenir ses droits, rendre la justice en son nom, protéger et soutenir l'abbaye.

En demandant au pape Formose¹⁸ de confirmer les privilèges et les biens d'Andlau et de frapper d'anathème¹⁹ tous ceux qui oseraient lui faire violence, elle renouvelle l'acte de 881²⁰ et place l'abbaye sous la double autorité et le double protectorat (pape et empereur).

L'abbaye d'Andlau avait pour vocation de servir de refuge à des jeunes filles nobles (à partir de treize ans) touchées par des revers de fortune ou qui souhaitaient vivre en communion avec le Seigneur, sans se lier par des vœux monastiques. Les chanoinesses copiaient des manuscrits, réalisaient les enluminures, chantaient les louanges : elles brillaient dans les arts et la science. C'est ainsi que le monastère devint un des centres intellectuels de l'Alsace, tel que le Mont Sainte-Odile ou l'institution Saint-Etienne de Strasbourg. On suppose que l'abbaye possédait une importante bibliothèque, victime d'un incendie en 1160.

Mort de Richarde

C'est ainsi que Richarde continue sa vie... Entourée de ses moniales, elle vit ses derniers jours dans la prière, l'étude et la bienfaisance, sans être elle-même abbesse.

On dit que, vers 890, elle fait revenir les cendres de ses parents à Andlau, jusqu'à présent inhumés au Mont Sainte-Odile. Plus tard, elle laisse la direction de l'abbaye à sa nièce Rotrude.

Une tradition andlavienne prétend que, sentant sa mort prochaine, elle se fait emporter dans la crypte (dédiée à la Vierge Marie) dans l'espoir de mourir à ses côtés et en sa présence. Elle presse sur son cœur la fameuse croix (relique précédemment offerte à Luitward)²¹ et récitait le Miserere. Elle ferme ses yeux à jamais dans la piété, entourée de ses religieuses, le 18 septembre, probablement en l'an 894 ou 896. Baldrum, évêque de Strasbourg, célèbre ses funérailles et Richarde est inhumée dans une petite chapelle.

Après sa mort

Le 10 novembre 1049, le pape alsacien Léon IX, de retour du concile de Mayence, s'arrête à Andlau. Il bénit la nouvelle église abbatiale (probablement inachevée) et transfère le corps de Richarde. Il fait ériger un sarcophage au fond du chœur, derrière le maître-autel où les reliques sont déposées en grande procession. Selon les usages et les rites en vigueur à cette époque, cet acte équivalait à la canonisation²² et marquait la reconnaissance officielle de l'Église de la sainteté de l'impératrice. On dit que le pape composa un office versifié en chant grégorien en l'honneur de



la sainte : « Adest diest celeberrime » (Voici venu le jour radieux !). Le nom de Richarde ajouté au martyrologe²³ des saints, l'Église lui rendra un culte public.

Peu de monde est d'accord quant au culte « privé » de Sainte Richarde. Certains disent que des pèlerins

affluent pour bénir et invoquer la sainte, ce culte ne faisant que s'accroître au fil des années. D'autres, au contraire, prétendent que, bien que faisant partie des Saintes Protectrices d'Alsace, le pèlerinage de Richarde n'a jamais connu une renommée exceptionnelle, souffrant notamment du rayonnement du Mont Sainte-Odile, implanté à quelques pas d'Andlau.

Sainte Richarde n'est pas connue dans le Mortenau, malgré le nombre important de propriétés, telle Sexau, que possédait l'abbaye d'Andlau.

La translation du corps de Richarde par le pape Léon IX permet une extension plus large du culte et rend la sainte « officielle ». Le culte à sainte Richarde interrompu pendant la guerre de Trente Ans (1616-1648) ne dépasse pas nos frontières. En 1660, la châsse et le sarcophage font l'objet de vénération de la part des fidèles.

Aucune histoire n'est écrite durant cette période sur l'impératrice, ce qui freine le développement de son culte. Vers 1235, dans un bréviaire²⁴ du diocèse de Bâle, sainte Richarde apparaît dans une litanie²⁵ et, en 1469, la célébration de la fête de sainte Richarde devient obligatoire dans toutes les églises du diocèse de Strasbourg. De nos jours, la liturgie en l'honneur de sainte Richarde a survécu. En 1946, à Strasbourg, la fête de sainte Richarde est fixée au 25 septembre.

Il y eut plusieurs miracles lors du pèlerinage ou de la vénération des reliques de sainte Richarde. Des registres de 1622 à 1789 racontent que des pèlerins ont guéris de fièvre rebelle, de gangrène, de paralysie, de maladies du cerveau et de la gorge. Sainte Richarde aurait rendu la vue aux aveugles et guérit les jambes des malades.

En 1478, 1489 et 1511, les Strasbourgeois attribuent à sainte Richarde la faculté de redonner l'ouïe aux sourds, de soigner les possédés et les pestiférés.

Le 28 septembre 1841, on décide d'ouvrir la châsse pour l'examen des reliques de Sainte Richarde. Celui-ci terminé, les ossements sont enfermés dans une grande enveloppe de soie et placés dans une caisse, munie d'un cadenas, qui est ensuite scellée de tous les côtés par le sceau de la ville d'Andlau. Dans un tuyau de verre, on insère le procès-verbal constatant l'ouverture de la tombe ainsi que l'inventaire des ossements. Ce document est également scellé et placé avec les reliques.



Peinture de Dubois représentant la fondation de l'abbaye (1840)

II/ Témoignages de son existence

1. Lieux liés à sainte Richarde

Les lieux de vie de sainte Richarde sont fortement marqués par son passage. Le nombre de cultes de sainte Richarde est bien plus important que l'on ne pense. Beaucoup d'églises, de chapelles, d'autels, de confréries ont été érigées en l'honneur de la sainte.

Les lieux de culte les plus importants sont Andlau, Marlenheim et Etival. A Marlenheim, Richarde est patronne de l'église paroissiale. A Etival, en 1146, l'abbesse Mathilde introduit la règle des Prémontrés²⁶ et leur remet des reliques précieuses de sainte Richarde renfermées dans une châsse surmontée de la statue de Richarde (XIX^{ème}). Parmi ces reliques, reliques authentifiées en 1896, se trouve une partie du crâne, ainsi que la tunique que portait sainte Richarde pour l'épreuve du feu²⁷.

Andlau est sans doute la ville la plus marquée par le passage de sainte Richarde.

Andlau

En effet, à Andlau, comme souvent au Moyen Age, une ville se forme autour de l'abbaye. Une population active mais dépendante du couvent s'installe à proximité des moniales qui se chargent de cultiver le souvenir de la sainte. C'est pourquoi aujourd'hui à Andlau il est omniprésent.

De l'abbaye fondée par sainte Richarde, il ne reste plus que l'église abbatiale. Elle-même a subi de nombreuses transformations au cours des siècles. Mais le passage de la sainte est bel et bien présent en son sein.

La célèbre façade actuelle, richement ornée de sculptures, a été mise en place au XI^{ème} siècle. L'un de ses bas-reliefs, sur la clé de voûte du porche de l'église, serait, d'après Corinne Brogly²⁸, la plus vieille représentation de la sainte après 1160. On y voit le Christ assis sur un trône, bénir une femme dont la couronne est usée par le temps. Cette femme serait sainte Richarde plaçant son abbaye sous l'autorité du Christ.

A l'intérieur de l'église de nombreux vitraux suivent différentes étapes de la vie de sainte Richarde.

La peinture à l'huile de Dubois, datant de 1840, représente la fondation de l'abbaye. Ce tableau est très intéressant grâce au grand nombre d'informations qu'il recèle au sujet de la légende sainte Richarde. En arrière-fond on distingue un château. Simple marque du romantisme ?

Certains pensent qu'il s'agit là du château d'Andlau, où selon une légende sainte Richarde serait née. Autour de l'impératrice la cour impériale observe la scène, avec à gauche l'évêque Luitward, le conseiller de l'empereur, et son cortège. La fondation de l'abbaye est illustrée premièrement par les trois anges au-dessus de la scène qui tiennent un plan du monastère, tel qu'il était au XIX^{ème} siècle et deuxièmement par sainte Richarde et l'ourse au centre de la scène. La sainte pointe du doigt l'endroit où elle va fonder son monastère et lève les yeux vers le ciel. Ce geste indique la fin d'une quête et sa reconnaissance envers Dieu. L'animal gratte la terre, comme le mentionne la légende.

Dans la chapelle Sainte Richarde, aujourd'hui en style baroque, on découvre ce qui a été sa première sépulture, avant son transfert derrière l'autel, un sarcophage en pierre. A cet endroit on peut aussi admirer le reliquaire qui renferme le crâne de la sainte.

Derrière l'autel, la grande châsse est portée par quatre colonnes. Elle aussi est en pierre, ses quatre panneaux relatent l'histoire de l'impératrice sainte Richarde.

En sous-sol, dans la partie secrète et cachée de l'église abbatiale, la crypte, un mur d'ex-voto témoigne de reconnaissance des habitants envers sainte Richarde.

A quelques pas de l'église abbatiale se dresse le puits Sainte Richarde. Il date de 1513. Ce fut l'abbesse Cunégonde de Reinach qui fit bâtir le puits dans le cloître de l'abbaye, en raison des nombreux pèlerins venant chercher l'eau pour guérir les maladies de la gorge, être préservés des coupures, protégés de la gangrène et surtout pour combattre la nécrose²⁹ des os. L'eau seule ne suffisait pas, le malade devait être « plongé » dans la fosse de la crypte pour lui permettre de « toucher » la terre que l'ourse avait grattée. Cette terre, à en croire la tradition renferme des pouvoirs particuliers.

Après la disparition du cloître, le puits a été réinstallé à sa place actuelle. L'ensemble est en grès.

La potence représente une ourse, l'animal symbole de sainte Richarde qui semble se débattre dans les branchages, allusion à la vision de la sainte qui aurait vu cette ourse dans les buissons. Une statue de sainte Richarde est placée sur le montant. Cette statue rappelle que sainte Richarde fut soumise au jugement de Dieu. La sainte est en train de prier. Elle a une attitude humble. On pourrait aussi penser que les formes entrelacées au-dessus de l'ours représentent les âmes du purgatoire: « Le message que l'on cherchait à transmettre au Moyen Age est le suivant : Sainte Richarde fonde un

monastère pour nous délivrer du mal. Sainte Richarde permet plus ou moins d'accéder à une vie meilleure », nous explique M. Lorber³⁰ .

Il existe une seconde fontaine de sainte Richarde, installée en 1871, place de la Mairie à Andlau. La colonne centrale est dominée par une statue de sainte Richarde qui pointe le doigt en direction de l'abbaye. A ses pieds se trouve une ourse.

Cette fontaine fut réalisée sur commande du curé Deharbe par Philippe Grass³¹, un sculpteur strasbourgeois. Celui-ci sculpta également quelques oeuvres pour la cathédrale de Strasbourg. Ses sculptures de style romantique, comme cette fontaine, représentaient des personnages dignes d'exemple. Le geste de sainte Richarde représente à la fois un ordre et une bénédiction. Il ne faut pas oublier qu'elle était aussi impératrice, comme l'indique son signe distinctif, sa couronne impériale.

L'ours a des mains humaines, symbolisant l'ordre de Dieu de guider sainte Richarde. Il se relève comme s'il avait reconnu celle pour qui il grattait la terre. L'impératrice vient de comprendre que l'ours était un signe de Dieu.

L'attitude de la sainte est beaucoup plus autoritaire et moins humble que la précédente.

Sous sainte Richarde, on remarque le blason d'Andlau porté par deux ourses, ce qui n'est en soi absolument pas étonnant... car l'ourse est à Andlau la signature de sainte Richarde.

Mont Sainte Odile

D'autres lieux ont été marqués, voire influencés par le passage de sainte Richarde.

C'est ainsi qu'au Mont Sainte Odile, Sainte Richarde laissa des traces importantes de son passage.

On a vu précédemment que le Mont Sainte Odile avait été un lieu clé pour sainte Richarde. Rappelons que sainte Richarde y avait passé sa jeunesse.

Sainte Richarde a beaucoup marqué ce couvent.

Dans la « chapelle des larmes », chapelle environnante appartenant au couvent, figure, parmi les effigies de quelques saints alsaciens célèbres, une représentation de sainte Richarde.

Sur le côté nord, on peut contempler les premiers évangélistes de la terre d'Alsace : saint Amand, saint Materne, saint Arbogast et saint Florent. Sur le côté sud, les abbesses célèbres du couvent : sainte Relindis, sainte Attale, sainte Richarde et sainte Herrade.

Sainte Richarde est facilement identifiable : elle porte une couronne et tient un sceptre, symboles de pouvoir se rapportant à la fonction d'impératrice.

2. Sainte Richarde dans nos mémoires

Richarde inspire les artistes

Au XIX^{ème} siècle, les frères Stoeber s'inspirent de sainte Richarde pour écrire des poèmes.

Au XX^{ème} siècle, deux auteurs s'intéressent à l'histoire de sainte Richarde et en font des pièces de théâtre. Le chanoine Auguste Schmidlin fait éditer sa pièce en quatre actes en langue allemande vers 1930. Le poète dramaturge suisse Ferdinand Schnell écrit la tragédie « Richardis » en 1938. Celle-ci comporte cinq actes et est jouée une dizaine de fois devant l'église d'Andlau en 1949 pour fêter le neuvième centenaire de la sainte.

Sainte Richarde est généralement représentée avec la couronne et le sceptre, attributs de l'impératrice, portant sur la main un modèle d'église qui la désigne comme fondatrice d'Andlau, et accompagnée d'un petit ours.

On trouve des représentations de sainte Richarde sous forme de peintures, vitraux, sculptures dans de nombreuses villes alsaciennes : Altkirch, Bâle, Barr, Ebersmunster, Eguisheim, Kirchheim, Marlenheim, Strasbourg (vitrail du XIX^e) et Etival.

Citons en dernier lieu les plus belles représentations de sainte Richarde :

- la planche gravée de Hans Burcknaier en 1517
- un carton de Hans Holbein le Jeune du début du XVI^{ème}. C'est une des plus belles effigies de Richarde, celle-ci est enveloppée de flammes
- la peinture de Mallet qui, au début du XX^{ème} siècle, dessine l'impératrice portant un manteau en hermine et le sceptre avec, à sa gauche, l'abbatiale d'Andlau et, à sa droite, celle d'Etival. En arrière plan, on reconnaît le château d'Andlau.

Fort présence de sainte Richarde



A Andlau, la présence de sainte Richarde est très ressentie. En effet, les bâtiments historiques érigés en son honneur la rendent très présente³².

Mais, c'est surtout à travers la forte activité du village que sainte Richarde ressort le plus de son contexte historique et se retrouve dans le quotidien des Andlaviens.

Nous nous sommes déplacées pour visiter Andlau, et avons, en effet, pu constater l'importance et l'impact de sainte Richarde dans le cœur des Andlaviens ; ceux-ci tiennent beaucoup à elle, et y sont très attachés. Sainte Richarde est constamment présente dans le village. Le jour de la fête de sainte Richarde, fêtée le 18 septembre, le village est très animé. Nous n'étions malheureusement pas présentes ce jour-là, mais le maire d'Andlau, M. Laugner, nous a raconté que sainte

Richarde est fêtée tous les ans dans le village. Le prêtre bénit le pain que les paroissiens ont apporté.

Pour finaliser cette étude, nous envisageons d'y participer, pour nous imprégner de l'ambiance de l'émotion qui puissent nous paraître durant cette journée.

En souvenir de la légende de l'ours, on entretenait durant des siècles des ours vivants autour de la crypte. Les marchands et les boulangers devaient offrir chaque semaine un gros pain pour la nourriture des ours. Après un accident, un ours avait mordu un enfant, on remplaça l'animal par un ours en pierre. La distribution des petits pains bénis lors de la fête de sainte Richarde rappelle cette coutume.

De nos jours, à Andlau, on croise des ours à tous les coins de rues. « L'ours nous rappelle sainte Richarde » nous confie une habitante. Les moniales élevèrent d'ailleurs longtemps un ours. Jusqu'à ce qu'un jour il

dévore un enfant. Mais l'ours est-il uniquement lié à la sainte ? Certains archéologues pensent en effet que l'ours était là bien avant sainte Richarde. Il y aurait eu un sanctuaire dédié à la déesse ourse celtique Artio.

Les chrétiens ont repris ce symbole. « Vous savez que l'ourse passe son hiver dans l'obscurité et ressort au printemps et c'est cette alternance de vie nocturne et diurne, qui fait dire que c'est un animal portant le symbole de la vie. La nuit, c'est la mort et il y a ensuite le jour et la résurrection », nous explique le maire d'Andlau. L'ourse serait donc un symbole du cycle de la vie parfaitement adapté au christianisme, mais pas seulement...

A Andlau une tradition veut qu'une femme en manque d'enfants s'asseye sur l'ourse de la crypte. L'ourse serait donc un symbole de fécondité ? « Ce symbole de fécondité est assez curieux car l'ourse ne fait des petits que de temps en temps. Ce qui est encore plus curieux, c'est que cette symbolique existe dans le monde entier », nous répond M. le maire.

Mais en tout cas si l'ours est présent à Andlau c'est que cet animal est bien la marque de sainte Richarde.

Une maison dans la ville est baptisée « maison sainte Richarde », cette maison abrite les soeurs du couvent. Richarde n'a jamais habité à l'intérieur mais les Andlaviens lui ont donné ce titre en mémoire de sainte Richarde. Les Andlaviens sont fiers de posséder un patrimoine historique et une histoire, tous deux légués par sainte Richarde.

Notes:

- 1 Louis I le Pieux, Pépin d'Italie et Charles.
- 2 Petits-fils carolingiens : Charles II le Chauve, Lothaire I, Louis II le Germanique et Pépin I.
- 3 Charles I le Grand, roi des Francs, des Lombards et Empereur d'Occident
- 4 Vers, originaux en latin, attribués à Richarde, issus de Sainte Richarde, impératrice, reine, première femme d'Alsace à être montée sur le trône, BROGLY Corinne
- 5 ou Endingen
- 6 Une prieure est une supérieure de certains couvents (dits prieurés)
- 7 Ancien nom de l'Allemagne
- 8 Issus de Sainte Richarde, impératrice, reine, première femme d'Alsace à être montée sur le trône, BROGLY Corinne
- 9 Issus de Sainte Richarde, impératrice, reine, première femme d'Alsace à être montée sur le trône, BROGLY Corinne
- 10 Selon les sources, l'orthographe de son nom varie. Lithuard et Luitward sont les plus communes d'entre elles. Il

était chancelier impérial et évêque de Versailles, Verceil ou Vercelli.

11 Souabes, dit-on !

12 Certains pensent qu'il s'agirait plutôt d'un tribunal ecclésiastique.

13 La poix est une matière visqueuse à base de résine ou de goudron de bois.

14 Le meneur est Arnef de Corinthe (ou Arnoul de Kärnten), fils (illégitime ?) de Carloman, roi de Bavière et frère de Charles III. Lors de l'assemblée de Tribur (11 novembre 887), Charles III se voit abandonné par tous ses vassaux.

Il se retire et décède le 13 janvier 888 à Neidingen. Son corps repose aujourd'hui dans l'église Mittelzell sur l'île de Reichenau, à côté de l'autel de la Vierge.

15 Pour connaître l'histoire de la fondation de cette abbaye, cf. I, 1, p.9

16 A cette époque, il s'agit d'un représentant en justice.

17 Un défenseur est une personne chargée de soutenir les intérêts d'une partie, devant le tribunal.

18 Né à Rome vers 816, il devient évêque de Porto en 864 et est légat du pape en France et en Bulgarie. Par manoeuvre politique, Jean VIII l'excommunie en 876. Formose est de nouveau admis à la communion laïque en 878

et, en 882, le pape Marin Ier le fait revenir de France où il est exilé. Il est élu pape en septembre 891. En 896, dans

l'espoir de se débarrasser de Gui de Spolète, qu'il avait été contraint de nommer empereur en 892, Formose attribue

la couronne à Arnoul, roi des Francs de l'Est. Mais ce dernier est frappé de paralysie, et Lambert, fils de Gui,

réaffirme son autorité à Rome. Formose meurt à Rome le 4 avril 896. Lambert est l'instigateur du « synode du

cadavre », qui déclare illégal le pontificat de Formose. On exhume le corps de ce dernier pour une parodie de procès

avant de le jeter dans le Tibre. Formose est réhabilité par les papes Théodore II et Jean IX.

19 L'anathème est l'excommunication majeure prononcée contre les hérétiques ou les ennemis de la foi catholique.

20 Cf. I, 1, p. 11

21 Cf. I, 1, p. 12 Cette croix disparut malheureusement au cours des événements liés à la Réforme.

22 Certains affirment qu'il ne canonisa Richarde seulement après avoir été témoin de guérisons miraculeuses.

23 Le martyrologe est une liste, un catalogue des martyrs.

24 Livre de l'office divin, renfermant les formules de prière par lesquelles l'Eglise loue Dieu chaque jour et à toute heure.

25 Culte public et officiel institué par une Eglise.

26 Ordre des chanoines réguliers de Prémontré fondé par saint Norbert. Il existe une branche féminine.

27 Remarque : Cette information issue de Sainte Richarde, impératrice, reine, première femme d'Alsace à être montée sur le trône certifie la présence de la chemise enduite de cire, alors que, dans Pèlerinages et piété populaire en Alsace, on dit que la chemise a disparu.

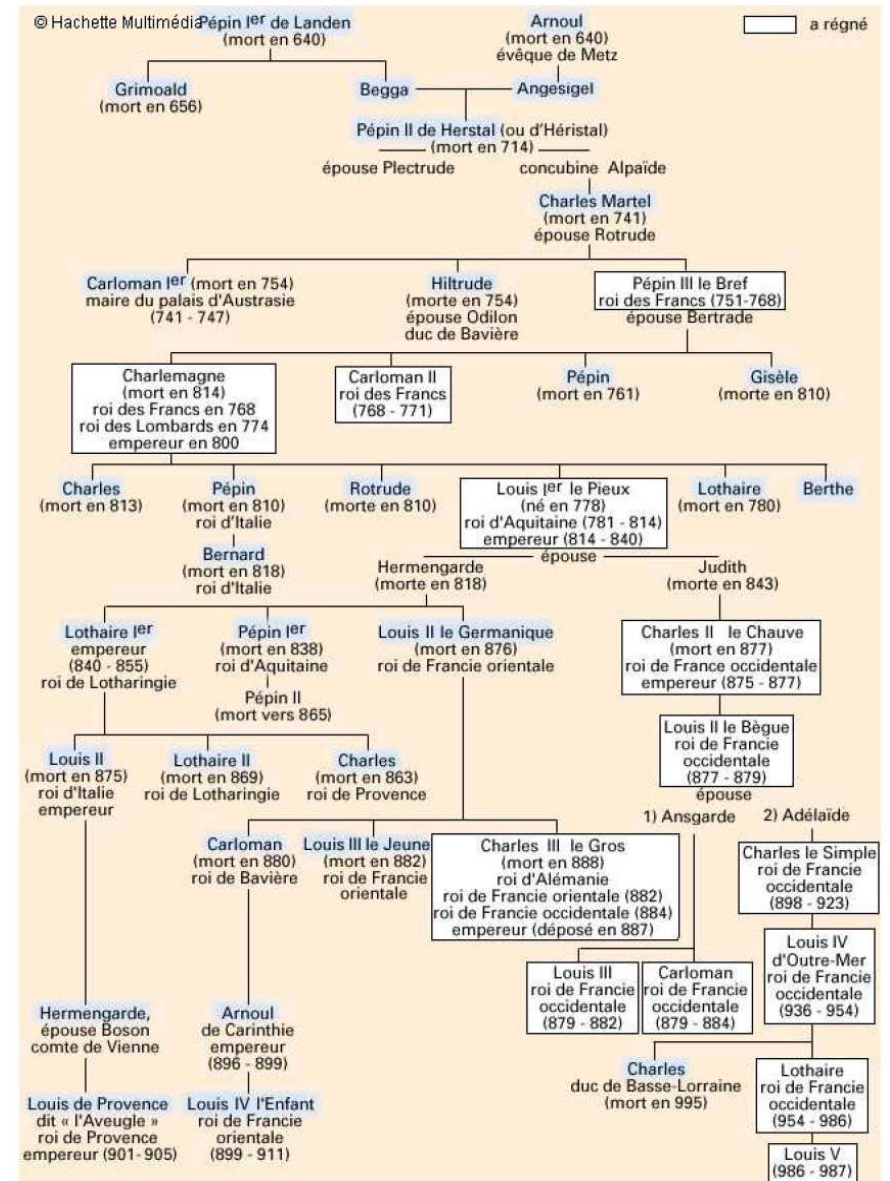
28 Auteur de Sainte Richarde, impératrice, reine, première femme d'Alsace à être montée sur le trône

29 Altération d'un tissu consécutive à la mort de ses cellules, gangrène

30 Curé de l'église abbatiale d'Andlau

31 Né à Wolxheim le 6 mai 1801 et décédé à la suite d'un accident du travail à Strasbourg le 9 avril 1876

32 cf : II, 1, p. 21



Arbre généalogique de Charles III

Bibliographie

Généralités

- Collectif, Richarde, article issu de l'Encyclopédie d'Alsace, volume 11, Editions Publitotal, Strasbourg, 1985, p. concernées 6426-6427
- Collectif (Rédacteur en Chef : Jean-Pierre KINTZ), Richarde, article issu du N.D.B.A., Nr. 31 (Reif à Rix), Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace, Strasbourg, 1998, 4434 pages, p. concernées 3193-3194
- Rédaction dirigée, Charles III Le Gros, Petit Robert des noms propres, édition revue, Paris, mis à jour et corrigé en mars 1997, première édition en 1974, p. concernée 426
- Rédaction dirigée, Légende, Petit Robert, édition revue, Paris, mise à jour et corrigé en mars 1997, première édition en 1974, p. concernée 1424

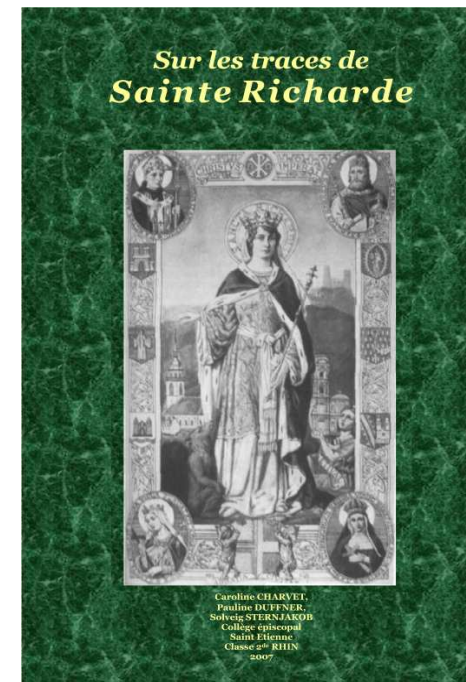
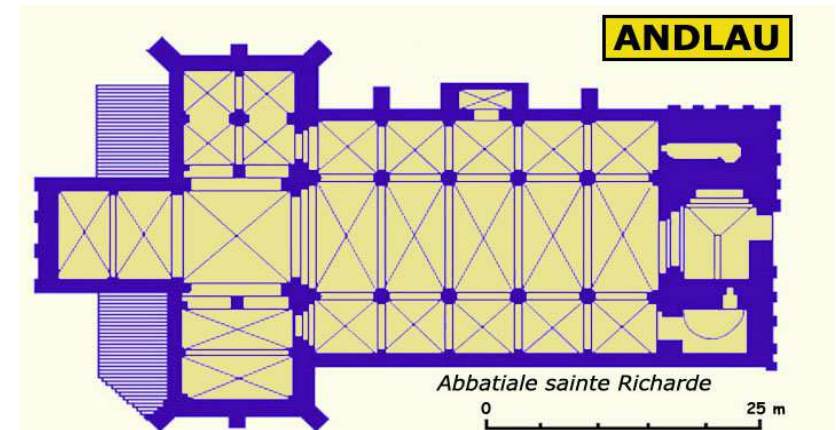
Thématiques

- CARMONA Christophe et TRENDEL Guy, Légendes autour des sources et fontaines d'Alsace et de Lorraine, Editions Coprur, Strasbourg, 2002, ~ 200 pages, p. concernées 83-84
- FISCHER Marie-Thérèse, Pèlerinages et piété populaire en Alsace (des Mérovingiens à nos jours, de Lauterbourg à Lucelle), Editions du Signe, 67038 Strasbourg, 2003, 300 pages, p. concernées 18-21
- PESRY Guy, Richilde et Richarde, princesses, 1985

Périodiques

- BROGLY Corinne, Sainte Richarde, impératrice, reine, première femme d'Alsace à être montée sur le trône, Association de recherches médiévales, Strasbourg, n° 53, revue biannuelle février 1997, p. 17-27
- GEORGER Alice et Hubert, Richarde princesse, impératrice, sainte, article issu de Femmes et Hommes illustres en Alsace au Moyen-Âge, Association Châteaux forts et Villes fortifiées d'Alsace, Lutterbach, Bulletin annuel 1999, p.56-59
- MEYER Jean-Philippe, L'église abbatiale d'Andlau au XVIIIème siècle, Société d'Histoire et d'Archéologie, Barr, annuaire 1989, p. 105-128

- NICK Jean-Marie, Andlau, article issu de Femmes et Hommes illustres en Alsace au Moyen-Age, Association Châteaux forts et Villes fortifiées d'Alsace, Lutterbach, Bulletin annuel 1999, pages XVI-XIX



Château d'Andlau

https://fr.wikipedia.org/wiki/Ch%C3%A2teau_d'Andlau

Château d'Andlau



Le château d'Andlau (Haut-Andlau ; allemand Hohandlau) se situe dans la commune française d'Andlau, dans le département du Bas-Rhin.

Il fait l'objet d'un classement au titre des monuments historiques depuis juin 1926.

Histoire

Construit sur une étroite barre granitique, à 451 mètres d'altitude, le Haut-Andlau domine les vallées d'Andlau et de la Kirneck. Le constructeur du château en bloc granitique est très certainement Eberhard d'Andlau³ entre 1246 et 1264. En 1678, après le rattachement de l'Alsace à la France, il est pillé par les troupes du maréchal de Créquy. Le château reste aux mains des comtes d'Andlau jusqu'à la Révolution française et sert ensuite de résidence à un forestier garde-chasse au service de la famille.

Confisqué comme bien national, il est vendu en 1796 à un commerçant qui, à partir de 1806, vend le château morceau par morceau dans l'indifférence générale. En 1818, Frédéric-Antoine-Marc d'Andlau rachète la ruine et la sauve de la destruction. Des travaux de consolidation sont entrepris en 1859. Le château est classé monument historique en 1926 et est consolidé

en 1927-1928 par une campagne de restauration lancée à l'initiative du Club vosgien. Il appartient toujours à la famille d'Andlau.

En 1998 un morceau de l'enceinte tombe montrant la fragilité du site et son état avancé de délabrement. Le comte Guillaume d'Andlau crée en 2000 une association des amis du château d'Andlau pour fédérer les volontés.

Sous son impulsion l'association mène plusieurs campagnes de travaux. Des chantiers d'insertion sont également organisés depuis 2005. Le château devient le centre de multiples activités tournant notamment autour de l'art contemporain et la formation.

Le comte Guillaume d'Andlau est devenu le propriétaire du château en 2005 et une convention de gestion du site a été signée en 2008 entre le nouveau président de l'association Raoul Bock et le propriétaire.

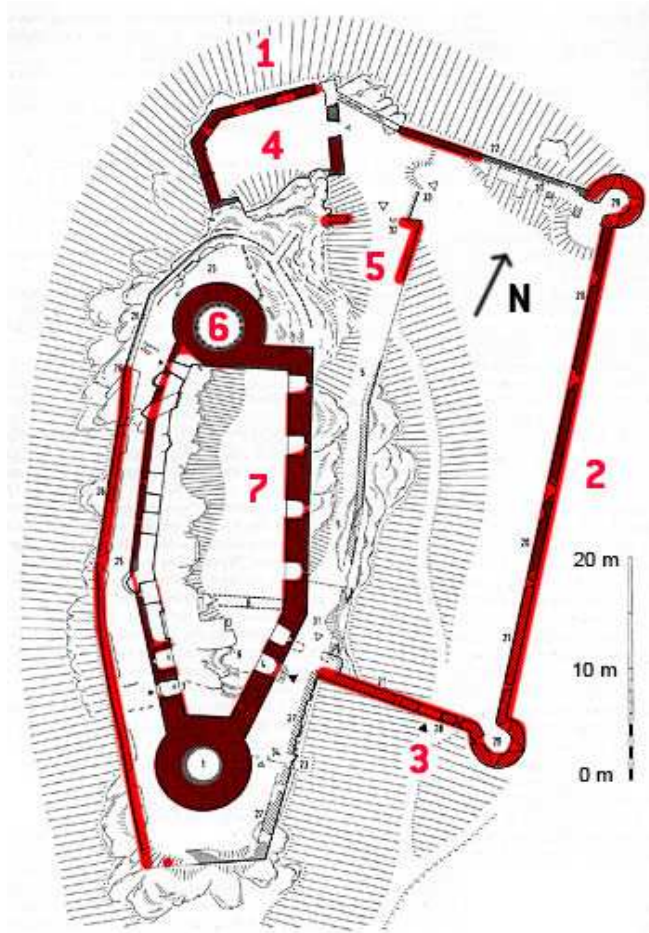
Cour intérieure.

Le château s'étage sur deux niveaux. La partie haute est bâtie sur une étroite arête d'environ vingt-cinq mètres de largeur et quatre-vingt mètres de longueur orientée du sud - sud-est au nord - nord-ouest. Elle est constituée par un long logis d'habitation à trois niveaux flanqué et surmonté à chaque extrémité d'une tour quasi-circulaire d'environ dix mètres de diamètre. Le niveau le plus bas est percé d'archères et les deux supérieurs sont éclairés par de nombreuses fenêtres. Le château est bâti d'un seul tenant, seule la basse-cour ayant connu des transformations au XVI^e siècle. Comme pour le château du Spesbourg voisin, le matériau utilisé est le granite extrait sur place. À l'est, une forte pente de la montagne lui sert de défense naturelle alors que sur les autres côtés, un large et profond fossé taillé dans le roc l'isole et le protège.

Notes et références

- Coordonnées vérifiées sur Géoportail et Google Maps
- « Notice no PA00084585 » [archive], base Mérimée, ministère français de la Culture
- Marie-Pascale Rauzier, La route des châteaux d'Alsace, Éditions Ouest France, 2015, 144 p. (ISBN 978-2-7373-5813-5), p. 80

Château du Haut Andlau



- 1 : fossé artificiel
- 2 : courtine Est
- 3 : basse-cour
- 4 : corps de garde
- 5 : lice
- 6 : donjon
- 7 : logis seigneurial

En 880, la femme de l'empereur d'Occident Richard II le Gros est accusée injustement d'adultère. Elle se réfugie dans un petit hameau "sans nom" et fonde une abbaye qu'elle nomme Eléon. Ce nom est d'origine gréco-latine, et signifierait "mont des Oliviers".

C'est l'hypothèse de nombreux linguistes faisant référence au sanctuaire construit par sainte Héléne sur le Mont des Oliviers, à Jérusalem. Ce sanctuaire se nomme : Eleona.

Avec la prononciation Alsacienne et le temps, le nom Eléon est devenu Andlau.

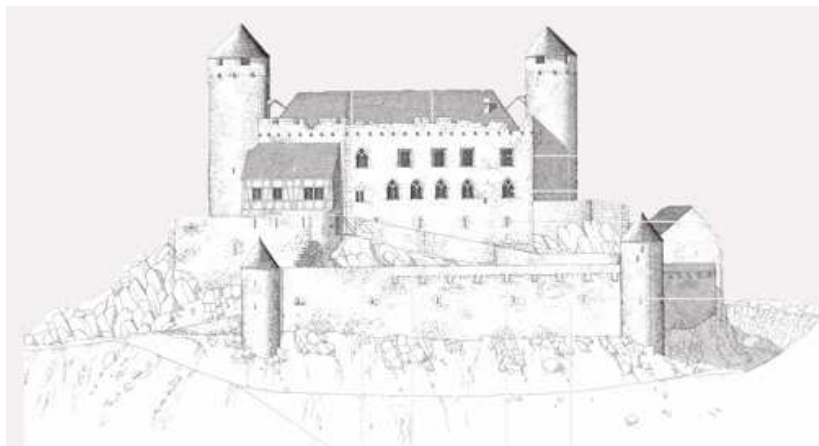


Haut-Andlau (Andlau, Bas-Rhin)

Nicolas Mengus

http://www.chateauxfortsalsace.com/?page_id=2817

Château Forts d'Alsace



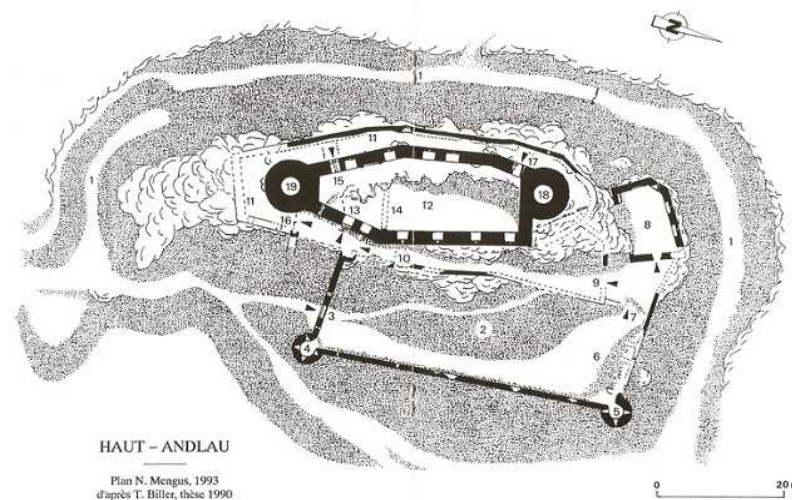
Reconstitution du château du haut andlau

La silhouette si particulière du château de Haut-Andlau, avec ses deux tours encadrant le logis seigneurial, se découpe sur le ciel alsacien depuis le XIII^e siècle. En effet, si la première mention du château d'Andlau (l'actuel Haut-Andlau) remonte à 1274, sa construction par Eberhard d'Andlau se place entre 1250 et 1264. A cette époque, les Andlau sont des ministériaux (chevaliers serfs) de l'abbaye d'Andlau surveillée par le château du Spesbourg construit, lui aussi au XIII^e siècle, par les nobles de Dicka, avoués (protecteurs) de cette abbaye. En 1438, les troupes de la ville d'Obernai s'en emparent nuitamment afin de capturer le châtelain (Burgmann). Thénie Lamprecht. Ce dernier, bourgeois d'Obernai, avait failli au serment qui lui interdisait de prendre du service ailleurs qu'auprès de la ville. Mais Thénie parvient à s'échapper et le château n'a pas été endommagé. Les sires d'Andlau ont porté plainte contre Obernai pour cette agression, mais le différend s'est arrangé à l'amiable. Le château est modernisé au XVI^e siècle en vue de l'adapter à l'usage des armes à feu et petites pièces d'artillerie. Pendant la guerre de Trente Ans (1618-1648), le château est occupé par les Suédois, puis par les troupes de la ville de Strasbourg (1633-1635). En 1673, une garnison strasbourgeoise de sept hommes s'y installe à nouveau, mais cette fois-ci à la demande des Andlau. En 1678, après le rattachement de l'Alsace à la France, Haut-Andlau est pillé par les troupes du maréchal f de Créqui. Confisqué à la révolution, il est occupé par des gardes forestiers jusqu'en 1796. A cette date, il est racheté par un commerçant qui, à partir de 1806, vend le château « pour

pièces » : boiseries, toitures, planchers, pierres... Ce n'est plus qu'une ruine que la famille d'Andlau retrouve en 1822 lorsqu'elle le réacquiert.

Au pied du château, la ville d'Andlau a été fortifiée avant 1442 (les remparts conservent encore quelques tours), englobant le château de Bas-Andlau construit entre 1334 et 1340 et dont il subsiste notamment le portail d'entrée.

Le château est classé Monument Historique en 1926. En 2000, s'est créé une association des amis du château d'Andlau. Elle a conduit de nombreux travaux de sauvegarde et anime le site. Plus d'informations : www.chateaudandlau.com



Plan du château du Haut-Andlau

1. Fossé.
2. Basse-cour de forme polygonale flanquée de deux tours d'angle. Une citerne existait au pied du rocher. Dans son aspect actuel, la basse-cour date essentiellement du XVI^e siècle, même si le mur nord et la moitié nord de l'enceinte est datent du XIII^e siècle.
3. Entrée du château portant le millésime 1534. Elle était autrefois précédée d'une fosse qu'enjambait un pont-levis. On voit encore les traces d'usure produites par le frottement de la chaîne contre la pierre.
4. Tour d'angle pour armes à feu (XVI^e siècle). Elle est dévolue à la défense de l'accès et de ses abords.

5. Tour d'angle pour armes à feu (XVI^e siècle). Son niveau supérieur présente de petites ouvertures de tir carrées.

6. Dépendances (écuries, logement des domestiques, etc.) s'appuyant sur l'enceinte du XIII^e siècle. Autrefois, deux arcades portaient le millésime 1589.

7. Emplacement d'une porte autrefois flanquée de deux canonnières (XVI^e siècle).

8. Corps de logis (XIII^e siècle). Deux archères à niche sont visibles au nord. Il existe aussi les vestiges d'un couloir qui menait à des latrines en encorbellement. Une autre archère a été transformée en fenêtre géminée en arc brisé, puis en petite ouverture carrée pouvant servir de bouche à feu. A gauche se trouvait une cheminée.

9-10. Emplacements de portes (XVI^e siècle) entrecoupant le chemin d'accès au haut-château. Il aboutissait à une fosse maçonnée précédant une porte autrefois équipée d'un pont-levis (XVI^e siècle).

11. Braies (fin XIII^e-XIV^e siècle) entourant le logis et ses tours. Les murs sont percés de fentes de tir et de canonnières défendant l'entrée et le front d'attaque ouest.

12. Logis seigneurial (XIII^e siècle). Il épouse le plan d'un losange tronqué d'environ 37 mètres de longueur pour une largeur maximum de 9 mètres. Il comprenait un niveau de caves, deux niveaux d'habitation et des combles autour desquels courait un chemin de ronde crénelé. Les cinq fenêtres géminées à linteau trilobés de la façade est, associées à une large cheminée, correspondant sans doute à une salle d'apparat. Côté ouest, la grande cheminée marque peut-être l'emplacement de la cuisine. C'est aussi de ce côté que se trouvaient les latrines. Les armoiries des Andlau se voient encore sur un des corbeaux du logis et gravées dans la pierre en différents endroits de la façade intérieure est.

13. Porte d'entrée principale du logis. Une croix de protection est gravée sur chacun de ses montants. Elle donnait accès au niveau de caves dévolu à la défense comme le montre la présence d'archères à niche. Cette porte a été postérieurement surmontée d'une longue bretèche (avant-corps défensif plaqué en encorbellement sur un mur) dont l'accès se faisait, depuis le logis, par une porte qu'une restauration maladroite a transformée en deux ouvertures rectangulaires.

14. Traces d'arrachement d'un mur transversal qui séparait en deux le niveau de caves.

15. Porte ouest donnant directement accès à l'étage. Elle était surmontée d'une petite bretèche en bois qui assurait sa défense.

16. Emplacement d'une porte.

17. Ancienne archère transformée en poterne.

18. Tour nord (XIII^e siècle). Une porte, située au niveau du second étage du logis, donnait accès à une citerne. Une seconde porte, accessible depuis les combles, desservait la partie haute de la tour qui était crénelée et, à

l'origine, couronnée de hourds (galerie de bois en surplomb dévolue à la défense).

19. Tour sud (XIII^e siècle). Son accès est plus bas que celui de la tour nord. Au XVIII^e siècle, elle était encore pourvue de planchers. Ceux-ci étaient percés d'une ouverture en leur centre qui permettait de gagner les différents niveaux. Tout comme la tour nord, elle était crénelée et, à l'origine, couronnée de hourds.

Texte : N. Mengus. – Iconographie : Conseil Général du Bas-Rhin (plan et reconstitution).



L'Histoire du Château d'Andlau

<http://www.chateaudandlau.com/le-chateau/>



Les premiers châteaux forts apparaissent vers l'an mille en lien avec la décomposition progressive de l'empire Carolingien et son éclatement. Celui-ci est divisé entre les trois fils de Louis Le Pieux au traité de Verdun (843). Le dernier carolingien qui porte le titre d'Empereur, Charles le Gros (décédé en 888) est d'ailleurs l'époux de Sainte Richarde, fondatrice de l'abbaye d'Andlau où sont conservées ses reliques. Les châteaux forts se multiplient en Europe jusqu'à la fin du Moyen Âge.

En Alsace, bâtis en bois, terre et pierre sèche en plaine, ces premiers châteaux n'ont laissé que peu de traces à l'opposé de ceux de montagne construits tout de suite en pierre au moins en partie, ce qui n'interdit pas qu'il y ait aussi des bâtiments, à utilité essentiellement économique, en bois. Ils montrent la domination du seigneur sur un territoire et sa capacité à le défendre.

Le château d'Andlau est l'un des très nombreux châteaux forts de montagne construits entre le XIIIe et XIVe siècle dans les Vosges alsaciennes (Charles-Laurent Salch dans son Dictionnaire des châteaux de l'Alsace médiévale paru en 1975 répertorie 445 châteaux dont 293 en plaine, 169 sont en montagne). Il se dresse sur un sommet granitique, à 451 mètres d'altitude et domine les vallées d'Andlau et de la Kirneck. Il est constitué d'un long corps de logis qui se développe sur trois niveaux avec un donjon circulaire à chaque extrémité d'environ 8 mètres de diamètre et d'environ 25 mètres de hauteur.

Il est l'unique château alsacien à disposer de deux tours, ce qui le différencie du modèle des châteaux rhénan organisé autour d'une tour ou d'un donjon. Ces deux tours symbolisaient autrefois la puissance des nobles d'Andlau. Ce donjon dédoublé en deux tours rondes n'avait pas qu'un rôle symbolique. Elles avaient un rôle de défense particulièrement intéressant. L'enceinte de la basse-cour étant implantée en retrait par rapport à l'une des tours, cette dernière avait pour mission de surveiller l'entrée principale du château. La deuxième tour située à l'autre extrémité, permettait quant à elle de contrôler l'étroit couloir d'accès coupé de portes intermédiaires donnant accès au logis.

L'Alsace, tout comme d'autres régions germaniques, n'a pas connu cette forme architecturale du donjon à la fois forteresse et habitation. Le donjon

du château alsacien avait pour but de fournir aux défenseurs un poste d'observation élevé et en dernier ressort se réfugier, mais il ne constitue jamais l'habitation du châtelain. Les savants allemands ont donné à cette tour le nom de Bergfried, terme qui n'existe pas dans les textes alsaciens qui utilisent le mot « grosser Turm » ou « dicker Turm » /donjon. Comme sur les tours d'Andlau, le donjon n'a jamais de porte au niveau du sol. Haut-placée à une dizaine de mètres au-dessus de la cour, précédée d'une logette en bois, cette porte était reliée par une passerelle mobile au chemin de ronde de la courtine ou à un bâtiment et, en cas de danger, elle pouvait être facilement enlevée.



A la différence de nombreux édifices alsaciens, le château est construit en granit trouvé sur place, beaucoup plus résistant que le grès fréquemment rencontré sur beaucoup de châteaux forts alsaciens. En Alsace : 50 % d'entre eux sont construits en grès. Dans le Bas-Rhin cette proportion atteint 79%. Le château est situé sur le Silberberg, « mont d'argent », nommé ainsi à cause des affleurements de granit qui lui donnent sa couleur. Les pierres utilisées pour la construction furent extraites et taillées sur place. Les encadrements de portes, fenêtres en grès rose proviennent des affleurements proches.

Les murs du château sont construits à l'aide de pierres lisses. Les parois extérieures bénéficient des plus beaux parements. Il faut imaginer un château à l'apparence esthétique plus travaillée, la totalité du château enduite d'une couche de finition en crépi clair, l'encadrement des fenêtres peint... La pierre, matériau vulgaire à l'époque, qui n'a retrouvé ses lettres de noblesses qu'avec l'apparition au XIXe siècle du béton dans la construction, n'était pas destinée à être vue.

La première mention du château d'Andlau (l'actuel Haut-Andlau) remonte à 1274, mais l'on s'accorde à penser que sa construction se place entre 1250 et 1264. Le constructeur est très certainement Eberhard d'Andlau. Les d'Andlau, Chevaliers du Saint Empire Romain Germanique sont une des familles les plus anciennes d'Alsace et ont marqué l'histoire de l'Alsace. Ce château est l'un de ceux comme celui du Spesbourg en face, à leur avoir appartenu.

Le château est construit comme un fort ou une caserne, mais c'est aussi la résidence du seigneur.

Le logis se développe entre les deux tours et comporte des salles basses munies d'archères (fentes longues et étroites pratiquées dans un mur pour tirer à l'arc ou à l'arbalète et de grandes cheminées).

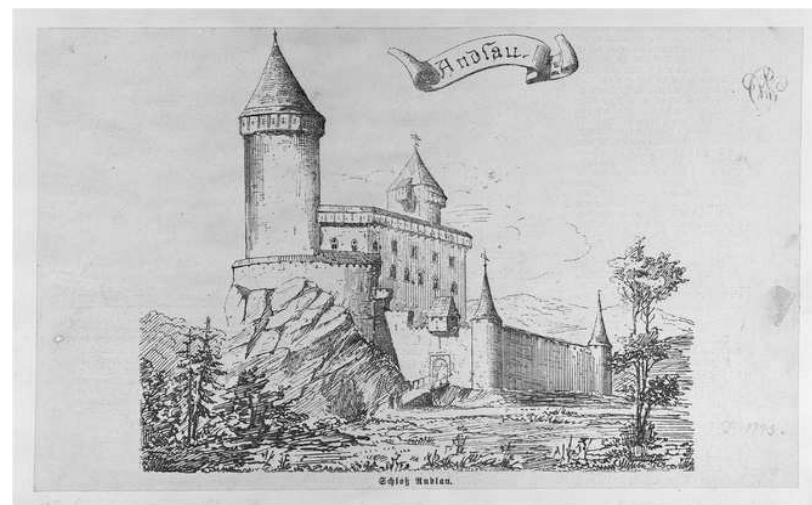
Le château possède de nombreuses fenêtres gothiques en arc brisé, ainsi que des fenêtres à coussièges, ces bancs de pierre, aménagés dans l'embrasure d'une fenêtre. Ces fenêtres ont été créées au XVI^e siècle pour donner plus de lumière et de confort à une époque où les châteaux forts perdent de leur intérêt. Pour se chauffer au XIII^e siècle, des cheminées ont été construites dans certaines pièces du château. L'essentiel du chauffage se faisait néanmoins au moyen de poêles en faïence aussi appelés Kachelofe. Les vestiges de trois cheminées sont partiellement visibles à ce jour à l'intérieur.

Les châteaux forts sont des lieux de vie contraignants, voués à l'inconfort par leur isolement et leur exposition (altitude, pluie, froid). Quand ils sont en plaine ils se transforment et changent progressivement de peau. Quand ils sont en montagne comme celui d'Andlau ils sont délaissés pour des demeures plus adaptées au goût du temps. C'est le cas ici où un grand bâtiment Renaissance appelé La Seigneurie d'Andlau situé au centre de la commune d'Andlau est édifié à la Renaissance vers 1582 et habité par les comtes d'Andlau jusqu'en 1789. Rachetée en 2005 par la commune d'Andlau la Seigneurie accueille depuis la fin de 2013 un Centre d'Interprétation du Patrimoine.

L'ensemble de la basse-cour a subi des modifications au XIV^e siècle, pour adapter le lieu à l'évolution des systèmes de défense. Au XIII^e siècle on observe un système de défense dite verticale. Les défenseurs sont situés au niveau de la muraille du château, souvent postés dans les hourds, ces ouvrages en bois, dressés en encorbellement, c'est-à-dire en avant du plan vertical du mur de la forteresse, au sommet des courtines (partie de mur entre deux tours) donnant un angle très favorable à la défense. Cependant ce système défensif n'est pas infaillible ; nombreux sont les angles morts réduisant le champ de vision des défenseurs et favorisant ainsi l'assaut. Pour perfectionner ce système antérieur, on voit apparaître au XV^e siècle une défense dite de flanquement. Les courtines sont agrémentées de tours de flanquement, comme on les voit au château d'Andlau. Ces tours permettent de tirer sur les côtés ou de face, par l'extérieur. Il n'y a pas d'angles morts, le défenseur est alors en position de force face à l'ennemi qui est facilement atteignable.

Le château d'Andlau survit aux temps politiques troublés du Moyen-Age marqué par de nombreux conflits souvent locaux à l'image du conflit avec

la ville d'Obernai. En 1438, les troupes de la ville d'Obernai s'en emparent nuitamment afin de capturer le châtelain (Burgmann) Thenie Lamprecht. Ce dernier, bourgeois d'Obernai, avait failli au serment qui lui interdisait de prendre du service ailleurs qu'auprès de la ville. Mais Thenie parvient à s'échapper et le château n'a pas été endommagé. Les sires d'Andlau ont porté plainte contre Obernai pour cette agression, mais le différend s'est arrangé à l'amiable.



Le château est endommagé à l'occasion du passage d'une grande partie de l'Alsace sous la domination française après le traité de Westphalie (1648) qui met un terme à la guerre de Trente Ans.

Pendant cette longue et terrible guerre (1618-1648) de nombreux châteaux forts alsaciens sont détruits ou très endommagés. Cette guerre eut des effets dévastateurs dans cette région située au carrefour de nombreux affrontements. Les combats et exactions pratiqués par les Suédois, Impériaux, Croates, Wallons et autres provoquèrent la ruine de nombreux châteaux à l'image du Haut-Koenigsbourg en 1633 ou de l'Ortenbourg incendié par les Suédois la même année.

En 1678, Louis XIV décide de la destruction de nombreux châteaux d'Alsace afin de réduire la puissance de la noblesse provinciale et d'empêcher que les châteaux redeviennent des places fortes difficiles à contrôler. Il ordonna au maréchal de Créqui, l'un de ses plus brillants officiers de détruire de nombreux châteaux. Certains subsistent mais sont reconvertis en forteresse militaire. Ce fut le cas par exemple pour le Lichtenberg dans le Nord de l'Alsace ou le Landskron dans le Sud, transformé par Vauban. L'aspect stratégique de sites, comme par exemple le

Haut-Koenigsbourg, disparaît également avec la modification des frontières naturelles qui passent de la ligne bleue des Vosges à la ligne argent du Rhin qu'un Vauban constelle de forteresses. Au sud-est de Colmar, la citadelle de Neuf-Brisach construite en 1703 symbolise cette nouvelle orientation stratégique.

En 1789, il est le seul château-fort d'Alsace à être toujours habité. Il sert de résidence à un forestier garde-chasse au service de la famille d'Andlau. Le château reste aux mains des Comtes d'Andlau jusqu'à la Révolution. On dit même qu'en 1695, le garde-chasse Franz Ettighoffen, au service de la famille d'Andlau, a tué le dernier ours vosgien aux alentours du château. Clin d'œil peut être à la légende qui veut que Saint Richarde, patronne de la cité d'Andlau, ait vu un ange qui lui demandait de fonder une abbaye là où elle trouverait une ourse.

Il sort de la famille d'Andlau en 1801, il passe entre des mains successives. Il est acheté par un commerçant en 1805 qui, à partir de 1806, démantele le château afin d'en vendre les matériaux : boiseries, pierres...

À la Restauration, en 1818 Antoine-Henri d'Andlau rachète la ruine et sauve le château d'une destruction annoncée. Des travaux sont entrepris en 1859. Il est classé monument historique en 1926 et consolidé en 1927-1928 par une campagne de restauration lancée à l'initiative du Club vosgien.

En décembre 1998, un mur de l'enceinte s'écroule. Il témoigne de la détérioration avancée de l'édifice et de la nécessité d'intervenir ou de fermer le château. En réaction et pour apporter une solution à cette situation, Guillaume d'Andlau crée en 2000, l'association des amis du château d'Andlau. C'est le début d'une formidable aventure et d'une nouvelle vie pour le château d'Andlau. L'association assure aujourd'hui la gestion du site.



L'art des vieilles pierres

Association des Amis du Château d'Andlau

Revue d'Alsace 135 | 2009

Guillaume d'Andlau et Raoul Bock

<https://www.google.com/#q=pdf+Histoire+Ch%C3%A2teau+du+Spesbourg&start=10>

L'art des vieilles pierres

L'association des Amis du château d'Andlau se mobilise depuis 2000 pour restaurer l'édifice, le faire revivre et développer son attrait aux yeux des promeneurs. Pour cela, elle a fait, entre autre, le pari risqué et audacieux d'associer patrimoine et art contemporain et de faire du château un lieu d'apprentissage pour les nombreuses institutions qui ont accepté de rêver à l'écoute de ces vieilles pierres.

Situé à 450 mètres d'altitude, dominant les vallées d'Andlau et de la Kirneck, le château d'Andlau est l'objet de toutes les attentions depuis huit ans. Les projets de rénovation et d'animation du lieu sont nés en 1998, alors que le mur d'enceinte du château venait de s'écrouler. S'inspirant de l'association de Spesbourg qui s'est mobilisée pour sauver son château, Guillaume d'Andlau a décidé de fonder « l'association des amis du château d'Andlau », en novembre 2000 :



Vue aérienne des travaux du château d'Andlau, 2006.

« Il ne s'agissait pas seulement de consolider le château. Je voulais également l'animer et réfléchir sur son avenir. Le but est de transmettre aux jeunes générations l'amour du patrimoine. Je rêve que ce lieu devienne un espace de liberté et de créativité. »

Grande ourse et flûte solaire

Pour aiguïser cette créativité, l'association a misé sur l'art contemporain. Les projets les plus étonnants et spectaculaires ont pris place au coeur des vieilles pierres. Pendant l'été 2003 par exemple, Frank Morzuch a suspendu la constellation de la grande ourse entre les deux tours du château. L'année suivante, ce sont les flûtes solaires d'Erick Samakh que les promeneurs ont admiré.

« Je suis particulièrement sensible à l'art contemporain et aux rencontres décalées, confie Guillaume d'Andlau. Pour moi, le château est une abstraction, tout comme l'art contemporain. J'ai donc trouvé intéressant d'associer les deux. »

Populariser l'art tout en mettant en valeur le patrimoine : le projet était ambitieux. Dans cette optique, l'association a aussi fait appel à des étudiants en architecture de l'école de Strasbourg pour un exercice tout particulier : le land-art, c'est-à-dire l'art éphémère. Ainsi, chaque année, en associant geste artistique et geste architectural, une dizaine d'étudiants s'approprient les lieux pour créer une oeuvre, uniquement réalisée avec des matériaux trouvés sur place.

Tout comme l'art contemporain, le théâtre a également eu son heure de gloire aux abords des châteaux d'Andlau et de Spesbourg. En juin 2006, les élèves de l'école du TNS, accompagnés de trois musiciens du conservatoire de Strasbourg, ont donné aux spectateurs une représentation hors du commun : comédienne et musicienne ont promené le public à travers bois, entre les deux sites.

« Nous avons tenu à ce que le thème et la réalisation de chaque animation soit proposée par des professionnels. Je pense que c'est la meilleure manière de mettre en valeur le site », explique Guillaume d'Andlau.

Consolidation acquise

D'autres professionnels, en herbe cette fois, ont contribué à la consolidation du château : l'association a créé un partenariat avec le lycée Le Corbusier d'Illkirch. Fort du succès rencontré auprès des élèves maçons, topographes ou de la section métallerie, le projet s'est ensuite élargi à un chantier-école, fruit d'un partenariat entre le lycée et l'UFCV de Mutzig. Une occasion

pour les élèves de mettre en oeuvre ce qu'ils ont appris et de s'initier à la vie professionnelle tout en participant à un projet de sauvetage d'un château ancestral. « Aujourd'hui, la consolidation du site est acquise. Même s'il n'est pas totalement abouti, le projet est lancé », se réjouit Guillaume d'Andlau. La consolidation a été accélérée en 2006, année à laquelle le château a connu son plus grand chantier de rénovation : face aux chutes de pierre de grès rose des deux grandes tours, qui constituent l'un des fleurons du patrimoine historique du pays de Barr, l'association a engagé un chantier de consolidation des deux tours.



Tour reconsolidée (2007).

Le bilan de ces huit dernières années est donc plutôt positif : le château est connu du public et des collectivités locales, à tel point que l'association a été primée en 2007 par la Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace pour le travail accompli sur le site. Et que Guillaume d'Andlau et Bernard Enaux, président de l'association du château de Spesbourg, se sont vus remettre, en janvier 2007, les insignes de chevaliers des arts et des lettres par le ministre de la culture.

« Cette association est exemplaire car elle propose des activités qui ne se limitent pas à la consolidation des vieilles pierres. Elle va bien au-delà en proposant une confrontation entre patrimoine et art. L'association est novatrice et imaginative. Cette autre manière de penser le patrimoine est un atout pour la région », commente Mathias Heissler, architecte au Conseil général.

C'est donc avec satisfaction que Guillaume d'Andlau s'apprête à passer la main de la présidence de l'association.

« Je m' étais fixé 10 ans pour redonner des nouvelles couleurs au château. Même si je reste membre, il faut maintenant du sang neuf pour continuer l'aventure », explique-t-il.

Pour l'heure, de grands projets sont en cours comme la collecte de données topographiques réalisée dans le cadre d'un autre programme de formation par l'INSA qui a pour but d'aboutir à une modélisation 3D du château. Sans oublier 1, 2, 3, soleil, une initiative de grande envergure : pour le bonheur des yeux, une oeuvre artistique toute en lumière de Samuel Rousseau sera présentée, avec la particularité d'utiliser l'énergie solaire. Une occasion de renforcer le rôle emblématique du château dans le paysage.

Un monument du XIIIe siècle

Construit sur une étroite barre granitique à 451 mètres d'altitude, le château d'Andlau domine la crête du Silberberg. Cette ruine bien conservée, classée monument historique en 1926, est constituée de deux hautes tours de grès rose et d'un bâtiment de deux étages et se trouve dans une zone très touristique d'Alsace.

L'édifice a été construit en 1246 et 1264 par la famille d'Andlau. Au moment de la Révolution française, le château a été confisqué comme bien national et vendu à un marchand qui l'a démantelé et vendu morceaux par morceaux à partir de 1806. En 1818, l'édifice est racheté par la famille d'Andlau. Le propriétaire actuel, Guillaume d'Andlau, s'interroge aujourd'hui sur l'avenir du château : « Je ne veux pas laisser à mes enfants une telle charge financière et émotionnelle. »



Une oeuvre de land art de 2006, la « Grande ourse » au-dessus du château.

« Que du bonheur ! »

A 49 ans, Raoul Bock s'apprête à prendre la présidence de l'association des amis du château d'Andlau, dont il est membre depuis 2001.

Il m'a fasciné depuis mon plus jeune âge. Enfant, j'habitais dans un quartier sensible de Strasbourg et je profitais du week-end pour aller à Andlau. J'ai toujours adoré ce lieu et petit à petit, je me suis passionné pour les vieilles pierres.

En 2001, à la suite d'un projet à l'initiative du Conseil général, je suis devenu veilleur de château. Ma mission consistait à surveiller l'état architectural du château et à signaler toutes les dégradations liées au vandalisme ou à la végétation afin que des travaux puissent être engagés.

Préoccupé par l'avenir du château, je suis donc devenu membre de l'association. J'ai pris en charge les journées d'entretien du site (deux week-ends par an, en mai et septembre) et je m'intéresse à sa consolidation. Mon investissement a été crescendo : je suis un peu le trait d'union entre Guillaume d'Andlau et certaines institutions locales, avec lesquelles nous travaillons en partenariat.

Au cours de ces huit dernières années, nous avons fait avancer beaucoup de choses et énormément investi dans le patrimoine, tout en redonnant vie au château à travers diverses animations artistiques. Nous avons misé sur une rencontre insolite entre l'art contemporain et le patrimoine. C'est une manière originale de découvrir les vieilles pierres sous un autre angle. En stimulant la curiosité et la créativité des promeneurs, nous espérons éveiller leur esprit.

Je resterai dans la continuité de ce qui a été fait : consolidation et animation du château. Pour 2008, le projet le plus important est celui d'1, 2, 3, soleil, qui nous demande beaucoup de temps et d'investissement.

La complémentarité avec Guillaume d'Andlau, qui reste vice-président, est bénéfique pour l'association et nous permet d'avancer plus rapidement : il propose des idées et se trouve plus dans la réflexion alors que je suis davantage sur le terrain.

Mon rêve est de transmettre aux générations futures un patrimoine en bon état et sécurisé.

Guillaume d'Andlau et Raoul Bock
Association des Amis du Château d'Andlau
Site : <http://www.chateaudandlau.com>

Fortifications Le Château d'Andlau hier et aujourd'hui

Fabien Baumann

<https://www.google.com/#q=Fortifications+Le+Ch%C3%A2teau+d%E2%80%99Andlau+hier+et+aujourd%E2%80%99hui+Fabien+Baumann>

Revue d'Alsace: 142/2016

Fortifications Le Château d'Andlau hier et aujourd'hui, Le Verger Éditeur / Association des Amis du château d'Andlau, 2015, 161 p.

L'intérêt pour les châteaux forts ne conduit pas forcément les éditeurs à publier des sommes de castellologie traditionnelles, présentant une succession d'articles académiques destinés aux seuls spécialistes, mais produit aussi de très bons ouvrages de « vulgarisation », agrémentés d'une riche iconographie. Pour preuve, celui issu du pari osé du Verger Éditeur, basé à Barr, et de l'Association des Amis du Château d'Andlau, qui, sous l'impulsion de Guillaume d'Andlau, principal contributeur, offrent un livre aux multiples facettes sur l'histoire du château du Haut-Andlau, cette ruine à la silhouette si particulière dans le paysage alsacien.

L'ouvrage, qui débute par un préambule signé Georges Bischoff traitant de « la ruine entre imaginaire et réel », amène le lecteur à participer à un survol passionnant de près de huit siècles d'histoire. La première partie, partie historique proprement dite, se veut volontairement synthétique, en attendant une publication spécialisée en fin d'année 2016. Loin de se restreindre à une histoire en vase clos du monument, elle met en perspective l'évolution du château dans le contexte alsacien propre à chaque siècle.

La seconde partie de l'ouvrage laisse la part belle à la nouvelle vie du château, entamée à partir de ce fameux jour de 1998 qui a vu l'écroulement d'une portion de mur de la basse-cour. On y découvrira, au fil des contributions – entrecoupées par les travaux photographiques de Marie Dréa (2006) et de Philippe Lutz (2015) – toutes les actions menées par l'Association des Amis du château d'Andlau depuis sa création en 2000 afin de valoriser la ruine et susciter l'intérêt du public. La présentation, en fin d'opus, de portraits de bénévoles de cette association est en soi un hommage à ces hommes et à ces femmes qui, depuis parfois de nombreuses années, offrent de leur temps pour son entretien.

Mais revenons aux vocations éducative et artistique actuelles du château, fort bien développées. Le site, qui a déjà accueilli des concerts ainsi que des oeuvres d'art contemporain – on pense surtout à Hélio Flore de Samuel Rousseau en 2009 –, offre depuis plusieurs années un cadre idéal aux étudiants en architecture pour leurs ateliers de land art. Puis, par le biais de la formation et de la réinsertion professionnelle (2005-2013), le château a renoué avec ses origines, servant de support pédagogique à des lycéens et à

des jeunes en difficulté. Le portrait de quelques-uns d'entre eux, qui ont participé à un chantier en juillet 2013, illustre bien leur quotidien difficile et leur rapport à la ruine.

Mais qu'en sera-t-il de l'avenir ? Face à la baisse des subventions des collectivités, et après une quinzaine d'années de multiples actions, l'Association se doit de trouver des alternatives nouvelles pour assurer le maintien du site pour les années à venir. Puisse ce très bel ouvrage susciter des vocations nouvelles et participer à la renommée de cette ruine, dont le potentiel est loin d'être épuisé.

Fabien Baumann



Spesbourg (Andlau, Bas-Rhin)

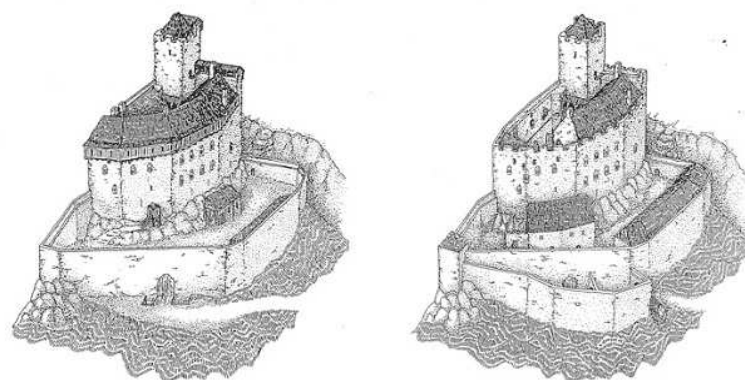
Nicolas Mengus

http://www.chateauxfortsalsace.com/?page_id=2814

Château de Spesbourg

Château construit vers 1246 pour Alexandre de Dicka, avoué de l'abbaye d'Andlau. Donjon carré et logis protégés par un imposant mur-bouclier. Vestiges de peintures murales dans les fenêtres. Basse-cour abritant des bâtiments du XVIe s. Animations d'été à certaines dates.

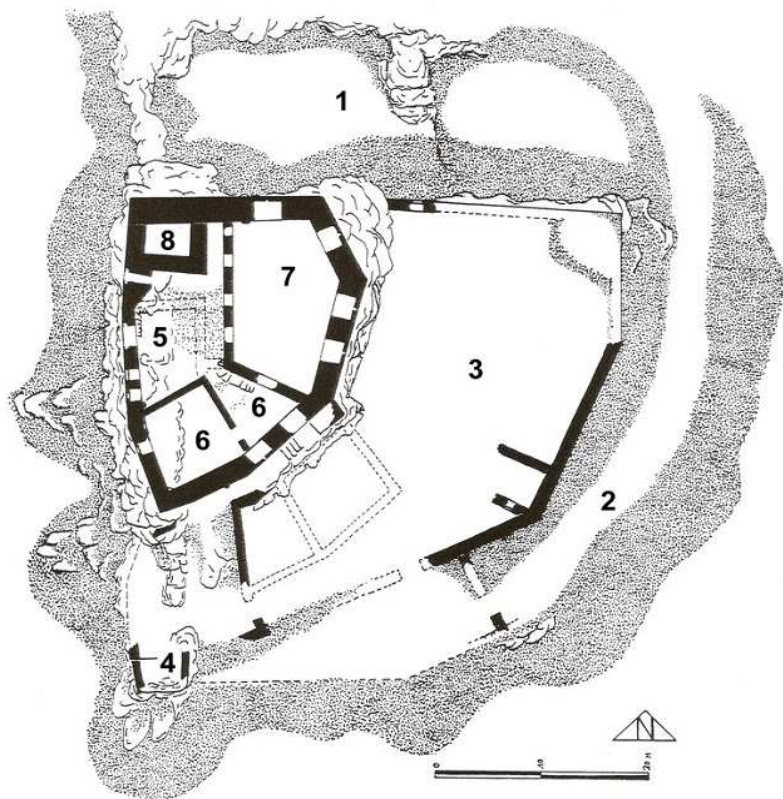
Spesbourg



Essais de restitution du château au XIIIe et au XVIe siècle. Dessin N. Mengus.

Si le château de Spesbourg est cité pour la première fois en 1310, il a sans doute été construit peu après 1246 et avant 1260 par Alexandre de Dicka, nommé avoué (protecteur) de l'abbaye d'Andlau par son frère Henri, évêque de Strasbourg. En 1361, Walter de Dicka est autorisé par l'empereur Charles IV à transmettre le château aux sires d'Andlau, auxquels il est apparenté au cas où il décéderait sans héritier. Après sa mort sur le champ de bataille de Sempach (canton de Lucerne, Suisse) en 1386, – bataille qui vit la victoire de la Confédération suisse face aux Habsbourg et leurs alliés, dont de nombreux nobles alsaciens –, Spesbourg passe donc aux Andlau. En 1432, le château est pris par Etienne de Bavière, au nom de son frère l'Electeur palatin (haute dignité équivalente à la charge d'achi-sénéchal d'Empire) mais on en ignore la raison. D'importants travaux de modernisation (logis, basse-cour) sont entrepris vers 1550 par les Andlau, puis le château est progressivement abandonné. Il apparaît inhabité en 1689.

Le château est classé Monument Historique en 1967. A l'initiative de l'association pour la restauration du château de Spesbourg créée en 1985 de nombreux travaux de sauvegarde sont entrepris. Pour plus d'informations : gilles.anselm@neuf.fr



Plan N. Mengus d'après. Th. Biller et J.-M. Rudrauf

1. Fossé étagé sur deux niveaux. Son creusement est resté inachevé à son extrémité ouest. Il est dominé par le haut-château dont les logis sont protégés par un donjon et un mur-bouclier dont le chemin de ronde était crénelé et équipé d'une galerie de hourds (galerie en bois construite en surplomb). Curieusement, une cheminée du logis est a été aménagée dans son épaisseur, ainsi que deux archères, ce qui affaibli son rôle de bouclier face au bombardement d'un éventuel assaillant.
2. Chemin d'accès entrecoupé d'au moins trois portes dont il subsiste quelques vestiges (XVe-XVIe siècle).

3. Basse-cour (1246-1260). Des bâtiments (XVe-XVIe siècle) se trouvaient le long de l'enceinte est, ainsi qu'au pied de l'entrée du haut-château. Au nord, une poterne (1246-1260) donnait sur le fossé ; il n'est pas à exclure qu'il s'agisse de l'entrée primitive de la basse-cour.

4. Emplacement d'une tour quadrangulaire (XVe-XVIe siècle).

5. Emplacement du logis ouest (1246-1260) détruit lors des transformations du XVIe siècle. La démolition de ses murs intérieurs a permis de créer une petite cour à la place de l'étroite ruelle qui, à l'origine, séparait les corps de logis. Entre le logis ouest et le donjon se trouvait un espace permettant d'accéder à des latrines situées au rez-de-chaussée et à l'étage. Sur la façade sud du donjon, des trous d'ancrage de poutres correspondent au niveau du couloir de latrines situées à l'étage. Il s'agit de la trace d'une ancienne galerie de bois qui permettait d'accéder directement aux commodités depuis le logis est. Le logis ouest semble avoir surtout renfermé des pièces à usage utilitaire, dont une cuisine.

6. Bâtiment sud (à l'origine, il s'agit de l'angle sud-ouest du logis ouest). Ses murs intérieurs nord et est sont contemporains de la démolition du logis ouest au XVIe siècle. Sa façade commune avec le logis est comprend notamment une cheminée. Le fond de cette dernière était percé de deux ouvertures superposées qui permettaient d'alimenter et d'évacuer les fumées d'un poêle aménagé au revers et chauffant l'étage du logis est.

7. Logis est (1246-1260). C'est là que se concentre la partie résidentielle du château : nombreuses fenêtres géminées, grandes cheminées, poêle, etc. Au niveau du rez-de-chaussée, un arrachement s'observe au revers du mur-bouclier. Il s'agit du début de construction de la façade ouest du bâtiment. Les constructeurs, s'étant manifestement rendus compte que l'espace intérieur ne serait pas assez vaste, ont alors décalé cette façade vers l'ouest. Datant probablement des travaux des environs de 1550, on peut noter des traces de peintures murales dans les niches des fenêtres du premier étage.

8. Donjon quadrangulaire (1246-1260) occupant l'angle nord-ouest du haut-château. A l'origine, le donjon n'était pas prévu dans la construction, car, à son emplacement, sa valeur défensive est plus symbolique qu'efficace. En fait, l'étude des murailles extérieures montre que le mur-bouclier a été érigé en premier, puis les autres murs ont été élevés depuis le côté est jusqu'à l'angle nord-ouest où les façades du logis et du donjon s'appuient sur le mur-bouclier, condamnant même une petite porte (de latrines ?) aménagée dans le bouclier. Haut de presque 25 mètres, il comprenait une geôle équipée de latrines (1er niveau), un lieu de stockage (2e niveau), la porte d'entrée (3e niveau), l'accès au chemin de ronde (4e niveau) et le chemin de ronde lui-même, seul élément défensif de cette tour.

Texte : N. Mengus. – Iconographie : N. Mengus (plan d'après TH. Biller et J.-M. Rudrauf, dessins de reconstitutions)

Accès

A Barr, suivre la D 854 (direction Mont Saint Odile, puis Mont Saint Odile/château du Haut-Andlau, château du Spesbourg) . Après environ 3 km de montée en voiture où vous pourrez apercevoir la silhouette du château du Haut-Andlau, prendre la route sur la droite avec les indications château du Haut-Andlau, château du Spesbourg. A la ferme auberge du Hungerplatz vous pourrez laisser votre voiture sur le parking. Enfoncez-vous dans la forêt en suivant le chemin qui sert de parking au voiture, et suivre les flèches Spesbourg. Compter 10 minutes pour y aller.

On peut se rendre au château en partant également d'Andlau et de Barr .

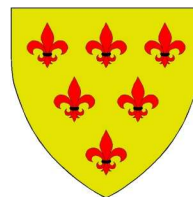


Le Dernier Seigneur de Spesbourg

Ch. Nerlinger
Review d'Alsace
Oct. Nov. Dec. 1896

<https://books.google.com/books?id=AypNAAAAMAAJ&pg=PA520&focus=viewport&dq=sires+d%27andlau&output=text>

Gauthier de Dicka: Le Dernier Seigneur de Spesbourg



Une impression étrange s'empare de vous quand, dans nos Vosges lointaines, le hasard d'une excursion vous met face à face, à un brusque détour du chemin forestier, avec un de ces vieux châteaux de l'époque féodale, encore lièrement debout sur son roc et cachant la mélancolie de sa décadence sous un épais manteau de lierre, mentant lentement, d'année en année, jusqu'aux créneaux de ses murailles. On s'arrête songeur devant sa masse granitique se profilant sur le ciel; les causeries les plus animées prennent lin brusquement a son aspect, romme si un soulledu passé insaisissable passait doucement, comme si une voix inconnue chuchotait légèrement à vos oreilles cette phrase si poignante gravée sur un pilier de Notre-Dame de Dijon : Memento quia pulrit es, et in pulcrrem rererteris!

C'est tout un passé merveilleux, doré par la légende et la poésie qui se dresse devant vous. Devant ces sombres, froids et muets témoins d'un Age depuis longtemps évanoui les beaux vers d'Alfred de Vigny vous chantent dans la mémoire:

Ames des chevaliers, revenez-vous encore?
Est-ce vous qui parlez avec la voix du cor?

On aimerait assister en spectateur invisible îi la vie quotidienne des hommes qui construisirent ces redoutables et sombres demeures, les entendre parler, surprendre dans un mot, dans un geste, leurs pensées les plus intimes, les passions qui les animaient, connaître leurs joies et leurs peines, leurs désirs et leurs rêves. Mais les pierres gardent à jamais leur impénétrable secret. Ceux qui vécurent là sont morts depuis des siècles et ce qu'ils pensaient, ce qu'ils disaient nous l'ignorerons à tout jamais. A peine, si de loin en loin, on trouve dans une bibliothèque. épargnée par la rage destructrice des hommes, le recueil d'un trouvère ou quelques feuillets de la chronique bien sèche d'un vieux moine. donnant quelques maigres détails sur leur vie.

Leurs demeures si fières jadis, témoins de tant de splendeurs, de tant de joies ou de tristesses et aussi hélas! de tant d'actes de cruauté, de lâcheté et

d'infamie, profilent toujours sur l'azur du ciel leurs masses imposantes; mais d'année en année des pierres s'en détachent, des pans de mur s'écroulent et une mélancolie intense se dégage de ces ruines d'où la vie s'est retirée à jamais. L'épervier traçant ses larges cercles ondulants dans l'air calme du matin et le vent passant doucement comme une plainte attendrie à travers les fenêtres sans vitrages, animent seuls d'un semblant de vie ces demeures silencieuses et mornes.

La contrée de Barr est riche en ruines de ce genre dont l'aspect, empreint d'une détresse sans nom, laisse dans l'esprit une impression ineffaçable. Il en est peu qui la provoque avec la même intensité que le Spesbourg. Sa silhouette sombre couronne toujours un amas de rochers du Rothmansberg, comme s'il veillait encore, ainsi qu'aux temps lointains sur la vallée d'Andlau. Depuis bien des siècles les hommes ont cessé de l'habiter; les murs sont encore debouts, à peine atteints par la morsure du temps. C'est l'un des trois cent quatre-vingt-dix-huit châteaux qui s'élevaient où s'élèvent encore sur nos montagnes ou dans nos plaines d'Alsace. Il servit de demeure à un homme qui joua un certain rôle dans notre histoire. Nous allons esquisser en quelques traits rapides la vie de ce dernier seigneur de Spesbourg.

[(1) Uering-Schloss Spesburg p. 21.]

Parmi les seigneurs de Dicka, possesseurs du château de Spesbourg, il y en eut un qui joua un certain rôle dans l'histoire de notre petit pays. C'était Gauthier de Dicka. Second fils de Henri de Dicka et d'Anne de Fieroldseck il succéda à son père dans l'administration de ses fiefs, son frère aîné Henri (1) ayant embrassé l'état ecclésiastique et étant devenu chanoine de la cathédrale de Strasbourg, exemple imité également par le cadet Ilennann (2) qui fit partie aussi du chapitre de Strasbourg. Il avait deux sœurs, dont l'une, Anne (3), épousa Henri de Rathsathausen. Lui-même se maria avec Suzanne de Fieroldseck, sa plus proche parente (4). Il était, comme on le voit, allié aux premières familles d'Alsace et mêlé à toutes les aventures de ces rudes et fougueux seigneurs du XIV^e siècle.

[(1) Grandidier, Œuvres inédites 1, -1^{er}:7. Ce Henri fonda en 1327 la chapelle de St-André. En 1317 il devint recteur de l'église de Benfeld, en 1367 il était bourgeois de Schleichstadt et en 1310 le chapitre de Spire lui enleva, pour cause de négligence, sa prébende de Riffersheim. (Ilering. 23).

(2) Hermann de D. n'est mentionné que dans deux actes, en 1355 et 1310 (Schiepllin Als. ill. II. 02ii. Schiller-Koenigshoven p. 893).

(3) Elle était veuve dès 1338 avec trois fils (dont l'aîné Hartmann ajouta à son nom celui de von der Dieke) et deux filles mariées l'une au sire de Lieheim et l'autre à un Hadstatt. (Ilering 25).

(4) Lehmann Urk-Geseh, der Grafschaft Hanau-Lichtenberg H. p. 73. Rappoltsleinschen Urkundenbuch II. 270. Ilering 1^{er})-28. Mille survécut à son mari et la dernière mention que nous en trouvons est la vente qu'elle fit à la maison d'Autriche de la charge de bailli de Riergheim moyennant 409 fl. d'or. (Hering 28).

Un acte de 1379 lui donne la qualité d'oncle du margrave Rodolphe de Hochberg, seigneur de Reetteln. (Rapp. Urk. II 179).

(5) Il s'agit d'une vente de terres situées à Barr par Henri de Dicka et sa femme Anne de Fieroldseck en faveur de Henri de Dicka, et Nicolas de Duppigbeim. L'acte mentionne quatre enfants de Henri de Dicka. Henri (aîné), Anne et Agnès. Cette dernière dont nous n'avons pas trouvé trace est morte jeune sans doute. M. Kindler de Knobloch l'appelle Kisa et dit qu'elle a été mariée à Maximin de Ribaujierrc. Il n'en existe pas trace dans le cartulaire de Rihau pierre et le renvoi à Schoepplin est faux.]

La date de sa naissance est inconnue. Nous savons seulement qu'en 1322 il était encore mineur ainsi que ses frères et ses sœurs (5 above). Une fois hors de page, et, semble-t-il, doué d'un caractère fort ambitieux, il ne tarda pas à faire rapidement son chemin. Il était bien un homme de son temps, aimant en honneur chevalier, à donner de beaux coups d'épée en recevant. Sa fin tragique à Sempach aux côtés de tant d'autres nobles alsaciens le prouve assez. En 1356, alors qu'il était dans la force de l'âge, il ne craignit pas de regarder en face la ville la plus forte et la plus redoutée de son temps, et il envoya ainsi que d'autres seigneurs, une lettre de défi à Strasbourg, dont les démêlés avec son évêque menaçaient de prendre une tournure grave. La guerre tout'fois put être évitée (1).

Peu à peu les honneurs lui vinrent, il devint sous-bailli d'Alsace (2), puis bailli du Brisgau (3) pour le compte du duc Léopold IV d'Autriche, avec lequel il était au mieux, et qui lui conféra en 1385 la charge de juge dans la Haute-Alsace (Landrichter in Ober-Elxats) (4). Ces différentes fonctions le forcèrent à s'occuper d'une foule d'affaires qui calmèrent un peu son ardeur belliqueuse. Au commencement de l'année 1310 l'Alsace était menacée de l'invasion des bandes de l'archiprêtre Arnaud de Cervoles.

[(1) Urk. der Stadt Strassburg IV n^o 400 — En partie chez Yvenker Disquisitio de Strassburgeris 71 sqq. V. Aussi Hering p. 26. L'acte est du 31 déc. 1850.

(2) La première mention comme sous-bailli est du 22 oct. 1371.

Il termine en cette qualité la querelle surgie entre les deux frères de Ribau pierre et la ville de Kaisersberg. (Rapp. Urk. II 91). V. aussi Ilering. p. 19 et 27. Il ne semble pas avoir été longtemps revêtu de cette charge.

(3) Le 1^{er} janv. 1378 il se porte garant en qualité de landtvogt in Brisgau en lieu et place de son oncle Ulrich de Ribau pierre pour Bergheim (Rapp. Urk. II. 149). — Le 12 nov. de la même année il atteste que tout ce qui a

trait à l'expédition des Strasbourgeois dans la vallée d'Andlau a été réglé (Urk. der Stadt Strassbg. IV n° 1336). — l'n autre acte du 25 oct. 1378 lui donne celte même qualité. (Ibid. n° 1333). — l'n acte de 1377 cité par Hering (p. 27) lui donne ce titre (advocatus provinl-intis terre Brisgavie, Constantiensis ttilucsis). De même en 1379 (Ilering p. 27 et Sachs Gesch. der Markgrafschaft Baden I. -112 et en 1385 (31 juillet) (Schreiber Geseh. von KreiburgUrk. IL 18).

(4) Le 24 mars 1389 il ligure à titre de lantirichter in Obren Etsass comme caution d'une dette de 3000 ll. contractée par Léopold III envers Egon de Fribourg. (Rapp. Urk. ll n° 243 et 244 et llering. p. 28.)

Les ravages et les cruautés inouïes commises pas ces hordes indisciplinées avaient porté la terreur partout et la simple annonce de leur approche produisit immédiatement une union entre les villes et les seigneurs dont les bases furent jetées à la conférence de Schlestadt (15 mars 13(i5) à laquelle assistaient Gauthier de Dicka et son frère Hermann en qualité de mandataires du chapitre et de l'évêché de Strasbourg (1). Les décisions prises furent impuissantes à arrêter l'invasion qui se répandit comme un torrent à travers tout h; pays, le saccageant effroyablement. Les Anglais, comme on les appelait, étaient trop nombreux — plus de quarante mille hommes — pour qu'on pût songer à leur résister ouvertement et l'empereur ne se pressait guère de venir au secours du pays. On se contenta de se mettre tant bien que mal à l'abri derrière les fortes murailles des villes et des châteaux. Arnaud de Gervoles repassa les Vosges et ses bandes s'établirent en Lorraine.

Sur ces entrefaits Gauthier de Dicka avait été nommé sousbailli d'Alsace. Il eut, en cette qualité, à aplanir un différend qui s'était élevé entre un chevalier de Kaisersberg, Cunon de llœllingen, et la ville de Kaisersberg, à laquelle ce dernier avait refusé en 1371 de prêter le serment de fidélité. Le sousbailli ordonna à Cunon de prêter le serment demandé (2). Le 22 octobre de la même année il rend de concert avec l'évêque de Strasbourg, Lambert de Burn (3), une sentence mettant fin à une querelle entre les frères Ulric et Brun de Ribaupierre, d'une part, et la ville de Kaisersberg d'autre, accordant le libre usage d'une route en dehors de Kaisersberg, aux sires de Ribaupierre et à leurs vassaux (4).

[(1) Rapp. Urk II n° 27 et Urk. der St. Strassbg. IV no 710.

(2) Schœpflin-liavenez V p. 292.

(3) Évêque de Strasbourg de 1371 à 1374. D'abord abbé de Gengenbach, puis 1360 évêque de Brixen et en 1363 de Spire. Chancelier de Charles VI et conseiller de Wencestas, il quitta le siège de Strasbourg pour celui de Bamberg qu'il occupa jusqu'à sa mort en 1398. (Hegel ll p. 1059).

(4) Rappolt. Urkundenb. II no 91.]

L'année suivante les Strasbourgeois s'étaient emparés, on ne sait pour quel motif, de Claus Wepfermann d'Andlau, fils de feu Jean Wepfermann et l'avaient emprisonné. Il leur demanda sa liberté provisoire jusqu'à la St.-Michel et elle lui fut accordée après l'engagement solennel, pris par Gauthier rte Dicka. de se porter garant pour lui le 13 août. Il promettait formellement de se constituer à nouveau prisonnier M cette date et sans qu'on fut obligé de le l'aire souvenir de s.i parole (1).

Les rudes iuuHirsdul'époque rendaient lesconilits in e . Quiconque se croyait lésé dans ses droits ou ses espéiances ne voyait qu'un moyen pour obtenir justice, la force. Les coups de main étaient à l'ordre du jour dans le pays tout entier et dans ce petit coin des Vosges la douceur était tout aussi inconnue que partout ailleurs. En 1371, lalillede Henri d'Andlau le vieux, éleva des prétentions sur une prébende à l'abbaye d'Andlau. L'abbesse, Catherine de tiéroldebeck, la lui refusa. De l j grande colère de son père et de ses six frères qui se mirent aussitôt en campagne. Ils pénétrèrent à main armée jusque dans l'abbaye et enlevèrent une nonne en plein jour puis se retirèrent, Peu de jours après, ils se rendirent à Valt où l'abbesse possédait un domaine, et s'emparèrent de quatre chevaux et d'un poulain. En même temps ils gagnèrent à leur cause ltannemann de Soulz qui envoya une lettre de déli à l'abbesse. Ulric de Ribaupierre, parent de Catherine de Géroldebeck, prit fait et cause pour elle et releva le cartel en envoyant à son tour une déclaration de guerre au chevalier d'Andlau, à ses fils et à leurs amis. La lutte allait devenir sérieuse et meurtrière, quand Gauthier de Dicka, Ulric de Ribaupierre, Frédéric et Henri" le jeune d'Andlau, cousinsdes belligérants, Jean de Plobsheim et le magistrat de Schlestadt s'entremirent et réussirent à mettre pacifiquement fin à la querelle.

[(1) Strassburg Urkundenb. IV n° 1037. La formule qu'il emploie à ci. sujet est curieuse el mérite d'être citée : Dar su so habe ich der rorgenante Clans Wepferman selber mutirillekliche gesirurn an den heiligen, mich sn dem vorgeanten saut Michels dage widerumbe su entu-urtende in meister und rates i{er vorgeanten stml su Strassburg haut und gewalt und in die seltnn ire slosse and gevengnusze, dar innn ich ietsetit t/wesen bin-und sol oeh ich dat tun ungemant. La famille noble rtesWepferctnit originaire de Uar el était particulièrement llorissanlc au XtV> siècle. (Voy. Schœpflin Ravenez XVI" Î68 V. 720.]

Henri le Vieux d'Andlau et ses fils, Walther, Pétermann. Rodolphe, Henri, Georges et Eberhard s'engagèrent à faire reprendre son déli à llanneman de Soulz ; de son côté l'abbesse devait faire reprendre celui d'Ulric de Ribaupierre. Les deux écuyers Petennann el Rodolphe devaient restituer les chevaux enlevés ,:i V'alf fou bien payer la somme de 15 livres pf. el cela daas un délai de quinze jours. En outre, ils devaient se soumettre à une réparation que leur imposerait l'abbesse pour les punir de l'eulèvement de la

bonne et du vol des chevaux. Si la punition était trop forte, ils pouvaient eu référer à L'Irie de Itibaupierre, ou à son défaut, à Gauthier de Dicka. Huant aux autres frais et dommages causés parces hostilités, ils sont remis à la charge de chaque partie 1).

Quatre années seulement après leurs démêlés avec l'abbesse d'Andlau, les sires d'Andlau attirèrent sur eux la colère des Strasbourgeois qui se lit rudement sentir. L'un d'eux avait blessé un de leurs miliciens. Les bourgeois, très prompts à venger la moindre insulte, envahirent à main armée la vallée d'Andlau et la ravagèrent. Pour empêcher la guerre de s'étendre davantage, on s'entremet entre les belligérants et Strasbourg obtint que deux sires d'Andlau vinssent en ville pour lui donner toutes les satisfactions désirables (2). Sans que nous connaissions exactement la part prise par Gauthier de Dicka dans ces événements, nous savons seulement qu'il y fut mêlé et lit sa paix avec Strasbourg le 12 novembre VMH (3).

[(1) Rapp. Urk. II no 94.

(2) Eine reyse geiu Andelo. Do men zalle 1376 jor, do wundetc ein her von Andelo eincn sollicner von Strostmrg, do zogelenl die von Slrosburg ze stunt us in das tal zu Andelo und verhergetent das tal. Also relie nien demvûschent, und globetent zweue herren von Andelo, sich zu antwurtende geiu Strosburg in die stal und do ze tunde, was sii die stat hiesse, also oueb geschach, und warl die sache gcrihlet. (Schilter-Kirnigshoven p. 338. — Hegel II p. 814.

(3) Urk. der st. Strassbg. IV no 1330. il déclare que tout est: yesûhnt. gerichlel und geschlichtet.]

Les guerres féodales continuelles avaient amené bien des gens à chercher un remède pour y mettre tin oa du moins pour les rendre moins fréquentes. On avait institué des paix provinciales, des Landfrieden, et les contractants s'engageaient à les respecter solennellement. Mais leur humeur pacifique durait peu et à la première occasion ils s'empresaient de les violer. Le caractère relativement pacifique de Gauthier de Dicka qui le poussa à servir, à mainte reprise, d'arbitre entre deux parties adverses le fit intervenir pour seconder Léopold d'Autriche qui avait convoqué h Haguenu les députés de Strasbourg pour établir la paix violée récemment par le sire de Winsberg (25 ocl. 1378) (1).

Deux ans, après il prit une part très active à la convention de Colmar qui mettait fin à des odes d'hostilité ayant eu lieu entre Baie et la confédération des villes et seigneurs d'Alsace. érigée pour maintenir la paix dans le pays (2).

En 1366 il provoqua une conférence à Schlestadt entre le comte Egon de Fribourg et la ville de Fribourg qui ne pouvaient s'entendre (3). En 1370,

Georges et Henri de Géroldseck remettent à Hugues de Furstemberg et à lui le soin d'arranger leur différend (4); en 1386 il s'acquitte d'une tâche semblable en facilitant un arrangement entre Brun de Ribaupierre et son neveu Henri de Saarwerden (5).

Deux ans auparavant, il avait figuré en qualité de témoin dans l'acte par lequel Brun de Ribaupierre se reconnaissait le vassal du duc Léopold IH d'Autriche pour une période de trois ans (6). L'année suivante il figure avec Brun de Ribaupierre comme caution d'une dette de trente mille iflorins, contractée par Léopold d'Autriche envers le comte Egon de Fribourg qui recoit en gage la ville et le bailliage de Cernay (7).

[(1) Urk. der St. Strassbg. IV n- 1333.

(2) 0 ocl. 1380. Urk. der St. Strassbg. IV n» 1393.

(3) Urk. d. St. Strassbg. IV n» 720. Parmi les autres membres de celte conférence eitons Henri de Hoh-Geroldseek, Conrad de Schauenbourg, Gérard d'Endingen, Jean et Eberhard de Kibourg et le sous-bailli Jean de Vestenberg.

(4) Rapp. Urk. II no 82.

(5) Rapp. Urk. II n' 2.'i4.

(6) Ibid. II ir 233.

(7) Ibid. II nos 243 ei 244.]

La dernière mention que nous trouvions de (iauthier de Dicka se trouve dans un acte de 138(i par lequel, lui et sa femme, fournissent à la ville de Strasbourg Brun de Ribaupierre comme garant d'une dette de cent soixante-dix livres pf. (1).

Le 9 juillet de celle même année il tombait, après avoir vaillamment combattu, avec d'autres nobles alsaciens, sur le champ de bataille de Sempach.

La plupart des biens des Dicka étaient situés près de leur château de Spesbourg, aux environs de Barr et d'Andlau. Un acte de vente de 1322 nous parle déjà de terres situées près de Barr (2). Un autre acte de 1367 nous prouve qu'ils possédaient des vignes près d'Andlau. Le 18 juin de cette même année, le magistrat de Schlestadt, pris pour arbitre réglait un différend qui avait éclaté, au sujet de ces mêmes vignes — wegen eines bletz reben zu Andelahe — entre Henri de Dika, chanoine capitulaire de Strasbourg, bourgeois de Schlestadt et son frère Gauthier (3). En 1355un autre frère de Gauthier, Hermann également chanoine capitulaire de Strasbourg, avait vendu au couvent de Ste-Agnès de Strasbourg « Ires tagewann in Andelahe juxta Waltherum de Dicke, militent, fratrem ejw, in

quo venditor quondam Heinrico de Dicke, suo patri, successerat. Pro pretio decem librarum îlen. arg. XIV Kal. maii. » (4)

[(1) Rnpp. Urk. H ir 270 — Sa femme lui survécut. Le 30 mai 1387 elle vendit aux ducs d'Autriche le bailliage de Bergbeim, moyennant la somme de trois cents 11. d'or. [Hering p. 28]. Cet acte daté de 1386 détruit comme on le voit l'assertion de Fr. X. Kraus qui fait mourir Gauthier de Dicka en 1385. [Kunst und Alterthum in Elsass-Lothriiiiien v Spesburg].

(2) ...agros in bannn rilc liurr» (Hering 24.)

(3) Hering p. 25.

(4) Ibid. p. 25.]

Le château de Spesbourg, avec les terres et forêts en dépendant relevait de l'abbaye d'Andlau. Les Dicka étaient outre les avoués du monastère auquel ils devaient le serment de foi et hommage pour la seigneurie et les châteaux de Wangenbourg et Freudeneck. Celui de Wangenbourg a même été, selon l'opinion de M. Ed. Hering (1), vraisemblablement construit par un ancêtre de Gauthier de Dicka. De son côté, Dag. Fischer attribue également à cette famille la construction du Freudeneck. Les documents concernant ces châteaux sont forts rares. Hering et Fischer ont publié tout ce qu'ils ont pu trouver. Une charte leur a échappé cependant, aujourd'hui conservée à la Bibliothèque Nationale (2).

Parcel acte, du 27 mars Lt'ij les frères Gauthier. Frédéric et Jean de Wangen, tils du défunt chevalier Frédéric de Wangen. rendent à leur suzerain Gauthier de Dicka la moitié du château de Freudeneck et du village de Fulnhusen (3), qu'ils tenaient de lui en fief et qu'ils possédaient en commun avec leur cousin le chevalier Ilartung de Wangen. En considération des services rendus par les frères Guillaume et Jean HafTner de Wasselonne (4), le sire de Dicka leur confère ce lief avec tous les droits y attachés pour le tenir en commun avec Ilarlung de Wangen.

[(1) Hering p. 28.]

(2) Waugenburg, Freudeneck, Schacheneek u. Ilaselburg [Saverne 1875] p. 28.

(3) liibl. Nat. Fds-allemand 214 ir 9. Voir l'appendice à la fin de ce travail.

(4) C'est la seule fois que dans un document le nom de ce village soit cité. Schieplliu ne le donne nulle part, même pas dans sa liste des villages détruits. Dag. Fischer en parle, mais ne connaît pas ce nom.

(5) Les HatTner de Wasselonne apparaissent au XIV siècle parmi les vassaux de l'Eglise de Strasbourg. La famille atteint son apogée au XV siècle avec Guillaume Haffner, prince-abbé de Murbach. Kn 1 tOï Uerthold HafTner qui avait accompagné l'empereur Robert en Italie fut tué à Pise. La famille s'éteignit à la fin du XVIIIe siècle avec Casimir HafTner de

Wasselonne officier au régiment français d'Anhalt. (Schœpflin-Ravenez V p. 788.)

Les HatTner de Wasselonne ne semblent pas être restés longtemps en possession de ce lief, car dès 1311 une charte de Challes IV donne la moitié de Freudeneck et de Wangenbourg à trois chevaliers d'Andlau (5 above). Toutefois, ils n'en prirent pas possession. On ne sait pour quelle raison. En 1373 Gauthier de Dieka donne en fief à un chevalier Berthold Munch de Wilsperg et à Georges Haffner de Wasselonne la moitié du château de Freudeneck que Harlung de Wangen et son fils Eberhard lui avaient rendu (1). Après la mort de Gauthier de Dieka, l'abbesse d'Andlau, Elisabeth de Geroldseck, donna Wangenbourg en lief au chevalier Jean de Wangen (23 août 1387) (2).

L'empereur Charles IV adjoignit à Gauthier de Dieka, avoué héréditaire de l'abbaye d'Andlau, le vidame Rodolphe d'Andlau, ainsi que Pierre et Henri d'Andlau pour l'aider à protéger plus efficacement le monastère en ces temps troublés. (17 avril 1361) (3). Trois ans plus tard, en 1364, les chevaliers Thiéri vom Ilas et son fils Nicolas abandonnent leur part du château de Brunstatt, les rentes à percevoir à Eleiningen et à Randolssviller, relevant de la maison d'Autriche, à Gauthier de Dieka, mais à charge pour lui de rendre le tout aux chevaliers vom lins s'il mourait sans héritiers. S'il laissait des successeurs ceux-ci n'auraient que la moitié et les vom Ilas l'autre (4).

Il mourut effectivement sans enfants et tous ses fiefs firent retour à leurs suzerains naturels. L'abbesse d'Andlau s'empressa de disposer de ceux qui lui revenaient comme nous venons de le voir, mais elle garda désormais le droit d'avouerie (0). Quant au château de Spesbourg et aux terres qui en dépendaient, ils avaient été cédés en 1383 aux sires d'AndlauparGaulhier de Dieka et l'abbesse d'Andlau se contenta de leur en confirmer la possession qu'ils conservèrent jusqu'à la Révolution (1). A cette époque le château et les forêts passèrent à la famille Hallez-Claparède qui en est encore propriétaire.

[(1) Hering p. 19.]

(2) Dag. Fischer p. 5.— Il lui confère le fief « mit der Manschaft die uns und unserm Kloster ledig worden und angefallen ist von Indeswegen hem Walter weylantd hern zu der Dicke an der Vesten VVangenbourg an dem dorfe Wangbourg dahv » et avec toutes ses dépendances.

(3) Hering p. 26.

(4) Ibid. p. 26.

(5) Fischer p. 3. Hering p. 20.

(6) Hering p. 19.]

Telle est en quelques mots l'histoire du dernier seigneur de Spesbourg, histoire hélas ! hien sèche. mais les documents du temps ne nous disent rien d'autre. A toutes ces pièces diplomatiques nous eussions préféré une pauvre petite page d'un chroniqueur ayant vécu aux côtés de (Gauthier de Dicka, nous donnant quelques détails sur sa vie dans le vieux château patrimonial. Mais nous n'avons rien, pas même un rudimentaire inventaire de notaire, nous donnant une description du château ou une nomenclature de son ameublement.

Ch. Nerlinger.

APPENDICE

La famille de Dicka avait dans ses armes six fleurs de lis sur champ d'or. (Strobel-Silbermann : Sanct-Odilienherg p. 90.)

On a longuement discuté sur l'origine du nom de Spesbourg. M. Heringle l'a fait venir de sprehen: guetter. A son avis Spesbourg signifierait donc le château du guet. M. Paul Ristelhuber [Revue d'Alsace 1880] est d'un autre avis. Il le fait dériver de Specht : pic, oiseau fort commun chez nous et l'orthographe que nous trouvons dans les documents du XIV^e siècle lui donne raison. En 1324 nous lisons en effet Spehtesberg (1), en 1371 Spesberg(2), en 1372 Spehesberg (3), en 1382 Spechsberg (4), en 1385 Spechssberg (">). en 1386 Spehseberg (6).

Beaucoup de nos châteaux portent des noms empruntés à la faune et à la flore. Il suffit de citer Dagsbourg, Dornach, Dornenbourg, Drachensfels, Erlenbourg, Kalkenstein, Falckenbourg, Girsberg, Greifenstein, Löwenberg, Ochsenstein, Ramstein, Rosenbourg, Ilosenfels (Ilosemont*, Schwanaue, Spechbach, Stoerenbourg, Waldeck, Waldsberg, Wasenbourg, Wasenstein, Wasserbourg. A Vasserstelzen. Windeck, Wolfsheim, etc.. Ces exemples rendent l'explication donnée par M. Ristelhuber très plausible.

[(1) Arch. Bas-Rhin G. 391U —

(2) Rapp. Urck. II 91 —

(3) Ibid. II 94. —

(4) Arch. Strasbg. -

(5) Rapp. Urck. II 24t. —

(6) Ibid. II 234.]

Document

13;10 dimanche -21 mars. Gauthier de Dicka donne en lief ;uix frères Guillaume et Jean Haffner de Wasselonne la moitié du château de

Freudeneck et du village de Fulnhusen avec tous les droits et dépendances que lui ont rendu Gauthier, Frédéric et Jean de Wangen, le fils de feu chevalier Frédéric de Wangen. Leur cousin Hartung de Wangen continuera à jouir de l'autre part:

Ich Walther herre von der Dicke, tun kunt allen den die disen hrief gesehent oder horent lesen, daz fur mich kam Walther, Friederich und Johans, gebrudere von Wangen, her n Friderichs seligen sune von Wangen, eins Ritters, unde mir uf gobent uz irre gewalt und gewere in minre gewalt und gewere allen iren teylan Froideneckederburgeund an Fulnhusendem dorfle, mit allen rehten alses herkommen ist, mittwinge und ha une, mit geri h te, mitluten, mit bette, mit phenninge und korn zinse, mil hahern und hunre zinse, mit ackern, malien, welden, wasser, mulen, garlen, wunnen und weiden, und mit allen den rehten und zugehorden als es bisze her zu der vorgeantanten burge und dorf gehoret hant und noch darzu gehoret die. dieselben gebrudere und ir vetter her Hartung von Wangen, ein Ritter, in gemeinschaft ungeleylet von mir zu lehen heltent.

Do dis also beschach, do sach ich an den nutzen, und getruwen dienstden mir herr Wilhelm und her Johans Havener von Wasselheim, gebrudere, Ritters, dicke geton haut und noch wol getun mugent, unde lech in die vorgeante halbe burg, Froidenecke und das halhe dorf Fulnhusen mit allen den rehten und zugehorden, als ez gelegen und herkommen ist, also do vor benemeklich geschriben stat, also das die vorgeantanten, gebrudere, herr Wilhelm und herr Johans Havener und ir lehens erben die selben lehen haben nutzen und nieszen sullent in gemeinschaft mit hern Hartunge von Wangen in alle wis, und mit allen den rehten als es die vorgeantanten gebrudere von Wangen und ir vatter selige gehebel und herbroht hettent unde also man ire gemeine lehen billiche haben, nutzen und nieszen sullent und hant [o] uch die lehen von mir unphangen, also man ire gemeine lehen l>illiche und von reht unphohen sullent und si ni ouch mine man der umbe worden. Unde des zu eime woren stelen urkunde han ich, der vorgeante herre von i Ier Dicke. min ingesigel an disen brief gehencket. Wir Walther. Frideiirh und Johans gebrüdere, herrn Friderichs seligen sune von Wangen, eins Rillers, veriehent an dise m gegenwertigen hriefe. da/. wir die vorgeantanten lehen ufgebe hant u>: un serre gewalt und gewere. in alle wis also ilo vor geschriben stat. l'iidedezzii urkunde han wir miser ingesigelc zu des vorgeantanten unsers herren von der Dicke ingesigel an disen brief gehencket. Ich Hartung von Wangen, ein Ritter, vergihe waz do vor geschriben stat, daz das mit mine guten willen und gehelle heschehen si, wann ich ein gemeiner derselhen lehen Iliil un gelobe ez stele zu habende fur mieh und alle min erben. I nde dez zu urkunde. lian ich min ingpsigel zu des vorgeantanten mins herren von der Dicke und minre vetlern ingesigele an disen brief gehencket. Der geben wart in der vasten, an dem sunnentage do

man sang Reminissere. in dem jore do man zaltc von Gottes geburte drizehen hunderI und sehs und funfzigjore.»

Charte originale sur parchemin, muni de i'i s;eaux sur ce double queue de parchemin, dont deux assez bien conservés; l'un est de Gauthier de Dicka (sur cire brune) l'autre d'un Wangen (sur cire verte).

Bibliothèque Nationales Fonds allemand 214 n»

Bibliographie sur Spesbourg

Hering (VA.). Schloss Speshurg. — Ristelhuber (P.). Le childeaude Spesbonrg. (Rerue d'Alsacr ISSU). — Bull, de* mon. hist. d'Alsace II 321. — Inppoltsleinisches Crkundenbuch H.— L'rkundenbuch der Stadl Strassburg lome V . 1 el 2

— Schopflin Alsatia illustrata II — Srluepplin-Raveiiez IV et V.— Spach. Congrès archéologique l^GO p. i'W -- Ramé. Châteaux de l'Alsace (Bulletin monumental 238 et Urage à partj. — Lehr Alsace noble |1232.— Silbermann-Strobel. SanctOdilienberg. 91. — Silbermann. Hist. Merkwflrdigkeiten 63.

— Imlin Voges. Ruinen 37. — Schweiglweuser et Golbéry II 36. — Album alsacien 1838 . 243. — Rothmuller. Vues pittoresques de l'Alsace n» 14.— Annales du Bas-Rhin 1841 63. 1852 26.

Autour du Mont-Sainte-Odile

<http://autour-du-mont-sainte-odile.overblog.com/le-ch%C3%A2teau-de-spesbourg>

La situation politique en Alsace au début du XIIIème siècle

L' empereur Frédéric II de Hohenstaufen est en lutte constante contre la papauté. Il sera excommunié et déposé par Innocent IV. Frédéric réside la plupart du temps en Italie, il est représenté en Alsace et en Souabe par son fils Conrad. Le parti pontifical est mené par l'évêque de Strasbourg. Les luttes sont continues entre les deux clans.

A Andlau, l'avouerie de l'abbaye est détenue par la famille de ce nom, qui comme la majorité des nobles et les Villes Impériales soutiennent les Hohenstaufen. Dès 1213, l'évêque Henri de Veringen détruit plusieurs citadelles impériales. Andlau est du nombre. Quelques années plus tard en 1246, c'est Henri de Stahleck qui continue la lutte. Cet évêque guerrier lance une campagne de grande envergure : Wikersheim, Kronenburg, Haldenburg, le Burg d'Obernai et Andlau sont pris par ses troupes et jetés à terre.

Le burg du Haut-Andlau détruit, se pose la question de l'avouerie de l'abbaye. L'évêque ne souhaite pas la laisser à cette famille, jugée trop proche des Hohenstaufen, et décide de la remettre à un membre de son propre clan. Alexandre de Dicka, frère de l'évêque, est alors burgrave de Strasbourg, l'évêque savait placer les siens. Il semble que ce soit Alexandre qui élève le château de Spesbourg, non loin de l'abbaye, et tout proche du château de Haut-Andlau, sans doute pour surveiller cette famille. (1246-1250)

En 1254, Alexandre organise au Spesbourg les noces de sa fille Gertrude de Dicka avec le comte de Werd. Le château était terminé à cette date.

Les châteaux proches d'Andlau après l'Interrègne

La longue période de combats incessants se termine enfin par l'élection de Rodolphe de Habsbourg au trône impérial en 1273. Le nouvel empereur s'est appuyé sur les Villes pour assurer son pouvoir et se réconcilie avec les seigneurs qui avaient soutenu la dynastie précédente. Dès 1274, il renouvelle par une chartre les droits des Andlau sur le Haut-Andlau.

Voici la situation castrale en l'an 1280. Quatre forteresses se dressent à proximité de l'abbaye d'Andlau.

1. Le Haut Andlau partagé entre les trois frères de cette famille.
2. Le Spesbourg aux Dicka.

3. Le Krax à la famille de Berckheim.
4. Le Wepfermannsburg qui domine la seigneurie de Barr.

Spesbourg et Haut-Andlau réunis

C'est en 1322 qu' Henri de Stahleck - Dicka est cité dans les textes en qualité de seigneur du Spesbourg. Quelques années plus tard, le seigneur de Spesbourg est également propriétaire de la Wangenbourg et du château de Freudeneck.

Les Andlau se sont alors réconciliés avec l'évêque Berthold, Rodolphe d'Andlau devient même vidame en 1337. En 1353, les deux familles Andlau et Dicka se rapprochent encore. En effet, l'empereur Charles IV nomme comme adjoints à Gauthier de Dicka, avoué héréditaire de l'abbaye, le vidame Rodolphe d'Andlau et ses frères.

Gauthier est alors le dernier représentant de la famille des Dicka, il n'a pas d'enfant. En 1383, Gauthier institue les sires d'Andlau comme ses successeurs au Spesbourg. Il meurt quelques années plus tard à la sanglante bataille de Sempach, en Suisse. Sa vie est racontée par Charles Nerlinger dans 'Le dernier seigneur de Spesbourg, Gauthier de Dicka', publié en 1896. (une rareté).

Le château de Spesbourg devient alors la propriété des seigneurs d'Andlau.

Les Andlau ont semblé préférer leur demeure familiale, et le château Spesbourg, s'il reste habité, n'évolue guère. On n'y retrouve pas les adaptations aux armes à feu, par exemple.

Ce désintérêt des Andlau pour une forteresse trop proche du burg ancestral est marqué par une anecdote. Lorsque en 1431, les bavares de Steffan de Bavière, nouvel avoué de l' Abbaye, veulent investir la place, ils la trouvent sans défense et s'installent. Les Andlau ont vent de la nouvelle, ils accourent et reprennent le Spesbourg en quelques heures. Les bavares n'avaient trouvé ni vivres ni munitions.

<<Le jeudi saint, Steffan de Bavière se rendit maître du château de Spesbourg, près d'Andlau mais il n'y trouva aucunes réserves. Sur ce, les Andlau et leurs troupes au nombre de 2000 hommes se présentèrent et Steffan dut se rendre. C'est ainsi que se termina le conflit.>>

Collectanées de Specklin, Notule 2043

Le château est ruiné et abandonné pendant la Guerre de Trente Ans. Il servit de carrière à la Révolution.

La Seigneurie d'Andlau

http://www.pays-de-barr.fr/pays_de_barr_et_du_bernstein/la_seigneurie_d_andlau_721.php

La Seigneurie , ancien hôtel noble de la famille d'Andlau

Pays de Barr et du Bernstein

L'édifice appelé "Seigneurie" correspond à l'ancien hôtel noble de la famille d'Andlau. Il s'agit d'une vaste résidence aristocratique probablement édifée en 1582 (date inscrite sur la porte de la tourelle d'escalier) par un des quatre fils de Frédéric d'Andlau. Les seigneurs d'Andlau, vassaux de l'abbaye, possédaient plusieurs résidences dans la petite ville d'Andlau.

Cet ancien hôtel particulier retranscrit l'architecture en vogue à la fin du XVIe siècle (style renaissance), matérialisé notamment par ses pignons à volutes ou par la tourelle polygonale accueillant un escalier à vis.

La propriété fut la résidence des Comtes d'Andlau du XVIe siècle à la Révolution.

En 1777, l'Hôtel appelé alors Stammhaus, fut acheté par Joseph Antoine Kolmann aux héritiers du Chanoine Joseph Louis d'Andlau. Les blasons du maître de l'ouvrage et de son épouse furent buchés, probablement pendant la Révolution.

Dite "Maison Rouge" en rapport au nom d'un des propriétaires M. Charles Rouge (1900), elle a pris ensuite le terme générique de "Seigneurie".

Seigneurie d'Andlau Il est à remarquer que M. Charles Rouge, artiste peintre, collectionneur et théoricien du dessin, fit de sa maison un musée, où il enseigna aux jeunes habitants d'Andlau l'art du dessin. Il fut d'ailleurs l'auteur d'un livre "Le dessin pour tous".

Sources : Service de l'Inventaire du Patrimoine culturel d'Alsace, Mairie d'Andlau.

Ce lieu chargé d'histoire accueillera le Centre d'Interprétation du Patrimoine, un lieu animé, ouvert et accessible à tous, valorisant le patrimoine et les savoir-faire d'hier et d'aujourd'hui.

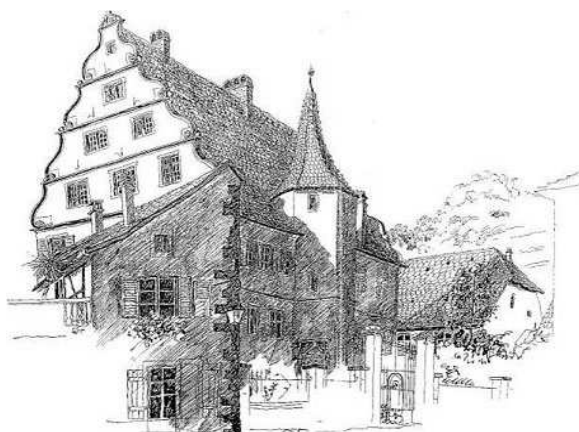
Le rez-de-chaussée était occupé par le cellier et les magasins, l'étage noble par les appartements principaux, le second étage par les chambres, et les combles par de vastes greniers.

La cave originelle était la cave dîmière. Un grenier à sel se dressait autrefois en limite sud de la propriété.

Le site, en particulier le jardin et la prestigieuse cave, a aussi servi pendant quelques années de lieu de réception.

La commune d'Andlau est devenue propriétaire en janvier 2005 et suite à la prise de compétence pour "la réalisation et l'animation d'un centre d'interprétation du patrimoine "Les Ateliers de la Seigneurie" à Andlau. La Communauté de Communes est habilitée à intervenir pour cette compétence pour le compte de la Communauté de Communes du Bernstein et de l'Ungersberg, dans des conditions définies par convention", elle a transféré le bâtiment à la Communauté de Communes du Piémont de Barr en décembre 2007.

Présentation du site



Le site est composé de trois bâtiments qui s'organisent autour d'une cour. Accédant depuis la place de la Mairie par un portail, on découvre le bâtiment de la Seigneurie en limite de la rue du Docteur Stoltz.

En 1934, l'édifice est inscrit à l'inventaire supplémentaire des Monuments Historiques pour ces éléments architecturaux visibles en façade, très représentatifs du style renaissance dominant en Alsace aux XVIème et XVIIème siècles. L'inscription concerne d'une part la porte de la tourelle d'escalier polygonale à vis sur la façade Est richement décorée et sculptée ; d'autre part les deux pignons nord et sud qui sont plus précisément des façades à volutes datant du quatrième quart du XVIème siècle.

ANDLAU, Bas-Rhin: Cour de la Seigneurie

Maximne Werle et Maurice Seiller

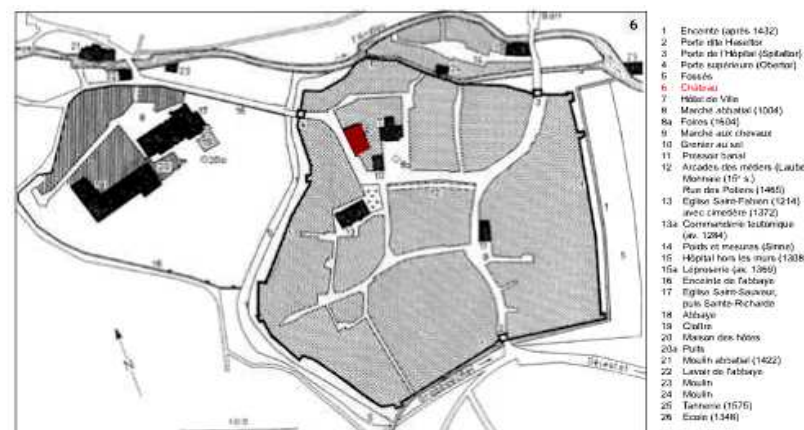
Pole d'Archéologie

<http://en.calameo.com/read/0037250389f57f044ddb>

Andlau

1.3.1. La famille d'Andlau et ses résidences à Andlau jusqu'au 16^e s.

L'histoire de la famille d'Andlau entre la fin du 12^e et le début du 16^e s. a fait l'objet d'un travail de recherches et de synthèse ré-cent, dans le cadre d'une thèse soutenue en 19983. La famille d'Andlau, issue de la ministérialité de l'abbaye d'Andlau, apparaît dans les sources écrites vers le milieu du 12^e s. Avant 1274, le lignage se dote d'un puissant château (le Haut-Andlau ou Hohondlou) construit en montagne au-dessus de la localité d'Andlau. Le château dit Bas-Andlau (Niederandlau), pour sa part, est construit dans le village d'Andlau entre 1334 et 13405. À cette date, les Andlau sont passés depuis la fin du 13^e s. ou le tout début du 14^e s. de la ministérialité dans la basse noblesse (Niederadei).



La seigneurie d'Andlau est constituée, au bas Moyen Âge, de villages qui forment le noyau primitif des possessions de la famille d'Andlau (Andlau, Valff, Itterswiller, Mittelbergheim, Zell, Stotzheim, Bernardvillé, Reichsfeld, Nothalten et Blienschwiller). Ils tiennent leurs fiefs, ainsi regroupés en un ensemble assez cohérent dans la région d'Andlau, de l'évêché de Strasbourg, de l'abbaye d'Andlau et de l'Empire. Dès la fin du 13^e s. et surtout à partir du début du 15^e s., les Andlau prennent territorialement pied de façon pérenne en Haute-Alsace (régions de Wittenheim-Kingersheim et de Hombourg/ Petit- Landau). Ces noyaux ne

donnent naissance à des branches distinctes (les Andlau- Wittenheim et les Andlau-Hombourg) que tardivement, témoignant peut-être de la solidarité du lignage autour du berceau originel qu'est la seigneurie d'Andlau. Chaque branche possède une part de cette dernière, bien commun à l'ensemble du lignage.

La famille n'a pas fait l'objet, pour l'époque moderne comme pour le Moyen Âge, de recherches et d'une synthèse historique récente, de sorte que les informations disponibles apparaissent dispersées et lacunaires. De nombreux indices témoignent cependant de la vitalité, de la richesse, du prestige et de la puissance du lignage.

1.3.2. Un hôtel aristocratique construit en 1582/83

À la lumière des informations collectées dans quelques études historiques ou patrimoniales, l'édifice appelé la « Seigneurie » correspond à l'ancien hôtel aristocratique de la famille d'Andlau. L'immeuble n'a fait l'objet, jusqu'à présent, que d'approches architecturales sommaires. La plus complète est, notre connaissance, celle menée par Service régional de l'Inventaire d'Alsace. Il semble que le Niederandlau, devenu vétuste, ne suffisait plus à loger les membres de la branche de Basse-Alsace du lignage, de sorte que deux hôtels auraient été édifiés au temps d'Alexander von Andlau (décédé en 1573) et de ses

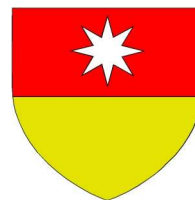
fil, non loin de l'Oberthor et de part et d'autre de la Pfaffengosse (aujourd'hui rue du Docteur Stoltz)¹. Le premier, édifié en 1573, correspondrait à l'immeuble occupant le n° 17 rue du Docteur Stoltz (fig. 13). Il s'agit d'un grand édifice partiellement édifié en pan-de- bois. Il aurait été habité par Friedrich (décédé en 1622), le Cadet des fils d'Alexander³. Le deuxième, dominant le premier par ses proportions importantes, correspond à la « Seigneurie ». Il a été édifié une dizaine d'années plus tard, de l'autre côté de la rue du Docteur Stoltz. Sa date de construction est bien connue, puisque le millésime de 1582 figure au milieu de la façade principale sur le linteau de la porte de la tourelle d'escalier en vis (fig. 14). Ce millésime s'accorde avec les éléments architecturaux visibles, remarquables par leurs qualités architecturales (pignons à volutes, tourelle d'escalier polygonale pour l'escalier en vis, porte richement décorée, fenêtres portant des traces de décors peints, etc.). Stylistiquement cohérents, ils témoignent de l'état de conservation exceptionnel des façades de l'édifice et renvoient au style Renaissance, qui domine en Alsace dans la deuxième moitié du 16^e et dans la première moitié du 17^e s. Ce millésime a par ailleurs été confirmé et précisé par une seconde date (1583), mise au jour sur un pan-de- bois au premier étage à l'occasion de l'étude archéologique (fig. 82). Il est donc permis de retenir une datation de la construction en 1582/83. Nos connaissances sur la (les) fonction(s) et la

(les) destination(s) des niveaux de l'immeuble, dans son état primitif, sont extrêmement ténues. En 1932, Emile Bécciurt rapporte que le rez-de-chaussée était, « comme d'habitude, occupé par des caves et des magasins », que le premier étage était « réservé aux appartements de réception et aux pièces d'apparat », le second aux « chambres d'habitation », et que la toiture était employée comme grenier⁴.



1.3.3. La question des commenditaires

Au moment de l'étude archéologique, nos connaissances sur le nom du membre du lignage qui a construit l'hôtel étaient extrêmement ténues : tout au plus estimait-on traditionnellement qu'il a été édifié par un des fils d'Alexander von Andlau, mort en 1573. Les blasons du maître d'ouvrage et de son épouse, avec heaumes et lambrequins, qui figuraient sur la porte de la tourelle au-dessus du millésime, ont malheureusement été bûchés (probablement pendant la révolution), de sorte qu'ils ne peuvent plus être d'aucune aide pour l'identification du constructeur (fig. 14).



Or, l'étude archéologique du premier étage apporte peut-être un élément de réponse à cette question : un blason taillé, portant les armes de la famille Zorn (de gueules à une étoile à huit rais d'argent coupe d'or), associé à la lettre « Z » (une première initiale a été bûchée), ont été mis au jour sur une console en bois appartenant à l'état primitif de l'immeuble (fig. 15).

Les armes des Zorn pourraient donc bien être celles qui ont été bûchées à côté de celles des Andlau, sur le linteau de la porte de la tourelle d'escalier. Parmi les fils d'Alexander von Andlau, au moins trois ont eu pour épouse une Zorn⁴. Il s'agit de :

~ Johann, qui a épousé Maria Zorn von Bulach (à une date inconnue) ;

› Hans Sebastian I (mentionné pour la première fois en 1573 ; décédé en 1599, enterré à Niedermorschwihr), qui a épousé en premières noces Klara Zorn von Bulach ; avant 1588, il a épousé en secondes noces Maria Jakobe zu Rhein (décédée en 1640) ;

~ Hans Ludwig IV (appelé « der Jüngere » en 1575/1587, puis « der Ältere ») [en 1593 ; décédé en 1641], qui a épousé en secondes noces Maria Zorn von Plobsheim en 1602.

Le troisième, n'ayant épousé une Zorn qu'en 1602, ne saurait être le commanditaire de l'hôtel d'Andlau. Dans l'attente d'informations ultérieures, qui se trouvent éventuellement dans les sources écrites, il convient donc de retenir les noms de Johann et de Hans Sebastian I, tous deux mariés à une Zorn von Bulach.

De la même manière, il conviendra de s'en remettre à des études ultérieures des sources écrites produites au 16^e et au 17^e s. , susceptibles de nous renseigner sur des questions aussi importantes que les travaux de construction de l'immeuble, le(s) maître(s) d'œuvre, le(s) constructeur(s), le déroulement des travaux, les premiers occupants (statut social, fonctions, etc.), le fonctionnement de la cour aristocratique (Herrenhof), la disposition interne de l'immeuble, la destination des pièces et les équipements mobiliers et immobiliers.

1.3.4. La seigneurie jusqu'à nos jours

On ne sait rien, dans l'état de nos connaissances, sur l'histoire de l'hôtel noble entre la fin du 16^e et la fin du 18^e s. L'immeuble réapparaît en 1777, quand il sort du patrimoine de la famille: l'ancien hôtel d'Andlau, appelé Stammhaus, est alors acheté par Joseph Antoine Kollmann aux héritiers du chanoine Joseph d'Anclau⁵. Il appartient encore, avant 1871, à Marie Louise Antoinette Geschwind née Kolmann, puis, en 1900, à ses héritiers. En 1901, elle est acquise par Marie Charles Rouge (1840-1916), puis revient en 1916 à mesdemoiselles Antoinette et Eugénie Rouge (respectivement décédées en 1948 et 1945)⁶. L'immeuble, dont la toiture et la charpente avaient été quelque peu affectées par des obus en 1944, reste ainsi dans la famille Rouge jusqu'en 1948. Le mobilier est mis en vente aux enchères le 26 novembre 1948, l'immeuble lui-même étant vendu aux

enchères le 29 novembre 1948 et acquis par Lucien Becht (1888-1970), industriel à Benfeld.

Emile Bécourt rapporte en 1932 que « cette magnifique habitation, devenue bientôt le Stammhaus de la famille d'Anclau, a été complètement bouleversée, à l'intérieur, au cours des siècles ; la disposition des pièces, leur circonvallation ont été successivement accommodées aux goûts et aux besoins du jour. On y trouve cependant encore quelques beaux salons ; mais du décor primitif, c'est à peine si deux ou trois colonnes ont été conservées, ainsi qu'une fenêtre à meneaux, avec ses bancs de pierre, ménagés dans l'épaisseur du mur. »⁷ La toiture ayant été endommagée durant les bombardements de novembre 1944, la charpente a fait l'objet de réparations dans l'immédiat après-guerre. Dans la deuxième moitié du 20^e s., l'immeuble a continué d'être occupé par des logements destinés à l'habitation, la cave ayant été aménagée en salle de réception dotée de commodités d'accueil et de restauration.

En 2005, l'immeuble, désormais inoccupé, a été acquis par la commune d'Andlau. Il a dès lors été destiné à accueillir un Centre d'Interprétation du Patrimoine (CIP) autour des métiers d'art et artisanaux.

⁷ Mengus 2000a. Cf. en particulier les pages 13-32, sur lesquelles s'appuient en grande partie les lignes qui suivent. ⁸ Cf. Bécourt 1932 : 438-439 ; Rudrauf 1992 ; Mengus 1992 ; Mengus 1993 ; Mengus 1996 : 106-108, 112 ; Mengus 2000 : 19-20 ; Mengus, Rudrauf 1994. Le Niecierandou semble avoir été abandonné ou ruiné (?) précocement (16^e-17^e s. ?). Ce château se serait trouvé dans la partie occidentale de l'agglomération. ⁹ En 1550, le lignage est confirmé par Charles Quint dans la dignité de premier des quatre chevaliers héréditaires d'Empire (Andlau-Hombourg 1972 : 218-220 ; Martiny 1978 : 65 ; Wolf 1983 : 40). ¹⁰ La notice consacrée à l'ancien hôtel d'Andlau dans le Dictionnaire des Monuments historiques d'Alsace tient en cinq lignes (Toursel-Harster, Beck, Bronner 1995 : 36). ¹¹ Dossier inédit établi en 1978, augmenté en 1992, par Brigitte Parent. Merci à M. Jean-Philippe Meyer, documentaliste au Service de l'Inventaire du patrimoine culturel (région Alsace), de nous avoir transmis une copie du dossier. Cf. Parent 1991 : 28. Le dossier contient notamment des relevés photogramétriques inédits des façades sud et est.

Notes:

¹² Bécourt 1932 : 438-439 ; Andlau-Hombourg 1972 : 237. ¹³ Cf. Le dossier du Service de l'Inventaire du patrimoine culturel (région Alsace) sur le n° 17 rue du Docteur Stoltz, établi en 1978, augmenté en 1992, par Brigitte Parent. Voir aussi Bécourt 1932 : 439 ; Parent 1991 : 29 ; Toursel-

Harster, Beck, Bronner 1995 1 36. Deux millésimes « 1573 » figurent sur la porte d'entrée de l'hôtel d'une part, sur la porte cochère desservant la cour d'autre part. La date de 1576 a quelquefois été indiquée par erreur (Bécourt 1932 : 439 ; Andlau-Hombourg 1972 : 237). 14 Bécourt 1932 1 440 ; cette description est reprise dans Andlau Hombourg 1972 1 237 et dans Parent 1991 1 28. 15 Schwennicke 1986 : tableau 101, Die Andlau XH1, zu Andlau und Waff (Valff), Bas-Rhin, Augsburgischer Konfession. 16 Des recherches dans les archives de la famille d'Andlau, déposées aux Archives départementales du Bas-Rhin, mériteraient d'être entreprises à cette fin. 17 Les informations ci-après ont été, pour l'essentiel, empruntées au dossier d'Inventaire établi par Brigitte Parent (cf. note supra). 18 Cf. Martiny 1978 : 91. Joseph Antoine Kollmann (1747-1831) était un bourgeois et commerçant originaire d'Andlau. Brièvement conseiller général du Bas-Rhin en 1791 et en 1792, il fut aussi maire d'Andlau de 1791 à 1793, avant de devenir inspecteur des forêts de l'inspection de Sélestat. Son fils Joseph Antoine devint maire d'Andlau en 1816 (Peter 1994). 19 Charles Rouge (1840-1916) était artiste peintre, collectionneur et théoricien du dessin. Il semble avoir fait de sa maison un musée, où il enseigna le dessin aux jeunes habitants d'Andlau. 20 Bécourt 1932 : 441.



Familles Nobles de la Basse-Alsace

sous la période Allemande

Histoire par ordre de Seigneuries des Villes, Villages et Hameaux
J.B. Chauffour 1829

Suite de l'Histoire d'Alsace d'après Schoepflin 1829

<https://books.google.com/books?id=FVdIAAAAYAAJ&pg=PA229&dq=Hohenbourg+Schoepflin&hl=en&sa=X&ved=0ahUKEwirsvwK3SAhWBYyYKHTfiBWAQ6AEIPjAF#v=onepage&q=Hohenbourg%20Schoepflin&f=false>

TOME QUATRIÈME.

FAMILLES NOBLES DE LA BASSE-ALSACE sous LA PÉRIODE ALLEMANDE.

Andlau.

Famille alsacienne, qui ne le cède à aucune de l'ordre équestre en ancienneté, en dignité et en richesses, et dont le senior jouit, en vertu d'un ancien privilège des empereurs, renouvelé par Charles-Quint en 1550, du titre de chevalier héréditaire du Saint-Empire romain. Le premier Andlau dont témoignent les monuments historiques fut Otton de Andelaha ComeS, qui a signé comme témoin dans un diplôme donné par l'empereur Conrad 11t au monastère de Saint-Blaise, en 1150. Cette famille a produit un grand nombre d'hommes distingués dans la guerre, dans les lettres, ainsi que dans les emplois civils et ecclésiastiques: abbés de Murbach, Barthélemy d'Andlau en 1447, et Colombar en 1663; abbesses princières d'Andlau, Catherine en 1843, Sophie en 1444, Marie-Sophie en 1708; Georges, commandeur de l'ordre teutonique à Buchheim, en 153g; Arbogast et Hermann, commandeurs de l'ordre de Saint-Jean à Feldkirch et Bâle, au commencement du 17^e siècle. Le même Arbogast, ensuite grand-prieur de l'ordre en Allemagne, et prince d'empire; Georges, prévôt des chapitres de Bâle et de Lutembach, premier recteur de l'université de Bâle, mort en 1466; Pierre d'Andlau, chanoine de Golmar, vice-chancelier de la même université, dans le même temps auteur de l'ouvrage de Imperio Rom.

Henri d'Andlau, surnommé Stolzmann, fils de Rudolphe, vice-dome de Strasbourg, fonda, par ses fils Walther et Petermann, deux lignes, dont la première, en succédant aux fiefs autrichiens des nobles de Hus, par le mariage de Walther avec la fille de Harlung de Hus, s'établit en Haute-

Alsace; la seconde, restée en Basse-Alsace, défailloit par la mort d'Alexandre d'Andlau en 1674.

Les six branches encore florissantes descendent toutes de ce Walther, primitivement chef de la lignée de la Haute-Alsace, et de son fils Lazare. Celui-ci fut revêtu des fonctions de vogt de la maison d'Autriche à Ensisheim ; il eut pour fils Louis et Jean, qui sont morts tous deux avant 1531. De Louis est sortie la branche aînée, dite de Kingersheim, et les autres branches se sont formées dans la descendance de Jean. Il a procréé: 1° Jean 11, dont l'arrière-petit-fils, Georges - Frédéric, mort en 1675, donna le jour à Ernest-Frédéric, qui fonda la branche de Birseck; à François-Jacques, qui continua celle proprement dite d'Andlau, et à Wolfgang-Louis, créateur de celle de Vitlenheim. 3° Lazare 11, père de Louis m, auteur de la branche de Hombourg, et de Théodoric, chef de celle de Landau. A cette dernière branche appartenait Antoine, assesseur du directoire de la noblesse de la Basse-Alsace, mort en 1780, délaissant pour fils Fr. Antoine, exempt dans les gardes du corps, qui fut investi, en 1739, de l'office de reichsvogt de Keyzersberg; Armand-Gaston, aumônier du roi et doyen de l'église de Toul, et François-Eléonore, lieutenant-général des armées du roi*. Philippe-Alexis d'Andlau est décédé récemment prévôt du grand chapitre de Bâle; d'autres chanoines des branches de Birseck et de Hombourg vivent encore dans le même chapitre (1761).

Les fiefs de la famille, mouvants du roi, et précédemment de l'empire ou de la maison d'Autriche, comprennent huit châteaux, une ville et près de vingt villages, sans comprendre ceux qu'ils tiennent des évêchés de Strasbourg et de Bâle, des abbayes d'Andlau et de Maurmoutier, des ducs de Lorraine et de Wurtemberg, et de la seigneurie de Ribeaupierre. Tous ces fiefs sont masculins, et possédés indivisément dans la famille.

SEIGNEURIE DE BAR R.

- Cette seigneurie, autrefois domaine libre impérial; confine au nord au territoire d'Oberehnheim, ou Obernay. Elle renferme : Barr, Mittelbergheim, Heiligenstein, Gertweiler, Gocksweiler et Burgheim.

Barr, nommé Barru, Beara et Barra, dans des documens du 8° siècle, est un bourg considérable, situé à six lieues de Strasbourg, au pied des Vosges, d'où l'on monte au couvent de Sainte-Odile. Un château, des murailles, des fossés, des marchés et des foires renommés, le rendent semblable à une ville. Les Armagnacs s'étant emparés du château en 1444, les Barrois composèrent avec eux, moyennant 500 florins, pour préserver les lieux de la seigneurie d'être brûlés. Ils se rançonnèrent de même, en 1592, envers les troupes lorraines, qui avaient pris les armes en faveur du cardinal de Lorraine, évêque de Strasbourg; ce qui n'a pas empêché qu'elles ne

livrassent aux flammes, peu après, le château et soixante-dix maisons. Barr éprouva une pareille calamité, à un plus haut degré encore, en 1678 ; l'église seule put à peine être sauvée.

Mittelbergheim, grand village sur un coin de bon vignoble, a pris son nom de moyen Bergheim, par sa situation relativement à Oberbergheim, de la seigneurie de Ribeaupierre, et à Scharrachbergheim, de la Basse-Alsace. En 1255, Henri, évêque de Strasbourg, a engagé sa villa de Bergheim, avec les droits en dépendant, à Eberhard d'Andelahe. Aussi l'évêque de Strasbourg et les barons d'Andlau ont-ils à Mittelbergheim leurs sujets distincts de ceux de la seigneurie de Barr. Les nobles de Berckheim sortent de la même souche que les d'Andlau, et paraissent avoir changé leur nom primitif de famille, à l'occasion des droits qu'ils possédaient à Mittelbergheim. Un pasteur et un diacre président dans ce lieu au culte protestant.

Heiligenstein. Grosfritsch et Kleinfritsch, patriciens strasbourgeois, portaient le nom de Heiligenstein.

· Gertweiler. Le grand chapitre de Strasbourg y possède le patronage.

Gocksweiler et Burgheim. Selon le diplôme de Charles IV, de 1360, il y avait alors deux Burgheim, l'un dit le supérieur et l'autre l'inférieur. L'église-mère de Burgheim est à Gocksweiler.

La religion est mixte dans cette seigneurie. Les catholiques ont le chœur et les luthériens la nef dans toutes ses églises.

A en croire Denis Albrecht, écrivain moderne de l'histoire de Hohenbourg, sainte Odile aurait fait donation de Barr et des six villages de cette seigneurie à son monastère; les noms de ces endroits figurent, en effet, dans son testament; mais, dans le style du moyen âge, ils peuvent n'avoir désigné que des domaines situés dans ces villages, et non les villages mêmes. La seigneurie de Barr était un domaine impérial sous l'empereur Charles IV. Cet empereur accorda, en 1360, un droit de pâturage au couvent de Truttenhausen, dans tout le district de cette seigneurie; auparavant elle avait été engagée aux nobles d'Ochsenstein. L'empereur Venésien accorda, sous la réserve du droit de l'empire, à Frédéric, évêque de Strasbourg, en 1387, d'en opérer le rachat. Des évêques, l'engagement passa aux comtes palatins, l'on ignore en quelle année. Mais l'empereur Maximilien réincarna cette terre, en 1504 et en 1518; il la donna entière, du consentement des électeurs de l'empire, ainsi que l'office et les droits du prévôt impérial, à Oberehnheim; le péage de Chatenois et le quart du château de Landsperg, au-dessus de Barr, à Nicolas Ziegler de Zieglerberg, Suisse, qui était son secrétaire intime, d'abord à titre d'engagement, puis à titre de fief. Ziegler, devenu

vice - chancelier de l'empire, sous Charles Quint, après en avoir reçu de lui une nouvelle investiture, obtint peu après, en 1521, encore ! du consentement des électeurs, la propriété même de la seigneurie, sous la condition d'en gager, à l'instar des nobles de la Haute-Alsace, ses services à la maison d'Autriche; mais l'em pereur le releva de cet assujétissement, par lettres du 20 septembre 1525; ce qui fut con firmé par Maximilien II, le 22 mai 1566.

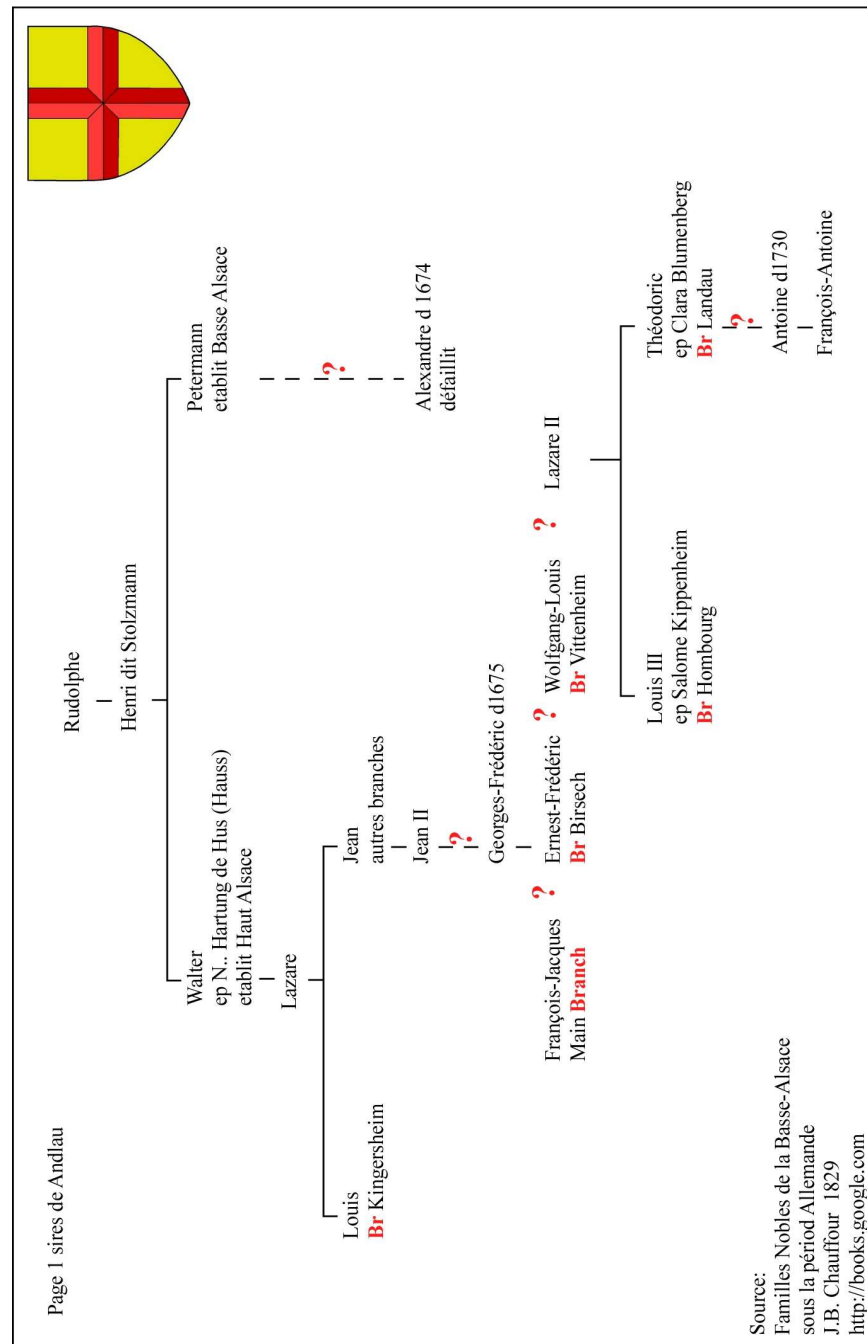
Les deux fils de Nicolas Ziegler, Maximi lien et Frédéric, grevés de dettes, vendirent la seigneurie à la ville de Strasbourg, Maxi milien, en 1566, et Frédéric deux années après, avec l'accession de Kranz de Geispolzheim, son épouse, et des parens de celle-ci. Cette vente comprenait en outre leurs biens allo diaux, et chacun des frères toucha de la ville 42,000 florins. Frédéric continua à demeurer au château jusqu'à sa mort, arrivée en 1583. Il délaissa un fils et des filles; le fils fut tué d'un coup d'épée, en 1597, par un Kranz, son parent maternel. Sous la guerre de l'évê ché, l'évêque Charles de Lorraine fit don de cette seigneurie à Pierre de Fay-Latour, ca pitaine de ses troupes; mais celui-ci céda ses droits aux habitans mêmes, le 25 août 1592, pour 1000 écus.

DOMAINE DE HOHENBOURG.

Le territoire de cette seigneurie est situé entre les châteaux de Veglenburg et de Fleckenstein ; il ne renferme que deux châ teaux ruinés et deux villages.

Le premier de ces châteaux s'appelle Ho henburg; il a toujours resté allodial; il a été brûlé, ainsi que celui de Drachenfels, par les troupes tréviroises et palatines, le 12 mai 1523. Ce château, et avec lui le surplus de la seigneurie, a passé, par voie de mariage, dans les mains de la famille de Sickingen. Le second château, voisin du précédent, se nomme Loevenstein , et par d'autres Lauenstein ; les Sickingen le possèdent, à titre vasalitique, des comtes de Hanau-Lichtenberg.

Les deux villages sont Vindheim, vulgai rement Vingen et Klimbach ; le premier féodal, comme dépendant du château de Loe venstein, et le second allodial, comme dépen dant du château de Hohenbourg; les deux suivent la confession d'Augsbourg, et ont leur église paroissiale à Vindheim.



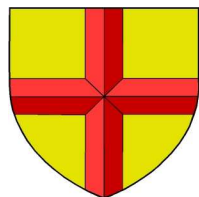
Les Sires d'Andlau au Moyen Age (fin XII^e siècle - début XVI^e siècle)

Thèse de doctorat en Histoire

<http://www.theses.fr/1998STR20009>

Nicolas MENGUS

Résumé



Les premiers représentants des andlau apparaissent dans la deuxième moitié du XIII^e siècle. Ce sont des ministériaux de l'abbaye d'andlau. Ce lignage, dont le nom se fixe à la fin du XII^e siècle s'émancipe au cours du siècle suivant pour former, avec d'autres familles de chevaliers, la basse noblesse. Grâce à l'appui de leurs châteaux, ils accroissent leur influence dans diverses régions d'Alsace, et notamment autour d'andlau. À partir du XV^e siècle, ils se développent particulièrement en Haute-Alsace par le biais, entre autres, de mariages. Sans réussir à se créer un territoire, les andlau se constituent une importante seigneurie sur l'ensemble de l'Alsace. Le noyau primitif qui constitue la région d'andlau - auquel tous les andlau restent attachés - est partagé entre les différentes branches du lignage alors que les biens acquis par mariage sont hérités par la descendance directe. Cette politique de partage et de transmission des possessions leur a permis de joindre des revenus confortables et de ne pas tomber dans l'insignifiance. Leur fortune et les contacts qu'ils entretiennent au sein de la société leur ont permis d'occuper des fonctions publiques prestigieuses : plusieurs andlau se sont illustrés dans des carrières politiques et ecclésiastiques. Les andlau comptent parmi les plus importantes familles de la noblesse alsacienne.

POSITIONS DE THESESES

REVUE D'ALSACE

tome 124, fascicules 602

<http://www.mgh-bibliothek.de/dokumente/z/zsn2a046945.pdf>

L'étude de la famille noble des Andlau à l'époque médiévale est un sujet qui nous a été inspiré par Monsieur Francis Rapp. À l'origine, il avait été envisagé de travailler sur la famille des Laudsberg, mais leurs archives familiales étaient alors en cours de classement. En revanche, les archives des comtes d'Andlau, conservées aux Archives départementales du Bas-Rhin (ABR), à Strasbourg, étaient accessibles. C'est la principale raison qui nous a incité à travailler sur ce lignage.

Les documents d'archives exploités sont donc conservés pour le plus grand nombre aux ABR à Strasbourg. Le seul Fonds Andlau contient plus de 200

documents antérieurs à 1525, ce qui en fait un fonds très riche et homogène. Parmi les autres séries, citons principalement les séries G et H qui contiennent aussi de nombreuses pièces.

Les Archives municipales de Strasbourg ont également été consultées. Elles concernent essentiellement la correspondance entre les Andlau et l'évêque ou la ville de Strasbourg.

Nous retrouvons aussi les Andlau dans d'autres fonds d'archives à travers toute l'Alsace, mais aussi en-dehors : à Nancy, Bâle ou Darmstadt, par exemple.

On trouve aussi des documents très divers dans les différents Regesleu- et Urkundenbücher.

Pour la bibliographie, l'ouvrage du comte Hubert d'Andlau-Homhourg, *Le livre d'histoire d'une famille d'Alsace*, paru en 1972, constitue la première synthèse sur l'histoire des sires d'Andlau. Cependant, il recèle, en tout cas pour l'époque médiévale, de nombreuses erreurs et carences. Pour la présentation de notre travail, nous nous sommes essentiellement inspirés de l'étude de Peter Müller sur les sires de Fleckenstein (1990) [2].

Les limites chronologiques retenues sont définies par l'apparition des Andlau dans les chartes à la fin du XII^e siècle. La date de 1525, par contre, ne repose sur aucun fait marquant pour le lignage, sinon, peut-être, la Guerre des Paysans. Notons toutefois que nous nous situons juste avant les premières mentions du passage d'une partie des Andlau au protestantisme.

D'autres indices de changement sont décelables au début du XVI^e siècle : les anciens châteaux forts sont - sauf quelques exemples - progressivement abandonnés et les prénoms traditionnels du lignage (Rudolf, Heinrich ou Eberhard) sont peu à peu remplacés par des prénoms plus modernes (Blasius, Alexander ou Arbogast).

Dans un premier temps, nous avons donc collecté les traces laissées par les Andlau, que ce soit dans les archives ou dans la bibliographie, mais également sur le terrain : châteaux, pierres tombales, fresques, etc.

Nous avons pu établir un fichier de registres de plus de 780 chartes (inclus dans le volume II) - travail dont bénéficient que peu de monographies de familles nobles -, un fichier de plus de 200 personnages, de sceaux, de châteaux et de possessions en général.

Ces documents nous ont aidés notamment à établir un arbre généalogique qui s'est avéré indispensable pour la compréhension et l'analyse de certains

documents. comme les actes de partages par exemple. Soulignons que l'identification de certains personnages ou de lieux rencontrés dans les chartes s'est parfois révélée impossible, de même que l'attribution de sceaux.

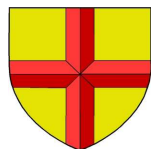
Les informations ainsi recueillies ont été soumises à différentes questions afin de pouvoir brosser un portrait le plus fidèle possible des Andlau au Moyen Age:

Quelles sont leurs origines, en essayant de distinguer ce qui relève de la légende et ce qui est réalité historique? Leur implantation dans la région d'Andlau est-elle liée à la possession d'un château? Celui-ci leur a-t-il permis de se développer économiquement et politiquement? Les Andlau ont-ils poursuivi une politique territoriale? Si oui, par quel biais (Fiefs? Mariages? Ces questions nous ont amené à nous interroger sur la famille proprement dite: sur les prénoms et les armoiries, les relations maritales, mais aussi sur les contacts qu'ils ont entretenus au sein de la société (avec leurs suzerains, avec les vassaux ou encore, l'Eglise).

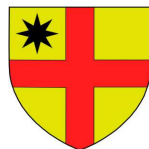
Concernant leurs origines, nous avons pu établir que :

1) Tous les von Andlau rencontrés dans les chartes vers le milieu du XII^e siècle ne sont pas tous à rattacher au lignage: à cette époque, «von Andlau» désigne alors le lieu d'origine d'un personnage et pas son nom de famille. Il semblerait donc que le nom «von Andlau» ne soit pas encore propre à un lignage, mais commun à plusieurs familles de ministériaux enracinés à Andlau.

2) Les premiers personnages que nous pouvons rattacher au lignage sont Anihel, Bernher et Gerhard von Andlau, ministériaux de l'abbaye d'Andlau dans la deuxième moitié du XII^e siècle. Ils font très certainement partie d'une seule et même famille. En effet, dans le même texte est cité Ludwig von Bergheim, l'ancêtre du (futur) lignage noble des Bergheim. Ainsi, les noms d'Andlau et de Bergheim se sont stabilisés et deviennent ceux de deux lignages.



Andlau



Bergheim

Ajoutons qu'en 1181 et en 1200 est cité un Rudolf von Andlau. De par son prénom - «classique» chez les Andlau il est très probablement l'ancêtre de

tous les membres du lignage qui lui ont succédé. Il nous est donc permis de penser que «von Andlau» est, à ce moment-là, un nom de famille stable.

3) Les premiers Andlau portant le titre de chevalier sont attestés en 1214. Ceci indique qu'ils appartiennent à la couche supérieure de la ministérialité.

Il est généralement admis que les chevaliers devinrent nobles au cours du XIII^e siècle. Seul l'examen du vocabulaire employé dans les chartes peut nous permettre de cerner la période où les Andlau passent de l'état de chevaliers-serfs à celui de libres. Nous pouvons les considérer comme nobles à partir du moment où ils sont appelés Edelknecht (écuyers). Ils sont dits nobles (Edel) une première fois en 1315 dans une charte impériale, puis à nouveau en 1399 ; ils portent le titre d'écuyers en 1340. Nous pouvons donc en conclure que les Andlau sont passés dans la basse noblesse à la fin du XIII^e siècle, en tout cas avant 1315.

4) Une tradition veut que les Bergheim soient une branche des Millau dès le XII^e siècle. Elle repose, premièrement, sur une charte des Andlau de 1485 dans laquelle ces derniers reconnaissent, en fait, avoir un ancêtre commun (sans toutefois préciser lequel) et, deuxièmement, sur la similitude du blason.

Nous sommes probablement en présence de deux familles ministérielles différentes, l'une établie à Andlau, l'autre à Mittelbergheim, et qui adoptent le nom de ces localités dans la deuxième moitié du XII^e siècle. La charte de 1485 semble bien vouloir indiquer que Hartung, Walter et Diebold von Andlau assurent aux Bergheim qu'ils ont un ancêtre en commun et non pas que les deux lignages sont de même souche. Quant aux blasons identiques - les cimiers différents - ils s'expliquent plus par une origine commune «banale» ou ministérielle que par une même origine de sang. Au total, aucun élément ne peut, à ce jour, prouver que les Andlau et les Bergheim ont une origine commune autre que géographique.

L'implantation manifeste des Andlau dans la région d'Andlau nous a amené à nous pencher sur leurs possessions et notamment sur leurs châteaux.

Fortification imposante et permanente, un château sert également de résidence à une famille puissante (noble ou ministérielle). Les sires d'Andlau sont les constructeurs de Haut-Andlau (entre 1250 et 1264) et de Valiff (avant 1307). Ces deux premiers châteaux, situés dans la région d'Andlau, sont les témoins du développement du lignage, de son ascension sociale.

En effet, Haut-Andlau a été construit par Eberhard von Andlau, alors ministériel de l'abbaye d'Andlau. Cette abbaye passe entre 1115 et 1250 sous le contrôle de l'évêque de Strasbourg et les von der Dicke en deviennent les avoués. C'est à cette époque qu'ils construisent leur château de Spesbourg.

Les Andlau, eux, bâtissent Haut-Andlau peu après. sur des terres relevant de l'Empire. L'évêque les autorise aussi à construire un autre château dans le cimetière fortifié de Valff, peut-être à la fin du XIIIe siècle.

La défaite de l'évêque de Strasbourg à la bataille de Hausbergen (en 1262) et ses démêlés avec la ville de Strasbourg permettent à Rudolf von Habsburg d'asseoir son autorité en Alsace, en s'appuyant notamment sur la basse noblesse d'origine ministérielle. Roi en 1273. Rudolf légalise par le biais d'inféodations la construction de certains châteaux, dont Haut-Andlau en 1274.

Nous pouvons constater que Haut-Andlau ne domine en rien le Val d'Andlau - où les sires d'Andlau ont la majorité de leurs intérêts - mais la région de Barr où ils ne possèdent quasiment rien. Ceci montre que, malgré leur puissance effective, ils n'ont pu construire à proximité de l'abbaye, probablement empêchés par l'abbesse et les nobles von der Dicke (qui contrôlent l'abbaye et l'agglomération d'Andlau depuis Spesbourg).

D'autre part. les sires de Bergheim possèdent, sur une crête dominant Mittelbergheim et Andlau, le château de Wibelsberg. Cet emplacement stratégique est utilisé par Cuno von Bergheim, ministériel de l'évêque de Strasbourg, certainement entre 1232 et 1249: son château est détruit du fait d'Eberhard von Andlau entre 1249 et 1264, c'est-à-dire au moment où ce dernier érige Haut-Andlau.

Quant au château de Valff, il est construit dans l'enceinte du cimetière, probablement par le même Eberhard. Les Andlau ont alors étendu leur emprise sur tout le site, autour de l'église dont le patronage dépend de l'abbaye d'Andlau.

A partir de ces points d'appuis, les Andlau ont progressivement développé leur main-mise sur la région.

A Andlau, ils construisent à proximité du village et de l'abbaye - signe manifeste d'un accroissement de leur puissance - le château de Bas-Andlau entre 1334 et 1340. Le Vitizum Rudolf von Andlau en fait oblation à l'évêque de Strasbourg en 1344. Le château est désormais fief épiscopal. Hormis des apparitions dans (les lettres de fiefs, on ne savait plus rien de précis sur Bas-Andlau à partir de 1344. Or, nous avons découvert qu'un

arbitrage de 1399 mentionne que des travaux y ont été entrepris. Un autre texte de 1470 le mentionne encore, mais il ne nous renseigne en rien sur son état. Il est vrai que Bas-Andlau - peut-être déjà en ruine - n'offre plus guère d'intérêt aux Andlau: il est, à cette époque, inclus dans les remparts qu'ils ont érigé - avec l'accord de l'abbesse - entre 1432 et 1442. Ainsi, les Andlau sont entrés dans le cercle très fermé des seigneurs possesseurs d'une ville [3].

Il est clair que toutes ces constructions favorisent l'influence des sires d'Andlau sur Andlau. Le nombre important de litiges qui les oppose à l'abbesse, qui se plaint de l'usurpation de ses droits, est significatif.

La constitution d'une seigneurie ressort déjà de ce tableau succinct. A partir de la deuxième moitié du XIIIe siècle, les Andlau accumulent droits et fonctions de divers suzerains: l'abbesse d'Andlau, l'empereur et l'évêque de Strasbourg. La construction et la possession du château de Haut-Andlau, pour lequel ils sont vassaux de l'Empire, a été un élément primordial de ce développement.

Dès 1287, les Andlau ont des fonctions judiciaires dans le Val d'Andlau grâce à la possession du Schultheissemint, fief de l'abbaye. A la même époque, les Bergheim perdent toute réelle influence dans cette région au seul profit des Andlau. Ces derniers sont donc les seuls descendants de ministériels dont le lignage est présent à Andlau. L'abbesse, qui y est leur principale suzeraine, leur transmet droits et fonctions, sous la protection de ses avoués, les Dicke. Or, les Andlau ont des liens féodo-vassaliques et familiaux avec les Dicke. Lorsque le dernier représentant de ce lignage décède (1386), les Andlau héritent de ses biens, dont le château de Spesbourg et l'avouerie d'Andlau. Ils possèdent alors les trois châteaux les plus proches d'Andlau et sont les représentants de la basse justice ainsi que les protecteurs de l'abbaye. La consécration de leurs efforts est certainement la fortification de la localité (1432-1442), qui demeure un fief abbatial. Ajoutons qu'en 1450, l'abbesse leur octroie le droit de rendre la haute justice. Mais, bien que les Andlau regroupent de nombreux droits et pouvoirs, l'abbesse, leur suzeraine, maintient un contrôle sur leurs agissements, d'autant plus qu'elle est géographiquement proche.

Cette évolution se reproduit dans l'ensemble de la seigneurie d'Andlau, c'est-à-dire les villages qui forment le noyau dur, le noyau primitif des possessions des Andlau, mais avec quelques variantes.

Ainsi, nous pouvons distinguer les bans où sont majoritaires les fiefs procédant de l'évêché de Strasbourg, (Valff), de l'abbaye d'Andlau (Andlau) et de l'Empire (Itterswiller, Mittelbergheim, Zell, Stotzheim, Bernardvillé, Reichsfeld. Nothalten et Blienschwiller).

En dehors de Valff et Andlau, les sires d'Andlau sont principalement possesseurs de fiefs d'Empire. Des villages concernés, nous pouvons faire deux listes: ceux qui appartiennent à l'Empire (Bernardvillé et Reichsfeld) et ceux partagés avec l'évêque de Strasbourg (Itterswiller, Mittelbergheim, Zell, Stotzheim, Nothalten et Blienschwiller. Les Andlau héritent en plus des fiefs impériaux des Bergheim - leurs rivaux -- dans quatre villages, et des fiefs abbaciaux de Walter von der Dicke à Valff. Dans ces conditions, il n'est guère surprenant qu'ils aient hérité de l'avouerie d'Andlau: leurs liens avec Walter von der Dicke n'y sont certainement pas étrangers.

Hormis à Bernardvillé et Reichsfeld après héritage des biens des Bergheim les Andlau partagent partout ailleurs le pouvoir avec, principalement, l'évêque de Strasbourg et l'abbesse d'Andlau. C'est notamment le cas à Valff, fief épiscopal qui leur avait été sous-inféodé par les landgraves de Basse-Alsace, Le village et le cimetière tombent peu à peu sous leur contrôle. Leur échappe pourtant la cour de l'abbaye d'Andlau ainsi que l'église paroissiale, située dans le cimetière, dont ils pensaient faire leur chapelle castrale. Leur main-mise semble pontant totale lorsque le culte paroissial est, entre 1316 et 1332 transféré à l'extérieur de l'enceinte. A nouveau, les tentatives d'usurpation des Andlau sont à des litiges qui opposent ces derniers à l'abbesse d'Andlau.

Ainsi, dans l'ensemble de la seigneurie se retrouve le schéma décrit pour Andlau: les gentilshommes augmentent leur patrimoine et leur influence en rassemblant des droits de provenances diverses, notamment au détriment de leurs principaux rivaux, les Bergheim.

Si, au courant du XIIIe siècle, et dans la première moitié du XIVe, les Andlau s'opposent aux Rathsamhausen pour la maîtrise du Ban-de-la-Roche, dans la vallée de la Bruche (vallée qui se trouve être une voie d'accès à la Lorraine et au Val-de-Villé), c'est certainement pour s'implanter à l'Ouest de leur «centre seigneurial» que constitue Andlau et sa région. Cette tentative se solde par un échec, les Rathsamhausen bénéficiant notamment de l'appui que leur offre leur château de La Roche.

Les quelques possessions et contacts que les Andlau ont vers le Nord de l'Alsace ne leur permettent pas non plus d'étendre leur influence dans cette direction. Le Sud semble être plus propice au développement de leurs intérêts. Leur implantation semble s'être d'abord faite, à la fin du XIIIe siècle, par le biais de fiefs tenus des Rappoltstein, fiefs qui leur ont permis de se lier avec d'autres familles. Ces contacts ont ensuite favorisé l'acquisition de nouvelles possessions.

Une volonté de suivre une politique patrimoniale en Haute-Alsace nous paraît évidente. notamment avec le mariage de Walter von Andlau et de Margrede, fille de Hartung von Haus. Ce dernier cède de son vivant (en 1418) la part la plus importante de ses fiefs à Walter au détriment de son autre gendre, Hans Ulrich vom Haus. Ce mariage a donc permis une extension importante des intérêts des Andlau en Haute-Alsace. Prenons l'exemple du village de Wittenheim. Il est copossédé par les deux gendres de Hartung von Haus, mais Walter von Andlan y possède de nombreux droits. dont le Twing und Bian et le château. En 1466, les Andlau ont racheté les parts des Haus et, en 1481, l'évêque de Bâle leur inféode l'entière seigneurie de Wittenheim[4].

Parallèlement à leur extension dans le Haut-Rhin, les Andlau foit quelques incursions en Suisse, notamment par le biais de mariages. Dans la vallée de la Sorne, près de Delémont, en 1367. puis à Hölstein et Ettingen en 1453, à Dornach en 1493. Ils s'y maintiennent parfois au delà de 1525, comme à Ettingen.

Il apparaît que leurs possessions, très morcelées, ne constituent un ensemble cohérent qu'en trois points: la région d'Andlau en Basse-Alsace (XIVe s.), celles de Wittenheim/Kingersheim et de Hombourg/Petit-Landau en Haute-Alsace (XVe s.). Ces noyaux haut-rhinois donnent naissance à des branches qui ne se distinguent pas, avant 1525, par un surnom comme Andlau-Hombourg ou Andlau-Wittenheim, comme c'est habituellement le cas dans d'autres familles. Cette absence de surnom souligne certainement la solidarité familiale qui existe entre tous les membres du lignage autour d'Andlau et de sa région.

Hormis le noyau originel qu'est la seigneurie d'Andlau, dont chaque branche du lignage possède une part - cela apparaît fort bien dans les nombreuses paix castrales les autres possessions, principalement celles acquises par mariage ou héritage, restent aux mains des descendants du couple. C'est ainsi que le village d'Obersaasheim se transmet aux héritiers de Heinrich Stolzmann von Andlau qui le tenait de son beau-père. depuis 1377.

Ainsi, le partage de la seigneurie d'Andlau - bien commune à l'ensemble du lignage [5] et la conservation des biens acquis par un individu et sa propre descendance ont permis aux Andlau de toujours jouir de revenus confortables et de ne pas tomber dans l'insignifiance.

L'information fragmentée que nous avons réunie sur les biens qui composent la seigneurie ne nous permet pas d'estimer la richesse réelle des sires d'Andlau, Si de nombreux textes témoignent de l'importance de leurs possessions, seuls quelques indices nous t'enseignent sur leur prospérité. Pourtant, nous pouvons estimer que si une minorité gagne largement de

quoi vivre noblement (c'est le cas de personnages comme Schwartz Rudolf Lazarus von Andlan), les autres membres du lignage probablement moins fortunés n'en sont pas moins à l'abri du besoin. Mais, l'état des sources - malgré l'existence d'un fonds d'archives important - et le nombre d'Andlau dont la discrétion archivistique frise parfois l'anonymat ne nous permettent pas d'exposer une vue d'ensemble suffisamment détaillée qui pourrait révéler une quelconque évolution.

Cependant, un fief n'est pas seulement un bien qui doit rapporter. C'est également un moyen d'avoir des relations avec un seigneur plus puissant qui peut s'avérer être un arbitre favorable, un allié, un protecteur. La possession de fiefs offre donc au vassal la possibilité de nouer des contacts avec d'autres vassaux, de tisser des liens militaires ou familiaux. Être connu de l'autre est aussi un moyen d'obtenir un poste de bailli ou d'officier lors d'une guerre. Plus les contacts sont étendus et plus un lignage peut se développer et prospérer.

Nous avons constaté qu'il existe au moins deux indices révélant un attachement particulier des Andlau pour leur région d'origine, notamment dans le mode de répartition des biens et par le fait qu'aucune branche de la famille - à l'inverse de nombreux autres lignages - ne se distingue par un surnom. En réalisant un arbre généalogique sur lequel figurent les sceaux qui nous sont connus, nous avons pu observer que trois types de motifs reviennent souvent: le blason simple, le blason cimé d'un roi et le blason cimé d'un heaume à cornes ou surmonté d'une couronne de fleurs.

Si ces motifs se transmettent de générations en générations, il apparaît qu'ils ne sont pas spécifiques à une branche, mais communs à l'ensemble du lignage. Dans certains cas, le choix du motif représenté sur un sceau relève manifestement d'un choix personnel et non pas d'une transmission d'un père à son fils.

Bien sûr, ces dernières constatations sont nécessairement provisoires dans la mesure où nous ne connaissons pas les sceaux de chaque personnage recensé et que certaines attributions - notamment lorsque coexistent plusieurs Heinrich, par exemple - sont délicates, voire impossibles.

Ainsi, les différentes branches des Andlau ne semblent se distinguer, avant 1525, que par le lieu où elles vivent et se développent et non par un surnom ou un cimier particulier.

C'est probablement - ou au moins en partie - cette cohésion, cette conscience d'appartenir à une unité, qui a permis aux Andlau de ne pas décliner, voire de disparaître à la fin du Moyen Âge.

En-dehors de quelques rares exemples, les sires d'Andlau se sont unis principalement avec des familles d'origine ministérielle connue, par exemple, les Rathsamhausen (1227), les Fleckenstein (1251), les Wangen (1264) ou les Landsberg (1315). D'autres relations maritales se sont nouées avec les Beger (1383), les Müllenheim (début XV^e), les Zorn (1412), les Haus (1416), les Reich von Reichenstein (1456), les Reinach (1467) ou encore les Möirsperg/Morimout (1479). Ainsi, les Andlau ont des attaches familiales au sein des villes et du Nord au Sud de l'Alsace. Par le biais de leurs relations, de leurs nombreux contacts dans la société, les Andlau ont obtenu des fonctions rétribuées connues telles que celles d'avoué, de bailli ou de Vitztmn, qui leur ont permis d'accroître leurs revenus et, surtout, leur influence: plus que l'argent qu'elles procurent, ces fonctions sont prisées pour le prestige et les contacts qu'elles permettent: elles sont le reflet des ambitions des sires d'Andlau.

Par exemple, l'implantation importante des Andlau à Bâle au XV^e siècle - l'un d'eux est bourgmestre de cette cité en 1489 - s'explique en grande partie par le fait qu'ils sont, à plusieurs reprises, en parenté avec les sires de Rotberg, en particulier avec Arnold von Rotberg qui est évêque de Bâle entre 1451 et 1458.

L'implantation des Andlau est essentiellement rurale: seule une minorité d'entre eux vit ou a des contacts poussés avec des villes. Des indices d'intégration existent: acquisition du droit de bourgeoisie, possession de maisons, exercice de fonctions, adhésion à un poêle noble (Herrenstube). Mais, l'état de nos recherches ne nous permet pas de mesurer l'implication effective des Andlau au sein du milieu urbain.

Nous n'avons pas observé d'implantation dynamique de la part des Andlau dans un établissement religieux. Si les gentilshommes possèdent des chapelles funéraires dans l'église paroissiale de Witteuheim ou dans l'église abbatiale d'Andlau, ces établissements ne font pas l'objet d'une appropriation de la part des Andlau: nous ne leur connaissons donc pas de Hauskloster. En fait, plusieurs établissements religieux bénéficient de leurs offrandes (fondations, dons, etc.) qui sont autant de preuves de leur dévotion et de leur piété, mais aussi de leur munificence. Nous n'avons cependant trouvé aucun témoignage d'une participation à un pèlerinage ou d'une appartenance à une confrérie religieuse. Ajoutons que nous ne connaissons qu'un seul exemple de laïc qui s'est fait recevoir, une fois veuf, dans une commanderie après lui avoir légué tous ses biens.

Se préparer à bien mourir est une des préoccupations des nobles. Si nous ne connaissons pas de testaments pour les Andlau avant 1525, les dernières volontés existent pourtant. Les dispositions concernant la cérémonie funéraire, le lieu d'inhumation, les modalités de succession et les fondations

picus destinées au salut de l'âme du défunt sont précisées, très certainement par prudence, bien avant le décès. Ainsi. Schwartz Rudolf von Andlau se préoccupe de ses funérailles dès 1388 et ne décède qu'en 1415. De même Lazarus cède, en 1482, son château de Wittenheim à ses fils et ne meurt qu'en 1495. Nous ne pouvons que très difficilement estimer - pour raison d'homonymie- l'âge de Schwartz Rudolf en 1388. Il peut avoir entre 20 et 30 ans, peut-être un peu plus. et décéderait, au plus tôt, vers 47 ans et, au pins tard, vers 60 ans. Nous pouvons par contre raisonnablement envisager que Lazarus est né vers 1420. En 1482 il aurait entre 62 et 67 ans et décéderait entre 75 et 80 ans. Tout ce que nous pouvons tirer de ces deux exemples est donc qu'un décès (normalement) se prépare, mais que le moment où des dispositions sont prises varie d'une personne à l'autre.

Si les pierres tombales d'adultes sont, en général. assez fréquentes, celles d'enfants sont beaucoup plus rares. Pour les sires d'Andlau, nous n'en connaissons qu'une : celle d'Anna, fille du Vitzum Schwartz Rudolf inhumée à Molsheim. Mais, même pour les adultes, l'information reste fragmentée et ne nous permet de connaître que quelques liens abritant les dépouilles des Andlau. Sur les quelques 200 personnes recensées, seule une poignée de défunts a laissé une trace archivistique ou archéologique. Une question s'impose alors: pourquoi les défunts ont-ils laissé si peu de traces, sachant que tous les monuments funéraires n'ont certainement pas été victimes de dégradations, de vandalisme ou de travaux d'aménagement effectués dans les églises ou dans les cimetières? Etaient-ils alors réalisés uniquement pour ceux qui en avaient les moyens?

Il nous paraît également intéressant de souligner que la pyramide des âges des Andlau indique un nombre important d'individus vivants au début du XVIe siècle. Ce pic de naissances - qui ne se retrouve pas chez toutes les familles nobles - peut rendre compte que le lignage se porte économiquement bien. En effet, un nombre important d'enfants divise d'autant un héritage, et donc les revenus de chacun, Les Andlau ont donc su ne pas trop partager leurs biens et préserver l'homogénéité de leur fortune. évitant en cela de devenir une famille insignifiante. De même. ils ont su assurer une continuité démographique qui leur a permis d'échapper à l'extinction.

Un autre point mérite d'être souligné: les Andlau sont dans la norme, ce sont des gens rangés. Ils ne se distinguent pas par des coups d'éclats, par de nombreux morts au combat ou par d'innombrables victoires lors de tournois. De plus, ils n'auraient participé qu'à une seule croisade (Nicomolis. 1396) et ils ne comptent aucun chevalier-brigand dans leurs rangs.

Etant donné des possessions et une descendance nombreuses, nous pouvons dire que les Andlau ne connaissent pas de crise interne à la fin du Moyen

Age et qu'ils ont su faire face à celles qui ont provoqué la perte de nombreux autres lignages.

Notes:

1) Thèse de Doctorat préparée sous la direction de Monsieur Francis Rapp et de Monsieur Georges Bischoff. Elle a été soutenue le 3 février 1998 devant l'Université des Sciences humaines de Strasbourg. Le jury, présidé par Monsieur Francis Rapp. était en outre composé de Messieurs Georges Bischoff, René Locattelli et Piene Pégeol.

2) P. Müller, Die Herren von Fleckenstein im Späten Mittelelter. Stuttgart, 1990.

3) Les Rathsamhausen, une famille de rang équivalent. n'en possèdent pas. Les Fleckenstein ou les Hattstatt, des lignages plus puissants, en possèdent chacun deux.

4) Si le château est un fief autrichien. le ban relève du chapitre de Bâle.

5) Le château de Valiff, par exemple, est partagé en 1550 par trois branches de la famille.

Œuvres Historiques Inédites, Andlau

Ph. And. Grandidier 1867

https://books.google.com/books?id=H4ciPIEK_PAC&pg=PA215&dq=nobles+d%27andlau+historiques+in%C3%A9dites&hl=en&sa=X&ved=0ahUK_Ewi7mLOKhpHUAhVHwWMKHwBxB24Q6AEIjAA#v=onepage&q=nobles%20d%27andlau%20historiques%20in%C3%A9dites&f=false

ANDLAU (ville D').

La ville d'Andlau doit son origine, ainsi que beaucoup d'autres villes , à l'abbaye du même nom. Elle n'était, dans son origine, qu'une vallée arrosée par la rivière d'Andlau, nommée Eleon, où il y avait une église en l'honneur du Saint-Sauveur, et où l'impératrice Richarde établit son abbaye dans un terrain provenant de la succession du comte Erchangier, son père: Ecclesia S. Salvatoris in loco , qui dicitur Eleon, constructa, dit l'empereur Charles-le-Gros, dans ses lettres de 880: *monasterium puellarum, quod dicitur Eleon, Rigarda dilectissima conjux in proprietate sua paterna a fundamento construit, dit le même prince, dans son diplôme de 884: monasterium puellare Eleon vocatum , quod Rickarda a fundamento super fluvium Andeloha construi fecerat, dit le roi Louis-l'Enfant, dans ses lettres expédiées vers l'an 900.*

Le lieu d'Andlau, avec ses appartenances , fut une des principales donations que Charles-le-Gros fit, en 884, à l'abbaye d'Andlau , conjointement avec Richarde, son épouse, comme l'atteste cette dernière , dans ses statuts donnés vers l'an 892: *Sanior viens beatæmemorie Carolus ad altare et ecclesiam S. Salvatoris largitus est quendam locum Andaloia nominatum.*

Brigide, abbesse d'Andlau, obtint en 1004, de l'empereur, saint Henri, son frère, le droit d'établir et tenir, tous les mercredis de la semaine , un marché public , in ipsa villa monasterii, quod dicitur Antilaha, in pago Alsatia et d'y lever des péages et tailles sur toutes les marchandises qui y seraient portées ; Als. dipl., tom. 1, pag. 148. On lit dans les anciens statuts de l'abbaye, écrits vers l'an 1348: « *Kunig Karle und sant Richart satzent die rehte « daz... die Merket zu Andelahe sol fri sin und ane Zol, « und wer disen Merket suchet, der sol haben Friden ein « mile allumbe; » voyez sur ce marché, notre Histoire de l'abbaye d'Andlau.*

Andlau appartenait encore avec sa juridiction, au 14e siècle, à l'abbaye de ce nom, comme on le lit dans le livre Salique , écrit vers 1348 , où l'on trouve ces mots: « *Kunig Karle und saut Richart satzent die rehte daz ein « jegeliche Ebtissin sol haben Getwing und Ban zu Andelahe. » Les nobles d'Andlau , qui tirent aussi leur nom de l'abbaye, possédaient dès-lors en fief,*

de l'abbaye, l'office de schultheiss. L'abbesse Anne en investit, pour la première fois , en 1287, unser schultheisse Ambacht zu Andelo, und dez dar zu gehört, les trois frères Rodolphe, Henri et Eberhard d'Andlau, sous une rétribution annuelle de quatre livres monnoye de Strasbourg. Les nobles d'Andlau possèdent encore aujourd'hui ce fief. Ils furent aussi investis, en 1362, de l'abbaye, de tous les fiefs qu'ils possédaient à Andlau : die Herren von Andelahe sint man von den Gutern die su hant zu Andelahe, dit le registre féodal, écrit en cette année, ce qui prouve qu'ils n'avaient pas encore alors la seigneurie d'Andlau , qui sans cela aurait été spécifiée dans la qualité du fief. Ce n'est qu'en 1417, que nous trouvons Henri d'Andlau et ses cousins, investis par l'abbesse d'Andlau, d'Andlau et de sa vallée: *Andela, das Tal, mit Twinge und Banne, Wiltppen, und allen anderen Rehten , Nutzen , Gefellen , undt Zugehörungen, so do zu gehört, tels que ses ancêtres l'avaient tenu en fief du chapitre de ce nom. Les lettres d'investiture plus modernes, de 1471, 1575 et 1595, portent: la ville et la vallée, Andelo die Stat, und das Tal, mit Zwinge und Banne; celles de 1600 énoncent la haute et basse justice : Andlau die Statt, und das Thaï, hoch, undnidere Obrighkeit; celles de 1621 et les postérieures , y ajoutent les droits de péage: Statt und Thaï Ändlaw, und darin begriffne Mannschaft, und Leuthen sampt Zoll und Weg ungelts. Le fief, que les nobles d'Andlau relèvent aujourd'hui de l'abbaye , consiste dans la ville et vallée d'Andlau, dans le château de ce nom, avec tous les droits seigneuriaux de haute et basse justice. Il n'y a que l'enclos de l'abbaye, où l'abbesse est aujourd'hui seigneur.*

Andlau ne devint ville qu'en 1432, qu'il fut entouré de fossés, de remparts et d'un mur garni de neuf tours, dont huit subsistent encore en entier et servent aujourd'hui en partie de prison. Outre la ville , il y a un faubourg assez considérable, au milieu duquel coule la rivière d'Andlau, et qui est ce qu'on appelle proprement YAndlauer-Thal.

Lmris, fils aîné du roy de France, dauphin de Viennois, prit, en 1444, sous sa protection et sauvegarde, ses chers et bien amés Pierre d'Andelou, Jehan d'Andelou, Lazerhus et Ebrart d'Andelou , escuiers , ensemble leurs maisons , ville et forteresse d'Andelou et tous leurs appartenances avec les manans et habitans d'icelles; Als. dipl., tom. 2, pag. 375.

Il faut remarquer que l'advocatie d'Andlau était un fief impérial. L'empereur, Charles IV, permit en 1361, à Walther de Dick, le dernier de sa maison, de prendre en communauté de ce fief impérial, dervogdihe, des Gerichtes zu Andelow, mit Lut en , und den geczøegen die darzu gehuren, les deux frères, Rodolphe et Pierre d'Andlau et Henri, leur neveu ; Glafey, Anecd., num. 492, pag. 619; mais cela n'eut pas lieu, car à la mort de Walther de Dick, tué en 1386, à la fameuse bataille de Sempach, l'advocatie fut supprimée et réunie à l'abbaye.

L'empereur Frédéric confirma, en 1442, aux nobles d'Andlau, la gabelle de vin et le péage d'Andlau, pour pouvoir, des revenus qu'ils en retireraient, fortifier la ville d'Andlau; Alsat. illust., tom. 2, pag. 262.

Andlau est la patrie de Paul Hemmerlin, qui alla faire ses études à Paris, au collège de Bourgogne. C'est le même que Paulus Malleolus, Andeloensis, liberalium artium magister, collegium Burgundie Parisius incoleus, auquel Pierre Schott écrivit deux lettres, en 1480: Schotti Lucubratiunculæ, fol. 89 et 90. Il fut élu, en 1488, procureur de la nation allemande en l'université de Paris: vir correcte et emendatæ latinitatis super cæteros illius temporis magistros, dit du Boulay, in historia universitatis Parisiensis, tom. 5, pag. 910, qui rapporte les vers qu'il fit à l'entrée de sa procure. Magister Paulus Malleolus, Andelacensis archipresbyter, est témoin d'une charte de Cunégonde, abbesse d'Andlau, de 1516.

Il faut remarquer qu'il y avait autrefois, dans la vallée d'Andlau, des hommes propres appartenant à l'évêché de Strasbourg. L'évêque Berthold accorda, en 1346, des privilèges: die Lute in dem Tal zu Andelahe die uns zu hôrent, und die wir von dem frummen Ritter Her n Rudolf von Andelahe dere Eltem dem Witzedum mit hundert Marken silbers geloset hant.

Il y avait autrefois à Andlau, un château dont jouissaient les empereurs, en leur qualité d'avoués de l'abbaye. Ce château fut détruit en 1216, par Henri de Veringen, évêque de Strasbourg; Berleri, Chron. mss., fol. 83, et en 1246, par Henri de Staleck, également évêque de Strasbourg, qui s'était déclaré contre l'empereur Conrad IV; Kœnigslwvii Chron., cap. 4, pag. 244 et cap. 5, pag. 316. Il fut rétabli quelque temps après et accordé en fief par les empereurs, aux nobles d'Andlau. Ce château, dont on voit encore l'emplacement, fut ruiné, en 1633, par les Suédois.

"L'empereur Rodolphe accorda, en 1274: Henrico, Rudolfo et Eberhardo de Andela fidelibus suis dilectis.... castrum Andela in feodum, quod ab imperio feodali titulo obtinere debebant; Als. dipl., tom. 2, pag. 6. Cet empereur l'avait accordé à titre de fief impérial, comme faisant partie de l'advocatie d'Andlau. Mais cette advocatie ayant été réunie à l'abbaye, ce château devint également fief de l'abbaye. Il existe une sentence de la cour impériale, datée de Vienne, 19 octobre 1665, qui déclare que le château d'Andlau, avec ses appartenances, était fief de l'abbaye et non fief de l'empire.

Outre ce château, il y en avait un autre nommé HohAndlau, situé sur une montagne, entre les deux vallées d'Andlau et de Barr, qui fut bâti postérieurement par les nobles de ce nom. Ce dernier château existe encore aujourd'hui et M. Silbermann en a donné la gravure dans la Beschreibung von Hohenbnrg, pag. 106. Rodolphe d'Andlau, vice-dôme de l'évêché de

Strasbourg, offrit en 1344, sime Vesten in dem Tal zu Andelahe mit dem Vorhove, und allen zu gehœrden, à l'évêque Berthold, qui le lui rendit à titre de fief masculin. Mrs. d'Andlau continuèrent de le reprendre de l'évêché au même titre jusqu'en 1698, que l'abbaye en revendiqua le domaine direct. Ceux-là, pour éviter les suites d'une longue procédure, retirèrent, en 1700, ce château des mains de l'évêque et lui donnèrent en remplacement, sous le même titre de fief, la moitié du château voisin et de la forêt de Spesbourg, qui leur appartenait en propre.

M. Silbermann, pag. 106 et seq., donne une description détaillée de l'état actuel de ce château, qui est placé entre deux hautes tours. Il rapporte des faits qui prouvent qu'une de ces tours servait autrefois de prison et que cette* tour avait un caveau souterrain, où l'on enfermait ceux qu'on voulait y détenir pour la vie en captivité.

L'armée suédoise attaqua et prit ce château en 1633, au mois de mai: Chemniz, Schwed. Krieg in Teutschland, part. 2, pag. 127, mais elle ne le garda pas longtemps; il fut aussi pris, au mois de novembre 1678, par l'armée française, commandée par M. le maréchal de Créqui, qui en rasa une grande partie. Le reste des bâtiments, qui sont la plupart de 1528 et 1589, est aujourd'hui entretenu par Mrs. d'Andlau, qui y ont établi de temps en temps leurs forestiers.

ANDLAU (PAROISSE DES SS. FABIEN ET SÉBASTIEN).

Andlau est partagé depuis longtemps, et même dès le douzième siècle, en deux paroisses, dont la première est celle de Saint-Fabien et de Saint-Sébastien, dont l'église est située dans la ville, sous l'invocation des mêmes saints. Cette paroisse, desservie par un curé, forme un plébanat, ou vicariat perpétuel, dont l'abbesse, à laquelle ont été unis les revenus du rectorat, a le droit de patronage. Celle-ci est aussi décimatrice en grains et en vins de tout le ban dépendant de cette paroisse, qui forme près de huit cents âmes et de 600 communicants. Mrs. d'Andlau en sont seigneurs.

A deux lieues d'Andlau est une grande forêt, nommée Hohwald, dans laquelle il y a différentes habitations, dont sept familles catholiques font partie de la paroisse de Saint-Fabien.

Il paraît que la paroisse de Saint-Fabien dut son nom à l'église abbatiale, puisque la bulle du pape, saint Léon IX, de 1050, dit qu'il consacra, en 1049, le grand autel de cette église, en l'honneur de saint Fabien et de sainte Félicité, d'où ce pape la nomme: monasterium S. Fabiani, sancteque Felicitatis quod appellatur Helionis, nom que lui donne également Victor II, dans sa bulle de 1056.

Sigefridus presbyter (c'est-à-dire curé,) sanctorum Fabiani et Sebastiani, est nommé témoin d'une charte de l'abbesse Mathilde, de 1144; Alsat. dipl., tom. 1, pag. 231. Fridericus presbyter de S. Fabiano, signa, en 1172, celle de l'abbesse Hadvide; ibidem, pag. 260. Le même Fridericus plebanus S. Fabiani, souscrivit, en 1187, des lettres de Henri, évêque de Strasbourg; ibidem, pag. 289. Le Plebanus de sancto Fabiano, signa aussi une charte de l'abbesse Adelaïde, de 1214.

Plusieurs évêques accordèrent, en 1325, des indulgences aux deux églises paroissiales d'Andlau, qui sont nommées dans l'acte: Parochialis ecclesia S. Fabiani in Andelahe et altera in ea constructa.

Le Nécrologe de l'abbaye d'Andlau rappelle, sous l'an 1384, la mort de Henri de Hohenstein: canonicus ecclesie S. Ryckardis ac rector ecclesie S. Fabiani in Andelahe, et sous l'an 1420, celle de Henri d'Andlau, olim rector ecclesie S. Fabiani in Andelo.

Le rectorat, ou cure de Saint-Fabien, avait été réuni avec ses revenus à une prébende canoniale, possédée par un chanoine noble de la même abbaye. Il y resta attaché jusqu'en 1408, qu'il en fut séparé par l'évêque Guillaume. Celui-ci unit à la manse abbatiale: parochialem ecclesiam S. Fabiani, quæ cum suis juribus et pertinentiis prebendæ canonicali, quam in monasterio secularis collegiate in Andelahe Henricus de Andela obtinet et ab antiquo fuit et est annexa, et quæ cum dicta prebenda de jure patronatus dicti monasterii fore, nec non ad nominationem capituli et presentationem abbatissæ ipsius monasterii pertinere dinoscitur.... reservam portionem congruam pro vicario perpetuo in dicta parochiali ecclesia ad presentationem abbatissæ per loci archidiaconum instituendo. Cette incorporation fut confirmée, en 1419, par le pape Martin V.

Jacques, évêque d'Ascalon, de l'ordre de Saint-Dominique, suffragant de Strasbourg, consacra, le 29 septembre 1457: chorum in Andelo cum altari ecclesie parochialis in honore gloriose virginis Marie et beatorum martyrum Fabiani et Sebastiani.

L'église de Saint-Fabien fut brûlée en 1622, par l'armée du comte de Mansfeld. Elle fut rebâtie en 1658, par l'abbesse Marie-Béatrice d'Eptingen.

Andiau (paroisse De Saint-André.)

La paroisse de Saint-André, d'Andlau, quoique située d'environ 500 pas hors d'Andlau, est néanmoins la paroisse de la plus grande partie de la ville et du village voisin d'Eichhoffen, qui en est éloigné d'une petite demi-lieue. Elle est composée de 791 communicants et d'environ 1100 âmes. Le seigneur de cette paroisse est, pour Andlau, Mrs. d'Andlau et pour Eichhoffen,

l'évêque de Strasbourg. L'abbesse, qui est patronne de la cure, est décimatrice dans les deux endroits.

L'église paroissiale de Saint-André est fort ancienne. L'impératrice Richarde compte ecclesiam sancti Andree, dans le nombre des donations qu'elle fit, en 884, au monastère d'Etival, soumis alors à l'abbaye d'Andlau; Benoit, Histoire de Tout, preuves, pag. 7. L'empereur, Othon confirma en 962, ecclesiam S. Andree et in hac ecclesia jus patronatus, au même monastère d'Etival; Als. dipl. tom. 1, pag. H8. L'empereur, Henri V, en 1114 et le pape, Innocent II, en H40, comptent: ecclesiam S. Andree apud Andlau cum omni decimatione, dans le nombre des possessions du monastère d'Etival; Hugo, in Annal, ord. præmonstrat., tom. 2, prob. col. 539 et 540.

Peu d'années après, les dîmes de l'église de Saint-André, ainsi que le droit de patronage, appartenaient à l'abbaye d'Andlau, qui donnait en compensation à Etival, une redevance annuelle de quinze mesures de vin, quindecim mensuras vini, quas habetis pro censu ecclesie S. Andree Andelacensis, comme s'expriment le pape Eugène III, en 1147, apud Hugo, pag. 543, et l'empereur Frédéric Ier, en H80SAls. dipl., tom. 1, pag. 483. L'abbesse, Sophie d'Andlau, ayant refusé au XV^e siècle, de continuer cette redevance, Dominique de Midrevaux, abbé d'Etival, en porta ses plaintes aux pères du concile de Bâle. Ceux-ci déléguèrent le prévôt de Saint-Dié, pour juger le différend en leur nom. L'abbesse comparut devant le commissaire en 1437, pour demander un accord. Valentin, abbé de Senones, fut alors nommé arbitre; par l'accord passé le 19 octobre de la même année, l'abbesse d'Andlau promit le paiement annuel de quinze mesures: quindecim hamas vini rubei boni et suffcientis. Cette redevance fut annulée par un nouvel accord passé, en 1H85, entre les deux parties.

Venerabilis domina Catharina abbatissa monasterii in Andelahe patrona et Fridericus de Eppfiche rector ecclesie S. Andree, sont rappelés, dans un acte des habitants de Bernardsweiler, de 1367.

L'évêque Guillaume unit et incorpora, en 1408, à la manse abbatiale: parochialem ecclesiam S. Andree vallis Andelahe, que de jure patronatus secularis ecclesie collegiate in Andelahe fore dinoscitur, am omnibus et singulis juribus decimis et redditibus.... reservam portionem congruam pro vicario perpetuo in dicta parochiali ecclesia ad presentationem abbatissæ per loci archidiaconum instituendo. Cette union fut confirmée, en 1415, par le cardinal Pierre, nonce du Saint-Siège en Allemagne.

Il y avait autrefois, et avant le luthéranisme, dans l'église paroissiale de Saint-André, outre le rectorat ou vicariat perpétuel, quatre autres bénéfices, aujourd'hui éteints, nommés: le plébanat, le vice-plébanat, le primissariat et la chapellenie de l'autel de Saint-Nicolas.

Sous la paroisse de Saint-André se trouvaient aussi deux chapelles, l'une de la Sainte-Trinité, sur la montagne de Castelberg, et l'autre de Saint-Michel, sur celle de Saint-Michel, qui étaient les titres des deux autres chapellenies, également supprimées. Fridericus capellanus monasterii S. Ricardis in Andelah, Luodewicus capellanus S. Michælis, Wrenherus capellanus de Castelberc , sont nommés témoins d'une charte de l'abbesse Adelaïde, de 1214. On ignore où était la chapelle de Saint-Michel, près de laquelle demeuraient des recluses, ainsi que près de l'église de Saint-André. La chapelle du Castelberg fut bâtie par un solitaire, nommé Godefroi, et dédiée, le 2 mai 1064, par Sigefroi, archevêque de Mayence. On en voit encore les ruines sur le sommet de la montagne , qui porte le même nom et qui est le canton qui produit le meilleur vin du ban.

Le château de Hoh-Andlau et celui de Landsberg, sont de la paroisse de Saint-André. Il y avait autrefois dans l'un et l'autre château, une chapelle, titre d'une chapellenie.

Andlau (hôpital D').

On voit hors d'Andlau, et sous la paroisse de Saint-André, les ruines de l'ancien hôpital, qu'on croit avoir été fondé très-anciennement, partie par les seigneurs , partie par les dons et charités des fidèles. Les revenus de cet hôpital, qui peuvent monter à près de mille francs, sont aujourd'hui administrés par le bailli d'Andlau et le curé de Saint-André , pour le soulagement des pauvres et des malades. Il y avait dans cet hôpital une chapelle sous l'invocation de sainte Barbe, qui est également détruite. Ce fut dans la chapelle de cet hôpital que les nobles d'Andlau introduisirent le culte protestant, le onze d'octobre 1570, et y nommèrent pour ministre Gaspar Weissman, diacre de la cathédrale de Strasbourg. Celui-ci y prêcha publiquement, au mois de mai 1571; mais Marie-Madeleine de Rebstock, abbesse d'Andlau, en porta ses plaintes à l'empereur Rodolphe. Celui-ci adressa, en 1596, à Frédéric, comte de Furstemberg, qui exerçait en son nom la place de landvogt d'Alsace , un mandat avec injonction de proscrire à Andlau , l'exercice du luthéranisme et avec commandement, aux nobles d'Andlau, d'en retirer le ministre, sous peine d'être privés de leur fief. Le mandat impérial fut exécuté en 1597, etc.; voyez mon Histoire sur l'abbaye d'Andlau. Les luthériens qui restèrent à Andlau , continuèrent d'exercer leur culte dans l'église de Mittelbergheim , jusqu'au 30 novembre 1600, qu'en vertu d'un nouveau mandat impérial, ils furent obligés de quitter cette ville , avec injonction, aux nobles d'Andlau, de recevoir le calendrier Grégorien et de n'admettre dans la ville , d'autres habitants que ceux qui professaient la religion catholique.

Il y avait dans la chapelle de l'hôpital, outre la chapellenie de Sainte-Barbe, aujourd'hui éteinte, un autre bénéfice , fondé sous le titre de Saint-Lazare , dont les nobles d'Andlau sont patrons et qui a été uni à celui de Saint-Jean-Baptiste , dans l'église abbatiale.

Andlau (abbaye D').

L'abbaye d'Andlau est située au pied des Vosges, dans une petite ville à laquelle elle donna son nom, à sept lieues au-dessus de Strasbourg et à trois de Schlestadt. Attenante à la ville d'Andlau , elle en est séparée tant par un mur, que par les bâtiments qui dépendent de l'enclos. L'abbesse est seigneur de l'abbaye et de tout l'enclos; la ville appartient à Mrs. d'Andlau, qui la tiennent en fief de la même abbaye.

Cette abbaye, fondée en 879 ou 880, par l'impératrice, sainte Richarde, épouse de Charles-le-Gros, tire son nom d'Andelaha , qu'elle portait dès l'an 886, de la rivière d'Andlau , qui n'en est éloignée que de dix pas et qui prend sa source à deux lieues au-dessus. Le lieu s'appelait auparavant Eleon et les ancêtres de Richarde y avaient fait bâtir une église en l'honneur du Saint-Sauveur.

Voyez nos cahiers sur l'Histoire de l'abbaye d'Andlau.

La première église abbatiale d'Andlau , fut celle que l'impératrice Richarde fit bâtir en l'honneur du Saint Sauveur et des apôtres saint Pierre et saint Paul. De là, l'abbesse Mathilde se nomme: abbatissa Eleonis monasterii beati Petri in Andelaha , dans une charte de 1144. Elle fut rebâtie, vers le milieu du onzième siècle, par l'abbesse Mathilde , sœur de l'empereur Conrad-le-Salique. Elle n'était pas encore entièrement achevée, lorsque saint Léon IX, son cousin, vint la voir en 1049. Ce pape bénit et dédia, le 10 novembre, la nouvelle église, dont il consacra le grand autel en l'honneur de saint Fabien et de sainte Félicité.

Cette église fut brûlée vers l'an 1160, sous l'abbesse Hazigue, qui la fit rebâtir entièrement. Cette dernière église est la même qui subsista jusqu'à la fin du siècle dernier, ayant été successivement augmentée et réparée, tant au quinzième , après la guerre des Armagnacs , par l'abbesse Sophie d'Andlau, qu'au milieu du dix-septième, après celle des Suédois, par l'abbesse Jeanne-Sabine d'Offembourg. Il ne reste plus de cette ancienne église que le grand portail d'entrée, qui fut adapté à la nouvelle, lorsque cette dernière fut constmte. Les figures et les sculptures qui décorent ce portail, ainsi que la statue de l'ours, qui se trouve à la porte de l'église, au-dessous du bénitier, décèlent le goût du douzième siècle.

L'ancienne église d'Andlau fut entièrement démolie en 1697 et remplacée par la nouvelle , par les soins de l'abbesse , Marie-Cunégonde de Beroldingen , qui la fit construire à neuf. Celle-ci est grande, belle et bâtie en forme de croix. La première pierre fut posée le 26 avril 1698 et l'édifice fut achevé en 1703, sous l'abbesse Marie-Cléopé de Flachsland, qui lui avait succédé en 1700. Cette dernière fit bâtir la tour en 1704 et fit faire toutes les décorations intérieures de l'église. Elle n'a pas encore été consacrée.

On monte de la nef au chœur par plusieurs degrés. Au milieu est le grand-autel, où est conservé le Saint-Sacrement , devant lequel sont agenouillés deux anges. C'est sur cet autel que se chantent les grandes messes. Le maître-autel, dès le temps de la fondation de l'abbaye, a été dédié au Saint-Sauveur. Suivant la visite apostolique de 1752, confirmée, en 1755, par la bulle du pape, Benoît XIV, Statuto XII, aucun prêtre ne peut y chanter la grande messe sans la permission de l'abbesse.

L'ancien grand autel., au-dessus duquel était une belle couronne, soutenue par quatre colonnes d'albâtre, fut fait par l'abbesse, Marie-Cléopé de Flachslanden. Il fut remplacé, en 1782, par celui de marbre, qu'on y voit aujourd'hui et que l'abbesse, Marie-Anne-Sophie Truchsess de Rheinfelden , fit élever sur les dessins du sieur Pertois, de Strasbourg.

Derrière le grand autel est l'autel de Sainte-Croix, qu'on nommait autrefois altare S. Crucis sub ambone. Au-dessus de cet autel sont les deux statues des apôtres, saints Pierre et Paul, patrons de l'église. On lit dans un acte de 1364: altare constructum in choro monasterii de Andelaha ad honorem Petri et Pauli. Derrière cet autel, entre lui et la muraille de l'église, est une chasse ou sarcophage de pierre , élevé de terre presque de la hauteur d'un homme, soutenu de quatre colonnes. Ce sarcophage, qui paraît être du quatorzième ou treizième siècle. est orné aux deux côtés de quatre figures relevées en bosse, qui sont du même temps et qui forment autant de traits de la vie de sainte Richarde. C'est dans cette chasse que sont les reliques de sainte Richarde , morte le 18 septembre 893 ou 894 , et dont le corps fut levé de terre en 1049, par le pape saint Léon, pour l'exposer à la vénération des fidèles. Devant ce sarcophage, est une peinture moderne , qui ne remonte pas au-delà de la fin du siècle dernier, avec cette inscription également moderne: «sancta « Richardis Augusta cum Carolo Crasso conjugue fundat « ecclesiam Andelacensem, calumniam passa, fidem flam« mis probat integram, Carolo libera , Christo sociatur « virgo, corpus hoc loco conditum Andeloa servat. » Cette peinture représente sainte Richarde marchant sur des brasiers ardents.

Entre le grand-autel et celui de Sainte-Croix, se trouvent, des deux côtés, les stalles ou le chœur des prêtres.

Du côté de l'épître, sont les petites orgues, dont on se sert aux jours ouvriers, et du côté de l'évangile, la sacristie. L'office y était autrefois célébré par quatre chanoines , qui faisaient les mêmes preuves de noblesse que les chanoinesses, qui formaient un seul chapitre avec elles et qui élisaient l'abbesse, ainsi qu'elles , et par huit à neuf prêtres bénéficiers. Le rectorat et les revenus de la cure de Saint-Fabien d'Andlau, le rectorat et les revenus de celle de Bliensweiler, les revenus de la chapelle fondée sur la montagne de Castelberg et de la chapelle établie sur celle de Saint-Michel, formaient autrefois les prébendes des quatre chanoines nobles qui, suivant leurs statuts renouvelés en 1499, devaient, pour l'office divin, se conformer en tout au rit observé dans le grand-chœur de la cathédrale de Strasbourg , et porter des aumusses grises, telles qu'en portaient les membres dudit grand-chœur. Les bénéficiers, qui en avaient faites de peaux d'agneaux noirs, avaient pour titre de leurs chapellenies: 1° l'autel de Sainte-Richarde , dans le cloître; 2° celui de Sainte-Croix , sur l'ambon; 3° celui de Sainte-Catherine et de Sainte-Marie-Madeleine; 4° celui de la Sainte-Vierge in crypta; 5° celui des saints Jean-Baptiste et Evangéliste; 6° l'autel de Saint-Arbogaste; 7° celui de Saint-Martin; 8° celui de Saint Jacques-le-Majeur et 9° celui de Sainte-Marguerite. Ces chanoines et ces bénéficiers n'existent plus depuis le seizième siècle. Le recteur de l'abbaye, qui réside dans l'enclos , les deux curés des deux paroisses de la ville d'Andlau, et le prêtre chapelain qui demeure aussi à l'abbaye , disent aujourd'hui les messes , acquittent les anniversaires et font les offices dans l'église abbatiale, du chœur de laquelle ils perçoivent différentes rétributions.'

Ces quatre prêtres y font leur semaine alternativement, statut X de la visite de 1752; mais c'est le recteur qui chante la grand'messe les dimanches et fêtes , statut XI. Outre la grand'messe , il y a tous les jours une première messe , à laquelle assistent aussi les chanoinesses, statut XIV. La première messe se dit à sept heures du matin les dimanches et fêtes, et à huit, les jours ouvriers. Elle est suivie des Petites-Heures, chantées par les chanoinesses , statut XLI. Les matines se disent par elles la veille eu communauté. La grand'messe est à neuf heures. Les vêpres, suivies des complies, sont à trois heures après-midi. Les jours ouvriers, elles sont chantées par les chanoinesses , les jours de dimanche et de fête par les prêtres desservants. Les damés , quand ceux-ci chantent la grand-messe et les vêpres, y assistent dans leur chœur supérieur, sans chanter avec eux , comme le prescrit le statut VI, donné en 1434 par le cardinal Julien, légat du Saint-Siège. Elles ne descendent dans le chœur inférieur qu'aux grand'messes des grandes solennités, où elles ont des bancs particuliers placés dans l'avant-chœur, à l'exception de l'abbesse , qui a alors son trône placé du côté de l'épître, vis-à-vis le trône des prêtres célébrants, qui se trouve du côté de l'évangile. Elles ont alors sur leur habillement un long

manteau noir, à grande queue traînante , garni par devant d'hermine , et surmonté d'une espèce de camail garni de la même fourrure.

En ces jours, l'abbesse et les chanoinesses vont à l'offrande, et, suivant le statut XV de la visite de 1752 , le diacre les encense, l'abbesse trois fois, les capitulaires deux fois et les domi ciliaires une fois. Il leur porte aussi le baiser de paix. Tous les jours, elles descendent aussi dans la chapelle de la Sainte-Vierge, pour y prier, à cinq heures et demie, le rosaire, suivant le statut XLI de la même visite. La direction du chœur et de l'office divin, suivant le statut XXXIII, compète à la seule abbesse, et en son absence, au chapitre. Le statut LX de la même visite, ordonne au recteur de reconnaître et respecter l'autorité et la juridiction de l'abbesse. Ce recteur, qui est à sa collation, exerce les fonctions curiales dans l'abbaye , ainsi que dans l'enclos. Il ne reçoit point ses pouvoirs de l'évêque de Strasbourg, mais il les tient immédiatement du Saint-Siège. Tout prêtre approuvé dans les diocèses de Strasbourg et de Bâle, peut, suivant le statut XXVI, entendre les confessions de l'abbaye , avec la permission de l'abbesse; quemadmodum, dit-il, memorate snmmorum pontificum bulle cuilibet abbatissæ pro tempore existenti planam ecclesiæ suæ jurisdictionem conferunt. L'abbesse Adelaïde établit, en 1214, une confraternité entre son abbaye et celle de Baumgarten, dont les religieux Bernardins devaient entendre les confessions de l'abbesse et des chanoinesses. Depuis l'abbesse Jeanne-Sabine d'Offenbourg, élue en 1647, ce sont les capucins d'Oberehnheim qui sont les confesseurs ordinaires de l'abbaye. Les chanoinesses , suivant les statuts de 1434, doivent s'approcher tous les mois, et aux grandes fêtes, des sacrements de pénitence et d'Eucharistie.

Au-dessus du chœur, dont nous venons de parler, est le double chœur supérieur, où les chanoinesses chantent l'office divin. L'un , qui est du côté de l'épître, avec un autel sous l'invocation de Sainte-Richarde, a un fourneau et forme le chœur d'hiver. L'autre, qui est du côté de l'évangile , est le chœur d'été et a un autel dédié à saint Jean Népomucène.

Dans l'avant-chœur, au-dessus des escaliers, sont les épitaphes des deux abbesses. La première épitaphe , du côté de l'évangile, est celle de Marie-Sophie d'Andlau, née en 1678 , fille de François-Jacques d'Andlau et de MarieHélène de Zorn de Boulach , élue le 15 décembre 1708, bénie le 18 août suivant, et morte le 20 septembre 1755; la voici:

D. O. M. HIC JACET REVERENDISSIMA ET
ILLUSTRISSIMA D. D. MARIA SOPHIA, EX
ANTIQUISSIMA ET ILLUSTRISIMA FAMILIA AB
ANDLAU, ANTISTES ET PRINCEPS HUIUS ABBATIE,
ELECTA AN. M.DCC.VIII PEH XLVII ANNOS
VIRTUTIBUS AC MERITIS EIDEM PR^LUCENS ,

PIE IN DOMINO OBIIT AN. M.DCC LV. JETATIS
LXXVII. R. I. P.

La seconde épitaphe est celle de sa successeur, MarieBéatrice-Eusébie de Breiten-Landenberg , née le 10 mai 1697, élue coadjutrice le 4 décembre 1749, bénie le 6 août 1750 et morte le 7 octobre 1774. C'est elle qui fit bâtir l'abbatiale et les deux hôtels que l'abbaye a à Strasbourg et à Schlestadt.

Son épitaphe est conçue en ces termes:

D. O. M. HIC JACET REVERENDISSIMA ET ILLUSTRISIMA
DOMINA, DOMINA MARIA BEATRIX EUSEBIA
DE BREITENLANDENBERG, S. R. I. PRINCEPS ,
HUIUS COLLEGII ANTISTES , DOMINA HUGONIS
CURIE , QUÆ MAXIMIS CMULATA MERITIS
OB PRÆEDIFICATAS CAPITULI .«DES, CONDECORATUM
TEMPLUM , ALIAQUE PR^CLARE GESTA
IMMORTALEM SIBI GLORIAM ACQUISIVIT.
OBIIT VII OCTOBRIS AN. DOM. M.DCC.LXXIV
-ETATIS LXXVIII, REGIMINIS XIX. R. I. P.

Au bas de l'escalier, entre la nef et le chœur, sont aussi les épitaphes des deux abbesses qui bâtirent l'église. L'une, du côté de l'évangile, est celle de Marie-Cunégonde de Beroldingen , née en 1626 , élue abbesse le 25 juillet 1666 et morte le 4 août 1700.

HOCCE MARIA LOCO CUNEGUNDIS STIRPE BÀRONUM
BEROLDINGORUM CONTUMULATA JACET.
HÏEC FUIT ANDLAVI^ PRINCEPS ANTISTITA , QALEM
HUXOVILLA SUAM NOVERAT ET DOMINAM.
HËË QUANTO ZELO, QUANTA VIRTUTE DECORA,
QUANTO CONSILIO VITA PERACTA PROBAT.
FUNDITUS BAS SACRAS .EDES EREXIT AD USQUE
ARCUS: IN CUNCTIS PROVIDA MATER EHAT.
TER BIS QUINQUE ANNIS QUATUOR BIS QUINQUE DIEBUS
REGNAVIT, VERE FIDA PARENS OBHT.
IV AUGUSTI M.DCC IETATIS LXXIV.

ECCE MARIA, CUI CLEOPHE DE NOMINE FLAXLAND
SUCCESSIT, SIMILI NOBILITATE DECUS.
VIRTUTUM ELOGIIS, CUI NEC SPLENDORIBUS IMPAR
INCEPTUM FELIX IPSA PEREGIT OPUS.
TEMPLI HUIUS TURRIM , PARTES HÏEC INTUS ET EXTRA
EXTRUXIT, MIDIS EXTULIT ILLA MODIS.
IPSA BÏEC, QVM SPECTAS, POSUIT MONUMENTA PRIORI

NON MINOR ANTISTES , FORTIS AMORE COMES.
TU BENE DUM VIVIS , VIVIS TER FAUSTA PRECARE
AC PRO NON VIVIS S^EPIUS ADDE PRECES.

Cette dernière, nommée Marie-Cléopé de Flachslanden, née en 1644, élue le 28 septembre 1700, morte le 18 septembre 1708 , a son épitaphe du côté de l'épître , en ces mots:

D. O. M.
HICCE MARIA JACET CLEOPHE DE STEMMATE FLAXLAND
ANTISTES PRINCEPS ANDLAVI.EQUE DECUS.
UNDECIMUS CLEMENS HANC CONFIRMAVIT, ETMPSE
REX SUA MAJORUM JURA TUETUR EI.
HJEC TEMPLI TURRIM, SUMMAM CONSTRUXIT ET ARAM
INGENTI CURA GRANDE PEREGIT OPUS.
CERTAVIT VIRTUS: MIRUM CERTAVIT IN ILLA
HINC ORIS GRAVITAS, HINC PROBITATIS AMOR.
PR^FUIT OCTO ANNIS PIA , PRUDENS, PROVIDA, FORTIS
PASTA SACRIS ANIMAM REDDIDIT INDE DEO.
AN. M.DCCC.VIII. XVIII SEPTEMBRIS
AETATIS LXIV, MENSIBUS V, DIEBUS XVIII.

La nef est grande et vaste, ayant deux collatéraux, audessus desquels sont deux galeries supérieures et couvertes, par lesquelles on entre de l'abbatiale dans les deux chœurs supérieurs des chanoinesses. Dans le fond de la nef, entre ces deux galeries , est la grande orgue. La chaire en bois est du côté de l'évangile. Près de la chaire et au milieu de la nef, est le caveau des abbesses et plus loin celui des chanoinesses. Dans ce caveau furent enterrées les chanoinesses suivantes:

Marie-Richarde Blaarer de Wartensée , f le 3 mars 1699, à l'âge de 25 ans. Son épitaphe est dans le collatéral droit.

Marie-Amélie de Neuenstein, f le 19 juin 1699.

Wilhelmine-Marie -Madeleine de Beroldingen , f le 10 août 1701, à l'âge de 16 ans. Son épitaphe se trouve dans le collatéral du côté de l'épître , près de la chapelle de Sainte-Richarde.

Eléonore - Christine de Rathsamhausen - Stein , -j- le 10 octobre 1702.

Marie-Odile d'Ostein, custode, f le 3 décembre 1706, à l'âge de 58 ans. Son épitaphe se trouve dans le même collatéral, de l'autre côté de la chapelle de Sainte-Richarde.

Marie-Cunégonde-Catherine de Reinach , f le 15 septembre 1714. .

Jeanne-Hélène de Ligers, custode , f le 31 décembre 1714, à l'âge de 72 ans. Son épitaphe est dans la chapelle de la Sainte-Vierge.

Françoise-Marie-Barbe de Beroldingen, f le 15 janvier 1723, à l'âge de 64 ans. Son épitaphe est dans le collatéral droit.

Marie-Françoise de Wessenberg , f le 6 mars 1724, âgée de 64 ans. Son épitaphe est dans la chapelle de la Sainte-Vierge.

Marie-Hélène Coldt de Lampedingen , f le 7 octobre 1725, à l'âge de 84 ans.

Marie-Eléonore de Wessenberg , f le 29 août 1728, âgée de 86 ans. Son épitaphe est dans le collatéral droit.

Marie-Concorde de Reinach, f le 17 février 1732.

Marie-Anne-Sophie de Berckheim, f le 19 février 1732.

Marie-Claire de Wessenberg, custode, f le 16 décembre 1741.

Marie-Antoinette-Eve-Sophie Reich de Reichenstein, f le 29 janvier 1753.

Marie-Jeanne-Joséphine de Montjoye, f le 24 septembre 1754.

Marie-Charlotte-Notburge de Bodman, f le 17 janvier 1757.

Marie-Françoise de Wangen, f le 10 mai 1766.

Au-dessous du chœur est une chapelle souterraine, dédiée à Notre-Dame, sous le titre de B. M. V. in Crypta, soutenue par dix colonnes de pierre de taille, où il y a un autel dédié à la Sainte-Vierge, où l'on dit la messe tous les samedis et aux quatre grandes fêtes de Notre-Dame. Cette chapelle passe pour avoir été l'église primitive , ou du moins le premier chœur de l'abbaye. Les stalles sont celles de l'ancienne église et paraissent être du milieu ou de la fin du XV^e siècle. On y voit aussi la petite fosse ou le creux, qu'on prétend avoir été fait par un ours, lorsque sainte Richarde fonda l'abbaye.

Il y a dans la nef deux grandes chapelles. Dans celle de la Sainte-Vierge , qui est du côté de l'épître , sont deux autels. L'un est celui de Îsotre-Dame, sur lequel l'abbesse Jeanne-Sabine d'Offenbourg établit, en 1652, la confrairie du Saint-Rosaire. Cette abbesse, morte le 19 août 1656, et Marie-Béatrice d'Eptingen , qui décéda le 21 juillet 1666 , furent enterrées devant cet autel: mais leurs épitaphes ont été dispersées , lors de la construction de

la nouvelle église. L'autre autel est celui de Saint-Anne , an bas duquel est représentée la mort de saint FrançoisXavier. Dans cet autel et dans cette chapelle, se voyent les anciennes tombes des abbeses Cunégonde de CrandGeroldseck, morte le 30 janvier 1333, de Sophie d'Andlau, morte le 13 juillet 1444, de Suzanne d'Eptingen, morte le 7 avril 1479, de Barbe de Knoblauch, morte le 2 octobre 1493, et de Cunégonde de Reinach, morte le 15 décembre 1537. Ces tombes furent transférées du chœur de l'ancienne église dans cette chapelle , lors de la construction de la nouvelle. Mais les inscriptions de la plupart sont effacées et nous n'avons pu en déchiffrer que celles-ci:

ANNO DOMINI M.CCC.XXXIII. III KAL. FEIiHUARII, OMIT
VE.NEHARIUS KUNIGUNDIS DE GEROLTZECKE, ABBATISSA
HTJUS MONASTKR11.

AN. DOM. M.CCCC.XLIII1, III IDUS JIM.II , OBIIT VENERABILIS
SOPHIA DE ANDELO HI'JUS MONASTEHII ABBATISSA . EJUSQUE
UEO HEPAHATRIX, ET DOMINA SUSANNA DE EPTINGEN
ABBATISSA AN. DOM. M.CCCC.LXXVIUI. VII IDUS APRILIS.

La chapelle du côté de l'évangile a aussi deux autels. Le premier est sous l'invocation de saint Antoine de Padoue. Sons cet autel, sont des reliques de saint Lazare, consistant en la moitié de son chef, avec quelques autres ossements conservés dans une espèce de chasse ou statue d'argent. On prétend que sainte Richarde obtint ces reliques de l'empereur ^rec Léon VI. Le second autel est celui de Saint-Jean-Baptiste , sous le titre de sa décollation. Ce dernier autel est entretenu aux frais de Mrs. d'Andlau , qui y ont droit de sépulture pour y avoir fondé un bénéfice simple. Le titulaire de ce bénéfice est chargé d'y dire ou faire dire une messe par semaine. Feu l'abbé Joseph-Louis d'Andlau, ancien chanoine de Haselach, y a fondé deux autres messes par semaine, à acquitter par le même titulaire. On trouve dans cette chapelle plusieurs épitaphes, dont les plus remarquables sont les deux suivantes:

AN. DOM. M.CCCCC.XIIII VF DEN X. TAG AL'GUSTI STARB DER
EDEL FRANTZ WILHELM VON HICHENSTEIN.

AN. DOM. M.CCCCC.XIX UF SA>T NICLAUS TAG, STARB DBR
EDEL CND SĪRENG HERR HARTMAN VON ANDLAO RITTER.

Il y a encore dans le collatéral, du côté de l'épître, une petite chapelle, rebâtie en \ 704 , avec un autel en l'honneur de sainte Richarde. Dans cette chapelle se voit la première tombe en pierre de sainte Richarde, où se trouvent empreintes les marques de son corps.

Près de cette chapelle et dans le même collatéral, est l'épitaphe de Marie-Madeleine de Rebstock , qui fut élue abbesse le 6 avril 1573 , à la place de Cordule de Krotzingen, qui rétablit les édifices de l'abbaye et qui mourut à Honcourt, le 30 décembre 1609, d'où elle fut transférée à Andlau , pour être enterrée à côté de sa prédécessrice. Cette abbesse, dont le portrait se voit dans la salle capitulaire, est représentée sur son mausolée, agenouillée devant un crucifix , habillée en noir, avec un manteau noir, doublé d'hermine et avec une coiffure semblable à celle des femmes allemandes du commencement du xvne siècle. Son épitaphe est conçue en ces termes:

MARIA MAGDALENA HEBSTOCKIN , VON
PAPBSTSTUL, UND RÔMISCHEN KEISERLISCHEN
HOFF CONFIRMIRTE ABBATISSIN DER
FUHSTLICIIIE FREY-WELTLICHE STIFFT ANDLAW,
NACH DEM SIE UFF XXXVI JAHRLANG
LÔBLICHE REGIRT, UND DAS STIFFT SO
WOHL AUCH DIE CATHOLISCHII RELIGION
EIFRIG REPARIRT, UND WIDER UFGEBRACHT,
IST SY DEN XXX. DECEMBRIS ANNO M.HC.IX
IN GOTT SELIGLICH VEHSCHTDEN, UND
IHR LEICHNAM ZU WEÏLAND FRAW
CORDULA VON KROTZINGE.N AUCH
GEWESTER ABBT1SSIN BEGREBNUSS
GICLEGT WURDEN, DENEN DER ALMECHTICHTIG
GNADIC UND BARMHERTZIG SEIN
WÛLLE. AMEN.

Plus loin et à l'entrée de la chapelle de Notre-Dame, est l'épitaphe de la dernière abbesse « Marie-Madeleine de Flachslanden, née en 1719, fille de Jean-Henri-ChrétienAntoine de Flachslanden et de Marie-Anne Zu-Rhein, élue coadjutrice le 5 novembre 1770, bénie le 6 octobre 1771, installée abbesse le 4 novembre 1774 et morte le 11 mars 1781. Elle est conçue ainsi:

D. O. M.
HIC JACET REVERENDISSIMA ET ILLUSTR1SSIMA
DOMINA DOMINA MARIA MAGDALENA DE
FLACHSLANDEN, S. R. I. PRINCEPS, HUIJUS ABBATIE
ANTISTES, DOMINA HUGOMS CURI.K, VIRTUTI SIMILLIMA
ET MATER PAUPERUM , ETIAM POST MORTEM PRODIGA ,
QU.t INXATA SUA LEMTATE ALIISQUE PR/ECLARIS
ANIMI DOTIBUS OMNIUM CORDA HOMINUM
SIBI DEVICIT, CUJUS PROINDE MEMORIA
SUMMA OMNIUM LAUDE AC VENERATIONS
DIGNA IN BENEDICTIONE FLOREBIT. OBIIT XI MARTII
AN. DOM. M.DCC.LXXXI. /ETATIS SU.E LXII.

REGIMINIS SUI VII. R. I. P.

Les bâtiments de l'abbaye forment deux corps de logis. L'ancien est l'ouvrage de l'abbesse Marie-Madeleine de Rebstock, qui le commença dès 1573, la première année de son gouvernement, et dont on voit les armoiries à plusieurs pierres. Il fut achevé en 1583, comme le prouve une inscription allemande, placée dans la cour, au-dessus de la porte de l'escalier. La salle à manger et les appartements des étrangers, sont dans l'ancien corps de logis.

Le nouveau, composé des appartements de l'abbesse et de ceux des chanoinesses, fut bâti par l'abbesse Marie-Béatrice de Landenberg, qui fit aussi construire la salle du chapitre. Cette salle est à côté des appartements de l'abbesse et terminée par une chapelle domestique, où est l'autel de la Conception.

L'on voit dans la salle capitulaire, les portraits des abbesses: 1° Marie-Madeleine de Rebstock, 2° Marie-Béatrice d'Eptingen, 3° Marie-Cunégonde de Beroldingen, 4° Marie-Cléopé de Flachslanzen, 5° Marie-Sophie d'Andlau, 6° Marie-Béatrice-Eusébie de Breiten-Landenberg, 7° Marie-Madeleine de Flachslanzen et 8° Marie-Anne-Sophie Truchsess de Rheinfelden, née le 3 juillet 1720, élue abbesse le 24 juin 1781, bénie et installée le 5 novembre.

A Andlau, dans l'église abbatiale, en la chapelle des Andlau, est l'épithaphe suivante:

RUDOLPHO MENGANOLPHO FAMILIJI ANDLAVIENSE, QUE
UNA EST EX QUATUOR EQUESTRIBUS ROMANI IMPERII,
QUI AB ADOLESCENTIA AD DEVEXAMETATEM,
SUI LEGIBUS ET PRINCIPIBUS IN GALLIA ET
IN ANGLIA ET IN GERMANIA STIPENDIA FECIT...

.....
AIMICIS, DUM VIXIT, VIXIT JUCUNIIUS
FILIUS, PATRIE CHARITATIS ET VIVIT
ANNOS LXXX MARTIUS A ...A
NATO CHRISTO M D. XLVII JANUARY.

Andlau (COMMANDERIE DE L'ORDRE TEUTONIQUE D'). Il y a à Andlau, hors des portes de la ville, non loin de l'église paroissiale de Saint-André, une commanderie de l'ordre teutonique, possédée aujourd'hui par M. Antoine-Fidèle, baron de Honstein, à laquelle sont réunies les commanderies de Strasbourg et de Kaysersberg, et qui dépend du grand-baillage d'Alsace et de Bourgogne.

Les anciens bâtiments de cette commanderie, sont de l'année 1580; les nouveaux furent commencés en 1777.

Dans cette commanderie est une chapelle bâtie en 1742, dont le tableau du maître-autel représente la Sainte-Vierge, aux pieds de laquelle est saint Georges, l'une et l'autre patrons de l'ordre. Cette chapelle ne dépend pas de la juridiction de l'ordinaire; elle est soumise immédiatement à celle du grand-commandeur du baillage d'Alsace et de Bourgogne, résidant à Altshausen, qui y a droit de visite. Il y a de fondation une messe toutes les semaines, et une à chaque Quatre-Temps.

Devant l'autel est la sépulture des commandeurs. Dans cette chapelle on trouve les épitaphes suivantes:

Du côté de l'évangile. An. 1575 S. (starb) D. (der) II. (hoch) W. (vol) V. (und)e. (edel) H. H. (herr, Heru) I. V. (von) R. B. T. O. R. (teutschem Ordens

RITTER) V. C. D. H. (UNfl COMMENTHUR DA HIER.)

An. 1502. S. D. H. W. V. E. H. H. R. V. A. (vos Andlau) T. O. R. V. C. Z. M. (mulhausen.)

An. 1575. S. D. H. W. V. E. H. H. V. R. (von Beinacn) T. O. R. U. C. D. H.

An. 1676. S. D. H. W. O. E. H. H. R. I. V. R. (reinhard Ignatius Von Reichenstein,) T. O. R. V. C. Z. S. V. A. (zu Strasburg, Und Andela.)

Du côté de l'épître. An. 1580. S. D. H. W. V. E. H. H. V. A. T. O. R. U. C. Z. R. (rixHEIM.)

An. 1615. S. D. H. W. V. E. H. H. J. F. V. F. Z. E. T. O. R. V. C. Z. S. (strasburg.)

Ah. 1624. S. D. H. W. V. E. H. H. I. C. V. B. T. O. R. V. C. Z. S. V. A.

An. 1722. S. D. H. W. V. E. H. E. F. (frantz) H. (hartman) V. R. (VON REINACII) T. O. R. V. R. G. (und Rathsgewieth) C. Z. S. A. V. K.

[ZU STRASBURG, ANDLAU UND KEISEHSBERG.)

En 1662, Bénédict Segesser de Bruneg était commandeur d'Andlau et de Kaysersberg.

Le commandeur de la commanderie de Strasbourg est collateur de la cure de Meistersheim et décimateur pour la moitié.

Andlau (Bas-Rhin)

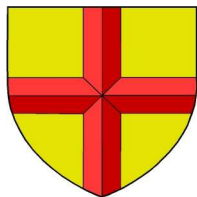
<https://books.google.com/books?id=qKYxAQAAMAAJ&pg=RA1-PA2&focus=viewport&output=text>

Le Livre d'or du Patriciat de Strasbourg

1870

ANDLAU. (ANDLAW.)

ARMES.



D'or à une croix de gueules,

l'écu timbré d'un casque de tournoi orné de lambrequins d'argent.

Cmum: un buste de roi, sans bras, vêtu d'hermine.

Suppoars : deux lions.

La branche dbtndlau-Birseck a conservé ces armes sans changement, mais elle entoure le casque de lambrequins de gueules et d'or.

La branche dbindlau-Hombourg les pose en abîme sur un écusson d'or à une aigle de sable à deua: têtes, timbré de la couronne-de comte.

La branche d'Andlau de Paris les timbre d'un casque à 7 grilles, taré de front et couronné. Le manteau d'hermine du roi est relevé à sénestre du casque, sous forme de lambrequin, en souvenir, dit-on, de la dignité de premier chevalier héréditaire du Saint-Empire. L'écusson est soutenu par deux lions, l'un rampant, l'autre couché, et par deux branches: de palme à dextre, d'olivier à sénestre. Le tout repose sur un manteau ducal, surmonté d'une couronne de marquis'.

La maison D'ANDLAU est incontestablement l'une des plus anciennes et des plus illustres, non-seulement de la noblesse alsacienne, mais encore de la noblesse de l'Empire germanique tout entier. Si l'on en croit la tradition, elle aurait avec les Dandolo de Venise une commune origine, serait venue d'Italie en Alsace du temps des Romains, et y aurait fondé, dès la fin du neuvième siècle, le château qui porte son nom. La ville et la rivière d'Andlau auraient également été appelées ainsi du nom de l'antique famille dont le manoir les dominait. Quoi qu'il en soit, l'illustration des d'Andlau était déjà reconnue, en 1273, par des lettres de l'empereur Rodolphe de Habsbourg; et, lorsque son successeur, Charles IV, institua ou confirma, en 1347, la division des seigneurs et des villes de l'Empire germanique en séries hiérarchiques de quatre personnages', les

d'Andlau furent compris parmi les quatre familles des chevaliers du Saint-Empire et placés à leur tête. L'aîné d'entre eux porte depuis cette époque le titre de premier chevalier héréditaire du Saint-Empire.

[Notes

1. Blasonné, pour les deux premières branches, d'après HERTZOG (Chron. . lib. VI. p. 218), le Freiherrliches Taschenbuch, Gotha, 1848, p. 8, et le Handbuch zum græ/Z. Taschenbuch, Gotha, 1855. p. 13, et. pour la branche d'Andlau de Paris, d'après la description que nous a envoyée le chef de cette branche. Si le manteau qui entoure les dernières armes est, comme nous le supposons, le signe distinctif de la dignité de pair héréditaire, conférée à M. le comte d'Andlau en 1827, nous estimons qu'au lieu d'être rouge comme l'ancien manteau ducal, et surmonté d'une couronne de marquis, il devrait être en velours bleu, rebrassé d'or et surmonté de la couronne de comte (manteau des comtes et pairs).

2. Il ne sera peut-être pas sans intérêt de rappeler ici de qui se composaient ces séries. On trouvera dans la liste un grand nombre des noms encore aujourd'hui les plus illustres; nous la tirons de la Connographie de Séb. MUNSTER, Bâle, 1592, 111 462. et de la Chronique de B. HENrzoë, lib. VI, p. 143:

I. Les quatre ducs: BRUNSWICK. BAVIÈRE. SOUABE. LORRAINE.	II. Les quatre landgraves: THURINGE. HESSE LEUCHTENBERG ALSACE
--	---

III. Les quatre margraves: MISNIE. BRANDEBOURG. MORAVIE. BADE.	IV. Les quatre burgraves: MAGDEBOURG. NURENBERG REINECK STROMBOURG
---	---

V. Les quatre comtes: CLÈVES. SCHWARTZBOURG. CILIEN. SAVOIE.	VI. * Les quatre heergraves (hargraves): FLANDRES TYROL ALTENBOURG FERRARE
---	---

* D'après Hertzog, ils avaient le pas sur les comtes.

VII. *	VIII
Les quatre grands maréchaux:	Les quatre abbayes princières:
PAPPENEEIM.	FULDE
JULIERS	KEMPTEN
MISNIE	WISSEMBOURG
FÈNÉTRÀNGE	MURBACH

IX.	X.
Les quatre barons	Les quatre chevaliers,
LIMBOURG	ANDLAU
THUSIS DE RARO	MELDINGEN
WESTERBOURG	STRONDECK
ALTENWALDEN.	FRONSPERG

XI.	Venaient ensuite:
Les quatre écuyers:	les quatre montagnes (Berg),
WALDECK	les quatre bourgs,
FÜLCHEN	les quatre capitales.
ARNSPERG	les quatre villages,
RABNAU	les quatre paysans, etc.

* D'après HIBTZOG, leu quatre bannerets z BAvIEuE, MILAN, AUTHIËE, PoLooNE.]

Ils ont eu, depuis l'an 999 jusqu'en 1787, leur sépulture de famille dans l'abbaye fondée à Andlau par leur famille, dans le cours du neuvième siècle, sous l'invocation de saint Lazare, et agrandie, peu après, par l'impératrice sainte Richarde. L'abbaye d'Andlau obtint plus tard voix et séance aux diètes impériales, et, en 1521, Charles-Quint accorda à son abbessse le titre de princesse d'Empire. Un diplôme de l'an 1004 lui avait déjà concédé tous les droits régaliens, sauf celui de battre monnaie. (Notice manuscrite.)

On trouve des chevaliers d'Andlau aux plus anciens tournois; en général, un grand nombre de membres de la famille se sont distingués dans la carrière des armes et y ont conquis des grades élevés. Nous les citerons plus loin, dans la filiation.

Parmi les dignitaires ecclésiastiques, on remarque :

GUNTHER D'ANDLAU, abbé de Saint-Blaise, en 1141.
 HAZICA, abbessse d'Andlau, 1159 (Notice manuscrite).
 ÉLISABETH, abbessse de Saint-Étienne, à Strasbourg, en 1334.
 CATHERINE, abbessse d'Andlau, 1342 (SCHOEPÉLIN).

SOPHIE, abbessse d'Andlau, en 1444.
 MATHIEU, prince-abbé de Murbach, 1448.
 GEORGE, grand-prévôt de la cathédrale de Bâle, docteur en droit canon, premier recteur de l'université de cette ville en 1460, î 1466.
 HBNRI, chanoine et grand-écolâtre de Bâle, en 1464.
 PIERRE, prévôt à Lautenbach, docteur en droit canon, vice-chancelier de l'université de Bâle, en 1471.
 VÉRONIQUE, abbessse de Sainte-Odile, en 1508, 1" 1524.
 PHILIPPE-JACQUES, chanoine de Bâle, en 1521 (al. 1421).
 ADÉLAÏDE, abbessse de Saint-Étienne, à Strasbourg, en 1539.
 GEORGE, commandeur de l'ordre Teutonique à Buchheim, en 1539.
 Aanoexsr, commandeur de l'ordre de Saint-Jean à Feldkirch, en 1592, plus tard (1607), maître de l'ordre en Allemagne et prince d'Empire.
 HERRMANN, commandeur du même ordre à Bâle, vers 1600.
 JEAN-LOUXS, en religion frère Colomban, prince-abbé de Marbach, en 1662.
 MARIE-ANNE, abbessse de Massevaux, en 1697.
 PHILIPPE-HENRI, commandeur de l'ordre Teutonique à Ratisbonne, en 1697, après avoir fait ses preuves de 32 quartiers de noblesse.
 MARIE-SOPHIE, princesse-abbessse d'Andlau, en 1708.
 BENOÎT, grand-prieur de l'abbaye de Marbach, en 1773, plus tard prince-abbé.

Plusieurs chanoines de Bâle, de Constance, etc.

En 1789, la famille d'Andlau comptait parmi les plus riches de l'Alsace. Elle possédait:

Dans l'Alsace supérieure:

Kingersheim	dans le bailliage de Thann;
Wittenheim	"
Obersaasheim,	dans celui d'Ensisheim;
Zimmersheim	dans la seigneurie de Landser;
Eschentzwiler	"
Hombourg	"
Petit-Landau	"
Niffern	"

Dans l'Alsace inférieure:
 Andlau', Reichsfelden, Bernhardswiller, Diebolsheim et Saint-Blaise;

[Notes

1. C'est-à-dire le château de Spesbourg, les deux châteaux et la ville d'Andlau. Ces derniers ont une origine postérieure; les lettres d'investiture

primordiales ne mentionnent que Spesbourg et la vallée, où plus tard le bourg d'Andlau fut fondé. Notice sur la Inaison d'Andlau, par le lieutenant général comte CEANDLAU, 1752 (Mss. de GRANDIDIER. à la Bibliothèque de Strasbourg.)]

Une partie de Düttlenheim, Walf, Mittelbergheim, Itterswiller, Stotzheim, Blienschwiller, Zell et Nothalten.

Elle avait, en outre, des domaines hors de l'Alsace, car Birseck, notamment, qui a donné son nom à l'une des branches de la famille, est situé en Suisse aux environs de Bâle'. Au milieu du dix-huitième siècle, on comptait six branches différentes, ou, pour parler plus exactement, deux lignes, dont la cadette s'était partagée en deux branches, sous-divisées elles-mêmes en cinq rameaux.

La ligne aînée, ou d'Andlau-Kingersheim, s'est éteinte peu avant la Révolution.

La ligne cadette a formé: 1° la branche d'Andlau dont le rameau d'Andlau-Birseck fleurit seul de nos jours; celui d'Andlau-Andlau a disparu depuis 1770; celui d'Andlau- Wittenheim est éteint dans les mâles depuis 1833; 2° la branche de Hombourg, subdivisée dès la seconde génération en Andlau-Hombourg et en Andlau de Petit-Landau ou de Paris; ces derniers rameaux, dont les représentants ont été successivement revêtus du titre de comte en France et en Autriche, subsistent encore tous deux.

Il n'est pas hors de propos d'ajouter ici que les BERCKHEIM forment proprement une septième branche de la famille d'Andlau. La commune origine des deux maisons a été reconnue dès le quinzième siècle par leurs chefs respectifs.

FILIATION.

Bien qu'une série d'actes, énumérés par SCHËPFLIN, et d'événements historiques, rappelés par HERRZOG, prouvent l'existence et l'illustration de la maison d'Andlau dès le dixième siècle, les incendies qui ont deux fois détruit leur château et leurs archives, ne permettent pas de remonter, pour leur généalogie, au delà de la seconde moitié du treizième siècle.

I. Le premier auteur connu est HENRI D'ANDLAU, sur lequel, au surplus, on n'a pas de renseignements. Il est probablement l'un des trois milites ab Andelohe que Rodolphe de Habsbourg investit, en 1274, du château qui porte leur nom, et qui paraît avoir été momentanément confisqué avec d'autres biens après la chute des Hohenstaufen.

[Notes

I. Il est à observer que tous les fiefs dont jouit la maison d'Andlau sont masculins et que les filles n'en héritent point, étant attachés inséparablement aux mâles de ladite maison, laquelle possède en outre un grand nombre de terres, seigneuries et biens immeubles allodiaux, qui sont des acquêts faits par héritage du côté des femmes, les quels biens allodiaux servent pour doter et établir les filles. étant partagés par portions égales entre les mâles et les filles, à moins que les pères et mères veuillent avantager les mâles en vertu du rescript de l'empereur Ferdinand III, du 25 may 1652, par lequel les filles sont obligées, moyennant la légitime, de renoncer au reste de la succession en faveur des mâles - (Marne Notice manuscrite.)]

II. RoDoLPHE, son fils, vidame de l'évêché de Strasbourg, fit oblation, en 1344, à l'évêque de cette ville, du château qu'il possédait dans la ville même d'Andlau, et en fut investi par le prélat.

III. Henri, dit Soltzmann, eut deux fils:

1° WALRIER, auteur de toutes les lignes encore existantes.

2° PETERMANN, dont la descendance s'éteignit à Strasbourg dans le cours du dix-septième siècle.

IV. WALNER, marié à Marguerite, fille unique de Hartung DE HAUS, hérita des fiefs autrichiens que cette maison possédait dans la Haute-Alsace, c'est-à-dire Wittenheim, Kingersheim, Landau, Hombourg, Eschentzwiller, Zimmersheim, etc., et se fixa, vers 1418, dans cette partie de la province. Il fut le père de :

1° PETERMANN, dont la branche ne fournit que trois générations.

2° BARTHELEMY, abbé de Murbach

3° LAZARE, 1er du nom, qui suit.

V. LAZARE, 1^{er} du nom, fut investi, en 1473, par Pierre de Hagenbach, landvogt de Charles le Téméraire, des fiefs mouvants de la maison d'Autriche. Il eut, de son mariage avec Judith DE RAMSEIN, deux fils :

1° Louis, auteur de la ligne aînée ou de Kingersheim. _

2° JEAN, auteur de la ligne cadette, et, par conséquent, de toutes les branches encore existantes.

I. LIGNE AINÉE OU DE KINGERSHEIM.

VI. LoUIs D'ANDLAU fut le père d'ARRoCAsT.

VII. AREoGAsr épousa Ève DE FERRETTE.

VIII. Son fils, SiCisMoND, s'unit à Madeleine LAnDsCnAD DE STEINACE.

IX. PLiCARD, ou Bleickard, épousa Marie-Catherine DE FLACHSLANDEN.

X. JAcouEs-PLiCARD se maria avec Anne-Marie DE HoHEN-LANDENBERG.

XI. HARTMANN-FREDERIC prit pour femme Anne, fille de Guillaume-Jacques D'ANDl.AU, de Hombourg.

XII. FRANçois-IGNACE fut" le père de GUILLAUME.

XIII. FRANÇOIS-GUILLAUME, marié avec Marie-Madeleine-Xavière-Françoise D'ANDl.Au-BiRsECK, mourut en 1783 , dernier de sa ligne.

II. LIGNE CADETTE.

VI. JEAN, marié avec Marguerite DE FERRETTE, fut le père de :

1° JEAN, 11° du nom, auteur de la branche d'Andlau.

2° LAZAnE, II° du nom, auteur des rameaux de Hombourg et de Paris.

A. BRANCHE AINEE OU D'ANDLAU-ANDLAU

VII. JEAN, II° du nom,épousa Cléopnée, fille de Thiebaut PFAU de RIEPPURG et d'Elisabeth Bock.

VIII. JEAN- Louis, I° du nom, avait pour femme Véronique, fille de BÉatLouis DE RAMsTÈm et de Marie-Jacobée d'Uttenheim. '

IX. JEAN-Louis, II° du nom, s'unit à Anne-Marie, fille de Jacques DE BATHSAMHAUSEN et de Juliane-Marie de Blumeneck.

X. GEORGE-FRÉDÉRIC, président de la régence d'Ensisheim, +1675, fut marié deux fois :

1° Avec Claire-Élisabeth, fille de Jean-Christophe TRUCHSESS DE BEEINEELDEN et de Marthe Zinth de Kenzingen, dont il eut deux enfants:

1) ÈvE, mariée à N. DE MULLENHEIM, de Rechberg.

2) JEAN-Louis, abbé de Murbach.

2° Avec Anne-Barbe (al. Marie-Euphrosine) , fille de N. DE HAGENBACH et de Marie-Ursule de Pforr. Cinq enfants naquirent de cette union :

3) Mxnm - RoDoLrnE, qui prit du service en Autriche, et y épousa:

1° Anne- Sidonie DE HOHENFELD; 2° Marie-Isabelle DE KIRCHBERG-ACHATZ. Ses fils, qui se distinguèrent dans la magistrature et dans l'armée , ne laissèrent pas de postérité. Marin-Rodolphe reçut, le 16 mars 1676, de l'empereur Léopold 1°, le titre de baron d'Empire , de concert avec ses frères , ERNEST – FRÉDÉRIC , auteur du rameau d'Andlau — Birseck , et WOLFGANG-LOUIS, auteur du rameau d'Andlau-Wittenh.eim.

4) EnNEsr-Fmäntnlc, qui donna naissance au rameau d'Andlau-Birseck.

5) FRANÇOIS-JACQUES, auteur du rameau d'Andlau-Andlau.

6) PHILIPPE-HENRI, commandeur de l'ordre Teutonique à Ratisbonne, en 1697.

7) WOLFGANG-LOUIS, qui donna naissance au rameau d'Andlau- Wiuenheim.

a) RAMEAU D'ANDLAU-BIBSECK

XI. ERNEST-FRÉDÉRIC, baron DUXNDLAU-BIRSECK, épousa Marie-Ursule-Sophie DE REINACH. Il en eut huit enfants, dont la plupart entrèrent dans les ordres. Le second des fils, JEAN-BAPTISTE-GEORGE, continua seul la famille.

XII. JEAN-BAPTISTE-GEORGE, {- 17 91, se maria avec Anne - Marie - Catherine TRUCHSESS DE WOLHAUSEN (al. DE WETZHAUSEN). Nous citerons parmi ses enfants :

1° MARIE-MADELEINE-XAVIÈRES-FRANÇOISE, mariée à François-Guillaume-Jean D'ANDLAU , de Kingersheim.

2° MARIE-FRANÇOISE-FIDÈLE, mariée à Jean-Baptiste DE BREITEN-LANDENBERG.

3° ANTOINBTTE-HÉLÈNE-FBANÇOISE-JOSÈPHINE, mariée à Fr.-Conrad-Ignace-M-JosephAlexandre, baron DE ROGGENBACH. '

4° FRANÇOIS-ANTOINE-EUSÈBE-CHARLES-GERVAIS-GEORGE, qui suit.

5° MARIE-ANNE-FRANÇOISE-ÉLÉONORE, mariée à Jean-Frédéricms KAGENECK.

XIII. FRANÇOIS eut huit enfants de son mariage avec Anne-Balbine, fille de J.-Conrad, baron STAAL DE SULZ-BUBENDORF et de Marie-Jeanne de Ligertz. Nous citerons parmi eux :

- 1° J BAN-BAPTISTE, 1^{er} 1803, commandeur de l'ordre Teutonique, major au service d'Autriche.
 2° Pmuprs, né en 1764, 1- 1814, commandeur de Malte, officier dans le régiment suisse de Reinach.
 3° CONRAD-CHARLES-FRÉDÉRIC, qui suit.
 4° ÉLÉONORE, née en 1771, mariée au baron DE BILLIEUX.
 5° ODILE-CAROLINE, née en 1773, mariée à François - Xavier, baron DE SCHNEWLIN , dit Bentlapp de Bolschweil.
 6° HENRIETTE-CAROLINE, née en 1774, mariée à Charles, baron Rmcx DE BALDENSTBIN.

XIV. CONRAD-CHARLES-FRÉDÉRIC, né en 1766, {- 1839, ministre d'État du grand-duc de Bade, son ambassadeur à Paris en 1810, puis président de la Cour d'appel de Fribourg, épousa Marie-Sophie, fille de François-ÉtienneNicolas, baron DE SCEACKMIN (al. JAQUEMINE) et de Marie-Catherine-Joséphine, baronne d'Uiberacker de Sighartstein, {- 1830.

De ce mariage sont issus :

- 1° FRANÇOIS, qui suit.
 2° MARIE-ANTOINETTE, née en 1801 , mariée, en 1825, au baron Auguste DE Roennaxcn, lieutenant général au service de Bade (T 1854), dame de la Croix étoilée , grandemaîtresse de la cour de S. A. R. la grande-duchesse de Bade, 1^{er} 1866.
 3° HENRI-BERNARD, né en 1802, chambellan du grand-duc de Bade, marié, en 1828, avec Antoinette, fille d'Aloïs, baron GünrnEn DE STERNEGG, et de la baronne Françoise de Gemmingen, dont il n'a qu'une fille, MARIE- HEnniErrE- SieisMonDE, née en 1830, mariée, en 1853, à Hermann, baron DE MENTZINGEN ' .
 4° MARIE -FERDINANDE -BÉATRIX, née en 1805, mariée, en 1826, au baron Maximilien DE BREITEN-LANDENBERG, chambellan du grand-duc de Bade.

XV. FRANÇOIS-XAVIER-BRUNON, baron D'AnDLAU-BiasEcX, chef actuel de la branche de ce nom, né le 6 octobre 1799, est chambellan et conseiller intime du grand-duc de Bade.

b) RAMEAU D'ANDLAU-ANDLAU.

XI. FRANÇOIS-JACQUES, doyen des conseillers au Directoire de la noblesse, en 1665, épousa Marie-Hélène Zonn DE BULACH.

XII. FRANÇOIS-JOSEPH, son fils. Les arbres généalogiques de la famille n'indiquent pas le nom de sa femme : il est le père de JosEpn-Louis, qui suit.

XIII. JosEpn-Louis, chanoine de Haslach, fut le dernier de ce rameau; il mourut en 1760 (al. 1770).

[Note

1. La maison DE MBNTZINGEN, qui a été pendant longtemps immatriculée au Directoire de la noblesse de la Basse - Alsace . notamment pour des revenus à Berstett. est originaire du Craichgau, et sort de la même souche que celles DE GœLEa et DE HELHSTATT (voy. t. I", p. 374, note 3). Elle a conservé, à part le cimier, qui diflèreJes mêmes armes qu'elles: d'argent à une grue (ai. un corbeau) de sable, essor-ante et contour-née. Les alliances sont presque toutes étrangères à la noblesse alsacienne. et elle n'a jamais habité sur la rive gauche du Rhin. Son chef actuel est le père du baron Hermann , le colonel baron ERNEST von UND zu Manrzinesn, né en 1790, chambellan badois, marié à Antoinette, baronne DE LEiiranM-Earinczn.]

c) RAMEAU DE WITTENHEIM.

XI. WOLFGANG-LOUIS se maria avec Marie-Eusèbe-Hélène DE SCHœNAU.

XII. FRANÇOIS-LOUIS, son fils, épousa, en 1723, Marie-Françoise, fille de Béat-André DE FERRETTE, de Florimont, et mourut peu d'années après, laissant un fils de 3 ans. Sa veuve épousa en secondes noces Louis DE GASTON-POLIER, gentilhomme de Gascogne, capitaine de dragons.

XIII_ LoUis-ALExis, fils de François-Louis, prit pour femme, en 1753, Salomé DE BEINACH, de Heitwiller (-1^{er} 1820), qui lui donna huit fils et une fille, entre autres :

- 1° Louis, chanoine de Lure, 1- 1804.
 2° CÉLESTIN, officier au régiment d'Anjou, 1^{er} vers 1790.
 3° XAVIER, officier au régiment de La Marck, '1 à Gratz.
 4° IGNACE, chanoine de Guebwiller, assassiné en 1800.
 5° GEORGE-CONRAD-JOSEPH, qui suit.
 6° MARIE-FIDÈLE, chanoinesse de Massevaux.

XIV. GEORGE-CONBAD-JOSEPH épousa Félicité DE RuEz, d'une noble famille champenoise issue de Claude de Ruez, peintre ordinaire du roi Louis XIII. Il entra dans le régiment de Royal -Deuœ-Ponts, et prit part aux campagnes des premières années de la Révolution. Après la mort de Louis XVI, il donna sa démission de son grade d'adjudant général et se retira à Wittenheim, où il mourut en 1837, dernier représentant mâle de son rameau.

Ses deux fils, LOUIS et CHARLES, avaient embrassé tous deux la carrière militaire et s'y étaient distingués par leur bravoure; mais ils succombèrent

sur le champ de bataille, du vivant de leur père, l'un, en 1812, l'autre, en 1833.

De ses trois filles, Mm^e LouisE, JosÉPHiNE et ÉLisE, baronnes d'ANDi.Au, chanoinesses du chapitre noble de Fribourg, la seconde seule vit encore (1868).

B. BRANCHE CADETTE.

VII. LAZARE IYANDLAU, II^e du nom, eut de son mariage avec Ursule BÛCKLIN DE BÛCKLINSAU deux fils :

- 1° Louis, auteur du rameau de Ilomboarg.
- 2° THIERRY, auteur du rameau de Petit-Landau.

a) RAMEAU DE EOMBOURG.

VIII. LOUIS épousa Salomé, fille d'Ottmar-Didier DE KIPPENHEIM, préfet d'Oberkirch, et de Barbe Bœcklin de Bœcklinsau.

IX. BALTHASAR, l'un de ses fils, {- 1633, se maria avec Marie-Jacobée, fille de Jean-Bechtold DE REINACH et de Marguerite d'Eptingen, dont il eut deux fils et une fille :

- 1° MARIE-ANNE-URSULIE-FRANÇOISE, mariée à François-Antoine na REINACH-WERTH.
- 2° GEORGE-CHRISTOPHE, qui suit.
- 3° GUILLAUME-JACQUES, qui, de son mariage avec Marie-Cléopée na Rsmacn , de Stembronn, n'eut qu'une fille, Anus-Manne, qui épousa le baron Hartmann-Frédéric IYANDLAU, de Kïngflsheim '.

X. GEORGE-CHRISTOPHE épousa Marie-Françoise-Salomé DE BADEN, dont il eut plusieurs enfants, entre autres :

- 1° CoNaAn-JosarH-Cnnxsropnn, qui suit.
- 2° MARIE-FRANÇOISE-URSULE , mariée à François-Louis Tnucnsass DE WOLHAUSEN.

XI. CONBAD - Josapn - Gnmsropna se maria deux fois : 1° avec Marie - Catherine - Salomé DE ROGGENBACH; 2° avec N. DE KAGENECK. Il eut trois filles et deux fils 2 :

- 1° FRANÇOIS-JACQUES-BENOIT, chanoine de Bâle.
- 2° MARIE-CATHERINE, chanoinesse à. Frauenalb.
- 3° FaaNçors-Josapn-Fnsnaaxc, qui suit.
- 4° hIARIE-ANNE, chanoinesse de Massevaux.
- 5° MARIE-FRANÇOISE, mariée à Jean-Henri-Antoine-Christophe on FLACHSLANDEN, de Dünnertach.

[Notes

1. La plupart des documents sont d'accord pour ne donner à. Guillaume-Jacques qu'une seule fille. Cependant nous avons sous les yeux un arbre généalogique qui lui attribue un fils, Janv-Connu). Ce fils aurait épousé Marie - Catherine de Zu-Rnam, et serait le père de MARIE'ANNE, femme de François-Antoine-Béat de Ranutca» Wsnra.

2. L'un des arbres généalogiques produits par la famille d'Andlau lui attribue un troisième fils, FmânénrcDOIINXQUB , prieur à Coire.]

XII. FRANÇOIS - JOSEPH - FRÉDÉRIC eut de son mariage avec Marie - Anne DE REINACH-WERTH, deux fils:

- 1° FRÉDÉRIC-ANTOINE-MAXIMILIEN, qui suit.
- 2° FRANÇOIS-HENRI , chanoine d'Eichstædt.

XIII. FRÉDÉRIC-ANTOINE-MAXIMILIEN, lieutenant général, député à l'Assemblée constituante, épousa Salomé DE FERRETTE, de Karspach, qui lui donna neuf enfants :

- 1° BENOIT-FRÈDÈRIG-ANTOINE, né en 1763, prince-abbé de Murbach et de Lure (1786), député à l'Assemblée provinciale d'Alsace et à l'Assemblée nationale, pour le district de Scblestadt (1789), 1- 1839 à Eichstædt.
- 2° FRÉDÉRIC, tué, en 1797, à la bataille d'Udine.
- 3° HENRIBTTE-CATHERINB-WALPURGE, née en 1766, mariée, en 1786, à François-Antoine, baron DE VENNINGEN, dCew/ztersheim', '1' 1813.
- 4° HUBERT-JosEpn, né en 1774, qui suit.
- 5° CAMILLE, mariée à M. DE MÜHLENFELS.
- 6° AUGUSTE-ANTOINETTE, qui épousa Louis-René-Materne, baron ZORN DE Bumcn.
- 7° FIDÈLE, née en 1782, mariée à Philippe DE VONDERWEID.
- 8° JOSEPH-LOUIS, mort en Espagne en 1808.
- 9° JOSEPH-ANTOINE-GOTHARD, né en 1784, 1- 1863, capitaine de cavalerie en retraite, officier de la Légion d'honneur, marié à Caroline-Antoinette, baronne DE BERNHAUSEN.

[Note

1. La famille DE VENNINGEN appartenait depuis un temps immémorial à la chevalerie des cercles du Rhin et de la Souabe. Son nom paraît dans les plus anciens tournois, et, dès le quatorzième siècle , elle a donné deux grands-maîtres à l'ordre Teutonique et plusieurs évêques aux sièges de Spire, d'itugsbourg, de Bâle , etc. L'un de ces prélats obtint, en 1458, du pape Pie II, le privilège , pour lui et toute sa famille, de sommer le timbre de ses armes d'une mitre aux couleurs de l'écu. Au dix-septième siècle, la famille était représentée par PBILIPPELOUIS, baron DE VBNNINGEN, marié à. Marie-Catherine DE Rsrasunxussu. Son fils, JEAN-AUGUSTIN,

épousa Agnès-Anne, fille de Heimert- Jean, baron DE Canons dit Gehlen, et de Catherine-Agnès de Daun. [1 est le père de CHARLES-FERDINAND, qui, de son mariage avec Elisabeth-Claude , fille de Paul-Nicolas, comte RErn DE REicnENsrEiN, et de Marie-Anne-Marguerite de Hohen -Rechberg, eut un fils, qui continua la famille, et une fille, MARIE-ANNB , qui épousa Charles-Ferdinand , comte DE HATZFELD (grand-père de Mm d'Anthès, née de Hatzfeld). Ce fils, CBARLES-PBILIPPE, marié avec Marie-Aune DE HurrEn-SroLzENaEnc , donna naissance , par ses deux fils. FRANÇOIS-ANTOINE et FaEDÉnic-Anroms , aux deux branches, encore existantes, dixichtarsheim et de Grombach. Fnxnçors-Anroma, époux de Mile IĀNDLAU, est le père : 1° du chef actuel de la famille, FRÉDÉRIC'CHARLES-JOSEPH, baron DE VBNNINGEN, né en 1794, cbambellan autrichien , marié, en 1816, à la baronne AnneFerdinandine SPECKT DE BUBENHEIH , dont il a eu trois fils et une fille; 2° de quatre filles, dont les deux aînées ont épousé successivement le comte J eau-Philippe DE DEoENrELD-Scaouaanc, de Steppach, la troisième, le baron Clément-Wenceslas DE THÜNEPBLD, et la quatrième, Constantin , baron DE Roccsnsxca.

La branche de Grombach. issue de FRÉDÉRIC-ANTOINE DE VENmncEN et de Marie-Aune DE DALBERG, a pour chefleur fils, CBARLES-THÉODORR-HÈRIBERT, né en 1806, Chambellan bavarois, marié, en 1832, avec miss Jane DIGBY , dont il a un fils et une fille.

VENNINGEN porte d'argent à deuæ sceptresfleurdelés de gueules posés en sautoir. (Extrait d'un arbre généalogique m. certifié de la famille de Hatzfeld, Archives de M. d'Anthès, voy. Freiherrl. Taschmbuch, Gotha, an. 1848 et 1868, etc.). end of note]

XIV. HUBERT-JOSEPH, né en 1774, Chambellan de l'empereur d'Autriche, reçut, en 1814, de ce souverain le titre de comte. Marié, en 1810, avec la baronne Charlotte DE FALKENSTEIN, fille de François - Antoine - Marquard, baron de Falkenstein , et de sa première femme, Françoise-Antoinette de Schauenburg, de Jungholz, il en eut six enfants; entre autres:

- 1° FREDERiC-OTHON, qui suit.
- 2° FRANçois - ŪCTAVE, né en 1812, Chambellan du grand-duc de Bade, marié, en 1857, à Sophie, baronne DE VonDERwEiD.
- 3° J ULEs, major au service d'Autriche, T.
- 4° RAYMOND - CHARLES, né en 1819 , lieutenant-colonel au service d'Autriche, marié, en 1864, à Marie-Émilie, baronne DE BoDECx D'ELLGAU, dont un fls, CflAnLEs-MARIE, né, le 28 novembre 1865, à Stotzheim (Bas-Rhin).

XV. FRÉDÉRIC-ŪTHON, comte D'AnDLAU, chef actuel de la branche de Hombourg, né le 7 septembre 1811, a épousé, le 28 décembre 1848, Antoinette, baronne de SCHAUBENBURG, de la ligne de Luxembourg, dame de la Croix étoilée.

De ce mariage sont issus:

- 1° CAMILLE-JosEpE, né le 31 décembre 1849.
- 2° ROBERT-CHARLES, né le 8 novembre 1852.

b) RAMEAU DE PETIT-LANDAU OU DE PARIS.

VIII. THIERRY, I^{er} du nom, investi de ses fiefs en 1583, épousa Claire de BLUMENECK.

IX. GEORGE, investi en 1599.

X. PHILIPPE-JACQUES, investi en 1610, 1624 et 1627.

XI. THIERRY, II^{er} du nom, investi en 1647, 1649 et 1664.

[Note

1. La famille DE FALxEnsEin est l'une des plus anciennes de l'Alsace et du Brisgau. Elle areçu le titre de baron autrichien en 1664, et de baron d'Empire en 1708. Ayant acquis, en 1630, la seigneurie de Rimsingen, elle a fixé, depuis lors, sa résidence habituelle sur la rive droite du Rhin. Son chefactuel, neveu de la comtesse d'Andlau, fls de FnAnçois DE FALKENSTEIN et de Balbine de Roggenbach, sa femme, est le baron FnAnçoisAnToiNE-CEARLES, né en 1812, marié, en 1845, à Auguste, baronne DE WANGEN DE GERoLDsExc (de la branche alnée). Ses armes sont: w d'azur à un cerf d'or passant sur une montagne de trois coupeaux du même.» (Armorial d'Alsace, p. 310, n° 198.)]

XII. ANToINE, lieutenant-colonel de cavalerie, conseiller doyen au Directoire de la noblesse de la Basse-Alsace, investi en 1688, {- 1730, eut de son mariage avec Marie-Anne DE KLINGLIN, fille du préteur royal Jean- Baptiste de Klinglin et de Dorothée de Günther, trois fils :

- 1° FRANçois-ANToINE, né en 1703, brigadier des armées du roi, ecceempt de ses gardesdu-corps, investi, en 1739, de la préfecture (Iteichsvogtei) de Kaysersberg; stettmeister de la ville de Strasbourg en janvier 1730, démissionnaire dès le mois d'août suivant, mort sans descendants , en 1787, dans son hôtel (aujourd'hui les Trois-Rois, à Colmar).
- 2° ARMAND-GAsToN-FELIx, né en 1707, aumônier du roi, doyen de l'église dé Toul, etc., j- 1785.
- 3° FRANçois-ELEoNoR, qui suit.

XIII. FRANÇOIS-ÉLÉONOR, né en 1710, lieutenant général des armées du roi, reçut, en 1750, le titre de comte. Il prit une part glorieuse à la guerre de Sept ans, et mourut, en 1763, après avoir rempli à Strasbourg les fonctions de membre du Directoire de la noblesse.

De son mariage avec Marie-Henriette, fille du comte DE POLASTRON, lieutenant général des armées du roi, naquirent deux fils et une fille :

1° Louis, officier dans le régiment de Royal-Couronne, tué, en 1760, sur le champ de bataille.

2° FRANÇOIS-ANTOINE, qui suit.

3° JEANNE-FRANÇOISE-AGLAE, mariée : 1° au comte de CHALONS, ambassadeur de Louis XVI à Lisbonne, j- 1795; 2° au duc de COIGNY, maréchal de France.

XIV. FRANÇOIS - ANTOINE, d'abord garde-marine, puis colonel du régiment de Royal-Lorraine, ambassadeur de Louis XVI à Bruxelles, mourut en 1820 (al. 1822), comme lieutenant général honoraire des armées du roi. Il eut deux filles et deux fils de son mariage avec M^{me} Adélaïde HELVÉTIUS.

Les deux fils sont :

1° ARMAND-GASTON-FÉLIX, qui suit.

2° HAIMOIN-GUSTAVE, né en 1787, écuyer de l'impératrice Joséphine, puis lieutenant aux gardes-du-corps de Charles X, maréchal de camp et député, l' 1850. Il avait épousé M^{lle} Aglaé TOURTEAU D'ORVILLE, fille du pair de France de ce nom, et laissa un fils, JEAN - RICHARD - LÉONARD , né en 1815, membre du conseil général de l'Orne.

Des deux filles, l'une a épousé le comte D'ORGLANDES, l'autre, le marquis DE ROSAMBO.

XV. ARMAND-GASTON-FÉLIX, comte D'ANDLAU, né en 1779, engagé volontaire en 1799, officier d'ordonnance et chambellan de Napoléon I^{er}, qui lui a confirmé le titre de comte, premier écuyer de l'impératrice Joséphine, commandant d'un escadron de gardes d'honneur, nommé officier de la Légion d'honneur sur le champ de bataille de Reims, en 1814, puis colonel de cuirassiers, maréchal de camp, et pair de France, mourut le 15 juillet 1860, laissant de son mariage avec Pauline DTIENNEZEL, trois enfants :

1° JosEPH-HARDOUIN-GUSTAVE, qui suit.

2° HÉLÈNE, mariée au comte DE CHARRIN.

3° BLANCHE, mariée au comte DE CHANALELLES.

XVI. JosEPH-HARDOURN-GUSTAVE, comte D'ANDLAU, ancien officier d'ordonnance de l'empereur Napoléon III, ancien attaché militaire à l'ambassade de Vienne, aujourd'hui lieutenant-colonel d'état-major, officier

de la Légion d'honneur, est le chef de la branche de Petit-Landau. Il a été chargé, en 1859, de présenter à S. M. l'Impératrice les drapeaux pris à la bataille de Solferino.

M. le comte d'Andlau a épousé, en 1860, D^{me} Marie-Thérèse-Berthe LE PELLETIER DE SATNT-REMY. Sa résidence politique est le château de Verderonne (Oise) ; c'est lui aussi qui possède l'antique manoir de sa famille en Alsace. Il a deux filles :

1° MARIE-PAULINE-ANNE-MATHILDE, née le 9 mai 1861.

2° BLANCHE-MAMÉ-LAURENCE, née le 4 janvier 1865.

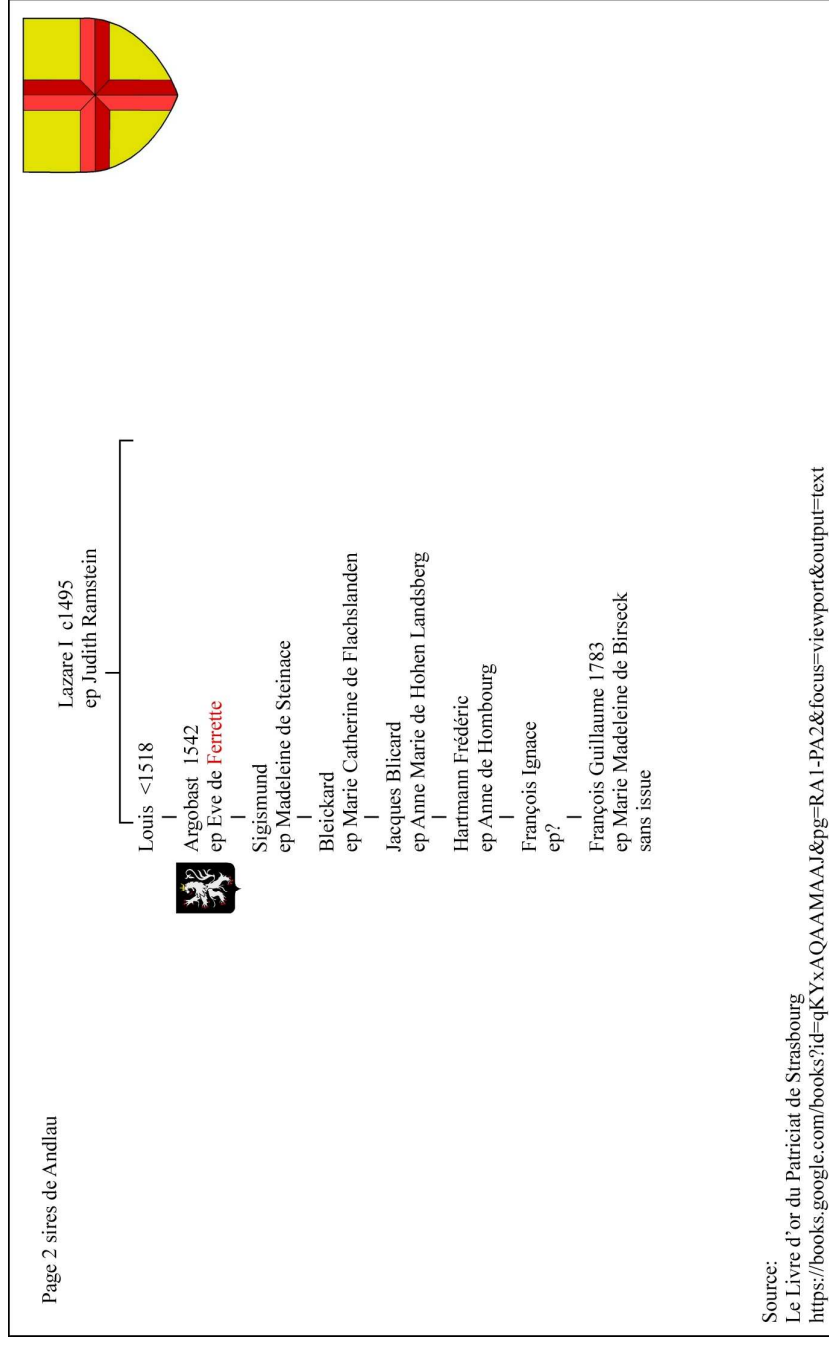
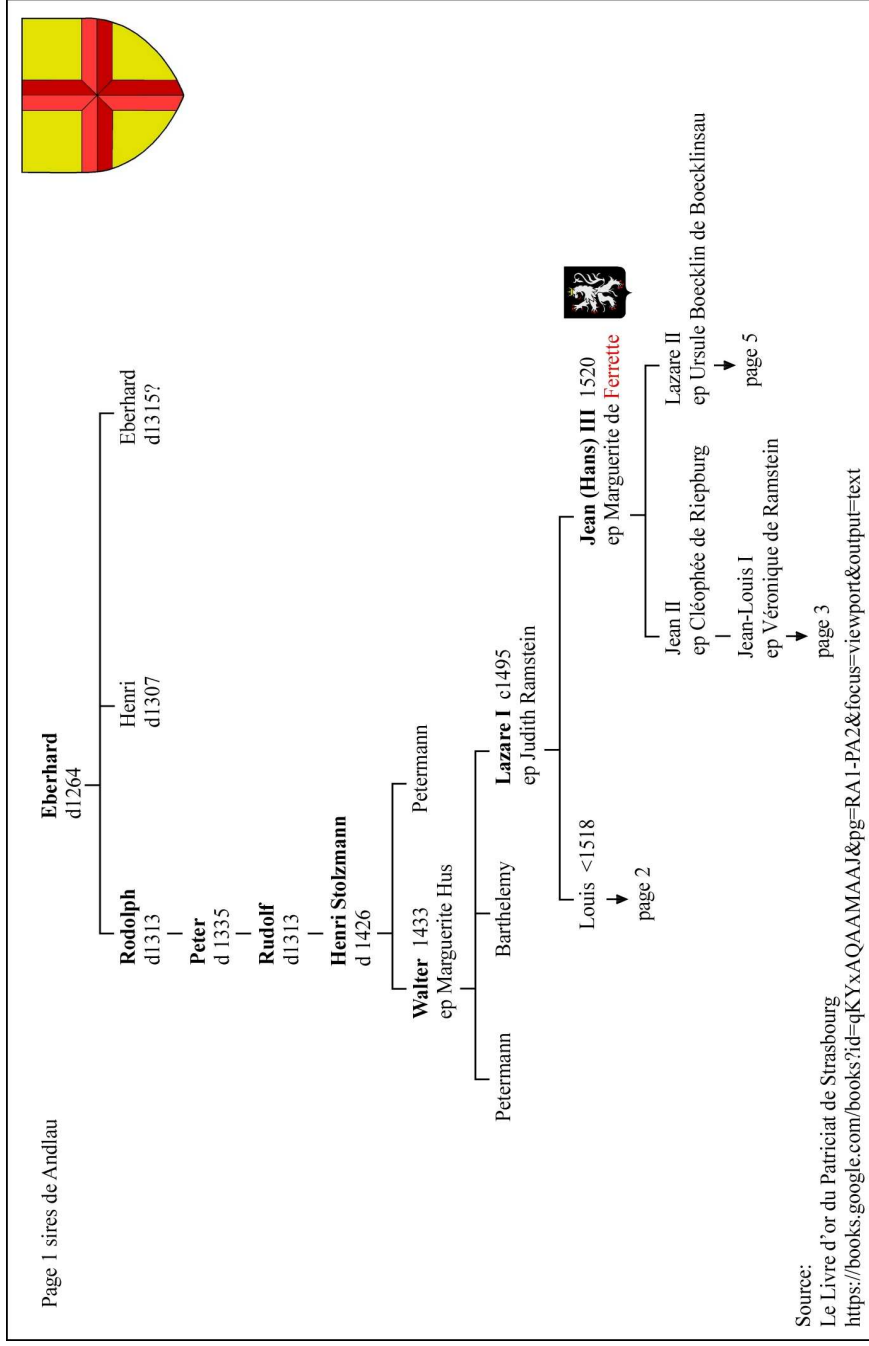
A part les alliances qui sont mentionnées dans le cours de cette notice, on peut encore citer celle de la branche de Petit-Landau avec les maisons DE CHATEAUBRIAND, DE BASTARD, DE LANCOSME, DE BALLEROY, DE CHAMPAGNE, D'ESFEUILLES, DE BEAUFORT, DE MACMAHON, DE BERNIS, DE JUMTLLAC, DE MUN, etc., etc.

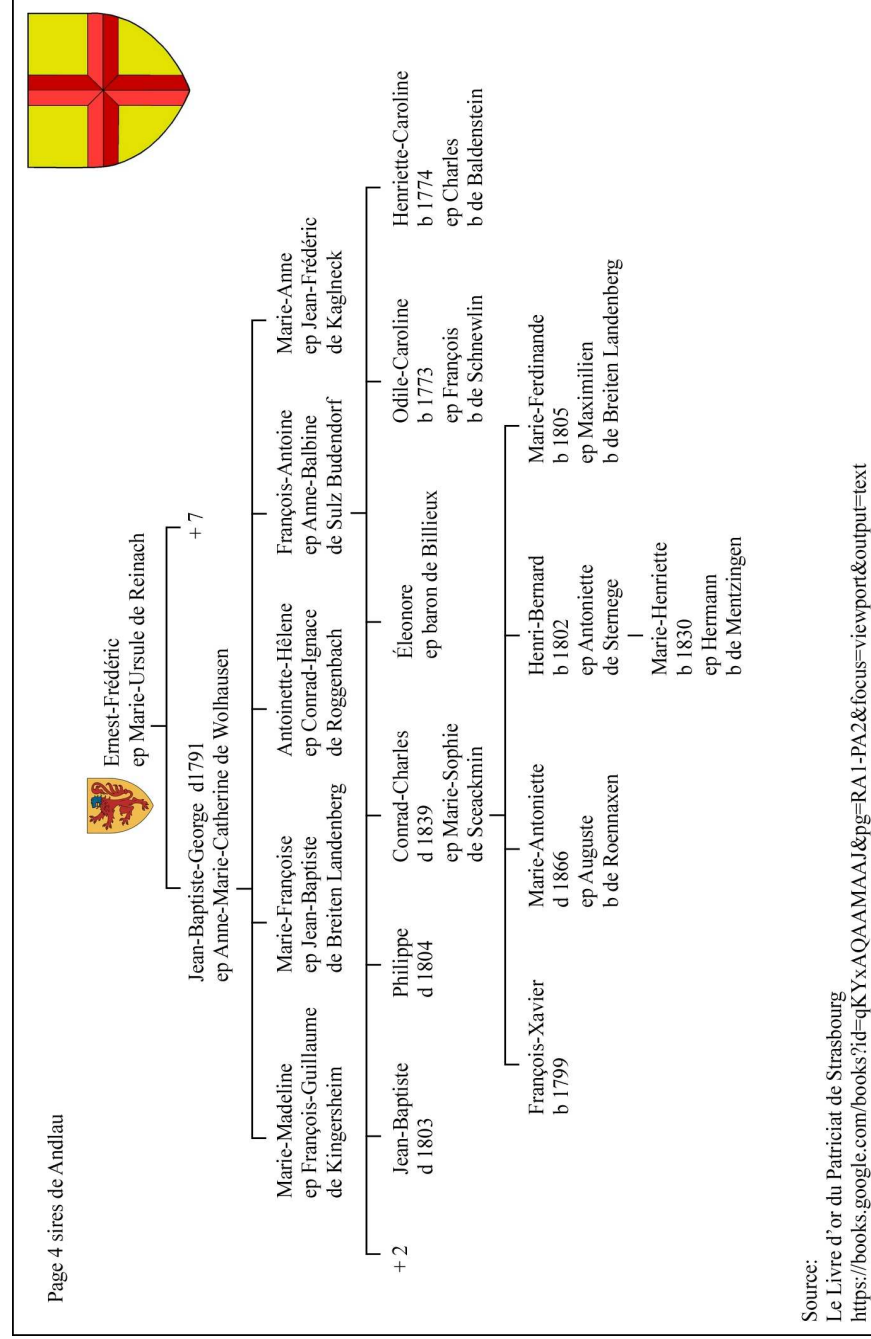
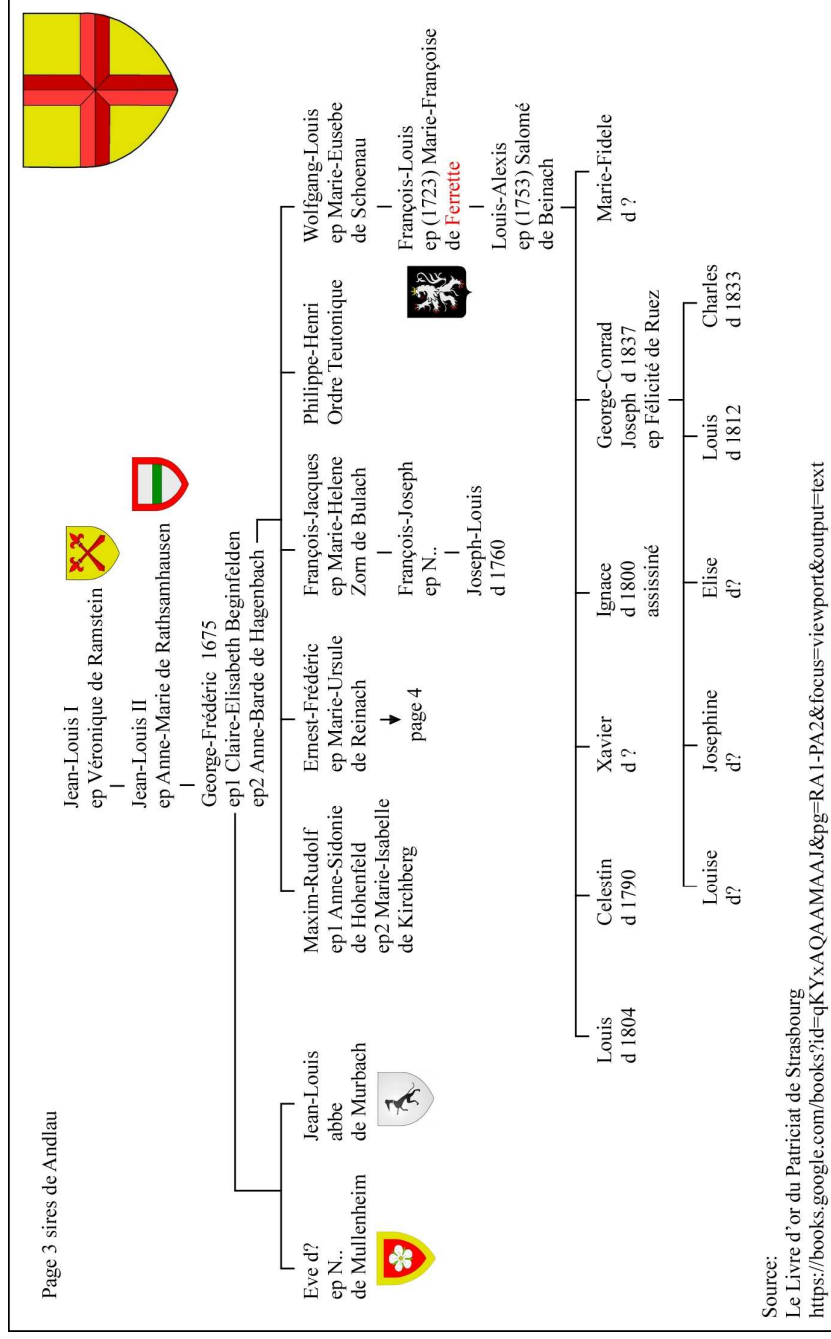
En outre, la famille d'Andlau s'est alliée, dans le cours des siècles, à presque toutes celles de la noblesse alsacienne.

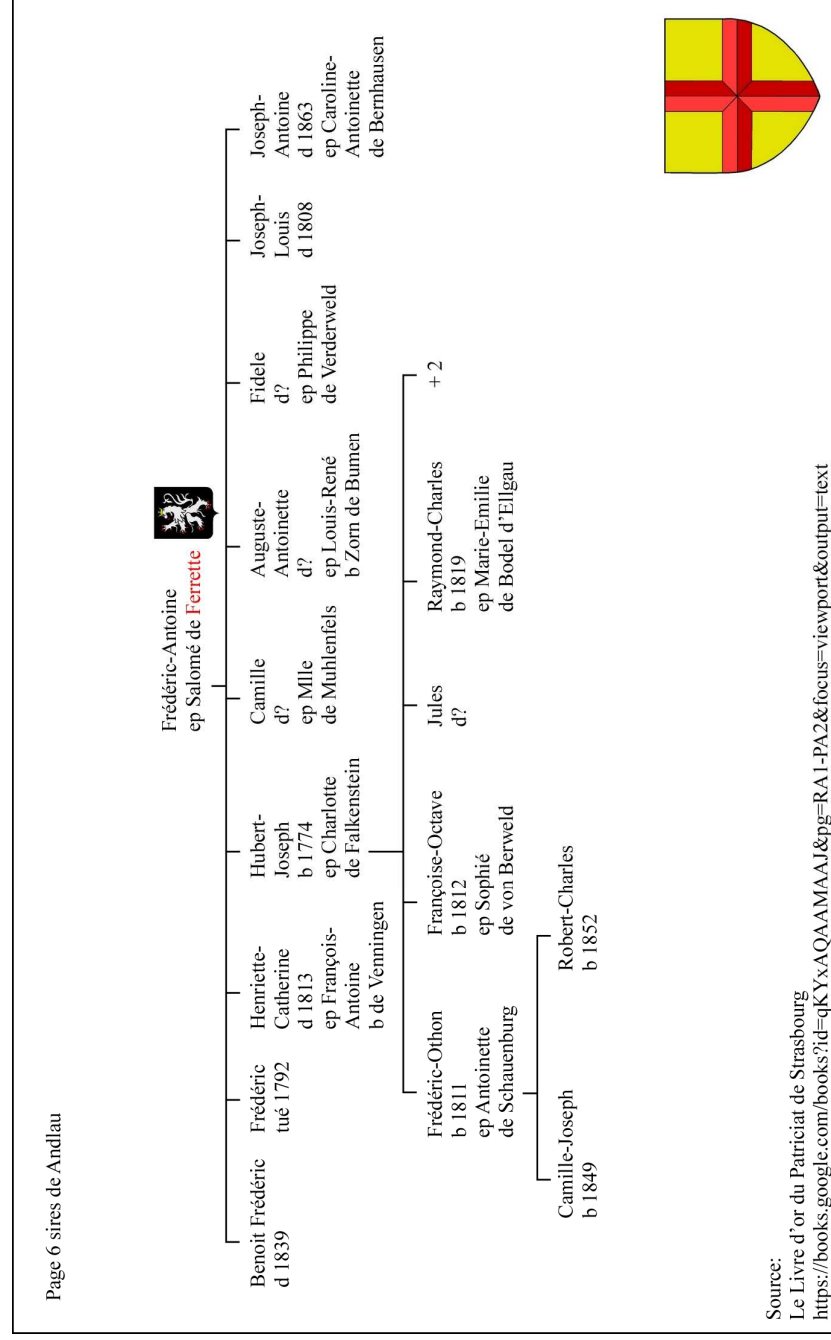
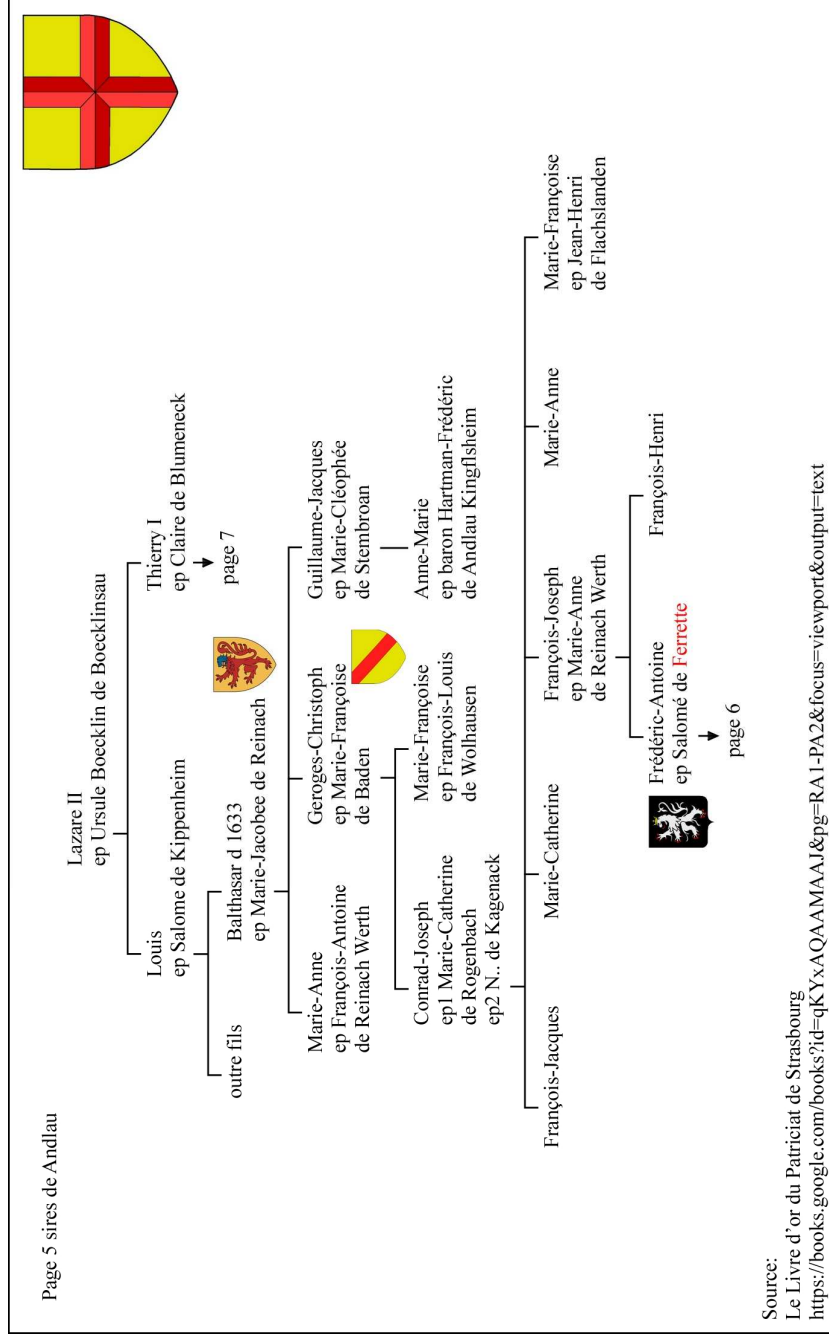
Sources:

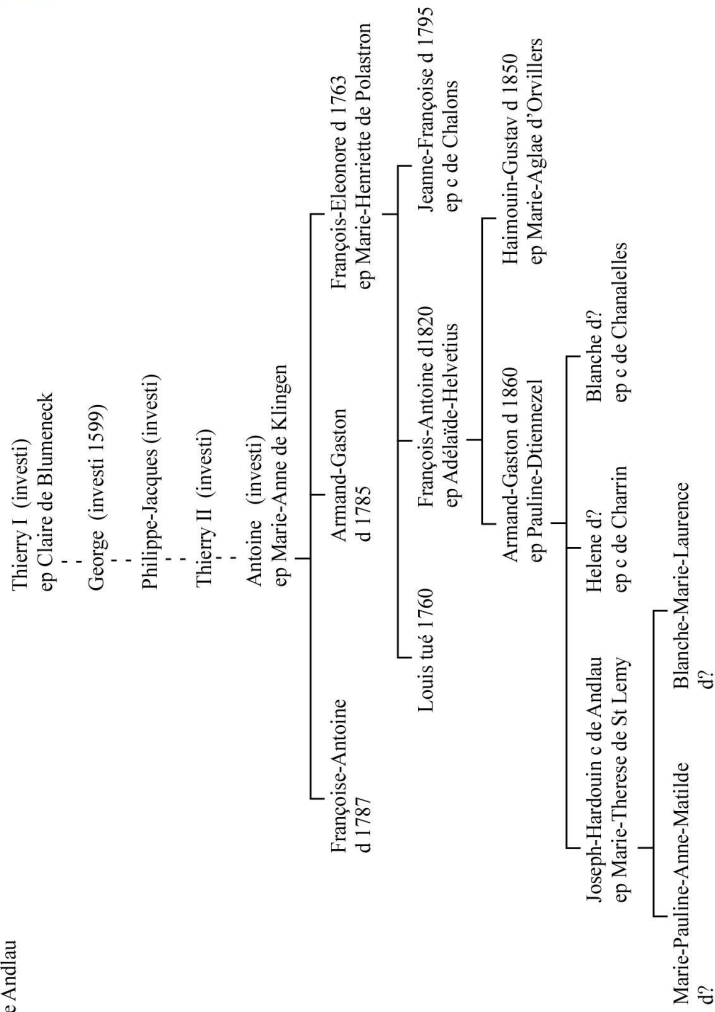
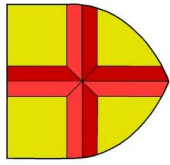
Tous les dépôts publics d'anciens titres, en Alsace, contiennent des documents manuscrits historiques et généalogiques sur la maison d'Andlau. Nous en devons d'autres, fort importants, complètement inédits et tirés des archives de la famille, à l'obligeance de M. le comte Gustave d'Andlau, de Paris, de M. le comte Othon d'Andlau-Hombourg, et de M^{lle} Joséphine d'Andlau, dernière représentante de la branche de Wittenheim. Quant aux ouvrages imprimés, on peut consulter Hnrzoe, Edels. Chrom, lib. VI, p. 218; SCHÉPFLIN, Alsatia illustrata, trad. Ravenez, t. V, p. 769, 5,5 554 et 555, et passim; Freihml. Taschenbush, an. 1849 et suiv.; Handbuch der græfl. Hæuser, Gotha, 1855; MULLAN, le Magistrat de Strasbourg, 1862, p. 105, 'etc., etc.

FIN.









Source:
Le Livre d'or du Patriciat de Strasbourg
<https://books.google.com/books?id=qYxQAAMAAJ&pg=RA1-PA2&focus=viewport&output=text>

Süddeutscher Adelsheros, oder Geschichte und Genealogie [South German Adelsheros, or history and genealogy]

https://books.google.com/books?id=LutRAAAcAAJ&pg=RA1-PA33&lpg=RA1-PA33&dq=andlaw+Geschichte+Genealogie+andlaw&source=bl&ots=pT2SKEMJuj&sig=tnXvDYs0ZXdWp0owuKZAVteG3mw&hl=en&sa=X&ved=0ahUKEwjzit7_vrPSAhUGzmMKHWExDQEQ6AEIJzAD#v=onepage&q=andlaw%20Geschichte%20Genealogie%20andlaw&f=false

Friedrich Cast
1844

33 Andlaw.

[Google translate German to English]

From this family, in ancient records also Andelado. Andelaha, Andela, Andelo, Andlo, Andlow, and Andlau. And which belongs to Alsace, where the castle of the same name is situated near the monastery Andlaw H, founded by St. Bichardi (partly still existing), and not far from the city of Strasbourg, many branches are in Baden, Bohemia, France And resident in Switzerland. A legend (m) leaves the lords of Andlaw from Rome or Bologna and come to Alsace with Emperor Carl the Great. The documents of the house of the emperor, or of the family archives, have been largely lost during the French Revolution. However, it is certain that the lords of Andlaw are counted among the so-called four heretics of the Holy Roman Empire, and are found as ruthless combatants at various tournaments. According to Moreri and some others, Emperor Otto III. Already in the year 1001 a knight of Andlaw to the dignity of the first of the four rulers of the Holy Roman Empire, and commanded at the same time that a member of this family be knighted at every imperial crown. Emperor Carl V. confirmed this ancient tradition in 1540.

In terms of their abundance, the Andlavs were already present in the 11th century as bearers of the festivals Andlaiv and as umbrellas of the monastery of the same name. Apart from the Andlau tribe, the people of the valley of Andlau, the villages of Bergheim, Blinsweiler, Bernhardsweiler, Reichsfelden, Zell and Unterhalden, the money and salt in Untersweiler, which were Imperial and Reichlelehen, From the crown of France, from the duchy of Lorraine, from the bishoprics of Basel and

According to a family charter of 1609, signed by ten members of this family, the name was already written in the usual way "Andlaw".

Originally, this monastery was named after the valley, in which, although it is no longer in its original form, it is called Eleon. A document of the pope

Sylvester II. Of 999 calls this monastery, Indelaha, from which it is stated that it is named after the sex of this name, on whose land it is located.

In the second half of the eighth century two brothers, from Rome or Bologna, Pantaleon and Balthasar Andelado lived. The first clothed the dignity of a senator in Rome; Balthasar followed Emperor Carl the Great, whose house and knight he was from the round table, to Germany, where he settled in the valley eleon of today's Alsace, and became the founder of Veste Andlaw.

These included the castles Vittenheim and Schöneberg, the villages Eschenweiler, Buttenheim, Bellingen, Unfer and Klein Landau, Singersheim, Sassenheim and the Dinghof to Ursweiler, these as Erzherzog. Austrian fiefs; The mayor of Kaysersberg (1739) as a fief of the crown of France; The Zehent and the patronage of Dübelsheim as Herzogl. Wuerttemberg fief; The village of Helmannsgereuthe (St. Blaise) as a fief of Lorraine; The village of Vittenheim as fief of the Bisthum of Basel; on

Strasbourg, the abbeys Andlaw, Merian, Mauersmünster, the counts of Rappoltenstein and Neuchâtel. These fiefs, as well as the important family property of the family, have been lost, partly in consequence of repeated feuds with the nearby town of Strasshurg, and the bishops there, and partly by the French revolution; A portion of the alodia was sold. In the high pile and prestige, the family stood up to the beginning of the 13th century. At this time, it was especially the decline of the Hohenstaufen House, which was also for her, as his faithful follower. Was incalculable, in the course of which the greater portion of its stock was either conquered and destroyed, or even torn away. However, it seems to have gained power and prestige within a short time. For even between the exhortations of the bishops of Strassburg, in 1232, with some other noble families, she was allowed to take the time and voice of the Magisterial College of the city of Strasbourg. The lords of Andlaw, who had been destroyed by the two bishops of Strassburg, Henry of Veringen, and Henry of Stahlek, 1213 and 1236, 1274 back as an Austrian life. Under the patronage of Oesterreich, the castle remained until the middle of the 17th century, when this royal house gave the Crown to France its rights and duties, which were essentially guaranteed until the outbreak of the French Revolution.

Of the various lines into which the sex has been divided and branched by centuries, only the houses or lines have existed since the extinction of the Vittenheimer (1837)

Ndlaw-Kleinlandau.

Andlaw-Birseck and

Andlau-Homhurg, of which the former belonged to the kingdom of France, the second and third to the Grand Duchy of Baden, the Austrian, the Bavarian, and partly the Wurttemberg lands and Switzerland.

The family of Berkheim is also a branch of the Andlaw tribe, as is evidenced by documents and various older contracts. In 1255, both families, through their common property ownership in

Castle in Thale Andlaw, castle and village Valfl ', castle Speasburg, toes! And patronage in Benfeld as a fief of the bishopric of Strassburg; From the Abbey of Audlav they were reckoned with the valley of Andlaw, and the visionary of this penitent; From the Abbey Merian with the court and Dominium Breitenubach and the people of Schonwiller; From the abbey of Mauermünster (M56) with the people who are settled or settle in the area of the abbey between the fencing and the brunsch; From the counts of Rappoltenstein with the village of Baaldenhcim, and from the counts of Neuchâtel with the castle of Buttenheim, the estates there, and to Klein-Landau and Bellingen,

Wortlen.

A separate document, and since then only the coat of arms has been common among them. *)

From a series of knightly ancestors. Who fought on the tournaments as in the Crusades, Wolfgang and Georg von Andelaha are the first to mention the story. Later several members of the family appeared in the history of the German Order; Others belonged to the high clergy, clothed handsome heads of state and court, or fought with distinction in various wars; Some have also been distinguished by scholarship, and have often been rendered worthy of science, of which many, partly printed, partly still contained in Manuscript, and preserved in the public libraries of Basel, Heidelberg, and Strassburg. We call the following:

Günther von Andelaha was Abbot of St. Blasien from 1141 to 1170, where he died.

Otto v. Andelaha, who at the court of Emperor Conrad III. Whose intimate counsel he was. In 1140 he signed a document issued by the emperor in favor of the convent of St. Blasien.

Rudolph v. Andela appears next to [Friedrich Barbarossa] son, Friedrich, duke in Swabia and Alsace, and the bishops Heinrich von Basel and

Heinrich von Strassburg as witnesses in the founding document of Herrad von Landsperg, abbess of Hohenburg (St. Ottilien) Trattenhausen (1171).

Frederick and Rudolph of Andela are witnesses of a donation from the same Herrad in favor of the Abbey of Etival, with the duke of Duke Friedrich, the Roman King Henry and the Bishop of Strassburg (1180).

Heinrich, Rudolph and Eberhard (three brothers), lived around 1250 to Andlaw. They made themselves known for their feuds with the cities of Strasbourg and Mulhouse. Even against Duke Friedrich III. Of Lorraine they undertook a feud, which, however, was mediated again by Anselm von Rappoltenstein. They also had long-standing disputes with the family Berkheim, which was closely related to them. Which at last were cleansed by Otto von Ochsenstein in 1255.

Catharin a ll. V. Andelaha, from 1342 to 1353, stood before the monastery Andelaha as abbess.

Rudolph v. A., Vicedom, was the bishop of Strasbourg during the imprisonment of the bishop of Strasbourg in 1338, and in 1345 he gave a fortress in the valley of Andelaha of the Catherlralkirche. He handed over his lieutenant Ludwig von Uttenheim in 1355

'Guarding and defending the castles of Andelaha and Valll',

With which he had formerly been liked by the bishopric of Strasburg, as a feudum castrense.

") See the following article Berkheim.

Henry, Dicpold, and Peter v. A. fought and fell in the battle near Sempach in 1386.

Black Rudolph von A. was Bath and Courtmaster of the Bishop of Strassburg, Friedrich von Blankenheim, and died in 1412.

Walther I. von A. was imperial. Bath; He married in 1418 to the rich heiress of Hartung von Hauss, and in this way gained extensive encounters in Upper Alsace, and became a stitcher of all the branches of Andlaw still extant.

Gerhard von A. was imperial. Rath and bischöfl. Head of the town hall in Markelsheim. When the Alsace (1444) was taken over by the Dauphin (later King Louis XI), he became a French captive for a long time.

Sophia v. A. was 1444 abbess of the pen and Andlaw.

Georg v. Audelo, 1454 Dompropst of Basel. He was a man of great prestige who had a lot of influence at the church meetings at Constance and Basel. When Pope Pius II. Founded a university in Basel in 1450, he appointed his friend Georg von Ai to the first rector of the latter, who wrote the law of the new school, and appointed worthy men to teachers. He died March 7, 1466, and was buried in the Dome at Basel, where his memorial stone is still to be seen.

Hermann Peter v. A., a prophet of Lauterbach and Canonius of Colmar, died after 1480. He was a man of talent and scholarship, and the first author of the German constitution. After completing his studies on Pavia, where he was chiefly concerned with copies of Roman authors, he was a doctor and professor of canon law at Basle, vice-chancellor of the university, and, in 1475, a senior jurist's office there. His remarkable work (1460): de imperio RomanoGermanico lib. Ll. Appeared first from a manuscript of the Heidelberg Library, with notes from Marquard Freher to Strassburg in 1603 and 1612 in the fourth, and under the title: Representatio reipublicae Germanicae, sive tractatus varii de SBG I. regiminc at Nuremberg, 1657 in 4. This first attempt at a theory Of German national law has been written with many liberties, but full of historical errors which have existed for centuries, and on which a great part of the constitutional law of the middle age was based. ** A chronicle written by him in German, covering ninety folioscites from the creation of the world until 1400, and especially the events of Basel and Colmar, was discovered only in a revolutionary storm in Strasbourg.

Bartholomew von A. stood for a number of years as abbot to the penitent Murbach; He died in 1482. '

In the paper of the family of A., which is communicated to us, the descent of this Hermann Peter from the course on the other side is questioned.

The sources, from which Andlnw drew, were the Bible, the rulers of the Roman-Justinian and papal-Ranonian right, the fines on this pike, and the golden bull Emperor Carl IV. Extracts iluvon can be found in Piitter's Literatur der deutschen Staatsrecht I. Thl. P. 77-88.

Lazarus v. A. was court judge at Ensisheim in 1479, the size of the Austrian government of the foreland.

Hartmann v. A. presided as mayor in the Hathe at Basel in 1490. His brother:

Hartung was deputy of the Basel estate and as such co-signer of the Speyer Protocol in 1496; He is described as a master of high qualities and great merits.

In 1558, **Johannes v. A.** had the presidency at the reign of the emperor. Austria, Emperor Ferdinand I was an intimate friend and commanding general.

Arbogast v. A. was a great priest of the Johanniterorden to Heitersheim in 1607.

Another **Arbogast** of Austria, having lost his fiefs in 1633 (given to the family of Cointet), had, through the disobedience of the Archdiocese of Austria, entered into Spanish wars, in which he swung himself up as general, and knight of the order of St. Jacob Compostella became, in which costume a family painting in life-size. He died in high honors and decorated with various orders as governor to Besancon.

Columban v. A. died as the tireless abbot of the monastery of Murbach in 1665.

Armand Gaston von A. was almsman of the King of France, Domdecan of Toul, 1735.

Benedictus v. A., from the house of Homburg, stood before 1785 as a frustrated abbot to the monastery of Murbach, to which King Louis XVI. Appointed He died in 1839 at Eichstädt in Bavaria.

Franz Anton v. A. was king. French Lieutenant-General, exempted by the guards: he was the last of his name, who was buried in a solemn manner in 1787 on the right of the high altar in the church of St. Andlau. The ladies of the penitent, in full order, had to receive the coffin at the entrance of the monastery building and head to the church. His son:

Anton died as king. French general lieutenant in 1822. Ä

Johann Baptist was Comthur of the Deutschordens-Commende to Ulm. He was knighted in 1790 at the coronation of Emperor Leopold.

Friedrich Anton, from the Homburger line, was Marechal de camp, president of the Alsatian, later of the Breisgau knighthood; He died in 1820.

Conrad Carl Friedrich, Freiherr von A. (born 23 Dec. 1766), was a greatherzogl. Minister of State of Baden. He earned great merit for the state as well as for his princely house, to which he was devoted with rare loyalty

and devotion. He was the President of the Court of Appeal and the President of the Governorate at Freiburg, when, in 1805, this town was merged with the Breisgau from the Duke of Modena to the Grand Duke of Baden; In 1810 he acted as a grand duke. Baden ambassador at the court of Napoleon; From 1810 to 1813 as Minister of the Interior at Carlsruhe; In the following year, on his request, the portfolio of the Minister of the Interior was taken from him, and from 1814 to 1817 the dignity as Governor of the Franche Comte and of the Principality of Bruntrut, and then the Court of Justice, were transferred to Freiburg. He held this until 1834, where he was, at the request of the highest satisfaction, for many years of faithful service. He died on 25 October 1839, leaving two sons and two daughters, listed in the genealogy below. His wife, Maria Sophia, a née Freiin of Shakmin or Jaquemin, had gone before him in death nine years earlier (1830, April 3). She was the youngest of her family, who, from Lorraine, received a large illustration by Nicholas of Schackmin or Jaquemin, who, as ambassador of the Lorraine court, negated the marriage of Francis I to Maria Theresia, later as secret treason in the immediate vicinity of the Emperor in the Hofburg at Vienna, where he died around 1755.

Of the considerable possessions of the family not only the alodial as well as the feudal goods have passed partly by means of emigrations and marriages to other families, and partly by the French revolution. Of real fiefs and landlords, the family in Baden at present, and only in communion, the village of Bellingen (Mühlheim), and the court to mire; The line to Homburg a share in the village of Krotzingen (A.-B. Staufen); The line to Birsek the village Hugstetten (A.-B. Freiburg), which are all located in the Breisgau. In addition to these, they possess various properties in the state, as well as in Wurttemberg, France and Switzerland, the well-known Gut Arlesheim in the Canton Basellandschaft. The St Andrews castle, which was turned into a ruin during the French Revolutionary War, was returned to the hands of the family in 1822 by Count Felix. In Bohemia they no longer possess any goods, but the right of the men's national team. The religion of all members of this family is the Catholic one.

L. Line to Klein-Landau.

The founder of this line is Theodorich II (a son of 1540-1 Lazarus II), who was married to Clara von Blumeneegg. It was founded in 1750 by King Louis XV. Of France.

Count: **Felix of Andlaw**. Royal French Marechal de camp (aDD), raised to the PairsDance by Carl X. Renounced them on August 9, 1830.

Brothers.

Gustav of Andlaw, royal. French colonel and subordinate of the royal. Garden; Placed his position as deputy of the French chamber in August 1830, and accompanied Carl X; To Cherbourg.

II. Line to Ilomburg.

Her founder is (1597) Lazarus II. Younger son, Ludwig III. Who was married to Salome von Kippenheim. This line was founded in 1814 by Emperor Franz von Oestreich in the counts

Stood up.

Count: **Hubert Joseph of Andlaw**, h. 1774, k. K. Austrian chamberlain; Married 3. Oct. 1810 with Caroline, née Frein von Falkenstein. (Freiburg, Germany)

Children.

- 1) Friedrich Otto, born Sept. 7, 1811.
- 2) Franz Octav, born 18 October 1812.
- 3) Carl Adolph, 21. Dec. 1813, k. K. Austrian Lieutenant with Grossherzog of Baden Inf. No. 59.
- 4) Heinrich Julius, b. 15. Sept. 1815, k.k. Austrian lieutenant at Bäkony Inf. No. 33.
- 5) Maria Camilla, born 28 January 1817.
- 6) Raimund Carl, born 16 January 1819, k.k. Austrian lieutenant in the Kaiser-Jäger-Regiment.

Brothers and sisters.

- 1) Camilla, born 1773, widowed. Countess Mühlenfels. (Stuttgart.)
- 2) Antonie, born 1779, widowed. Freitrau Wrath of Bulach. (Freiburg, Germany)
- 3) Fidelia, born 1782, married to the patron Philipp von der Weid. (Freiburg in Switzerland.)
- 4) **Joseph Gotthard, Count of Andlaw**, born 1784, formerly mayor of k. Services, Knights of the French. Honorary legion; With

Caroline Antonie, born Freiin von Bemhausen, born 17 Sep. 1785. (Stotzheim in Lower Alsace.)

III. Line to Birnek.

The founder of this line is Ernst Friedrich v. 21., who was married to Maria Ursula Beinach of Hirzbach, and in 1660 followed his father, the liberator Georg Friedrich II, in the possession of the family goods. The members of this line belong to the Freiherrenstand.

Owner: Franz Xaver Bruno of Andlaw, b. 1799, grossherz. Had Chamberlain and minister-resident at the king. Bayer Hofe zu München, owner of the Arlesheim estate in Switzerland, GBZL3, HDL2, IMB; Eldest son of the 1839 -I Minister of State, Frhrn.

Brothers and sisters.

1) Heinrich Bernard, born 1802, great heart. bath. Chamberlain to Freiburg, married to, Antonie, née Freiin von Sternegg.

Daughter.

Maria Henrike Sigismunda, born 1830.

2) Maria Antonie, born 1801, according to the liberation of Augustus of Boggenschach (see d.) Grossherz. bath. Rittmeister.

3) Beatrix, born 1805, according to the liberty of Max Euseb of Breiten-Landenberg (see d.) Ghz. bath. Chamberlain. V

Vuters sister.

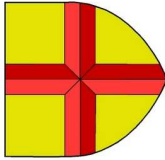
Eleonore, born 1771, widowed. Frey from Billieux to Bruntrut. ,

The coat of arms shows a red cross in a golden shield. From the Gold-crowned helmets, which rests over the shield, rises a crowned one

Male figure, clothed with ermine, and a silver neck collar. The helmets are all silver.

News about this famous sex is given by the following writers: Schbptlin, Alsat. Illustrata. Mol-eri. Diction. Other Hertzog Alsatian chronicle. Ktlm shofen, Strassburg. Timeline. Graff. Chronicle of the city of Dltthhausen. In addition, they are the handgrills of Abhe Grsnddidicr, the archivalists of

the family of Andlaw. The genetic tables of Hattstein (II, TS 8-12), and Biedermann (Canton of Ottenwald, 1 October, 126, 111, 157, 231, 327, Canton of Circe, 132. H1, Canton of Bhoenwerra, 50, 190, 239. 303, Cant. Altmühl, 185), and the sex register of the Schilling family of Cannstatt, which reports. The coat of arms is Hattstein T. 2. Tab. 1., Siehmacher T. 1. Tab. 1571. H '. Supp. Table 7. and the Tyretsche gender and heraldic descriptions.



Page 1 sires de Andlaw

Günther d' Andlaw d1170
abbot St Blasien

Otto d' Andlaw
fl 1140

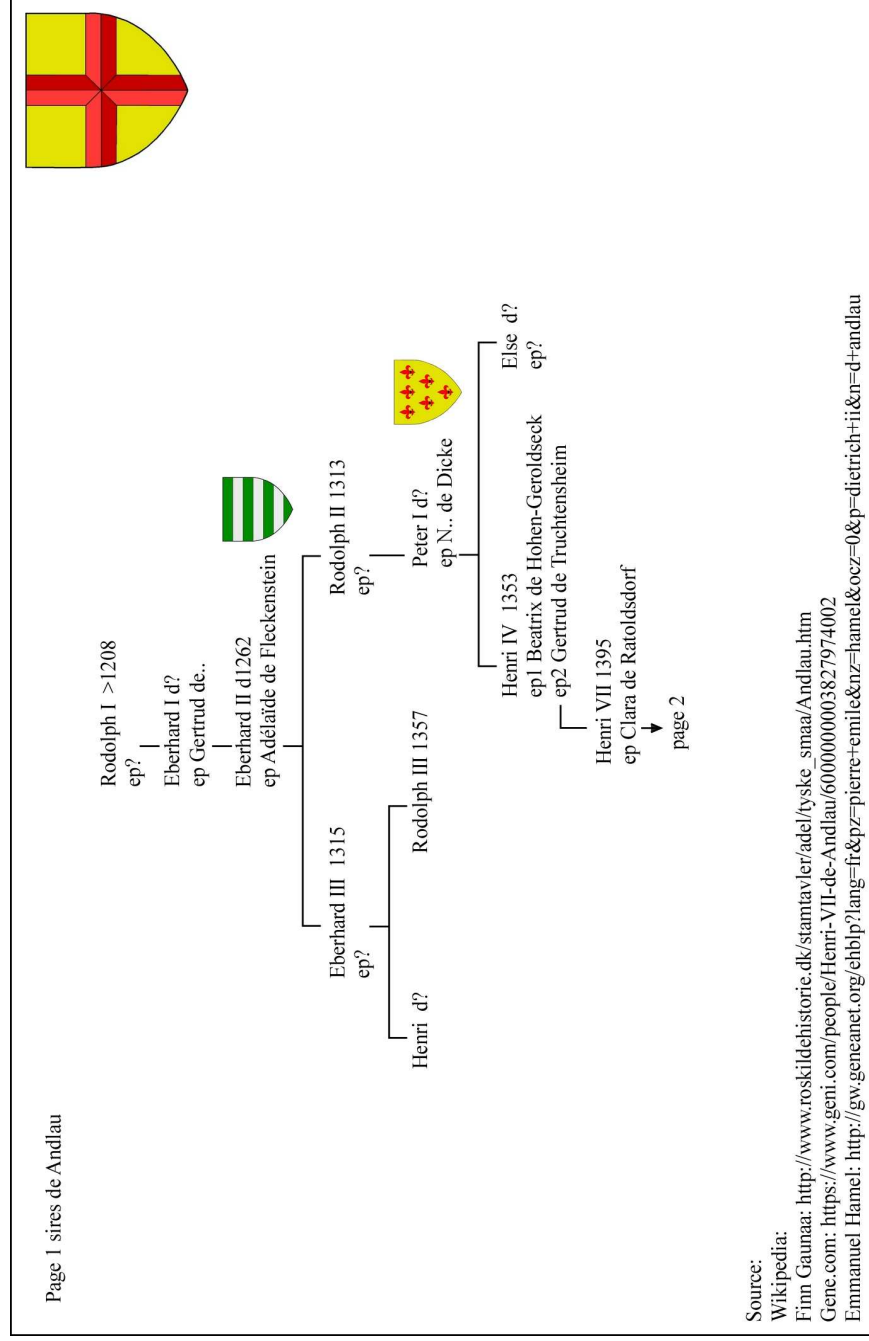
Rodolph d' Andlaw
fl (fils Frédéric Barbarossa)

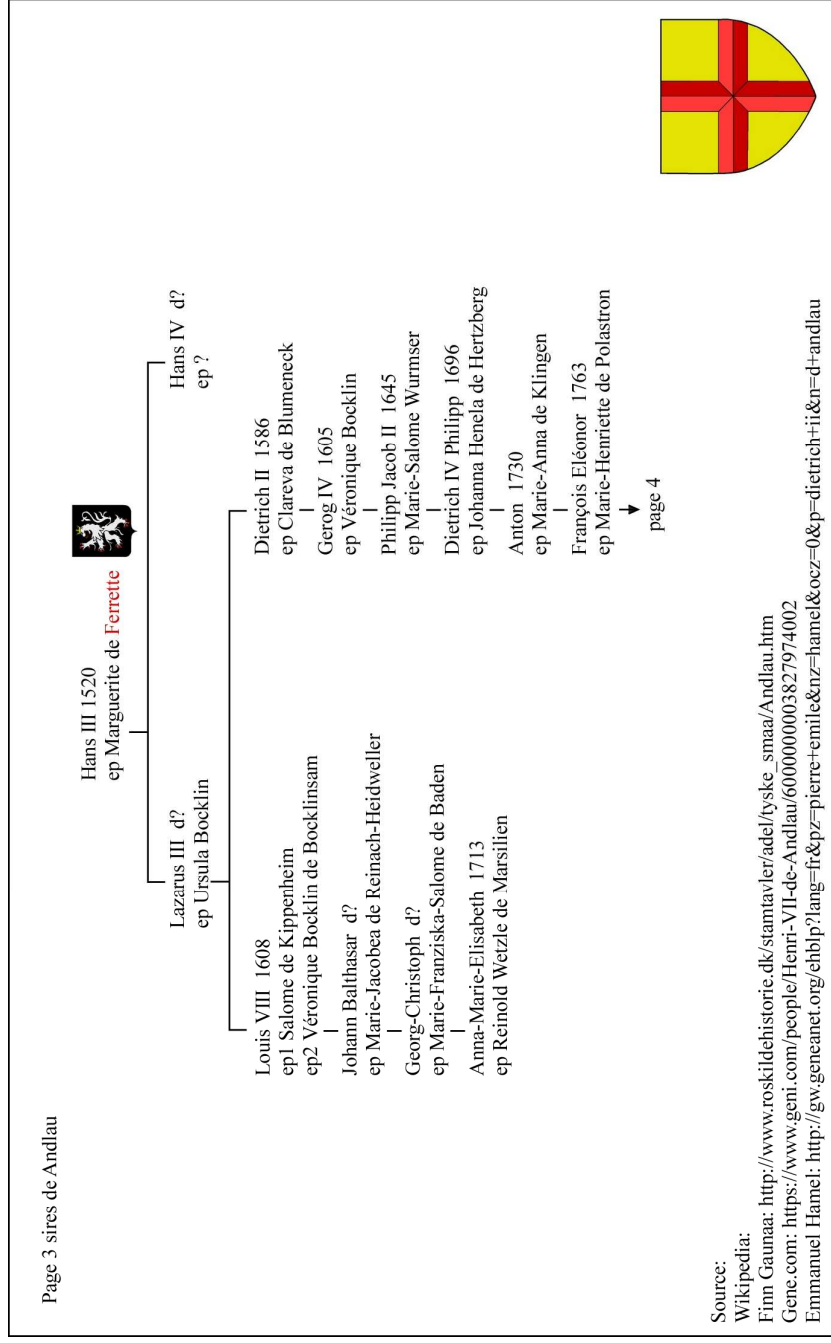
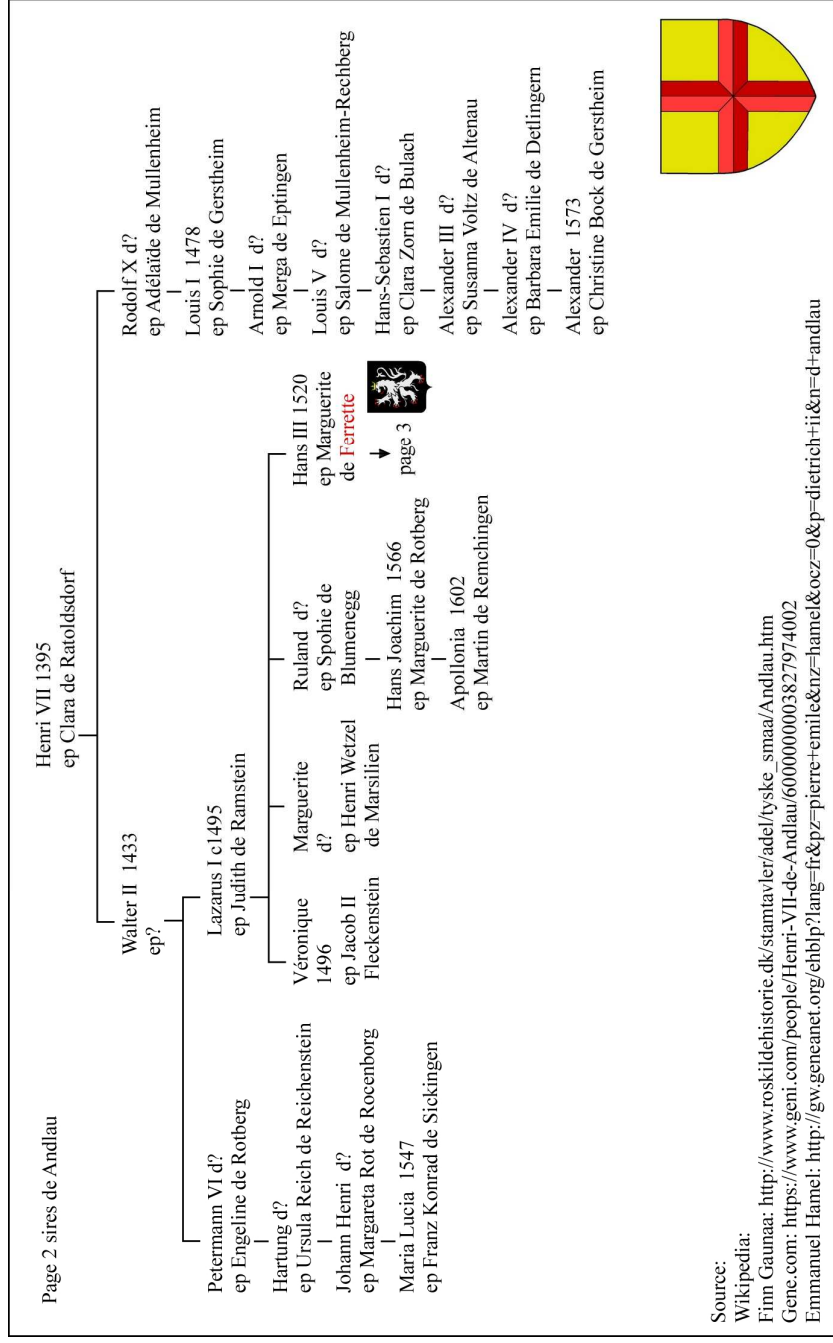
Frédéric et Rodolph
fl 1180

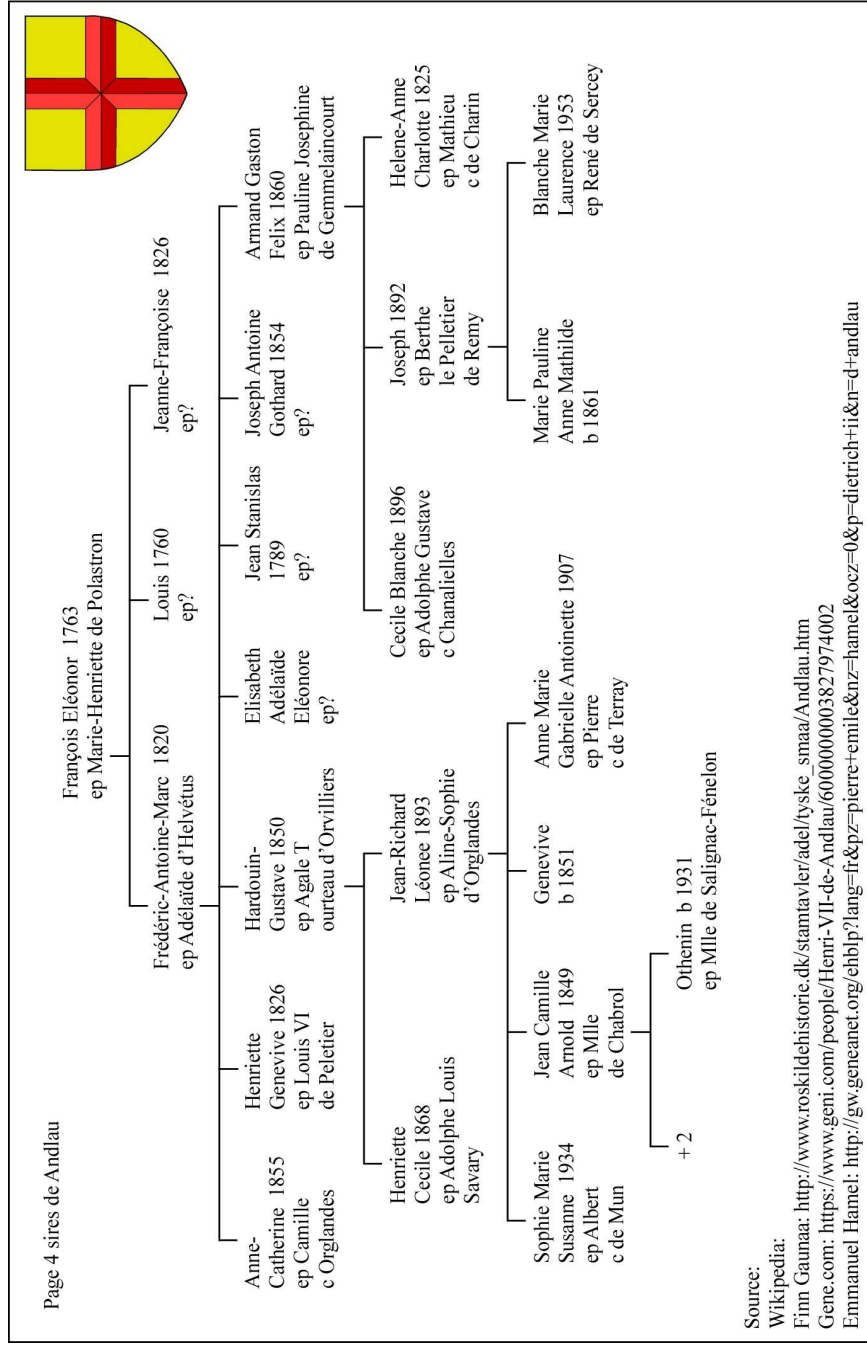
Hanri Rodolph Eberhard (freres)
fl 1250

Source:
Städteutscher Adelsheros, oder Geschichte und Genealogie
<https://books.google.com/>

Famille d'Andlau	
1	
2	
3	
4	
5	
6	
7	
8	
9	
10	
11	
12	
13	
14	
15	
16	
17	
18	
19	
20	
21	
22	
23	
	Henriette Geneviève5 1826 ep Louis VI Le Peletier
	Elisabeth Adélaïde Eléonore
	Armand-Gaston-Félix 1860 comte d'Andlau ep Pauline Joséphine d'Hennezel de Gemmelaincourt dont:
	Marie Pauline Anne Mathilde née 1861
	Blanche Marie Laurence 1953 ep René de Sercey
	Hélène Anne Charlotte née 1825 ep Mathieu, 2e comte de Charrin
	Cécile Blanche 1896 ep Adolphe-Gustave, comte de Chanaleilles
	Jean-Stanislas 1789
	Joseph Antoine Gothard né 1854 baron d'Andlau
	Hardouin-Gustave 1850 1er baron d'Andlau et de l'Empire eo Aglaé Tourteau d'Orvilliers dont:
	Henriette Cécile 1888 comtesse d'Andlau ep Adolphe Louis Charles Alphonse Savary
	Jean Richard Léonce 1893 comte d'Andlau ep Aline Sophie Louise Laurence d'Orglandes dont:
	Sophie Marie Suzanne 1934 ep Albert, comte de Mun
	Jean Camille Arnold né 1849 ep Mlle de Chabrol dont:
	un fils n?
	Jean né 1883 ep Mlle Le Marois dont:
	Un fils
	Une fille
	Othenin d'Andlau de Cléron d'Haussonville né 1931 (living) ep Mlle de Salignac-Fénelon
	Geneviève (née le 29 septembre 1851) ;
	Anne Marie Gabrielle Antoinette 1907 ep Pierre, comte Terray







Regesta Imperii

http://www.regesta-imperii.de/en/regesten/3-5-2-papstregesten/nr/1049-11-10_1_0_3_5_2_358_686.html?tx_hisodat_sources%5B%40widget_0%5D%5BcurrentPage%5D=8&cHash=98faa0cc77543c6f510e74dfd50c85b6

RI III Salisches Haus (1024-1125) - RI III,5,2

Displaying record 358 of 1068.

[Google translate German to English]

Leo IX. - RI III,5,2 n. 686

1049 November 10, Andlau

Pope Leo (IX) visits the monastery Andlau (monasterii, see Fauiani steque Felicitatis, quod appellatur Helionis) on the way back from the Synod of the Main Synod (a synodo, quam Moguncie habuimus, redeuntibus contigit per vestrum monasterium venire) (D. Strasbourg), consecrates the church as well as the high altar, transfers the body of St. Richardis and leaves an office composed by him on the saint.

Archival History/Literature

N ° 687; Annalista Saxo 1048 (MG SS XXXVII 390); Jakob Twinger of Konigshofen, Chr. 1052/53 (Hegel, Chr. Of the German Cities IX 558); Daniel Specklin, Collectanées 1053 (Reuss 49). - To the office: Historia ep. Tullensium (Calmet, Hist. De Lorraine, I, 222f.). Reg. : J p. 370; GP III 42 n. 4; Iogna-Prat, Léon pape consécrateur 379; Cf. JL 4195. Lit. : Höfler, Deutsche Pápste II 63f. ; Hunkler, Leo IX. 156; Spach, Saint Léon IX 12; Grandidier, Oeuvres inédites I 250 ff., V 211; Duhamel, Pape Léon IX, 259; Delarc, Pape alsacien 223f. ; Glöckler, Diocese of Strasbourg I 164; II, 371f. ; Steindorff, Henry II, 101; Vautrey, Hist. De Bâle I 110; Schulte, Leo IX. 86; Sattler, Altdorf 20; Brucker, L'Alsace II, 78ff. ; Kraus, art in Alsace-Lorraine I 7f. ; Sackur, Cluniacenser II 322; Hauck, Church History III 606; Kehr, Scrinium 82 (ND Ders., Selected Works 142); Müller, Itinerar, 78; Martin, Saint Léon 110; Clauss, Historischopographisches Wörterbuch 36ff. ; Bécourt, Andlau 88, 91; Marot, L'élévation des reliques 31; Scherlen, Holy Cross 20; Scherlen, Egisheim 100; Scherlen, Egisheim. Village and town 42; Bloch, Klosterpolitik 195, 219, 224f., 229f. ; Alfaric, Pape alsacien 57; Pfleger, cult Leo IX. 84, 87; Clauss, saint of Alsace 85; Will, Reliquienaltäre 400f. ; Corbet, Saint Richarde 26ff. ; Barth, The Holy Empress Richardis 17, 19f., 50f. ; Stintzi, Leo IX. Rides 74; Barth, cult Leo IX. 204f. ; Crozet, Consécrations pontificales 18; Stintzi, Léon IX et l'Alsace 111; Klausner,

Canonization proceedings 98; Castle, L'église d'Alsace 92; Pfaff, Liber Censuum 224 n. 398; Choux, Saint Gérard 75; Barth, Handbook of Alsatian Churches, 64f. ; Garreau, Saint Léon IX 94f. ; Matthaëus Bernards, The

Woman in the World and the Church during the 11th Century (Sacris erudiri 20/1971, 39-100) 59; Brakel, Heiligenkulte 258, 260, 262f., 274f. ; Herrmann-Mascard, Reliques des Saints, 94; Vrégille, Hugues de Salins, I, 184; Butcher, Saint Léon 4; Parisse, Lorraine monastique, 56f. ; Vrégille, Hugues, 148; Jean-Philippe Meyer, L'église abbatiale d'Andlau au XIe siècle (Cahiers alsaciens d'archéol., Art et d'hist., 29/1986, 61-82) 66ff. ; Dahlhaus, Rota 52; Martiny, Andlau 113; Wolf, canonization bullet 91ff. (ND 747f.). - To the office: Paulin, Léon IX musicien 116ff. ; Bernard, Offices versifiés 90ff. ; Elliott, Spiritual Marriage, 77, 127; Wolf, canonization bullet 91ff. (ND 747f); Fürstenberg, "Ordinaria loci" 212f. ; Munier, Léon IX, 131, 275; Krafft, PU and canonization 44; Iogna-Prat, Léon pape consécrateur 368f. ; Meyer, Églises en Alsace 499; Chazan, Léon IX dans l'histoire 605.

Commentary

The pope himself, in his bull for Andlau (n. 687), reports of his stay there, the consecration and translation: nobis ... contigit per vestrum monasterium venire et eccl. Benedicere ac dedicare ... transfere corpus b. Richarde ... In the same privilege, he also speaks of the altar consecration (in maiore altare ... a nobis consecrato) in the not yet completed monastery church (quam noviter construxeratis, sed nondum perfeceratis ad plenum); The Annalista Saxo, however, mentions only the translation of the saints. The date of the stay and consecration comes from a Calendarium of the Abbey of Andlau, which Grandidier 260 and Oeuvres inédites I 521 cited: IV id. Nov., dedicatio monasterii in Andelo. Whether the translation took place as a result of a canonization carried out at the Mainz Council (n. 655), like Wolf 91, must be speculated. In the Itinerar of the Pope, the stay in Andlau is the first surely to be dated after the Mainz Council. The parishioners of the twelfth and twentieth century, described by the chroniclers of the Strasbourg, Jakob Twinger and Daniel Specklin, which the pope had made according to both authors, 1053, is not to be referred to a place of Ehl, according to Pflieger, Elderly name Eleon for Andlau. - The surrender of the works of Leo IX. Which is sealed by Humbert of Silva Candida, is nowhere dated, but Bernard rightly assumes that the surrender, as well as the origin of the songs of Leo, should be combined with the corresponding orders. For the history of reliquary transformations, see Kühne, Ostensio Reliquiarum 520ff.

Cite as:

RI III,5,2 n. 686, in: Regesta Imperii Online,
 URI: http://www.regesta-imperii.de/id/1049-11-10_1_0_3_5_2_358_686
 (Accessed on 03.03.2017).

Le mont Sainte-Odile et ses environs:

Reinhard, Aimé 1888

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k352381/texteBrut>

TABLE DES MATIERES

183	Le Mur païen.
194	La Voie romaine.
197	Barr
202	Heiligenstein
204	La Vallée de Barr
205	Le Hangenstein
206	Sainte-Anne
206	Le Château de Landsperg.
211	Le Château d'Andlau.
216	Le Château de Spesbourg
220	Les Châteaux d'OUrott.
224	Le Kœpfel.
225	Le Château de Waldsberg -
226	Les Châteaux de Dreystein.
227	Le Château de Kagenfels
228	Le Château de Birkenfels.
229	Klingenthal.
231	Saint-Léonard.
232	Conclusion.

INTRODUCTION

La plus renommée des montagnes des Vosges, c'est, sans contredit, le mont Sainte-Odile, non pas à cause de son élévation, qui n'est que de 700 mètres au-dessus du niveau de la mer, mais par le vénérable monument qui le couronne depuis douze siècles et par le souvenir de la sainte patronne de l'Alsace qui lui a donné son nom. Et si cette mémoire bénie l'a rendu cher à la piété des fidèles, dès l'époque lointaine où il reçut sa dénomination chrétienne, il est aussi, en quelque sorte, le MKC' tuaire historique de tous les Alsaciens, sans distinction de culte c'est, en effet, sur son sommet que commence l'histoire même de notre pays, car le célèbre mur païen" qui l'entoure est l'oeuvre primitive de nos ancêtres de l'ère celtique. Enfin, par les nombreuses ruines féodales qui s'élèvent sur son pourtour, par les sites tantôt sauvages, tantôt agrestes, que présentent les dio'érents vallons qui s'ouvrent sur ses flancs boisés, et par le panorama, varié à l'infini, qui se déroule de tout côté au regard, le mont Sainte-Odile est devenu, dans les temps modernes, le but de prédilection des innombrables amis de la nature que nos villes envoient chaque année vers les cimes vosgiennes. Aussi ce coin de terre privilégié a-t-il été décrit si souvent, son histoire tant de fois

racontée, qu'à vouloir de nouveau en tracer le tableau, on se voit positivement réduit à porter de l'eau à la rivière" ou des hiboux à Athènes" Mais nous n'avons pas la prétention de refaire ici les travaux si complets et si consciencieux, publiés, dans l'espace de près de 200 ans, par les Pe~~e~, les ~&)'ec7~, les <S'c~a'F/7tK~ les ~a vie de M'nfe Odile, etc. (1699 et 1719); édition allemande (1700 et -t70[).).

La légende de sainte Odile, qui date de la fin du septième siècle, est pour tout Alsacien qui se respecte un article de foi, sinon religieuse, du moins patriotique, malgré les efforts tentés par quelques savants en tes, pour la reléguer dans le domaine de la fable ou pour la réduire à un mythe forgé au dixième siècle par les moines d'Ebersmunster~. Elle est, d'ailleurs, 'Voir: Roth, D~' S. CMt;ten&e)y, dans'l'a(;a, de Stœber, années -t856-d857.

notre pays. Ce que nous avons à offrir à nos lecteurs, ce ne sont que des esquisses, destinées à servir de texte explicatif à la série de belles gravures qui, publiées pour la première fois il y a 106 ans (1781) dans l'ouvrage de Silberman cité dans la note ci-contre, et réimprimées 54 ans après (1835), vont, au bout d'un second demi-siècle, reparâtre une troisième fois sous les yeux dn public alsacien. Cette publication constitue un hommage à la mémoire de Jean-André Silberman, qui fut non seulement un facteur d'orgues de premier ordre, mais encore un explorateur infatigable de l'histoire et des antiquités alsatiques. Mais avant de parler du sujet de la gravure qui ouvre la série, nous devons résumer succinctement tu vie de sainte Odile et les faits principaux des annales de l'antique monastère.

APERÇU HISTORIQUE

La légende de sainte Odile, qui date de la tin du septième siècle, est pour tout Alsacien qui se respecte un article de foi, sinon religieuse, du moins patriotique, malgré les efforts tentés par quelques savants en us,'pour la reléguer dans le domaine de la fable ou pour la réduire à. un mythe forgé au dixième siècle par les moines d'Ebersmünster1. Elle est, d'ailleurs, corroborée, à défaut de titres tout à fait authentiques, par un monument qui existe encore dans le couvent et dont nous aurons dans la suite à faire ressortir l'incontestable autorité. Voici donc, dans toute sa naïve simplicité, l'histoire de la populaire fondatrice de l'abbaye de Hohenbourg ;

Vers l'an 6&4, Odile, fille d'Eticbon, duc d'Alsace et de sa femme Béreswinde, naît aveugle au château habité par ses parents à Obernai. Le père, qui espérait la naissance d'un fils, veut faire mettre l'enfant à mort; mais la mère la confie à une fidèle nourrice qui d'abord la cache à ScherwiMer et plus tard, pour la soustraire aux suppositions dont elle est l'objet, remmène en Bourgogne, au couvent de Palma (Baume-lesDames), où elle est élevée. A l'âge de 12 ou 13 ans, Odile reçoit le baptême des

mains de saint Hidulphe, fondateur de l'abbaye de Moyennoutier, près de Saint-Dié, et de son frère saint Erhard, évêque missionnaire à Ratisbonne. C'est à ce moment que ses yeux s'ouvrent à la lumière, et dès lors, bien qu'elle ait appris à quelle illustre famille elle appartient, elle n'a plus qu'une pensée: consacrer sa vie au Seigneur qui a opéré un si grand miracle en sa faveur; aussi continue-t-ello à rester jusqu'à l'&go de 20 ans dans l'humble asile qui a recueilli la jeune proscrire.

Dans l'intervalle, Béreawinde a, donné à son époux cinq autres enfants, quatre fils et une fille. C'est en vain que plusieurs fois elle a supplié le duo de reprendre sa fille aînée dont l'existence lui a été révélée Etichon refuse de se laisser fléchir. Alors l'un de ses fils, Hugues, la fait venir secrètement au château de Hohenbourg que le duc avait fait construire sur la montagne à la vue de la fille qu'il a si longtemps reniée, le père, saisi de colère, blesse grièvement le fils qui a osé enfreindre ses ordres. Mais, pris de remords devant le sang versé, et vaincu par l'influence bienfaisante qu'il subit à son insu par la présence d'Odile, il finit par la chérir plus qu'il ne l'avait haïe jusque-la; elle devient son enfant préférée, pour laquelle il rêve le plus brillant avenir. Aussi, quand il veut la marier, Odile le supplie en vain de la laisser suivre sa sainte vocation, et, pour échapper à l'union dont elle est menacée, elle se voit réduite à prendre de nouveau le chemin de l'exil elle s'enfuit au delà du Rhin et va se cacher dans un lieu désert, dans la montagne située à l'est de Fribourg*. Ce n'est que lorsque le duc, qui la découvre dans sa retraite, lui a promis de respecter le vœu auquel elle entend rester fidèle, qu'elle consent à retourner à Hohenbourg. Étichon, touché enfin p.u cœur par les vertus de sa fille, lui fait abandon du château, qu'elle transforme en une maison religieuse, où bientôt elle réunit autour d'elle un grand nombre de jeunes filles des plus illustres familles de l'Alsace et des pays adjacents. C'est vers l'an 680 que la tradition place la. fondation du monastère dont Odile devient la première abbesse, et qu'elle gouverne pendant près d'un demi-siècle avec autant de sagesse7 que de bonheur. Enfin, après une vie signalée par de nombreux miracles et tout entière consacrée à la pratique des vertus chrétiennes, Odile s'endort dans le Seigneur, le 13 décembre de l'an 720 ou 723, à l'âge de 70 ans, ou, selon une autre version de la légende, en l'an 763, âgée de plus de 100 ans. L'histoire du monastère de Hohenbourg, au moyen âge, se divise en deux périodes, pendant lesquelles il fut gouverné par une cinquantaine d'abbeses, depuis sainte Eugénie qui succéda à sainte Odile, sa tante (723-735), jusqu'à Agnès d'Oberkirch qui fut la dernière abbesse (1542-1546). La première période est celle de la prospérité elle va du septième siècle jusqu'à la fin du treizième siècle. Cette prospérité est attestée, dès la fin du huitième siècle, par. l'acte en vertu duquel Charlemagne, résidant vers Noël 776 à Sélestat, conconfirma tous les droits et privilèges temporels de l'abbaye, reconnue indépendante, personnes et biens, de toute autre juridiction séculière que celle de l'empire. Cette déclaration d'immunité fut renouvelée

par une charte de Louis le Débonnaire, datée d'Aix-la-Chapelle, le 9 mars 837.

Pendant le dixième siècle, Hohenbourg, ravagé par les Hongrois, en S17, resta plongé dans l'obscurité, pour reparaître dans l'histoire avec d'autant plus d'éclat dans les siècles suivants. En 1050, le pape saint Léon IX, séjournant en Alsace, consacra l'église conventuelle reconstruite à ses frais à la suite d'un incendie et promulgua en même temps la bulle de canonisation de la fondatrice de l'abbaye, vénérée depuis trois siècles à l'égal d'une sainte par les Éddèles. Dans la seconde moitié du douzième siècle, le monastère eut successivement à sa tête deux abbesses de grand mérite Relinde, parente de l'empereur Frédéric Barberousse, qui l'y transféra, en 1140 ou 1141, de l'abbaye de Berg, près Neubourg sur le Danube; ce fut elle qui soumit les chanoinesses à la règle de saint Augustin, et qui, la première, porta le titre de princesse du saint empire. A sa mort (22 août 1167), elle fut remplacée par Herrade de Landsperg, la plus illustre des abbesses après sainte Odile, et sous laquelle, Hohenbourg atteignit l'apogée de sa renommée; vers 1180, la maison compta jusqu'à 47 chanoinesses et 13 sœurs converses, comme nous l'apprend une des miniatures du célèbre manuscrit que la savante abbesse rédigea et enlumina, sous le titre de -Hb~s <MM;<arM)M, pour l'instruction et l'éducation de ses religieuses. Nos lecteurs savent quel a été le destin final de ce livre unique qui était parvenu intact jusqu'à nous! Herrade, dont nous aurons à parler plus en détail, mourut le 25 juillet 1195.

Avec le treizième siècle commence pour Hohenbourg la seconde période, celle d'une progressive décadence. Celle-ci, outre le relâchement de la discipline monastique, eut pour cause deux ordres de faits qui s'étaient déjà produits dans le cours des siècles antérieurs et se renouvelèrent encore dans les temps modernes avec une fréquence désespérante nous voulons parler des incendies qui consumèrent si souvent tout ou partie des bâtiments conventuels, et des guerres sans cesse renaissantes qui ruinèrent peu à peu le patrimoine temporel de l'abbaye. Celle-ci fut même plus d'une fois dépouillée par ses propres protecteurs; c'est ainsi., par exemple, que, vers 1140, le duc Frédéric de Souabe, père de l'empereur Barberousse, lui enleva les villes d'Obernai et de Rosbeim qui avaient, dès l'origine, fait partie du domaine de Hohenbourg, ainsi que l'ancien château ducal d'Obernai qui, sous le nom de ;S~Mo/, appartenait par indivis aux deux monastères fondés par sainte Odile.

Voici les dates néfastes des calamités dont l'abbaye eut à souffrir, du onzième au seizième siècle destruction de l'église par les troupes de Geoffroi, fils du duc Gozilo de Lorraine (1045), ravages exercés par les Huns (1049) incendie (1199) pillage, par Frédéric, duc de Lorraine (commencement du treizième siècle); nouveaux incendies, allumés par accident, par la foudre ou des chaleurs excessives (1224, 1244, 1301, 1400,

1439 et 1473); pillage par les Bourguignons (1474); enfin, la veille de l'Annonciation (24 mars) 154G nouvel incendie, allumé par accident dans la chambre de bain de l'abbesse Agnès d'Oberkirch, qui ne put se sauver qu'à grand peine. Le feu fut si violent qu'il détruisit tout, sauf les anciennes chapelles; au dire de l'annaliste Specklé, on le vit dans toute la vallée du Rhin, depuis Bâle jusqu'à Rastatt et dans la Forêt-Nôtre. A la suite de ce dernier désastre, les religieuses quittèrent le couvent, que la dernière abbesse remit avec tous ses biens à l'évêque de Strasbourg, Erasme de Limbourg, sous la condition que les bâtiments seraient reconstruits et donnés à quelque autre communauté.

1 Les auteurs ne sont pas d'accord sur la date de cet événement que les uns placent au 24, les autres au 25 mars; mais il paraît avoir eu lieu, en réalité, la veille de l'Annonciation et non pas le jour même de cette fête.

Après être resté cinquante-neuf ans à l'état de ruine, le monastère fut rebâti (1607-1613) et l'évêque Léopold d'Autriche le transféra aux chanoines réguliers de l'abbaye des Prémontrés d'Etival en Lorraine, qui, depuis plusieurs siècles déjà, étaient chargés du service de l'église abbatiale. Mais à peine établis, les nouveaux hôtes de Hohenbourg virent recommencer la série des catastrophes passées, dont voici encore l'énumération: Pillage et incendie par les hordes de Mansfeld (1622) ravages exercés par les Suédois (1633) pillage réitéré par les maraudeurs des troupes de l'électeur de Brandebourg (1674); incendie par accident (7 mai 1681); incendie allumé par la foudre (1685), enfin, dernier incendie partiel, causé par le feu du c:el (5 septembre 1785). Sous les Prémontrés, le couvent fut administré par vingt prieurs, parmi lesquels il convient de citer ses deux historiens, mentionnés plus haut: Hugues Peltre, qui fut élu prieur trois fois (1684, 1698 et 1708), et Denis Albrecht, né à Soldackenwrth en Bohême, qui gouverna pendant dix-huit ans (1737-1755).

A la révolution, les religieux se virent expulsés du couvent, qui fut déclaré propriété nationale et en partie livré au pillage. En 1791, la maison de ferme et d'hôtellerie, avec une partie des terres et de la forêt, fut adjugée à M. Meinrad Bruder, maire de Mutzig. Le 27 mai 1796, tout le domaine de SainteOdile fut acheté, pour 3195 livres, par le chanoine Rumpler, assez connu par ses écrits de polémique; il eut le mérite de restaurer l'église et les chapelles et de les ouvrir de nouveau au culte. Après sa mort (1806) le couvent passa successivement entre les mains de six propriétaires. La famille de M. Laquiant, neveu de Rumpler, le posséda jusqu'en 1831, année où elle le vendit à MM. Wittmann, de lieiligenstein, et Steinmetz, de Barr, tous deux protestants, qui, l'année suivante, le cédèrent à l'abbé Lhuillier, ancien curé de Mandray, près Saint-Dié. Celui-ci le vendit en 1837 aux trois frères Baillard, prêtres lorrains, des mains desquels il passa, en 1849, à M. Laugel, de Strasbourg, qui, peu après, le céda à M. Rohmer,

d'Ilkirch. C'est de ce dernier propriétaire laïque que le domaine de Sainte-Odile fut racheté, le 16 août 1853, par Me^{re} Rœss, au nom du diocèse, pour la somme de 40,000 francs. Depuis cette époque les bâtiments ont été complètement remis en état et sont occupés par des sœurs du tiers ordre de saint François, dont la maison-mère est à Rheinacker, près de Marmoutier. Des frères affiliés au même ordre sont chargés des travaux de culture. Dans les dernières années, Sainte-Odile est devenue une des stations climatiques des Vosges alsaciennes, où, chaque été, un grand nombre de touristes et de pensionnaires vont jouir de quelques jours ou de quelques semaines d'une vie tranquille, mais animée par les grands souvenirs qu'évoquent dans les âmes les antiques monuments d'un passé douze fois séculaire.

XX LE MUR PAÏEN

Comme nous l'avons déjà dit au début de ce travail, le mont Sainte-Odile est célèbre et intéressant à deux titres d'abord, par la légende chrétienne qui lui donne son nom et les sanctuaires dont celle-ci a provoqué la fondation; ensuite, par la colossale enceinte en pierres, appelée Mur païen qui entoure tout le plateau supérieur de la montagne. Après avoir jusqu'ici décrit les monuments religieux et raconté leur histoire si mouvementée, nous avons à nous occuper maintenant du monument, d'un genre tout différent, que nous a légué l'antiquité païenne et qui représente, pour ainsi dire, le point de départ ou le berceau de l'époque historique de l'Alsace. Le mur païen et la voie romaine forment, dans l'œuvre de Silbermann, le sujet de trois grandes et deux petites gravures qui vont successivement passer sous les yeux de nos lecteurs.



Pl. Xb.

a) Wachtstein. — c) Schafstein. — b) Mennelstein. — a) Landsperg.

Pl. Xc.

ANCIEN PLAN DU MUR PAÏEN



a) Vallée de Saint-Ulric ou de Barr. — b) Château de Landsperg. — c) Truttelshausen. — d) Saint-Nabor. — e) Otrrott. — f) Handschab. — g) Mennelstein. — h) Schafstein. — i) Wachtstein. — k) Bloss et enclos méridional du Mur païen. — l) Château de Birkenfels. — m) Château de Dreistein. — n) Couvent de Sainte-Odile. — o) Fontaine Sainte-Odile. — p) Saint-Jacques. — q) Saint-Gorgon. — r) Voie romaine. — s) Entrée du Mur païen. — t) Fontaine Saint-Jean. — u) Château de Waldeberg. — v) Enclos septentrional du Mur païen. — w) Château de Rathsamhausen. — x) Château de Lützelbourg.

Nous commençons la série par la planche X qui reproduit le tracé d'ensemble du mur païen; la légende qui l'accompagne et la boussole figurée vers le nord permettent de s'orienter plus facilement dans la description que nous allons esquisser. Mais, hâtons-nous de le dire tout d'abord, ce plan est loin d'être exact, tant pour la configuration topographique des montagnes et des vallées, principalement du côté de l'ouest et du nord, que quant à la ligne de pourtour du mur païen. Les erreurs qu'il renferme seront relevées dans le cours de la description; nous ferons seulement remarquer ici que le point septentrional extrême de l'enceinte se trouve en réalité à l'endroit marqué w, près duquel s'élève le château de Waldsberg, ou Hagelschloss; toute la partie ngurée comme englobant dans tous ses replis la surface de la montagne située au nord-est de Sainte-Odile, jusqu'auprès des châteaux d'Ottrott, et appelée .HbtM&Mn~&e~, est de pure fantaisie. Le fait est que les savants qui, au siècle dernier, se sont occupés du mur païen, n'ont eu qu'une connaissance très sommaire de sa véritable étendue. Laguille, dans son .EM<ot'~e de la Province d'Alsace, en publia d'abord un plan qui servit également, avec quelques modifications, à Schœpnin, et fut reproduit, à peu près tel quel, par Silbermann (1783) et Pfeffinger (1812) 1.

1 En 1602 ou 1603, Jean-Pierre Müller a tracé une vue à vol d'oiseau de la moitié méridionale du mont Sainte-Odile, comprenant la Bloss et le plateau du couvent. Ce plan, où l'on voit figurées les ruines des bâtiments claustraux, avant leur reconstruction depuis 1613, était autrefois conservé à la Bibliothèque ou aux archives de la ville de Strasbourg; il a été reproduit dans l'ouvrage de Pfeffinger et, de nos jours, dans l'intéressant et pittoresque album publié par notre concitoyen, M. Alfred Touchemolin, sous le titre: Le Mont Sainte-Odile; notes et croquis (24 planches in-folio oblong. Strasbourg, sans date [1878~).

Ce ne fut que vers la fin du premier quart de notre siècle que le mur païen devint l'objet d'un lever topographique scrupuleusement exact. Les recherches sur les antiquités départementales, ordonnées par le gouvernement de la Restauration, fournirent à notre savant archéologue, Jean-Georges Schweighœuser, l'occasion et les moyens de faire exécuter ce .travail méritoire, qui est l'un de ses plus beaux titres scientifiques, et pour la partie technique duquel il trouva un collaborateur aussi zélé que désintéressé dans la personne du capitaine d'artillerie Thomassin, dont le nom reste indissolublement lié à celui de l'antiquaire strasbourgeois, dans la reconnaissance de tous les archéologues et historiens qui se sont occupés depuis lors, ou s'occuperont encore à l'avenir, du mur païen de Hohenbourg. Ce plan est à l'échelle de un centimètre pour cent mètres, ou 1 à 10,000 mètres; les points principaux en ont été déterminés par des opérations trigonométriques, et tous les détails mesurés à la chaîne et à la boussole; la base de la triangulation se trouvait sur un terrain uni, situé entre Saint-

Nabor et la route d'Obernai, à 154 mètres d'altitude au-dessus du pavé de la Cathédrale de Strasbourg. Le travail de l'éminent capitaine français, oeuvre de plusieurs années, fut publié en 1825, sous le titre: f-t topographique de l'enceinte NM~Ms dite Mur Payen, située autour de ~c montagne de .SeM~e-OfMe, sMr versant oneMM des Vosges 1, etc. et fut accompagné d'une Explication rédigée en français et en allemand par Schweighœuser, qui est encore aujourd'hui le meilleur guide pour tous ceux qui veulent étudier de près la remarquable enceinte gallo-romaine. C'est donc le plan de Thomassin que nous allons suivre pour esquisser le pourtour du mur païen, en réservant pour la suite les indications techniques et historiques à donner sur sa construction.

1 Ce plan, qui a servi de base à ceux publiés depuis par les auteurs des monographies sur le mur païen, a été reproduit tout d'abord, en réduction de l'in-folio original, pour remplacer celui de Silbermann dans l'album des planches de 1781, réimprimées en 1835 pour la nouvelle édition de sa .Bese/tMt'!)tMy von Ho~eH&M)g par Strobel.

Le mur païen forme autour du plateau de la montagne de Sainte-Odile une enceinte continue, dont le développement total est de 10,502 mètres la superficie enfermée dans son pourtour est de 1,006,257 mètres carrés. La plus grande longueur de l'enclos, depuis le Mennelstein au sud jusqu'au Hageischloss a.)inord, est, en ligne droite, de 3070 mètres. L'enceinte entière était autrefois divisée par deux murs transversaux, dont il subsiste encore des restes, en trois enclos distincts. L'enceinte centrale, à laquelle se rattache le plateau du couvent, forme un triangle irrégulier dont les angles sont au nord, à l'est et au sud; l'enceinte septentrionale représente un losange allongé ayant ses angles vers les quatre points cardinaux; l'enceinte méridionale (la Bloss) figure un polygone très irrégulier. Pour faire simplement le tour complet du mur, sans s'arrêter, il faut trois heures de marche, parfois assez difficile, à travers les rochers éboulés et les fourrés; mais si on veut l'examiner à loisir, il faut compter au moins une demijournée. Cette exploration, autrefois très pénible, est aujourd'hui facilitée par les nouveaux sentiers établis par le club vosgien et qui permettent de suivre presque partout le pourtour du mur, tant à l'intérieur de l'enceinte que le long de sa base, à l'extérieur.

Nous prenons, pour point de départ, l'entrée même du couvent, à l'endroit où vient y aboutir le sentier de la fontaine Sainte-Odile. A la suite de la crête rocheuse qui, de là, longe le bord oriental du plateau antérieur du couvent, le mur païen contourne le sommet du vallon de Niedermunster, qui forme, avec le vallon opposée à l'occident, un étranglement que coupe en diagonale le mur transversal méridional. Avant d'arriver à ce point de séparation de l'enceinte centrale d'avec celle du sud, on rencontre les curieux rochers superposés comme des miches de pain et communément

appelés pour cette raison „roches du boulanger" (.B~eK/~seM). Après avoir suivi la crête de la Bloss jusqu'à sa pointe orientale extrême, située au-dessus du contrefort appelé -SatK~a&(/'d~p)an), le mur gagne l'extrémité méridionale formée par le Mennelstein. Ce rocher, célèbre par le magnifique panorama qu'il offre au regard, et dont l'altitude est de 816 mètres au-dessus de la mer et d'environ 60 mètres au-dessus de celle du couvent, se trouve de plein pied du côté de la Bloss; mais du côté de la vallée, il plonge à une profondeur d'environ trente mètres. C'est sur le flanc extérieur du Mennelstein que l'imagination populaire croyait autrefois voir figurer des anneaux de fer destinés à amarrer les bateaux qui étaient censés naviguer sur le grand lac de la vallée du Rhin, dont nous avons signalé les traces irrécusables sur les parois du rocher de Sainte-Odile.

1 Cette deuomina.tion populaire lest contredite par notre savant ami et ancien condisciple, M. Félix Youlot, conservateur du musée d'Épinal, auteur du curieux ouvrage; Les Vosges ct't'ent l'histoire (Mulhouse, 1872). L'infatigaMe explorateur des sommets 'vosgiens a trouvé sur le n rocher du houlanger une cavité circulaire, creusée de main d'homme. Mtiqve vestige du culte druidique, comme il en existe sur un grand nombre de nos pics rocheux, par exemple sur le Schnéeberg. C'est, par conséquent le nom de « roche du bassin que M. Voutot, revendique pour le ~ec/:eKfels, mot qui en est en effet la traduction exacte, mais qui, dans la prononciation locale, a pris un sens tout différent (.BœcAef ou j3ec&, boulanger, pour .Bcc~eK, bassin), inspiré à l'imagination populaire par la configuration du rocher.

Mais à cette période préhistorique de notre pays, l'homme n'existait pas encore, heureusement pour lui, car la mer jurassique", dont les vagues battaient à la fois les crêtes des Vosges et de la Forêt-Noire, n'avait pour habitants de ses eaux ou de ses rives que les ichthyosaures, plésiosaures, ptérodactyles et autres monstres du genre saurien, qui n'eussent fait du pauvre „bipède sans plumes" qu'une bouchée! t.

Du Mennelstein, le mur, prenant la direction vers l'ouest, passe successivement près des rochers du Schaftstein et du Wachtstein qui forment également des promontoires sur le flanc de la montagne; le second en est même entièrement détaché et s'élève comme une aiguille en avant du mur païen, avec lequel il paraît avoir été autrefois relié par un mur de jonction; son plateau porte des traces de constructions qui ont dû appartenir à une tour de vigie, semblable à celle qu'a remplacée la chapelle des Anges. A partir du Wachtstein, le mur se dirige vers le nord-ouest, formant d'abord un angle aigu, en dehors duquel se trouvent deux galeries de pierres posées de champ parallèlement et recouvertes en partie de pierres horizontales; ce sont les ~monuments druidiques" dont la véritable origine et la destination ne sont pas encore fixées.

1 Le plan de 1603, mentionné plus haut, porte en effet, au Mennelstein ou au Wachtstein, un anneau par lequel le dessinateur a voulu simplement symboliser l'ancienne tradition populaire. Nous aurons à mentionner ultérieurement une autre explication de la destination de ces mystérieux anneaux que personne n'a jamais pu découvrir.

2 La petite planche X b montre une vue d'ensemble de ce côté méridional de la Bloss, prise des montagnes de la vallée de Barr.

Plus loin, le mur s'avance considérablement vers le nord-ouest, en contournant une avancée du plateau de la Bloss 1; puis il revient vers l'est en longeant le sommet du vallon par lequel la nouvelle route carrossable aborde le plateau de la montagne; c'est près de ce point que se trouve l'autre bout du mur transversal méridional. L'élargissement de la voie pour le passage de cette route a malheureusement fait supprimer une partie de la tranchée rocheuse qui servait primitivement d'entrée dans l'enceinte centrale. A partir de ce point le mur suit, à peu près du sud au nord, les contours de la montagne au-dessus de la vallée occidentale, ou de Dreistein; il passe successivement à proximité de la fontaine Saint-Jean, de celle appelée Badstüb, et des châteaux de Dreistein. Près de là se voit dans le mur une poterne dont l'un des jambages est encore debout, tandis que l'autre gît à terre; elle n'a été déblayée qu'en 1877. A la hauteur des Dreistein, on trouve les restes du mur transversal septentrional; le mur suit alors le bord du plateau du nord {usqu'à la pointe extrême, où il s'arrête brusquement devant le ravin qui le sépare du château de Waldsberg. De là, il prend la direction du sud-est, longeant presque en ligne droite le bord oriental de la montagne au-dessus du vallon du Hagelthal; puis, traversant obliquement le plateau du Homburgerberg, il vient aboutir sur la crête rocheuse qui règne au-dessus de la pente méridionale du vallon de Saint-Nabor. A partir de ce point, le mur contourne le sommet de ce vallon, au haut duquel il présente deux entrées à la voie romaine venant de Saint-Gorgon: l'une débouche au nord dans l'enceinte septentrionale, près du Stollhafen, curieux rocher qui surplombe sa base d'une manière effrayante à l'œil! l'autre s'ouvre au midi dans l'enceinte centrale. De ce point, le mur longe le bord du plateau situé au nord-ouest et au-dessous du rocher du couvent et vient finalement se perdre au pied de ce rocher, dont nous faisons le tour pour rejoindre, par le sentier de la fontaine de sainte Odile, le point de départ de notre description.

1 Cette saillie n'est pas indiquée sur le plan de Silbermann: elle s'avance sur le flanc occidental du mur, dans la direction du chate&u de Birkenfels, marqué vers le nord-ouest.

Nous espérons que celle-ci n'a pas été trop obscure ou embrouillée et que nos lecteurs auront pu, à l'aide de la légende du plan de Silbermann, suivre par la, pensée le pourtour du mur païen peut-être inspirera-t-elle à l'un ou à l'autre le désir de faire sur place cette intéressante pérégrination

archéologique, qui est d'ailleurs grandement facilitée de nos jours par les nombreux poteaux indicateurs établis à tous les carrefours des chemins et sentiers qui se croisent à l'infini sur les plateaux de Sainte-Odile.

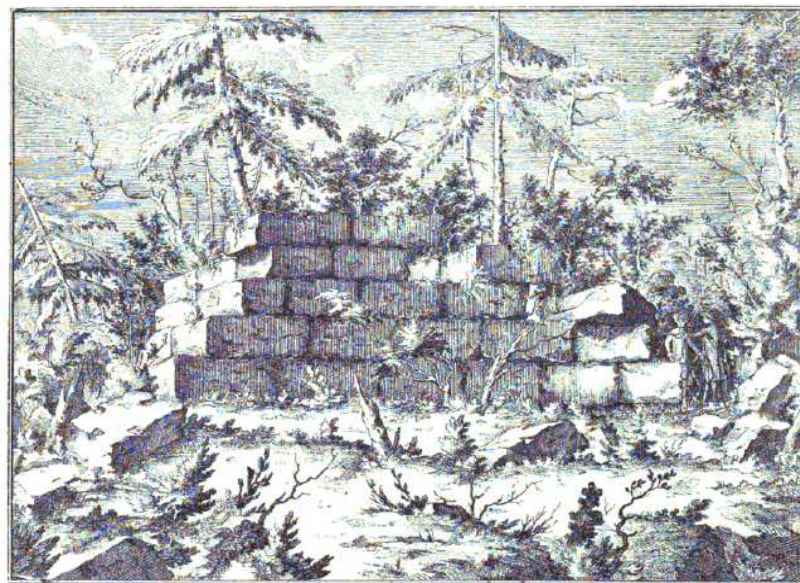
2.

L'antique enceinte du mont Sainte-Odile, dont nous avons esquissé le circuit, se compose de deux parties bien distinctes l'une, oeuvre de la nature eUe-même, est formée par les crêtes rocheuses qui bordent en différents endroits le contour du plateau; l'autre est le mur proprement dit, c'est-n-dire, l'entassement plus ou moins constructif des blocs de rochers, auxquels la main de l'homme a cherché à donner, autant que possible, une forme à peu près régulière et qui, ainsi préparés, ont été employés à composer des assises de maçonnerie, quelque peu conformes aux règles d'une architecture primitive (pl. XI a), Partout, par conséquent, où le rempart naturel faisait entièrement défaut ou présentait un développement jugé insuffisant, en hauteur ou en épaisseur, des tronçons de murs ont été intercalés dans ces intervalles, de manière à donner à l'enceinte minaturelle, mi-artificielle, une continuité complète, interrompue seulement aux rares endroits qui devaient servir d'entrées; celles-ci, d'ailleurs, étaient établies de telle sorte, que l'accès en restait toujours surveillé et pouvait facilement être fermé, en cas de danger, par des quartiers de rocs appareillés à cet effet dans leur voisinage immédiat. La surface du plateau étant d'inégale hauteur 1, le mur en suivait dans son circuit la pente naturelle en d'autres termes, son sommet ne formait pas une ligne horizontale ininterrompue, mais une ligne ondulée, tantôt ascendante, tantôt descendante, selon l'inclinaison du terrain. Ces alternatives de niveau se voient principalement le long du développement occidental du mur, où le versant de la montagne est moins abrupt que le flanc presque toujours vertical de la crête qui règne autour de la Bloss, depuis la plateforme du couvent jusqu'au delà du Wachtstein.

1 Le point culminant de la Bloss est à 823 mètres d'altitude, dépassant ainsi de sept mètres celle du Mennetstein (816 mètres); à la pointe nord du mur païen, au château de Waldsberg, l'altitude du plateau n'est plus que de 588 mètres.

VUE DU MUR PAÏEN

Pl. XI a.



Pl. XI b.



Comme construction, le mur païen est une oeuvre à peu près unique en son genre. Tout d'abord, il n'a pas de fondements proprement dits, c'est-à-dire, établis dans le sol creusé à cet effet. La base est ordinairement formée par un bloc unique, superficiellement équarri, posé à plat sur le roc vif, et occupant toute la largeur du mur. Les autres assises sont composées de pierres de dimensions diverses, grossièrement taillées en rectangles et alignées sur deux rangées longitudinales parallèles; les intervalles qu'elles laissent entre elles étaient remplis de brocaille ou de sable, que les pluies ont fini par entraîner dans le cours des siècles. Toute trace de mortier ou de ciment fait complètement défaut; il n'existe non plus dans les assises de pierres destinées à les lier ensemble, o'est-à dire posées dans le sens de la largeur ou de l'épaisseur du mur. Le seul mode de liaison employé est celui fourni par des crampons ou tenons en bois de chêne, taillés en forme de doubles queues d'arondes, (~M;6[K'eM~c~66K~e, pl. XI &), et placés

dans des entailles de même forme, creusées par moitié sur les bords adjacents de deux pierres. Ces tenons ont naturellement disparu depuis longtemps sur les assises exposées aux influences atmosphériques; mais il peut en exister encore entre les assises Inférieures. Silbermann en possédait un, et quelques-uns sont conservés dans les collections publiques ou particulières de notre pays. Quant aux entailles, elles se voient encore aujourd'hui sur une grande quantité de pierres. La hauteur primitive du mur paraît avoir été de cinq mètres, au plus; il y a deux cents ans, Peltre en a vu, en effet, des parties hautes d'environ quinze pieds; la largeur ou l'épaisseur est, au maximum, de deux mètres (six pieds). Les dimensions des blocs employés sans ordre régulier à former les assises, varient de 1"60 à 1"70 de longueur de 80 centimètres à 1 mètre de largeur et de 30 à 60 centimètres de hauteur. Les queues d'aronde avaient, en moyenne, 20 centimètres de long, 5 centimètres d'épaisseur; leur largeur, au milieu, était de 7 centimètres, et aux extrémités, de 9 centimètres.

1 Ce mode de jointure est exactement représenté sur la petite gravure de Silbermann; les demi-entailles sont figurées sur la grande planche XI (t qui reproduit un des fragments les plus considérables du mur, de neuf pieds (trois mètres) de hauteur.

Tels sont les caractères particuliers qui distinguent l'architecture du mur païen des constructions d'un genre analogue. Il nous reste à examiner le monument sous le rapport historique, ou, en d'autres termes, à déterminer son origine et sa destination. Nous rappellerons d'abord que la plus ancienne mention connue qui nous en ait été conservée se trouve dans un des documents les plus importants relatifs à l'abbaye de Sainte-Odile; nous voulons parler de la bulle accordée, le 17 décembre 1051, par le pape Léon IX à l'abbesse Berthe, que nous avons mentionnée au cours de l'histoire du couvent, et par laquelle le pontife alsacien confirma à celui-ci la propriété exclusive de tout le territoire situé „dans l'enclos du mur païen" (infra septa gentilis muri). Cette dénomination était donc déjà consacrée d'ancienne date par l'usage général; elle se retrouve aussi dans la charte de confirmation que l'évêque Conrad de Hûnebourg octroya dans le même but, en 1191, à l'abbesse Herrade de Landsperg. Nos chroniqueurs du moyen âge ne nous fournissent aucune donnée sur les auteurs présumés d'une construction dont les dimensions gigantesques étaient bien faites pour lui procurer, dans l'imagination populaire, une origine surnaturelle 1. Dans la tradition locale rapportée par Kceugshoven, de „l'habitation sauvage, ou déserte" (wilde !-OKM)-e), située sur le mont Hohenbourg, où jadis l'empereur Maximien s'était fait construire une maison dans „un enclos à l'abri de l'ennemi" (eine eH-tt-M- ro' den ~e~M), cette dernière désignation ne se rapporte évidemment qu'au castellum romain, établi en dehors et indépendamment de la grande enceinte de la montagne. Ce n'est que dans les temps modernes que le mur païen est devenu l'objet des investigations historiques et

archéologiques; mais savants et antiquaires sont loin d'être d'accord dans leurs opinions sur ce monument qu'on a nommé à juste titre le ~problème archéologique de l'Alsace". Nous ne pouvons que résumer ici les résultats des différentes explications proposées de part et d'autres. Nous ne citons que pour mémoire l'opinion ancienne qui voyait dans le mur païen l'enceinte d'une véritable ville, chef-lieu primitif des Triboques ou des Médiomatriciens, habitants des deux versants des Vosges; la nature rocheuse du sol et la pénurie des sources sur le plateau rendaient celui-ci impropre à l'établissement d'une habitation permanente.

1 Le rempart romain qui existe encore dans certaines parties de la Bavière, est appelé par le peuple reM/e~HMtte~ (mur du diable) de même que le célèbre aqueduc romain qui traversait la vallée de la Moselle entre Ars-sur-Moselle et Jouy-aux-Arches, porte le nom populaire de < pont du diable >).

Trois systèmes sont en présence, déclarant que le mur païen est: 1° une enceinte sacrée établie par la population celtique, autochtone du pays, pour la célébration des mystères de son culte 2° un lieu de refuge créé par les tribus gauloises de la rive gauche du Rhin pour s'y mettre à l'abri des incursions des peuplades germaniques de la rive droite; 3° un lieu de refuge élevé par les Romains pour la sécurité des populations soumises à leur domination, en même temps que les fortifications proprement dites, destinées à assurer la garde des frontières de l'empire.

Si l'on peut admettre que l'un ou l'autre des pics culminants du mont Altitona ait été, pendant l'ère celtique, dédié au culte druidique et, comme tel, protégé par un amoncellement de pierres entassées sans art, formant une enceinte sacrée (cromlech), cette destination religieuse ne saurait être attribuée à l'ensemble de l'enceinte, dont le circuit est hors de toute proportion avec les conditions dans lesquelles étaient célébrés les mystères du culte druidique. Le mur païen était incontestablement destiné à servir, comme nous venons de l'indiquer, de lieu de refuge ~-(M'we aux populations établies entre les Vosges et le Rhin, qui, en cas d'irruption de hordes ennemies, pouvaient s'y mettre pour quelque temps à l'abri avec leurs troupeaux. Toute la question est de savoir quels sont les constructeurs véritables de l'enceinte: Gaulois ou Romains? Or nous savons par Jules-César lui-même que les habitants de la Gaule avaient l'habitude de se réfugier, en cas d'attaque, sur les sommets des montagnes qu'ils avaient fortifiés dans ce but par des murs continus; il paraît par conséquent hors de doute que notre mur païen, dont beaucoup de parties sont loin de présenter la régularité du travail romain, a été l'œuvre primitive de nos ancêtres gaulois. Telle n'est pas, cependant, l'opinion de l'antiquaire rhénan, Jacques Schneider, qui, il y a plus de quarante ans, s'est fait le champion exclusif de l'origine romaine de notre monument 1. Il en attribue l'établissement, sur la fin du troisième siècle, à l'empereur Maximien Hercule, qui, comme nous

l'avons vu au début de l'histoire du monastère de Sainte-Odile, passe pour avoir construit le château-fort d'Altitona, lequel se rattachait à une série d'autres postes fortifiés, existant au nord-ouest de Hohenbourg, sur le Heidenkopf, le Purpurkopf, le Guirbaden, le RingeIsberg', et divers sommets coniques des montagnes du pays de Dabo.

1. Bei t'dye zttf Geschichte der ttKett ~e/e~ti~MK~ett in den Vo~&seM, etc. (Trèves, 1844).

2 Situé au delà de la vallée de Klingenthal.

3 Situé entre le Heidenkopf et Grendelbruch, sur la rive gauche de la Magel, M sud-ouest du château de Guirbaden.

Le système de l'auteur, développé avec une incontestable sagacité, paraît très séduisant de primo abord; mais il a le tort d'être trop absolu, et, par conséquent, contraire à la nature des choses. Et d'abord, faire de notre mur païen une œuvre de la sollicitude exclusive des Romains pour les Gaulois de la rive du Rhin, c'est mettre très-gratuitement à l'actif pes ~vainqueurs de la terre" un comble de sensiblerie dont ils ne se sont jamais piqués de faire montre dans l'histoire en réalité, les "beaux yeux" des vaincus n'ont été pour rien dans l'établissement des remparts et des postes fortifiés uniquement destinés à garder les frontières. Si les Romains ont laissé la trace de leur puissante griffe sur notre mur, c'est qu'à leur arrivée dans le pays ils l'ont trouvé déjà debout et propre à renforcer leur système d'ouvrages défensifs; nulle part ailleurs, ils n'ont songé à créer de toutes pièces un lieu de refuge" si extraordinaire, qui n'a son pareil dans aucune autre partie du monde romain. Mais, matériellement aussi, l'enceinte gigantesque du mur païen ne saurait être, comme les fortifications militaires proprement dites, de dimensions modestes, établies par les Romains sur un certain nombre de pics vosgiens, l'œuvre unique de l'un de ces règnes éphémères des Augustes de la décadence, sans cesse troublés par les invasions de plus en plus fréquentes des innombrables peuplades qui se ruiaient, l'une derrière l'autre, sur la vallée rhénane. Quand on considère le colossal effort qu'ont dû exiger le déplacement et l'entassement de ces masses rocheuses, que des leviers seuls et quels leviers! des troncs d'arbres manies par des milliers de bras, pouvaient mettre en mouvement, on reste convaincu qu'elles n'ont pas pu être élevées dans un laps de temps si court. Il a d'ailleurs été constaté qu'en beaucoup d'endroits, les entailles pour les queues d'arondes ne se correspondent pas, preuve qu'elles ont été exécutées à la hâte pour une réparation précipitée, ce qui nous force encore d'admettre que le travail des Romains n'a pas été une construction systématiquement entreprise à loisir, en temps de paix publique. Nous croyons donc pouvoir conclure en disant que notre mur païen a été l'œuvre successive des générations qui se sont succédé sur notre sol bien avant la conquête romaine jusqu'à la chute de l'empire: ébauché par les populations primitives pour leur sécurité passagère, il a été agrandi, remanié, réparé à tour de rôle par celles qui les

ont suivies pendant les cinq premiers siècles de notre ère; l'épithète de gallo-romain nous semble donc être la seule qui réponde à la vérité historique.

1 Situé au nord-ouest de Niederhaslach, dans la direction du Schneeberg. 2D'après Schneider, les fameux anneaux de fer de Mennelstein, s'ils ont existé, auraient servi aux Romains à fixer des échelles de corde; mais la difficulté eût été de les attacher, comme pour le grelot de Rodilard.

Si, pour les antiquaires, notre mur païen restera peut-être toujours le monument le plus énigmatique de nos contrées", comme l'a appelé Schweighœuser~ il est, sans contredit, le plus populaire pour tous les enfants de l'Alsace, qui aiment à explorer ses ruines grandioses, sans chercher à deviner l'énigme de pierre ensevelie sous leur manteau quinze fois séculaire de lierre et de lichens, de mousse et de bruyère.

1 Énumération des monuments les plus remarquables du département du Bas-Rhin, etc. (Strasbourg, 1842).

XXI

LA VOIE ROMAINE

A la visite du mur païen se rattache tout naturellement celle de la voie antique, ou, pour parler plus exactement, des voies antiques, car il y en a eu primitivement deux qui conduisaient de la plaine sur le sommet du mont Hohenbourg. Une seule de ces deux routes, celle qui remonte la vallée de Saint-Nabor, existe encore aujourd'hui, en partie, à l'état de chemin pavé, telle qu'elle est représentée dans notre planche XII, du temps de Silbermann. Mais, grâce aux investigations de nos archéologues, nous pouvons facilement reconstituer par la pensée le tracé d'ensemble des voies établies par les Romains pour assurer l'accès de leur castellum d'Altitona; car si, comme nous l'avons vu, le mur païen ne peut pas être revendiqué comme leur œuvre exclusive, la construction de voies pavées est incontestablement une spécialité du ~peuple-roi".

Une voie romaine longeait depuis Sélestat, du sud au nord, la base orientale des Vosges; les traces en ont été reconnues près de Scherwiller, de Dambach, d'Epog, d'Ittenwiller, etc. A Burgheim, cette voie se raccordait à une autre qui, perpendiculaire à la première, traversait la plaine rhénane par Valf et Westhausen, jusqu'à l'antique Helvetus (Ehl près Benfeld), où elle rejoignait et coupait la grande route militaire de Colmar (C'o~MM&af~'MNt) par Horbourg (Argentovaria) à Strasbourg (.eM~o~WM), et se prolongeait ensuite par Gerstheim jusqu'au Rhin. C'est cette voie transversale qui, à l'ouest de Burgheim, se continuait par Heiligenstein et Barr et de là contournait la base du Landsperg et le flanc

méridional et occidental de la Bloss, pour aboutir, par une brèche du mur païen, sur l'extrémité sud-ouest du plateau de Sainte-Odile. Cette route, dont Schweighœuser a, le premier, signalé les restes de pavage et, par conséquent, l'origine romaine, subsiste encore à peu près dans son tracé primitif, bien que, comme route forestière, elle ait subi des remaniements qui ont fait disparaître les derniers restes de pavage. C'était, par suite de sa pente rendue relativement moins raide par le développement de son circuit, la voie la plus facile pour les chevaux et la seule autrefois praticable pour les chariots à bœufs; elle a donc dû être dans l'origine la principale route d'accès du château romain de Hohenbourg.

Pl. XII.



Quant à la deuxième, celle qui encore aujourd'hui s'appelle la "voie romaine" elle paraît s'être embranchée près d'Obernai sur la voie longitudinalement des Vosges, mentionnée plus haut, et s'être dirigée, probablement en ligne droite, sur Ottrott. De là, elle s'engageait dans la vallée de Saint-Nabor, dont elle remontait la rive gauche, dans la direction du nord-est au sud-ouest, le long de la pente méridionale du Homburgerberg. C'est là que l'on peut encore en suivre le parcours, tel que nous allons l'esquisser en peu de mots. Le premier tronçon de pavé, celui-là même que représente notre gravure, se rencontre à environ un kilomètre en amont de la ferme de Saint-Gorgon. Arrivée au sommet du vallon, elle se bifurque en un angle très aigu: une de ses branches monte par une pente fort raide vers l'enceinte septentrionale du mur païen, qu'elle franchit par un

chemin creux formant brèche, non loin du rocher du Stollhafen et du mur transversal du nord; l'autre se prolonge dans la direction du sud, et pénètre également par une brèche, dans l'enceinte centrale où, au sortir de la forêt, elle débouche sur les champs et près dits de Sainte-Odile, à l'extrémité méridionale desquels, non loin de la fontaine de Saint-Jean, elle se retourne par un angle aigu, vers le nord-est, pour gravir la pointe sud-ouest du plateau de Hohenbourg par un chemin creux, où vient aussi aboutir l'ancienne voie romaine de Barr.

1 Elle s'appelle aussi <(voie païenne))' (~etdcMttf~) et, comme de juste, dans la langue populaire, < chemin du diable !) (Tett/e~meg).

2 Ces terrains, qui occupent la pente occidentale de la montagne, entre le plateau du couvent et la partie ouest de l'enceinte centrale, sont les seuls susceptibles de culture sur ces hauteurs; ils ont formé de tout temps le modeste domaine agricole du couvent. Sur le plan de Thomassin, ils sont désignés par les noms de .BrMwmatt~ma! GrossmaM et Aan~maff. Ce dernier nom vient évidemment de la fontaine Saint Jean qui se trouve à proximité du pré en question (Sankt Jo/tfttns ~<t«).

La longueur totale de la voie pavée d'Ottrott a été calculée par Silbermann à 2644 toises de France (plus de 5000 mètres) mais l'ensemble des tronçons encore existants, mesurés par lui, ne comportait plus guère qu'un sixième de cette longueur, soit 417 toises (environ 800 mètres). Depuis cette époque, la voie a été encore plus détruite, tant par l'action des eaux de pluie qui, en se précipitant avec violence le long de la pente abrupte de la montagne, ont désagrégé les pierres, que par l'usage que les habitants des environs ont fait de celles qui avaient fini par obstruer le chemin 1. Mais malgré ces dégradations, la voie présente encore dans son parcours des tronçons bien conservés, qui permettent de se rendre compte de son mode de construction. SchœpHin et Grandidier, qui l'ont examinée de plus près, ont reconnu qu'elle était en effet établie selon les règles suivies par les Romains pour l'établissement de leurs chaussées, c'est-à-dire, qu'elle comprend généralement trois couches distinctes, savoir: une inférieure, formée de gros fragments de roche, posés de champ; une intermédiaire, composée de gravier mélangé de sable et de brocaille; enfin la couche supérieure formée par les grands moellons régulièrement équarris, d'environ 50 centimètres jusqu'à près de deux mètres de dimension. Mais aux endroits où la voie était établie sur le roc vif, celui-ci servait, sans intermédiaire d'un lit de chaux, de base aux grands pavés.

La voie avait environ quatre mètres de largeur, tantôt plus, tantôt moins, selon les accidents du terrain rocheux; un élargissement assez considérable est marqué sur le plan de Thomassin, vers le haut du vallon de Saint-Nabor; nous ne savons s'il est encore actuellement en bon état.

1 Silbermann nous dit avoir vu lui-même pendant un fort orage, l'eau rouler en torrent sur le chemin creux que forme la voie romaine.

Sur notre gravure, nous voyons -figurer un escalier de pierre d'une vingtaine de marches, conduisant de la voie romaine sur un chemin supérieur, ou se trouvait autrefois une petite chapelle rustique dédiée à la Visitation de la Vierge. Cette chapelle, dont on ne connaît pas l'origine et que Silbermann a encore vue en bon état, en 1750, est tombée peu à peu en ruines, de sorte qu'il n'en existe plus de traces aujourd'hui; près de là se voit encore une vieille croix de pierre t, à demi cachée sous la mousse et les broussailles.

La voie romaine est le dernier objet que nous avons à visiter dans nos pérégrinations sur le mont Sainte-Odile même; nous passerons maintenant aux monuments qui s'élèvent en nombre sur les hauteurs qui flanquent au sud, à l'ouest et au nord, la „montagne sainte" de l'Alsace.

1 On h voit distinctement sur la gravure de Silbermann.

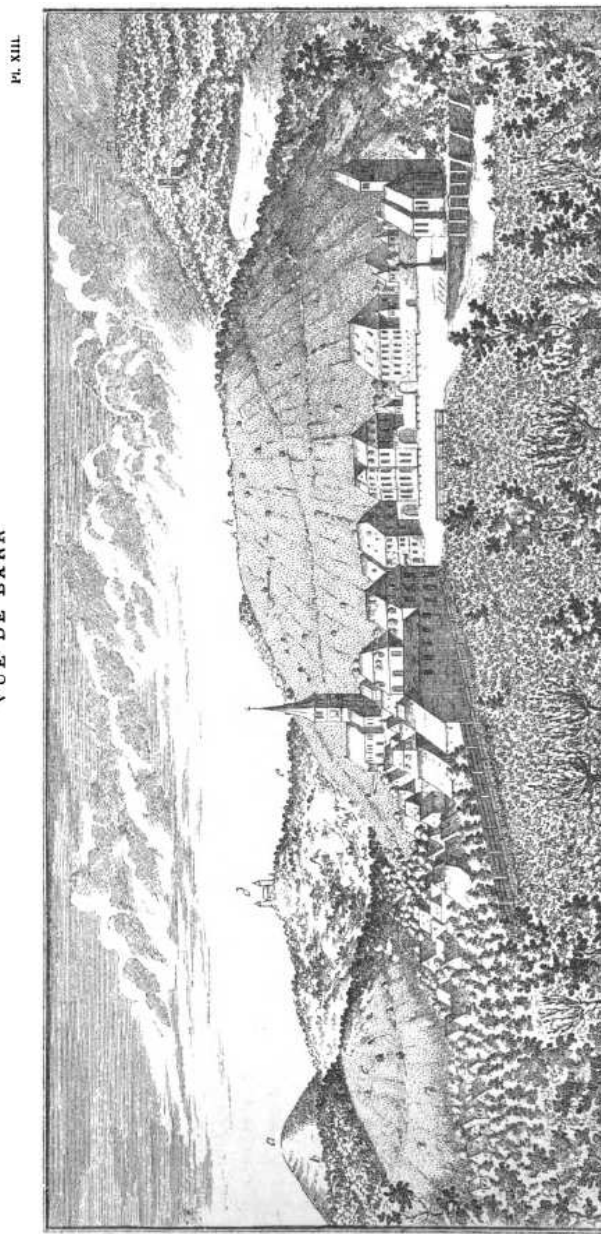
XXII BARR

La ville de Barr, que la belle gravure de Silbermann représente telle qu'elle se montrait aux regards, il y a un siècle, est l'une des localités les plus heureusement situées au pied des Vosges. Elle occupe, à l'entrée de la pittoresque vallée, de Kirneck, la pente sud-est du Kirchberg, colline plantée en vignoble, formant le dernier contrefort du mont Sainte-Odile, dont elle est encore séparée par la côte déboisée du JffCM~a~ et par le mamelon qui porte les ruines du château de Landsperg, au pied même du Mennelstein et de la Bloss. De l'autre côté, la ville est adossée à la base d'une colline également couverte de vignes, appelée le .Bf~/MaM~ (terre rouge), sans doute à cause de la couleur de son sol sablonneux.

1 Ce mot, qu'on a fait à tort dériver du latin *mons calvus* (mont chauve, dénudé), est une corruption populaire du nom de *Mtts~aMe* (côte des moines), sous lequel est désignée, dans plusieurs actes de vente du quinzième siècle, cette colline qui paraît avoir été déboisée de temps immémorial; elle a donc dû appartenir à l'un des couvents des environs, peut-être à celui qui existait à Barr même, et auquel elle servait de pâturage pour les troupeaux, destination qu'elle a conservée jusqu'à nos jours.

Derrière celle-ci s'élève le sommet boisé du Crax, qui, à la fin du treizième siècle, était couronné par un château appartenant à un sire Cunon de Borkheim, landvogt d'Alsace.

VUE DE BARR



e) Ungersberg. — b) Mont Crax. — c) Mont Rothland. — d) Château d'Andlau. — e) Château de Speisbourg. — f) Sainte-Anne. — g) Vallée de Saint-Uric. — h) Kirchberg. — i) Moonkalb. — k) Château de Landsberg. — l) Wechstein. — m) Mennelstein. — n) La Bloss.

En 1293, pendant le carême, ce château fut pris et détruit par les forces réunies de l'évêque Conrad III de Lichtenberg et de la ville de Strasbourg; depuis cette époque toutes traces de constructions ont disparu. Le mont Crax est dominé par le beau cône boisé de l'Ungersberg, situé entre la vallée

d'Andlau et le val de Villé, et dont la cime, à l'altitude de 904 mètres, a été, de nos jours seulement, rendue facilement accessible au moyen d'un sentier commode établi par le club vosgien; il s'y trouve un belvédère qui offre une vue splendide. Du côté de l'ouest, Barr s'étend comme un long ruban dans l'étroite vallée de Barr ou de Saint-Ulric, formée par le ruisseau de Kirneck, entre le Kienberg, au nord, et la chaîne de montagnes qui, au sud, la sépare de la vallée d'Andlau.

1 Une curieuse légende populaire sur la tentation de Jésus-Christ dans le désert, fait dire au Seigneur par le diable: « Barr m'appartient comme héritage de ma grand'mère.

Cette petite ville est une des plus anciennes de l'Alsace; elle se trouve mentionnée, à partir du huitième siècle, sous les noms de Barre, Barru, Beara, B<MTC. Elle fit, de bonne heure, partie du domaine impérial. Au treizième siècle, il s'y trouvait, sur l'emplacement actuel de l'Hôtel-de-Ville, un château appelé Kleppernburg et appartenant à la famille noble de Wepfermann; en 1295, il s'écroula subitement, sans cause apparente, et la superstition du temps attribua cette destruction mystérieuse au diable lui-même. Il fut remplacé par un nouveau château qui continua à être habité par les Wepfermann jusqu'en 1457, année où cette famille s'éteignit. En 1375, la ville eut à souffrir du passage des compagnies anglaises. En 1444, au mois de septembre, les Armagnacs vinrent, au nombre de 12,000 hommes, envahir la contrée et Barr fut assiégé. Les habitants fortifièrent à la hâte régisse et le cimetière et s'y défendirent vaillamment, aidés par la petite garnison du château; mais, menacés d'un assaut, ils capitulèrent en se rachetant du pillage par une rançon de 500 florins. En 1518, la seigneurie de Barr, qui comprenait encore les cinq villages de Heiligenstein, Gertwiller, Goxwiller, Mittelberghheim 1 et Burgheim, ainsi que leurs forêts, fut donnée par l'empereur Maximilien F^e à son premier secrétaire, Nicolas Ziegler, après la mort duquel elle passa par parts égales à ses deux fils; mais ceux-ci, fortement endettés, les vendirent successivement à la ville de Strasbourg. L'aîné, Maximilien, lui céda sa moitié, le 25 avril 1566, pour la somme de 42,800 norins, en se réservant le droit d'habiter le château de Barr jusqu'à sa mort, qui arriva peu de temps après. Son frère Frédéric vendit à son tour, le 6 novembre 1568, sa part de la seigneurie à la ville, pour 48,000 fi., sous réserve de la jouissance viagère du château, où il mourut le 15 novembre 1583. Pendant la guerre des évêques en 1592, la ville de Strasbourg fut du parti du margrave Georges de Brandebourg, Barr fut assiégé, le 10 août, par les troupes du cardinal Charles de Lorraine, et, après une belle défense de la garnison du château, obligé de capituler; mais, malgré le paiement d'une rançon de 1000 couronnes, le château et 70 maisons furent incendiés le 23 août. Au commencement du dix-septième siècle, Barr fut entouré de murs et de fossés, flanqués de tours et percés de quatre portes principales qui ont en partie subsisté jusqu'à nos jours. Pendant la guerre de Trente Ans,

la ville fut tour à tour occupée, et, par conséquent, plus ou moins rançonnée, par des troupes ennemies ou amies: Lorrains en 1629, Impériaux en 1632, Suédois en 1634, firent si bien ou plutôt si mal qu'un grand nombre d'habitants se sauvèrent dans les forêts ou émigrèrent en d'autres contrées. Pendant les guerres de Louis XIV, Barr devint la victime d'une cruelle catastrophe, malheureusement causée par la faute de l'un de ses habitants. Le 9 novembre 1678, au moment où un détachement français qui avait occupé la ville se disposait à la quitter, l'officier qui le commandait fut tué par un coup de pistolet qu'un bourgeois, nommé Fromm, tira sur lui par une meurtrière à côté de l'une des portes. Les soldats, furieux, mirent le feu aux quatre coins de la ville qui fut complètement détruite, à l'exception de l'église, de quelques maisons et de la partie située dans le val de Saint-Utric, l'incendie dura quatre jours et fut si violent que, d'après le récit d'un témoin oculaire, Jean Joachim Rihshoner, ancien bailli de Barr, les vitres des fenêtres se fondirent et que plus de mille tonneaux de vin furent totalement abimés.

1 Il a été dit à la page 11, colonne 2, que l'orgue construit en 1750 par Silbermann pour l'église de Sainte-Odile, et mis en vente, en 1791, par le premier acquéreur du couvent avait été acheté par la commune de Mittelberghheim. Cet orgue remplacé en 1860 par un plus grand, est aujourd'hui la propriété de M. Ringeisen, ancien architecte de l'arrondissement de Sélestat, qui en a fait modifier les jeux pour en faire un orgue de salon le buffet en chêne, haut de 2,50 mètres, large de 1,50, a été conservé intact.

Au dix-huitième siècle, Barr a donné naissance à deux hommes éminents: Jean Hermann, le célèbre naturaliste, fondateur du musée d'histoire naturelle de Strasbourg, (dont il fut conservateur pendant (quarante ans; il naquit le 31 décembre 1738 et mourut le 4 octobre 1800 à Strasbourg. Son frère, Jean-Frédéric: Hermann, né le 3 juillet 1743 et mort à Strasbourg le 20 février 1820, devint, pendant la Révolution, membre du Conseil des Cinq Cents et, sous l'Empire, maire de Strasbourg; il est l'auteur des Notices historiques, statistiques et littéraires sur la M~e~ots~OM~ (2 vol. Strasb. 1817-1819), ouvrage encore fort recherché de nos jours par les amateurs d'~sai't~Mes.

Jusqu'à la Révolution, la seigneurie de Barr fut administrée au nom de la ville de Strasbourg par un bailli, élu par le Magistrat. En 1790, le bourg et les cinq villages devinrent des communes indépendantes; Barr, d'abord chef-lieu de canton, fut érigé, en vertu de la loi du 28 pluviôse an VIII, en chef-lieu d'arrondissement, avec une sous-préfecture et un tribunal de première instance qui, tous les deux, furent transférés, en 1806, à Sélestat. Depuis lors, Barr, de nouveau chef-lieu de canton, est devenu une ville prospère, grâce à la double activité de sa population, moitié vinicole, moitié

industrielle; ses vins et ses tanneries ont deux spécialités dignes de mention, et le légendaire „Union de Barr" est le symbole significatif de l'aisance générale des habitants.

En fait de monuments publics, Barr ne possède que son Hôtel-de-Ville, de style Renaissance, construit en 1640 sur les fondements de l'ancien château; sa façade à tourelle en encorbellement est d'un effet fort pittoresque. De l'ancienne église paroissiale de Saint-Martin, située sur le point le plus élevé de la ville, il ne reste que les quatre étages inférieurs du clocher, qui datent du douzième siècle et présentent encore quelques sculptures romanes de cette époque; la partie supérieure de la tour a été construite au quinzième siècle et remaniée en 1680. L'église elle-même, telle qu'elle figure sur notre planche, était une reconstruction de 1569; jusqu'en 1826, elle a servi aux deux cultes. Elle a été entièrement rebâtie, il y a une cinquantaine d'années, sous forme d'un grand carré, dans un style soi-disant roman moderne. Dans la tour sont conservées trois pierres tumulaires, dont la plus ancienne, trouvée en 1857 dans un souterrain de l'Hôtel-de-Ville, est celle d'un bourgeois, Caspar Baumgart, mort en 1404; la seconde, de Henri Wepfermann, date de la fin du quatorzième siècle; la dernière, de Nicolas Ziegler, est du seizième siècle. L'église catholique de Saint-Ulric, qui s'élève à l'ouest de l'église protestante, sur la même hauteur, date de 1826 et n'a aucun caractère monumental. Quant à l'église représentée sur notre planche, à l'intersection des routes de Strasbourg et de Heiligenstein, elle n'existe plus. C'était une chapelle de la Vierge, consacrée en 1401; après avoir été abandonnée à la suite des troubles du dix-septième siècle, elle fut restaurée en 1738 et dédiée sous le vocable des apôtres saint Philippe et saint Jacques. Elle fut démolie à la Révolution; sa place fut occupée par une auberge qui, de nos jours, a été remplacée par de belles maisons de plaisance. La grande maison qui figure au milieu de la gravure subsiste encore intacte, avec son pavillon central en ligne courbe, à fronton triangulaire, et ses deux portes cochères latérales. Elle a été bâtie vers 1750 par le bailli (~K~aMM.) Marcot, Lorrain d'origine. La construction de cette demeure quasi-seigneuriale, toute en pierre de taille, dans le beau style des châteaux français du dix-huitième siècle, parut si luxueuse aux braves Barrois habitués à ne voir que des maisons en bois et briques, qu'ils l'appelèrent "les folies de Marcot". Un grand nombre de constructions neuves du même genre se sont élevées de nos jours sur les deux côtés de la route de Heiligenstein et dans les autres quartiers excentriques, qui ont un air tout moderne; mais le centre de la ville, avec ses rues étroites et tortueuses sur la pente du Kirchberg ou le long de la Kirneck, a conservé sa physionomie des siècles passés, et sa configuration topographique même. Heureusement Barr à l'abri des prétendus embellissements que font subir de nos jours aux villes en plaine les municipalités trop amoureuses de la ligne droite et du carré parfait, démolissant sans nécessité les anciens hôtels et les vieilles tours qui ne demandent qu'à rester debout!

1 Sauf cette chapelle et ses alentours, l'aspect de cette partie de la ville figurée sur notre planche n'a pas notablement changé; les jardins en pente qui s'étendent encore du côté méridional de la rue permettent toujours au regard de jouir du beau panorama de la plaine de l'Alsace.

2 Mise en vente à la Révolution, cette maison fut acquise par une famille Kuenlin, de Strasbourg, qui la vendit, vers 1830-1825, à M. Jean Henri Trawitz, de cette ville. Elle est aujourd'hui la propriété de M^{me} veuve Trawitz-Ehrmann.

XXIII HEILIGENSTEIN

Les touristes qui prennent Barr pour point de départ de leur ascension du mont Sainte-Odile, par Niedermünster, passent nécessairement par Heiligenstein. Il convient d'autant plus de dire quelques mots de ce village, qu'il est remarquable à plus d'un titre. Heiligenstein, situé sur une avancée orientale de la Blosa, à une demi-heure de marche au nord de Barr, et à dix minutes au sud-est de Truttenhausen, est une commune exclusivement viticole; le vin blanc qu'elle produit, appelé Clävner, est un des plus renommés parmi les meilleurs crus de l'Alsace. Quand on traverse la rue principale, on est tout surpris de voir s'élever au milieu des modestes maisons du village un édifice d'un aspect réellement monumental c'est la mairie, ou, puisqu'il n'y a pas moyen d'appeler cela une "maison commune", l'hôtel communal, construit, il y a une trentaine d'années, à grands frais, dans le plus pur style de la Renaissance française. La façade à perron et à balcon, surmontée d'un pignon aigu que couronne un élégant lanternon, présente dans une niche centrale la statue en pierre d'Erhard Wanz, qui fut, au siècle dernier, le promoteur de la culture de la vigne à laquelle la commune est redevable de sa prospérité. L'histoire de ce brave homme est assez peu connue pour mériter d'être racontée en quelques mots.

1 Erhard Wanz est ordinairement appelé EAret, diminutif familier de son prénom. D'après l'extrait d'un registre de famille, dont nous devons la communication à l'obligeance de M. le pasteur Fischer, à Heiligenstein. Wanz est né le 13 février 1704, à Gertwiller, où son père, Philippe Wanz, ancien maire, était marguillier de la paroisse; sa mère s'appelait Catherine Grimmer. Ehret ne se maria qu'à l'âge de 56 ans, le 20 février 1760, avec Eve Wildt, qui, née le 16 août 1716, était âgée de 44 ans. Nous ne connaissons pas la date du décès de Wanz, qualifié, dans son acte de mariage, a. N., c'est-à-dire alter Hetm6tt~ef (ancien maire); il avait donc, à cette époque, résigné les fonctions qu'il a dû exercer pendant plus de vingt ans.

Erhard Wanz était, vers 1740, maire (/<eMM&M~e~) de Heiligenstein. A cette époque, les habitants ne cultivaient la vigne que sur les hauteurs situés au-dessus du village; mais elle était d'une qualité et d'un rapport médiocres. Le vaste coteau, appelé l'Au, qui s'étend entre Heiligenstein et Goxwiller vers Obernai n'était alors qu'une lande inculte, servant uniquement de pâturage aux troupeaux des deux communes. Wanz, ayant reconnu que le sol en était favorable à la vigne, demanda au magistrat de Strasbourg, seigneur du village, l'autorisation d'y faire une plantation d'essai. Sa demande, accueillie en principe, provoqua l'opposition de la commune de Goxwiller qui, craignant d'être lésée dans ses droits, objecta que le terrain lui était indispensable comme lieu de pâturage. Ehret, revenant à la charge, obtint de Messieurs de Strasbourg une audience, dans laquelle il leur exposa en termes simples, mais convaincus, son projet et le succès qu'il s'en promettait pour ses administrés; quand on lui opposa l'objection élevée par Goxwiller, il répondit: Eh Messieurs, toute l'herbe qui pousse en une année sur le pré, je m'engage à vous l'apporter sous le bras!" Le magistrat, après s'être assuré par un expert du peu de valeur du terrain, accorda à l'intelligent /<eMM&M~e~ de Heiligenstein l'autorisation demandée, à condition que la commune payerait à la ville la dîme du produit. Wanz fit alors venir, du viDage de Rott, près Landau, des pieds de vignes appelés FmmMM~ et bientôt l'Au se trouva transformée en un beau vignoble d'une fertilité incontestable; comme quantité et qualité, leCi~&fMc~ devint dès lors une source de réel bien-être pour Heiligenstein, dont l'exemple n'avait pas tardé à être suivi par Goxwiller. La dîme due à la ville de Strasbourg, c'est-à-dire les dixièmes cuves, rapporta en 1783, sur le seul territoire de Heiligenstein, près de 400 mesures de vin. La mémoire d'Erhard Wanz est encore aujourd'hui vénérée dans son village, et la population, en plaçant la figure de l'honnête et digne AeMMburger au milieu de la façade de la nouvelle mairie, s'est honorée elle-même: elle a donné un noble exemple de la reconnaissance éternelle due à un concitoyen qui fut mieux qu'un grand homme, un homme utile, le bienfaiteur de sa commune.

1 Ce nom vient de la ville italienne de Chiavenna, en Lombardie, qui, dans la langue romande du canton -voisin des Grisons, s'appelle Claeven. Toutes les vignes cultivées en Alsace sont originaires de l'Italie.

A part le brave Ehret, Heiligenstein a vu naître trois hommes distingués à d'autres titres. Ce sont

1° Jean-Michel Meckert, l'ouvrier-poète, j]ié le 19 mars 1727.

Fils d'un charpentier, après avoir fait son apprentissage, il voulut voir les pays d'outre-mer. Il s'engagea comme matelot pour les Indes néerlandaises et débarqua le 22 janvier 1749 à Colombo, capitale de l'île de Ceylan, où il

resta sept ans en condition. En 1756, poussé par la nostalgie, il revint dans son village, où il mourut, âgé de plus de 81 ans, le 1er juillet 1808. Dans les loisirs de sa double profession de charpentier et de vigneron, il s'occupait de dessin, de lecture, de mécanique et de poésie. Il a laissé six volumes manuscrits contenant ses souvenirs de voyage ainsi que ses poésies, qui, toutes, traitent des sujets religieux et, bien que la forme en soit parfois incorrecte, se distinguent par un vif sentiment de piété

2° Jean-Jacques Gœpp -fut pasteur français à Paris, sous la Restauration et Louis-Philippe; il est l'auteur, d'un poème religieux Der jEMoMef (le Rédempteur), d'autres poésies du même genre (Leipzig, 1827), et d'un Mémoire sur le dialecte allemand en usage dans la ct~eMM~ Alsace, inséré dans les Mémoires de la Société des sciences de Strasbourg (t. II, 1823)

3° Joseph Willm, né le 10 octobre 1792, mort à Strasbourg, le 7 février 1853, professeur de théologie et de philosophie à la Faculté des lettres et au Séminaire protestant de Strasbourg, inspecteur d'Académie. Il fut directeur de la Revue germanique (1828-1837) et a laissé deux ouvrages importants Èssai sur !'edMeo[<MM du peuple (Strasbourg, 1843), et Histoire ~e~M<Mop/Me aKeMMtK~e (Strasbourg, 1846-1849, 4 volumes). '

1 Il en a été publié un recueil intitulé: GeMM~e Lieder eines e~assischen ZtntMefitKttttMs, o'Me ~MSM~/t! dto'c/t C. StaMtM, nttt etme)tt Vot'utoft t)ow Proj. Wackernagel (Erlangen, 1858).

2 Un frère du pasteur, Jean-Georges Gc6pp, fut maire de Heiligenstein sous Louis-Philippe; il est mort, il y fi quatre ou cinq ans seulement, à l'âge de plus de 92 ans.

XXIV LA VALLÉE DE BARR

Nous revenons à Barr pour traverser la partie occidentale de la ville, celle qui s'étend à l'entrée de la vallée de la Kirneck qu'on appelle aussi val de Saint-Ulrie, du nom d'un ancien couvent qui y existait autrefois. Ce couvent, habité par des frères mineurs, fut fondé en 1383 près d'une ancienne chapelle que remplaça en 1463 une nouvelle église. En 1543, les moines l'abandonnèrent pour se retirer dans la maison de leur ordre à Thann; les bâtiments~ furent pou à peu démolis entre 1613 et 1616, et le nom de Saint-Ulric est devenu depuis le vocable de la nouvelle église catholique, qui paraît occuper en partie l'emplacement de l'ancien couvent.

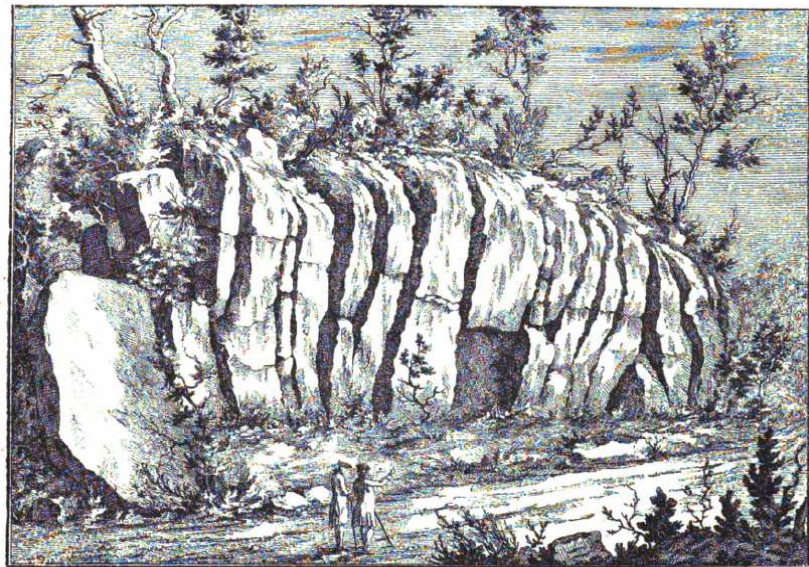
A l'ouest de cette église se trouve, sur une hauteur dominant la route de la vallée, à 270 mètres d'altitude, l'établissement des bains ferrugineux du Buhl, qui s'élève sur les fondements du ~'CM~c/ ancienne cour dimière,

autrefois propriété du chapitre de la Cathédrale de Strasbourg et dont les bâtiments furent reconstruits en 1750 avec les matériaux des ruines de Truttenhausen. Le Bühl, dont la situation est des plus pittoresques, reçoit chaque année un certain nombre de pensionnaires ou de simples touristes; il en est de même d'un second bain minéral qui se trouve à quelques minutes plus en amont dans la vallée.

XXV LE HANGENSTEIN

En remontant celle-ci pendant une demi-heure encore, on rencontre à droite de la route le curieux groupe de rochers que représente notre planche XIV: c'est le .SawjfeMS~t (roche pendante), ainsi nommé, parce que, en effet, son sommet surplombe sa base. Cette masse rocheuse a trois mètres de haut et sa crête s'avance de deux mètres, formant ainsi une espèce de voûte au-dessus du chemin. L'exhaussement de cedernier, pour l'établissement de la route de voitures, a enseveli dans le sol la base du rocher et diminué ainsi l'effet de la saillie du sommet, encore marquée sur le dessin de Silbermann. A peu de distance d~ Hangenstein la route aboutit au .Hb~!oti' vaste chantier des scieries de la vallée, ou commence le pittoresque chemin de S'c/e qui, remontant le cours de la Kirneck, conduit par la maison forestière du ~e~scA&fMC/t au Hohwald.

PL. XIV.



Croix de Sainte-Anne

XXVI SAINTE-ANNE

A peu de distance du Bühl s'ouvre, à gauche de la route de la vallée, le chemin qui monte au château d'Andlau. C'est près de ce chemin, dans la forêt, que l'on voyait encore, au siècle dernier, la vieille croix de pierre figurée sur notre planche XV, et dont le bas-relief représente sainte Anne tenant sur ses genoux sa fille, la Vierge Marie, et l'enfant Jésus. Le millésime de 1504, lisible sur la gravure, fixe la date de cette croix historique, 3 dont nous ne savons pas si elle existe encore aujourd'hui.

Non loin de là se trouvent les restes de murs provenant d'une ancienne chapelle de Sainte-Anne, depuis longtemps tombée en ruines, et près de laquelle doit avoir existé autrefois un petit couvent, sur le compte duquel notre histoire locale ne nous fournit aucun renseignement.

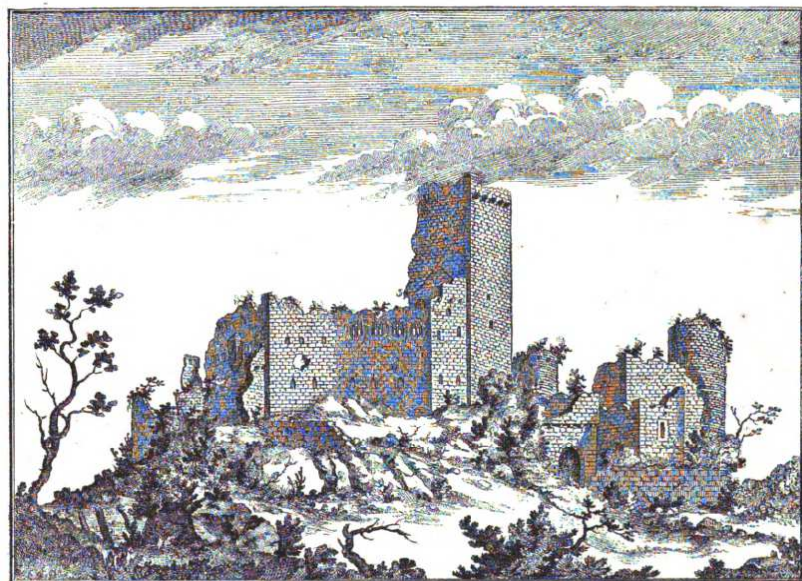
XXVII I LE CHATEAU DE LANDSPERG

Le mont Sainte-Odile, doublement remarquable par l'enceinte cyclopéenne dont l'antiquité païenne a couronné son plateau et par les édifices religieux que le christianisme a élevés sur son sommet et à ses pieds, l'est encore une fois par les nombreux châteaux-forts qui, dans les premiers siècles du moyen âge, sont venus l'entourer comme d'un cercle de postes avancés,

pour protéger de leurs formidables remparts les paisibles sanctuaires de la "montagne sainte" de l'Alsace. Telle a dû être certainement la destination primitive de ces &M-N, agglomérés sur un espace aussi restreint, comme on ne les voit sur aucun autre point des Vosges, où cependant les vieux châteaux ne font pas défaut. Il n'y en a, en effet, pas moins de dix autour de Sainte-Odile, savoir: à l'est, Landsperg au sud, Andlau et Spesbourg; à l'ouest, Birkenfels, les deux Dreystein et Kagenfels; au nord, Waldsberg, Lützelbourg et Rathsamhausen*. Leurs possesseurs étaient les défenseurs naturels des deux monastères qui servirent d'asile à bon nombre de leurs filles, dont plusieurs, appartenant aux maisons de Landsperg, d'Andlau, de Lützelbourg et de Rathsamhausen, devinrent abbesses à Hohenbourg ou à Niedermunster. Nous allons faire successivement la visite de ces intéressantes ruines.

1 A ces dix châteaux on peut encore ajouter celui de Guirbaden qui, bien que situé à une assez grande distance en dehors du rayon du mont Sainte-Odile, peut cependant être visité en un jour par les touristes qui séjournent au couvent.

Pl. XVI.



Le château de Landsperg, situé à un kilomètre du Mennelstein, sur un contrefort oriental de la Bloss, à 580 mètres d'altitude, est, de tous les châteaux des Vosges, le plus avancé vers la plaine alsacienne et, par conséquent, le plus facile à reconnaître de loin; il est, en même temps, par ses dimensions et son architecture, le plus remarquable des châteaux situés

autour de Sainte-Odile. La vue qu'en offre la planche de Silbermann, prise du nord-est, permet de se rendre compte de la disposition de l'ensemble des constructions. Le château proprement dit forme un rectangle irrégulier, allongé du nord-ouest au sud-est. L'angle nord-ouest est occupé par le donjon carré, placé en biais et qui mesure près de dix mètres de côté; les corbeaux en saillie à son sommet, indiquent qu'une galerie couverte en faisait le tour au-dessous de la toiture. Le donjon n'était accessible que par une porte pratiquée à sa partie supérieure et qui communiquait, à l'aide d'un pont volant, avec les combles du bâtiment d'habitation. La face nord-est de ce bâtiment est percée à son étage supérieur de quatre fenêtres géminées, à plein-cintre, qui appartenaient évidemment à la salle principale de l'habitation seigneuriale. Au milieu de la façade sud-est se voit, entre d'autres fenêtres romanes, une charmante tourelle semi-circulaire en encorbellement, avec une fenêtre étroite en forme de croix; c'était indubitablement l'abside de la chapelle castrale. Au dessous de cette tourelle se trouve l'entrée dans la cour intérieure du manoir seigneurial. Devant cette même façade il existe des restes de murs d'une construction destinée à protéger ce côté-ci du château, tourné vers la plaine, et à laquelle se rattachait l'enceinte extérieure qui l'entourait de toutes parts. Du côté nord-ouest, vers la montagne, cette enceinte, élevée au-dessus d'un large et profond fossé, était flanquée à ses angles par les deux tours rondes figurées sur la pl. XVI et qui ont près de huit mètres de diamètre. A celle du nord-est se rattachait, comme le montre notre vue, un avant-corps de bâtiments où se trouve l'entrée extérieure du château. Le Landsperg, établi partout sur le roc vif, est bâti partie en granit, partie en grès vosgien; il se distingue par sa construction en pierres diamantées ou à bossages, et par ses parties décoratives du style roman de transition, qui le classent au commencement du treizième siècle, date qui, comme nous allons le voir, est confirmée par un document historique. 1

1 Le château de Landsperg a été souvent dessiné par les artistes alsaciens. Nous ne mentionnerons ici que les vues qui en sont données dans les *Vogesische J-tweM und /Vtt(ttSt;/t6KAet<ett, d'ImUn* (prise du nord-est), et dans la *Montagne de Sainte-Odile, de Schir* (prise du sud-ouest, côté de la montagne). M. Stuber, architecte à Strasbourg, est l'auteur d'une ((restauration idéale ') du château, reproduite dans *l'Alsace noble, de Lehr*, en tête de l'article Landsperg (tom. H, p. 294).

La famille de Landsperg est une des plus illustres et des plus anciennes de l'Alsace; elle est mentionnée dès le dixième siècle. Ainsi, une dame Cécile de Landsperg assiste en 948 à un tournoi à Constance; en 996, le chevalier Éric de Landsperg est vainqueur à un tournoi à Brunswick. Mais la filiation suivie de la maison n'est connue que depuis le milieu du douzième siècle. En 1144, Frédéric Barberousse, n'étant encore que duc d'Alsace et de Souabe, investit de certains biens situés à Rosheim les frères Égetolphe et

Conrad de Landsperg. Ce dernier fut le père des abbesses Herrade, de Hohenbourg, et Edelinde, de Niedermunster. Leur frère Gonthier a été mentionné dans l'histoire de Truttenhausen comme ayant été, avec Herrade, co-fondateur de ce prieuré, auquel son fils, Conrad II, fit en 1191 une donation de 40 marcs d'argent. Ce fut ce même Conrad, auquel l'abbesse Edelinde, en vertu d'un acte de l'an 1200, qui existe encore aux archives du Bas-Rhin, céda „par voie d'échange, pour 50 marcs d'argent, le terrain appartenant à l'abbaye de Niedermunster, sur lequel s'élevait le château de Landsperg, que Conrad voulait reconstruire." Ainsi le château actuel fut commencé dans la première année du treizième siècle; mais les termes mêmes de l'acte de cession prouvent qu'il existait déjà. alors sur son emplacement un manoir, sans doute plus modeste, dont on croit voir les restes dans les pans de murs situés en avant de la façade à la tourelle, et que leur état plus ruineux que celui des autres parties permet d'attribuer à une construction plus ancienne ¹.

¹ Une autre tradition qui figure dans la chronique de Senones, de nicher, attribue la construction du Landsperg, sous le nom de ((LaM(< e < tMrte, près d'Andia.n à Albin Wœtzel, landvogt de l'empereur Frédéric II, en 1336, qui a fait bâtir en même temps les châteaux de Kaysersberg et de Kronembourg, près de Marienheim. Mais ce Landeswarte paraît avoir été construit sur la montagne située en effet près d'Andlau et qui, désignée sous le nom significatif de .K(ts < eH & e~, présente encore de faibles traces d'anciens murs.

Nous n'entrerons pas dans le détail de la généalogie des Landsperg, pendant les sept siècles de leur existence nous devons nous borner à citer les membres les plus notables de la famille et à résumer les faits principaux de son histoire. La maison se subdivisa de bonne heure en un certain nombre de branches et de rameaux, dont la plupart s'éteignirent déjà dans le cours du quatorzième siècle. Les seigneurs de Landsperg, investis de nombreux fiefs par les empereurs et les princes auxquels ils avaient rendu de signalés services, occupèrent un rang distingué parmi la noblesse de la Basse-Alsace, et portèrent dans la suite le titre de barons. Un sire de Landesberg fut au nombre des quarante à cinquante chevaliers alsaciens qui tombèrent dans la bataille de Sempach (9 juillet 1386). En 1413, le château passa momentanément, mais avec la faculté de rachat, aux mains du comte palatin Louis; en effet, il ne tarda pas à rentrer dans la possession de ses anciens maîtres, dont les descendants le conservèrent jusqu'à la Révolution. A cette dernière époque, la famille jouissait encore des fiefs épiscopaux de Niedernai (ville), Meistratzheim, Flexbourg, Duttlenheim (un tiers), du fief lorrain de Zoliwiller, du fief royal, autrefois impérial, de Lingolsheim, etc. Elle possédait, en outre, à titre allodial, le village et le château de Niedernai, les châteaux de Landsperg et de Zeliwiller, la cense de Truttenhausen, etc.

Voici quelques-uns des membres les plus éminents de la &.mHie

Gonthier, mort le 6 mars 1581, président du Directoire de la noblesse de la Basse-Alsace. Wolfgang-Sigismond, grandveneur du comte palatin de Birkenfeld. Henri, vidame de l'évêché de Strasbourg, mort en 1471. Frédéric, bailli (Vogt) à Rhinau, mort en 1501. Georges, préfet à Rouffach, mort en 1463. Jacques, préfet d'Ortenberg, en 1502. Jean-Sigismond, capitaine (1676-1738). Jacques, chambellan de l'archiduc Léopold d'Autriche. Samson-Ferdinand, né en 1699, capitaine au régiment d'Alsace. Siegfried-JeanSamson, né en 1729, colonel, chevalier de Saint-Louis, inspecteur général des redoutes et postes du Rhin, mort célibataire, en 1793, au château de Niedernai. Charles-Frédéric-Henri, né en 1732, capitaine au régiment d'Alsace, commandeur de l'ordre Teutonique. François-Marie, né en 1739, chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem (ordre de Malte), lieutenant-colonel d'infanterie, mort le 15 juin 1820. Son fils, Alexandre-Louis, né le 27 septembre 1780, a été le dernier baron de Landsperg il est mort célibataire, le 28 mars 1837, au château de Niedernai, et avec lui s'est éteinte, il y a cinquante ans à peine, la descendance masculine, en ligne directe, de Conrad I' Sa sœur cadette, Marie-Constantine, mariée à un baron de Speth, est morte le 18 juin 1842, dernière représentante de son antique maison, dont nous ajoutons ici les armoiries.

Landsperg porte de sinople à une montagne à six coupeaux d'or, coupé d'argent plein; l'écu est timbré d'un casque de tournoi avec lambrequins sinople et argent, et ayant pour cimier un demi-corps de femme sans bras, couronné d'or et vêtu aux couleurs de l'écu ¹.

¹ Cette description en termes héraldiques veut dire « en langage un peu plus humain»: L'écu est divisé horizontalement en deux parties ou champs; celui d'en bas est d'argent uni, celui d'en haut est vert (sinople) et porte six sommets (coupeaux) de montagne d'or, disposés de bas en haut, trois, deux et un. L'écu est surmonté (timbré) d'un casque, sur lequel s'élève une femme à mi-corps sans bras, dont le vêtement est mipartie vert, mi-partie argent, et qui porte une couronne d'or sur la tête.

Le château de Landsperg, probablement tombé en ruines à la suite de la guerre de Trente Ans, a été vendu au commencement de notre siècle, ainsi que Truttenhausen, à la famille de Türkheim. Depuis une vingtaine d'années, son propriétaire actuel, M. le baron Rodolphe de Türkheim, de concert avec la Société ~oMf conservation des M!OMMmeM<s historiques de l'Alsace, a fait exécuter sous la direction de M. Ringeisen, le savant architecte de Sélestat, d'importants travaux de consolidation et de réparation, grâce auxquels le vieux manoir qui fut le berceau de la plus illustre des abbesses de Hohenbourg, se trouve assuré pour de longues années contre les injures du temps. La visite du Landsperg est ainsi

recommandable à double titre d'abord par la sécurité et la facilité avec les quelles on peut explorer les diverses parties de la ruine et ensuite par le splendide panorama dont on jouit du haut de ce poste avancé des Vosges, et qui s'étend depuis le Jura, au sud, jusqu'aux dernières montagnes de l'extrémité septentrionale de notre beau pays d'Alsace 1.

1 La maison forestière de Landsperg, située au nord-ouest du château, a été construite avec des pierres provenant de la démolition d'une partie de l'enceinte extérieure, sur l'emplacement de l'ancien jardin, où, du temps de Silbermann, on a trouvé plusieurs pointes de flèches en fer. Une autre maison forestière se trouve au sud-est du château, près du moulin près de là s'élèvent deux des points de vue les plus remarquables des environs de Sainte-Odile, un pavillon-abri, ou belvédère, et la butte appelée Migneret, en souvenir du préfet qui fut le promoteur de la grande description du Bas-Rhin.

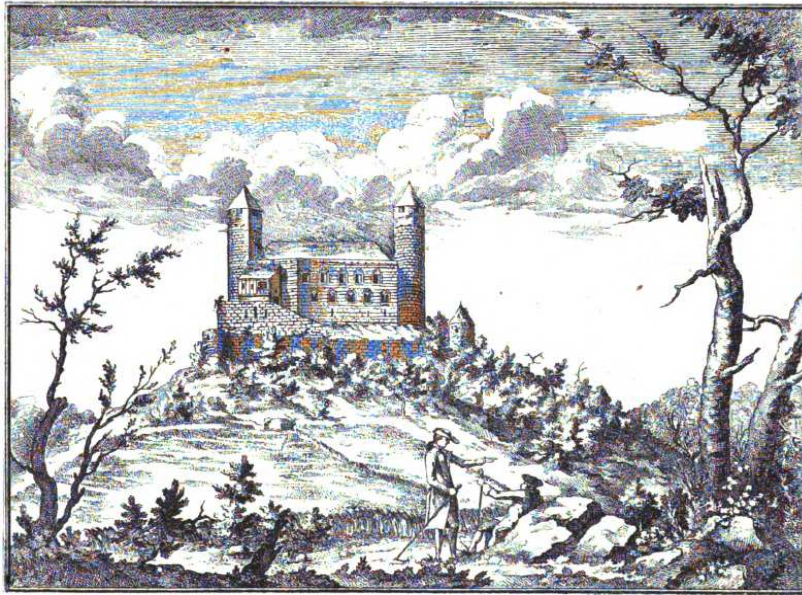
XXVIII LE CHATEAU D'ANDLAU

Comme le Landsperg, le château d'Andlau est l'une des plus connues et des mieux conservées parmi les ruines féodales de l'Alsace. Situé à une petite lieue au sud-ouest de Barr et à deux kilomètres au nord d'Andlau, il occupe l'extrémité orientale de la chaîne de montagnes qui sépare les deux vallées de la Kirneck et de l'Andlau, dont il commande ainsi l'entrée. L'étroitesse de la crête sur laquelle il est construit lui a fait donner une forme assez inusitée: c'est un heptagone irrégulier, allongé du sud au nord, et dont les deux bouts rétrécis sont flanqués de deux donjons cylindriques, aplatis à leur face interne. Le château, construit tout en granit de moyen appareil, était entouré d'un chemin de ronde protégé par un mur; la façade occidentale domine un précipice à pic la façade orientale, formant un angle saillant, est précédée d'une avantcour également entourée d'un mur dont les angles sont garnis de deux tours rondes; l'entrée se trouve sur la face méridionale de cette cour, d'où l'on monte le long de la façade orientale dans l'intérieur du château. Jusqu'aux premières années de notre siècle, le corps de logis et les deux donjons avaient conservé leur toiture et l'intérieur était encore quelque peu habitable. Le rez-de-chaussée, éclairé seulement par quelques meurtrières, a servi pour la défense et pour l'approvisionnement; des deux étages, percés de fenêtres en partie carrées, en partie ogivales, le premier était affecté à la garnison et au personnel du château, tandis que le second, où, il y a 80 ans, on voyait encore plusieurs chambres lambrissées, formait l'habitation seigneuriale. Au-dessus de cet étage, régnait à la base du toit un chemin de ronde dont Silbermann a évalué le développement à 138 pas 1, tandis que la distance en ligne droite entre les deux donjons était de 114 pieds de Strasbourg (environ 40 mètres). De ce chemin de ronde, une échelle conduisait à l'étage supérieur de la tour du

sud, qui n'avait pas d'autre entrée et a dû servir de prison. Silbermann trouva encore dans cet étage un treuil au moyen duquel un homme de bonne volonté se fit descendre à travers les ouvertures circulaires pratiquées au milieu des planchers des divers étages, jusque sur le sol de l'étage inférieur, d'où il rapporta une assiette d'étain, provenant sans doute de l'un des habitants de Barr, qui, pendant la guerre de Trente Ans, se réfugièrent dans le château.

1 Le pas évalué à deux pieds de Strasbourg, soit, au total, environ 90 mètres.

Le château d'Andlau a été, comme celui de Landsperg, le berceau de l'une des plus anciennes et des plus illustres familles de l'Alsace. Une tradition, d'ailleurs purement fantaisiste, attribue à cette famille une origine commune avec les Dandolo de Venise, d'où elle serait venue, du temps des Romains, en Alsace, où elle aurait, au neuvième siècle, fondé le château. L'illustration des Andlau fut reconnue déjà en 1274 par lettres patentes de Rodolphe de Habsbourg, investissant les trois frères Henri, Rodolphe et Evrard, milites abbas, à titre de fief impérial, du château d'Andlau, confisqué sur ses possesseurs antérieurs après la chute des Hohenstaufen. C'est avec l'aîné des trois frères, Henri, que commence la généalogie suivie de la famille, mentionnée d'ailleurs dès le dixième siècle. Lorsque l'empereur Charles IV établit, en 1347, la division des seigneuries et des villes de l'empire en séries hiérarchiques de quatre personnages (4 ducs, 4 margraves, 4 comtes, etc.), le sire d'Andlau devint le premier des quatre chevaliers, et depuis lors jusqu'à la Révolution, l'aîné de la maison porta le titre de chevalier héréditaire du Saint-Empire. De 999 à 1787, l'église abbatiale d'Andlau servit de sépulture aux membres de la famille 1 qui se divisa de bonne heure en plusieurs lignes ou branches. Au milieu du dix-huitième siècle, il y avait deux lignes principales, dont l'aînée, Andlau-Merle, s'éteignit peu avant la Révolution. La ligne cadette était partagée en deux branches, subdivisées en cinq rameaux. A la branche aînée, Andlau, appartenaient les rameaux de Kœnigsmatten-Bach; le seul encore subsistant aujourd'hui dans le grand-duché de Bade; Andlau-Andlau, disparu depuis 1770, et Andlau-Waldeck, éteint dans les mâles depuis 1837. La branche cadette ou de Jœnigsmatten, comprenait les deux rameaux de Himmelfrieden et de Petit-Landau ou de Paris, encore subsistants de nos jours. La maison d'Andlau a fourni un grand nombre d'hommes éminents à l'église, à l'État, à la science et à l'armée, tant en France qu'en Allemagne et en Autriche; nous nous bornerons à mentionner ici les plus notables d'entre eux.



1 Andlau porte d'or à une croix de gueules (rouge), l'écu timbré d'un casque de tournoi orné de lambrequins d'argent, et ayant pour cimier un buste de roi sans bras, vêtu d'hermine. L'écu a pour supports, à dextre (à gauche) un lion rampant (debout) et une palme; à senestre (à droite) un lion couché et un olivier.

2 Le château de Birseck était situé près de Bâle.

Gonthier, abbé de Saint-Blaise, en 1141.—Hazica, abbesse d'Andlau, en 1159. Élisabeth, abbesse de Saint-Étienne à Strasbourg, en 1334. Catherine, abbesse d'Andlau, en 1342. Sophie, abbesse d'Andlau, en 1444. Mathieu, prince-abbé de Murbach, en 1448. George, grand-prévôt de la cathédrale de Bâle, docteur en droit canon, premier recteur de l'université de Bâle, en 1460, mort en 1466. Henri, grand-écolâtre de Baie, en 1464. Pierre, prévôt à Lautenbach, vice-chancelier de l'université de Bâle, en 1471. Véronique, abbesse de Sainte-Odile, en 1508, morte le 15 avril 1524. Adélaïde, abbesse de Saint-Étienne, en 1539. George, commandeur de l'ordre Teutonique à Buchheim, en 1539. -Arbogaste, commandeur de Saint-Jean à Feldkirch, en 1592, puis grand-maître de l'ordre en Allemagne et prince d'Empire, en 1607. Jean-Louis (en religion frère Colomban) prince-abbé de Murbach, en 1662. Marie-Anne, abbesse de Massevaux, en 1697. Philippe-Henri, commandeur de 1 La famille de Berckheim ferme une septième branche de celle d'Andlau. L'origine commune des deux maisons a été reconnue dès le quinzième siècle; elle ressort d'ailleurs du fait que les Berckheim portent,

comme les d'Andlau, d'or à une croix de gueules; mais ils ont pour cimier un coussin de gueules à glands d'or, surmonté d'une cane (ou cygne?) d'or, lambrequins de gueules et d'or. La maison de Berckheim tire son nom du vUiage de Mittelbergheim, près Barr.

l'ordre Teutonique à Ratisbonne, en 1697. Marie-Sophie' princesse-abbesse d'Andlau, en 1708. George-Frédéric, président de la régence d'Ensisheim, mort en 1675. MarieRodolphe, créé baron d'Empire le 16 mars 1676, avec ses frères Ernest-Frédéric et Wolfgang-Louis. Jean-Baptiste, commandeur de l'ordre Teutonique, major autrichien, mort en 1803. Philippe, né en 1774, commandeur de Malte, officier au régiment suisse de Reinach, mort en 1814. Conrad-Charles-Frédéric, né en 1776, ministre d'État de Bade, ambassadeur & Paris en 1810, mort en 1839. Joseph-Louis, chanoine de Haslach, mort en 1760 ou 1770, dernier rejeton mâle du rameau d'Andlau-Andlau. Louis, chanoine de Lure, mort en 1804. Célostin, officier au régiment d'Anjou, mort en 1790. Xavier, officier au régiment de La Marck, mort à Gratz. Ignace, chanoine de Guebwillor, assassiné en 1800. George-Conrad-Joseph, officier au régiment alsacien de Deux-Ponts, prit part aux premières campagnes de la Révolution et mourut en 1837, dernier descendant mâle du rameau d'Andlau-Wittenheim; ses deux fils étaient tombés sur les champs de bataille, l'un en 1812, l'autre en 1833. Francois-Antoine-Maximilien, lieutenant-général, député à l'Assemblée constituante. Benoît-Frédéric-Antoine, né en 1763, prince-abbé de Murbach et Lure en 1786, député à l'Assemblée provinciale d'Alsace et à l'Assemblée nationale pour le district de Sélestat, en 1789, mort en 1839 à Eichstedt. Hubert-Joseph, né en 1774, chambellan autrichien, créé comte par l'empereur François II, en 1814. Antoine, lieutenant-colonel de cavalerie, conseiller doyen au Directoire de la noblesse de la BasseAlsace. François-Antoine, né en 1703, brigadier des armées du Roi, exempt de ses gardes-du-corps, investi en 1739 de la préfecture (~M'c~o~e~ de Kaysersberg, stettmeister de Strasbourg en 1730, mort sans descendance en 1787, à Colmar. Armand-Gaston-Félix, né en 1707, aumônier du Roi, doyen de l'église de Toul, mort en 1785. FrançoisÉtienne, né en 1710, lieutenant-général des armées du Roi, créé comte en 1750, chef de la branche comtale des Andlau de Paris, prit part à la guere de Sept Ans et mourut en 1763. Louis, officier au régiment de Royal-Couronne, tué en 1760 sur le champ de bataille. François-Antoine, colonel du régiment de Royal-Lorraine, ambassadeur à Bruxelles, lieutenant-général honoraire des armées du Roi, mort en 1820 ou 1822. Hardouin-Gustave, né en 1787, écuyer de l'impératrice Joséphine, lieutenant aux gardes-du-corps de Charles X, maréchal-de-camp et député, mort en 1850. Armand-Gaston-Félix, né en 1779, engagé volontaire en 1799, officier d'ordonnance et chambellan de Napoléon 1^o premier écuyer de Joséphine, commandant d'un escadron de gardes d'honneur, nommé officier de la Légion d'honneur sur le champ de bataille de Reims en 1814, colonel de cuirassiers, maréchalde-camp et pair de France, mort le 15 juillet

1861. Son fils, Joseph-Hardouin-Gustave, comte d'Andlau, est aujourd'hui le chef de la maison alsacienne; ancien officier d'ordonnance de Napoléon III et attaché militaire à Vienne, colonel d'état-major pendant la guerre de 1870, actuellement général de division. Il a son domicile au château de Verderonne (Oise) et il est le propriétaire de l'antique manoir de ses illustres ancêtres.

Les possessions de la maison d'Andlau, avant la Révolution, comprenaient dans la Haute-Alsace: Kingsheim et Wittenheim (du baillage de Thann), Obersaasheim (d'Ensisheim), Zimmersheim, Eschentzwiller, Hombourg, Petit-Landau et Niffern (seigneurie de Landser) dans la Basse-Alsace Andlau (c'est-à-dire, la ville et le petit château qui y existait, le château de Hoh-Andtau et celui de Spesbourg), Reichsfeld, BernhardswiUer Diebolsheim, Saint-Blaise; parties de Duttlenheim, Wa!f, Mittelbergheim Itterswiller, Stotzheim BIIenschwiller, Zell et Nothalten; enfin, Birseck, près de Bâle.

L'histoire du château d'Andlau présente quelques faits remarquables. En 1216, il fut détruit, pour une cause inconnue, par l'évêque de Strasbourg, Henri de Veringen; à peine reconstruit, il fut de nouveau pris, en 1246, par l'évêque Henri de Stahleck² qui guerroyait alors contre les adhérents de Frédéric II de Hohenstaufen. C'est à la reconstruction qui eut lieu dans la seconde moitié du treizième siècle qu'appartient le château actuel. Depuis lors il fut toujours maintenu en bon état. La date de 1588 qui se lit au-dessus de la porte de l'enceinte extérieure indique que cette partie a été restaurée à cette époque. Le bâtiment qui, sur notre planche XVII, se voit en avant de l'entrée supérieure du château, portait la date de 1589. Pendant la guerre de Trente Ans, le château fut occupé, en 1633, par une garnison suédoise. En 1673, les sires d'Andlau obtinrent de la ville de Strasbourg un caporal et six hommes, pour renforcer la petite garnison de leur manoir. Celui-ci resta habitable jusqu'au commencement de ce siècle; ce ne fut qu'en 1806 que le propriétaire d'alors en fit enlever les toitures et toute la charpente intérieure. C'est donc une ruine moderne que représente aujourd'hui le château d'Andlau, mais elle est toujours entretenue en bonne conservation, grâce à son propriétaire actuel ⁴.

1 Situé près d'Andlau et appelé Uernhardswiller tKt Loch, qu'il ne faut pas confondre avec Bernhardswiller (Betschwiller), situé à un kilomètre d'Obernai.

2 Ce n'est peut-être pas le château de Hoh-Andiau, mais le petit château existant dans la ville même, qui fut pris par Henri de Stahleck.

3 Plusieurs sires d'Andlau périrent avec l'évêque Gauthier de Géroldseck dans sa guerre contre Strasbourg, en 1262. Deux, ou selon d'autres, cinq Andlau tombèrent en 1386 à la bataille de Sempach.

4 En 1695, le 20 ou 21 octobre, le garde-forestier du château fut dans la forêt contiguë te dernier ours qu'on ait vu dans les Basses-Vosges.

XXIX

LE CHATEAU DE SPESBOURG

Le château de Spesbourg, situé à deux kilomètres à l'ouest du château d'Andlau, occupe la crête d'une colossale masse granitique, formant le promontoire méridional du Rothmannsberg qui domine la ville et la vallée d'Andlau ¹. De cette ville on y monte en une heure par l'ancienne route d'accès, aujourd'hui appelée .H~maM~Mse et qui a encore environ deux mètres de largeur. Mais les visiteurs y vont de préférence par le chemin de la vallée de Barr, de cinq quarts d'heure de marche, qui, passant à proximité du château d'Andlau, leur permet de pousser en même temps jusqu'à cette ruine, et les conduit ensuite à la maison forestière de 7&M~e~ située à dix minutes de Spesbourg, et où. il faut demander la clef de ce dernier, dont l'entrée, située à l'orient, a été, depuis nombre d'années, munie d'une porte. Suivant les contours du plateau sur lequel il est assis, le château présente la forme d'un octogone irrégulier, allongé du nord-ouest au sud-est; ses dimensions sont modestes, mais sa construction, toute en blocs de granit à bossages, lui donne un air tout à fait monumental, et son site hardi au-dessus des profonds fossés qui l'isolent de la montagne au nord, à l'est et au midi, et de l'effrayant précipice qu'il surplombe à l'ouest, est d'un aspect 'véritablement saisissant. C'est à l'angle nord-ouest, point le plus haut du rocher, que s'élève l'imposant donjon carré qui a encore environ vingt-quatre mètres de hauteur et dont les murs, de plus de cinq mètres de côté, ont deux mètres d'épaisseur, de sorte que, dans œuvre, il n'a que trois mètres de côté. La porte se trouve à la partie supérieure et n'était accessible que par les combles de l'habitation seigneuriale. Celle-ci, occupant l'jM. côtés nord-est et est de l'enceinte, se distingue par les deux belles rangées de fenêtres ogivales géminées, figurées sur notre planche XVIII, prise du nord-est; au premier étage, il existe encore une cheminée à demi recouverte de lierre. Le reste de l'enclos comprenait une petite cour et quelques bâtiments de service, parmi lesquels la cuisine est reconnaissable par sa cheminée et sa pierre d'évier.

1 L'altitude de Spesbourg est de 460 mètres; celle de Hoh-Andiau de 451 mètres.

Le château de Spesbourg n'est pas, comme ses voisins, le Landsperg, l'Andlau, et d'autres de nos châteaux vosgiens, le berceau d'une maison noble, originaire de l'Alsace, dont il aurait pris le nom. Il n'existait à sa place aucun manoir antérieur à la première moitié du treizième siècle. Il doit son origine à une famille rhénane, immigrée dans notre pays à la suite de l'élection, en 1244, du chanoine Henri de Dicka au siège épiscopal de

Strasbourg, qu'il occupa jusqu'en 1260 sous le nom de Henri de Stahleck. Celui-ci appela en Alsace son frère, Alexandre de Dicka, qu'il nomma d'abord bourgrave de l'ocché, puis, en 1246, après avoir, comme nous l'avons vu précédemment, pris et détruit le château d'Andlau il investit son frère de l'advocatie de l'abbaye du même nom. Ce fut, selon toute apparence, pour pouvoir exercer le plus efficacement son rôle de protecteur du monastère, qu'Alexandre de Dicka construisit, entre 1247 et 1250, sur le sommet dominant du Rotbmansberg, le château qui reçut le nom de Spesbourg que les seigneurs de Dicka ajoutèrent au quatorzième siècle à leur nom d'origine, en y accolant le titre de baron (fryge, c'est-à-dire T~e~e~, liber J?c~o) qui, alors, n'était pas encore porté par la noblesse alsacienne.

1 Le parement des fenêtres et leurs colonnettes médianes, ainsi que les sièges pratiqués dans les embrasures, sont seuls taillés en grès rouge.

2 Le nom de Dicka (nom der Dtc~e) est mentionné pour la première fois dans un acte de 1184, par lequel l'archevêque Philippe de Cologne investit le comte palatin du Rhin, Conrad, du château de Stahleck, près Bacharach; parmi les témoins figurent Henri et Alexandre de Dicka, père et frère de l'évêque de Strasbourg, et qui, plus tard, reçurent à leur tour de Conrad, à titre de fief, ledit château, dont le nom fut dans la suite substitué au nom patronymique de l'évêque.

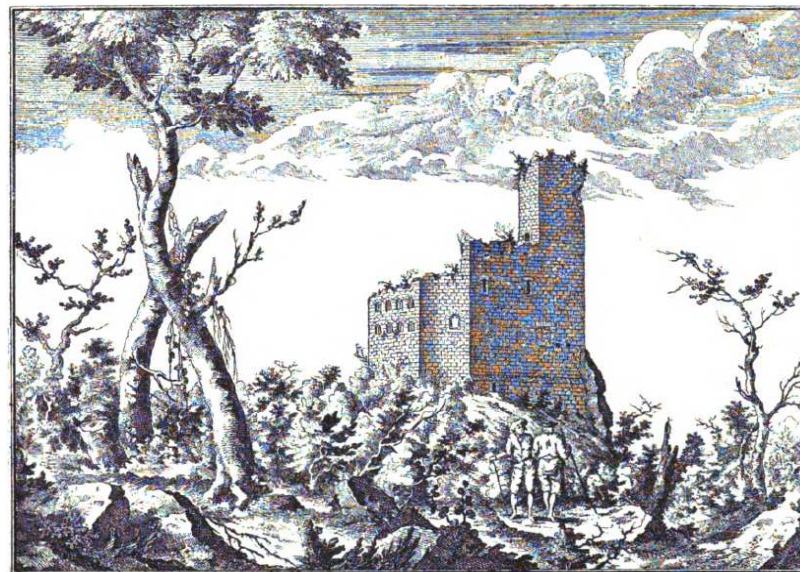
La maison des sires de Spesbourg ne fleurit pas longtemps; elle s'éteignit déjà dans la descendance mâle, à la troisième génération, en la personne de Gauthier (Walter) de Dicka, deuxième arrière-petit-nis d'Alexandre, le fondateur du château. Gauthier fut l'homme le plus notable de sa race en 1371, il devint sous-avoyer (~Mi'e~aHf~o~) d'Alsace, de 1377 à 1379 et en 1385 il fut avoyer (LfUidfO~) du Brisgau, et de 1382 à 1386 juge provincial (ZaK~M~e~) dans la Basse-Alsace. Il périt dans les rangs de la chevalerie alsacienne, à la bataille de Sempach (9 juillet 1386), ne laissant de sa femme, Suzanne de Géroldseck, qu'une fille, Elsa, qui, mariée à Maximindo Ribeaupierre (&y)Mas~MttM~ von .Rc~o~s~M), mourut en 1419, dernière représentante de la maison de Dicka².

1. M. Edouard Hering, le zélé président d'honneur du club vosgien, fait dériver ce nom du verbe s~fte/tfH (épier, surreiter), il cite à l'appui les formes primitives ~pe~<es&et'f/ (1324), ~pe/esbtu'f; (1372). Spfe/ts&M)' (1382). Notre savant concitoyen, M. P. Histethuber, se basant sur ce que le mot vieux haut. allemand Speht répond au moderne ~pccAt (pic, oiseau très fréquent dans les Vosges), ass'mUe le ~.)<~&Mt'~ (château du pic) aux autres châteaux qui portent des noms d'oiseaux, tels que ~ai~eHs~t'M (roche du faucon), Gters~cry (pour Geiersberg, mont du vautour), ~antstOK (pour jR<tbeKstew, roche du corbeau), etc. N'ayant pas l'honneur

d'appartenir à l'érudite congrégation des linguistes, nous nous garderons de discuter cette question de philologie transcendante.

2 Les Dicka portaient d'or à six lys de gueules (rouges), posés, du haut en bas, trois, deux et un. L'écu est timbré d'un casque de tournoi orné de lambrequins de gueules et d'or et ayant pour cimier un lys de gueules.

PL. XVIII.



Chateau de Spesbourg

Trois ans avant sa mort à Sempach, Gauthier de Dicka, peut-être parce qu'il n'avait pas d'héritier mâle, avait fait la cession du Spesbourg et des forêts adjacentes à la maison d'Andlau qui en conserva la possession jusqu'après la Révolution. L'histoire du château pendant ces cinq derniers siècles ne présente que les quelques faits suivants. En 1431, le Jeudi-Saint, Spesbourg fut pris par le duc Étienne de Bavière, frère du comte palatin Louis, au nom duquel il remplissait les fonctions de sous-avoyer de l'Alsace. Mais les Andlau, aidés par 2000 hommes, ne tardèrent pas à s'en emparer de nouveau; en 1444, il appartenait à Lazare d'Andlau, bailli d'Ebersmunster. Pendant la guerre de Trente Ans, où, comme nous l'avons vu, le château de Hoh-Andlau fut occupé par les Suédois. Spesbourg était probablement déjà inhabité en 1700, la moitié du château et des forêts fut cédée à l'évêque de Strasbourg, Guillaume Égon de Fürstenberg. Vers le milieu du dix-huitième siècle, le Spesbourg était déjà à l'état de ruine, ainsi que le prouve la gravure de Silbermann. Ce fut, croyons-nous, vers 1830, que le Spesbourg fut vendu par les d'Andlau au baron Hallez, dont les descendants en sont encore aujourd'hui propriétaires.

La famille de Hallez, originaire des Flandres, vint s'établir en Alsace au milieu du siècle dernier; un Hallez était, en 1789, receveur et tabellion (notaire) à Haguenau. Son second fils, Philippe, né le 1er mai 1778, entra, au début des guerres de la République, dans l'armée; il servit successivement au 13e dragons et au 4e hussards et fit, en qualité d'officier, la campagne de Suisse (1798-1799) et celles de 1806 à 1809. Il prit sa retraite en 1810 et fut créé, en 1814, par Napoléon, baron de l'Empire. Agriculteur distingué, il s'appliqua surtout à propager la culture de la garance; il fut député de Sélestat, commandeur de la Légion d'honneur et mourut à Andlau le 19 novembre 1844. Il avait épousé, en 1811, la fille du comte de Claparède, lieutenant-général, pair de France, gouverneur du château de Strasbourg, grand-croix de la Légion d'honneur et de Saint-Louis. Celui-ci n'ayant pas d'héritiers mâles, son titre de comte fut accordé par ordonnance du roi Louis-Philippe, en 1843, aux deux petits-fils du baron Hallez, autorisés à ajouter à leur nom patronymique celui de leur grand-père maternel; c'est l'un des comtes de Hallez-Claparède qui est aujourd'hui le propriétaire du château de Spesbourg.

Cette ruine, autrefois à demi cachée dans son épaisse forêt et par cela même difficile à visiter, passait encore, il y a, un demi-siècle, pour être hantée par des revenants, et les habitants des environs ne s'y hasardaient pas, une fois la nuit venue. Cette croyance a été alimentée encore en notre siècle par un fait qui n'a rien de surnaturel et qu'Imlin nous a transmis dans ses *~OfjesMcAc .RmMCM* Une pauvre femme de Barr, qui s'était rendue dans la forêt de Spesbourg pour y cueillir des simples, fut surprise par un orage et par la nuit; elle résolut de passer la nuit dans le château. A peine installée sur un lit d'herbes et de mousse qu'elle s'était dressé dans un coin, elle entendit des pas et des voix d'hommes c'étaient deux maraudeurs qui venaient voler du bois. Pour se débarrasser de ces hôtes inattendus, elle résolut de mettre à profit la réputation de terreur qu'inspirait le site sauvage de la ruine elle se couvrit la tête de sa robe et, les cheveux flottant au vent, elle se dressa tout à coup en poussant plusieurs mugissements d'un ton caverneux. Les deux rôdeurs, épouvantés, dégringolèrent plus morts que vifs à travers les rochers et les taillis, et le spectre improvisé put dormir en paix le reste de la nuit. Le lendemain, quand elle apporta sa récolte de simples au pharmacien, celui-ci lui raconta l'apparition nocturne, dont elle eut la force de garder le secret jusque vers la fin de ses jours c'est positif! 1

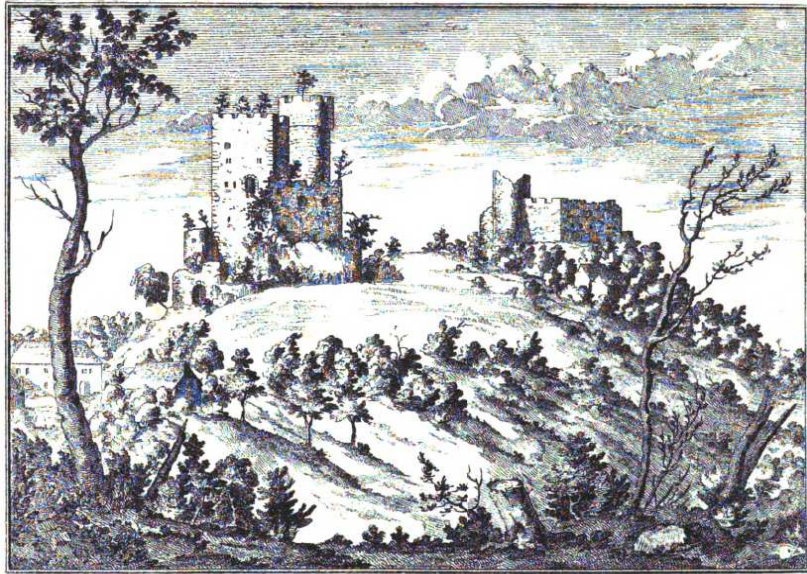
En 1844, il y a dans l'embrasement de l'une des grandes fenêtres une harpe éolienne, dont les sons magiques enchantaient de leur mystérieuse mélodie les visiteurs; nous ne savons si ce poétique instrumenta cher aux âmes sensibles, existe encore aujourd'hui dans cette ruine si bien faite pour les rêveurs romanesques, amis du clair de lune et des esprits qu'on ne voit pas

1 Ou, plus exactement, Hohenburgerberg.

XXX LES CHATEAUX D'OTTROTT.

Du midi du mont Sainte-Odile, nous nous portons à sa partie septentrionale, le *.Ho~M~e~e~*, dont la crête extrême, appelée *.BM)~*, domine le site pittoresque occupé par les deux châteaux voisins de Lützelbourg et de Rathsamhausen, communément désignés sous le nom collectif de châteaux d'Ottrott, parce que c'est par ce village que l'on s'y rend le plus facilement. Ces deux ruines s'élèvent, à 500 mètres d'altitude, sur une avancée de la montagne au-dessus de la rive droite de l'Ehn, entre Ottrott et Klingenthal. Situés tous les deux sur des rocs abrupts que sépare seulement une profonde tranchée, ils ne sont distants, l'un de l'autre, que d'une portée de flèche, et paraissent n'avoir formé qu'une seule et même forteresse, bien que leurs dispositions défensives semblent indiquer, de prime abord, qu'ils ont été établis l'un contre l'autre, puisque leurs donjons se font face cependant cette circonstance peut s'expliquer par le fait que les deux châteaux ont été construits à des époques différentes. Quoi qu'il en soit, ils ont primitivement appartenu à la même famille, car ils ont de tout temps porté le nom de Lützelbourg, et, pour les distinguer l'un de l'autre, on appelait celui situé vers Ottrott le château antérieur (*die Yorderburg*) et celui du côté de Klingenthal, le château postérieur (*das ~M:e~)ScMos\$*); c'est ce dernier qui, dans la suite, prit le nom de Rathsamhausen 1.

1 Il y a, dans plusieurs auteurs, une confusion au sujet de celui des deux châteaux auquel revient le nom de Rathsamhausen. Le plan du mont Sainte-Odile par Thomassin-Schweighaeuser, donne encore ce nom au château antérieur. D'un autre côté, Silbermann et, après lui, Imlin et Strobel décrivent le donjon rond du Rathsamhausen comme étant celui du Lützelbourg.



Château d'Ottrott

Le plus ancien des deux châteaux est, sans contredit, celui de Lützelbourg, à la fois le plus petit et le plus simple d'apparence; il ressemble plutôt à une caserne abandonnée qu'à un manoir féodal, car, sauf une corniche en arcature romane qui règne encore le long d'une partie du mur d'enceinte, on n'y voit aucune trace d'ornementation. Le château, situé au nord-est du Rathsamhausen, forme un carré irrégulier, dont la face sud-ouest, tournée vers ce dernier, est coupée par la saillie semi-circulaire d'une grosse tour ronde, faisant d'autre part une saillie semblable du côté de la cour. Ce donjon, d'une extrême épaisseur de mur et encore conservé à une assez grande hauteur, est construit en gros blocs à bossages et paraît remonter au douzième siècle. Le corps de logis principal occupait la face méridionale de l'enceinte, dont l'entrée se trouve à l'angle sud-est, et qui était protégée par un chemin couvert faisant le tour de tout le château et contourné lui-même par le fossé creusé à pic dans le rocher.

Le château de Rathsamhausen, le plus rapproché de la montagne de l'Elsberg, est établi dans les mêmes conditions défensives que son voisin: profond fossé, chemin de ronde entourant l'enceinte même du château. Celui-ci forme également un carré irrégulier, dont l'angle nord-est est occupé par un donjon rond d'un aspect vraiment formidable construit tout entier en blocs à bossages, il s'élève encore à plus de 30 mètres de hauteur; son diamètre est de près de 12 mètres, l'épaisseur de ses murs de plus de 4 mètres, de sorte que, dans œuvre, il n'a guère plus de 3 mètres de diamètre.

C'était une prison, ainsi que le prouve le fait raconté à Silbermann, en 1733, par le fermier de l'endroit: des mineurs descendus au fond de l'oubliette y avaient trouvé les restes d'un squelette humain encore chargés d'une grosse chaîne de fer, ainsi qu'un grand éperon, qu'ils rapportèrent et que Silbermann acheta du fermier. Sur la face méridionale du château s'élève le corps de logis principal qui est un des plus beaux restes de l'architecture civile du moyen âge en Alsace. Il a la forme d'un gros donjon carré de 12 mètres de façade et de 7 mètres et demi de largeur, et se distingue par une richesse d'ornementation comparable à celle du château de Guirbaden. Les nombreuses fenêtres dont il est percé sont, les unes, en plein cintre, les autres, ogivales; le plus remarquable morceau de sculpture est une élégante cheminée, encore suspendue au mur à la hauteur du deuxième étage et garnie de cinq colonnettes romanes à chapiteaux cubiques ornementés. A l'angle gauche de la façade se voit une immense lézarde produite par l'action des racines des arbres qui avaient poussé au sommet du mur; elle a été consolidée de nos jours par les soins de la Société pour la conservation des monuments historiques de l'Alsace, qui a prévenu ainsi l'écroulement imminent d'une partie de ce majestueux édifice.

L'histoire de nos deux châteaux n'est connue qu'à partir du quatorzième siècle. On ne sait pas d'où leur est venu leur premier nom collectif de Lützelbourg, mais il paraît certain que la famille de ce nom ne doit pas être confondue avec celle qui possédait le château de Lützelbourg situé au-dessus de la vallée de la Zorn, à dix kilomètres en amont de Saverne. La famille des Lützelbourg d'Ottrott a fourni deux abbesses à Sainte-Odile: Elisabeth de Lützelbourg régnait en 1230, Claire de Lützelbourg de 1428 à 1453. Vers la fin du quatorzième siècle, le château antérieur se trouvait, comme fief impérial, entre les mains des sires d'Andlau, dont, en 1392, l'empereur Venceslas enjoignit à son neveu, le landvogt d'Alsace, de faire respecter les droits. Le château paraît avoir été déjà ruiné à cette époque et a sans doute été réparé quand il passa dans la maison des Rathsamhausen. Le château postérieur appartenait au quatorzième siècle aux électeurs palatins, alors grands-baillis de l'Alsace. Ceux-ci l'engagèrent au commencement du quinzième siècle aux sires de Rathsamhausen, qui le cédèrent en 1424 aux Hohenstein; plus tard il passa aux Müllenheim qui le rétrocédèrent en 1557 aux Rathsamhausen, dans la possession desquels il est resté jusqu'à la Révolution.

La famille de Rathsamhausen, éteinte depuis près de soixante ans, a eu pour berceau le château, aujourd'hui disparu, situé près de l'Ul, à trois quarts de lieue de Sélestat, non loin des deux villages voisins d'Ober-Rathsamhausen et de Nieder-Rathsamhausen. Elle a été pendant cinq siècles l'une des plus considérables de l'Alsace, à laquelle elle a donné un grand nombre d'hommes distingués. Son origine remonte jusqu'au dixième siècle, ou plusieurs de ses membres figurèrent dans les tournois mais son histoire

ne commence qu'au début du treizième siècle en 1209 André de Rathsamhausen, époux d'Agnès de Staufenberg, assista au tournoi de Worms; plusieurs autres chevaliers sont mentionnés dans des actes authentiques de 1219 à 1251 et de 1267. Au siècle suivant, la famille formait cinq branches, portant les noms de Rathsamhausen zum S-MM (de la Roche) de Kunigesheim (Kiensheim), de Tryberg, de von der Dicke et d'Ehenvilre (Ehenweyer). La première et la dernière se sont seules perpétuées jusque dans les temps modernes; la branche de la Roche s'est éteinte par la mort des deux derniers descendants mâles, en 1701 et en 1720; la branche d'Ehenweyer a fleuri jusqu'au commencement de notre siècle; son dernier représentant a été le baron Jean-Baptiste Léopold, né en 1754, lieutenant-colonel, chevalier de Saint-Louis, mort à Strasbourg, le 15 novembre 1828.

1 Rathsamhausen portait d'argent à la fasce de sinople (bande horizontale verte) et une bordure de gueules (rouge). L'écu, timbré d'un casque de tournoi à lambrequins d'argent, a pour cimier une tête de chien courant, colletée (à collier) d'or. Les Rathsamhausen zum Stein ~de la Roche) portaient l'écu d'or et avaient pour cimier une tête de bïaque colletée de sable (noir).

2 C'est à-dire, le château situé au-dessus de Bellefosse, qui a donné son nom au Ban-de-la-Roche.

Voici les membres les plus éminents de la famille Philippe II, abbé de Pairis, évêque d'Eichstett en 1306, mort le 25 février 1322. Didier, investi en 1383 du Ban de la Roche, tombé à la bataille de Sempach (1386). Bernard, prévôt de Haslach. Suzanne, abbesse de Niedermünster (1411–1424). Anne, abbesse de Niedermünster (1424). Ursule, administratrice de la même abbaye (1535–1541). Léopold Samson, né en 1699, général français, chevalier du Mérite militaire, puis conseiller des princes de Deux-Ponts et grandmaréchal de la cour de Hesse-Darmstadt. Frédéric Casimir, né à Strasbourg, le 17 janvier 1698, élu en 1737 coadjuteur et en 1753 prince-abbé de Murbach et de Lure, décédé à Guebwiller, le 1^{er} janvier 1787. Chrétien-Samson, né en 1727, capitaine au régiment d'Alsace, chevalier du Mérite militaire, mort en 1790. Charles-Chrétien-Frédéric Léopold, capitaine d'artillerie à Strasbourg, chevalier du Mérite militaire, mort en 1789. Louis-Samson, conseiller intime de Hesse, président du gouvernement de Bouxwiller, mort en 1819. Philippe-Chrétien, capitaine au régiment de Deux-Ponts, maréchal de camp, député de la noblesse de la Basse-Alsace à l'assemblée du district de Landau, en 1787, mort en 1820. François-Joseph-Conrad, né en 1710, mort en 1782, capitaine au régiment des grenadiers de Nassau, mestre de camp, chevalier de Saint-Louis. Jean-Casimir, mort en] 781, chevalier de Saint-Jean. Joseph-Vincent, chanoine et grand chantre du chapitre noble de Murbach. François-Antoine-Christian, lieutenant-colonel au régiment de Nassau, chevalier de Saint-Louis.

En 1773, la maison de Rathsamhausen obtint le droit de porter en France le titre de baron. Ses possessions, au milieu du dix-huitième siècle, étaient les suivantes En Basse-Alsace, Bofzheim, fief mouvant de l'évêché de Bâle, Eschau, Wïbolsheim, Fegersheim, Ohnenheim et Mattersbolz, avec les hameaux d'Ehenweyer et de Nieder-Rathsamhausen, relevant du comté de Hanau; Kuenheim, fief de Wurtemberg-Montbéliard moitié d'Ottrott-Ie-Bas, fief royal; dans la Haute-Alsace, Grusenheim, fief royal.

Aujourd'hui les deux châteaux d'Ottrott n'ont plus un seul et même propriétaire. Le Lützelbourg, possédé en dernier lieu par feu M. Fux, héritier de M. Rohmer, d'Illkirch, appartient actuellement à M. Aioïse Schsen'er, maire d'Obernai. Le Rathsamhausen est la propriété de M^r Scheidecker, de Lützelhouse, qui l'a acheté de ses derniers possesseurs, MM. Lauth et Grimmer, de Strasbourg.

La maison forestière située au pied du Rathsamhausen, entre le château et la montagne, offre un point de vue des plus pittoresques au visiteur des deux ruines; et, du petit pavillon rustique construit au-dessus d'elle, sur une saillie de l'Elsberg, le coup d'œil s'étend sur toute la partie de la vallée de l'Ehn comprise entre Klingenthal et Ottrott, et, au delà de ce dernier village, le regard découvre une partie de la plaine alsacienne.

XXXI LE KCEPFEL

A vingt minutes de marche à l'ouest des châteaux d'Ottrott, une saillie inférieure du Homburgerberg vers le nord, dominant le village de Klingenthal et appelée Xtsp/e! (petite tête), présente les restes intéressants d'une antique fortification qui porte le même nom et qu'on considère généralement comme une œuvre des Romains. C'est une enceinte formant un rectangle très régulier de 39 mètres de longueur, du sud au nord et de 18 mètres de largeur, de l'est à l'ouest. Les murs ont deux mètres et demi d'épaisseur et encore un à deux mètres de hauteur. Ils sont construits, non pas en blocs grossièrement équarris, comme le mur païen, mais en moellons piqués pour les parements extérieur et intérieur, dont les intervalles sont remplis de brocaille et de terre. Le mur du nord est en partie renforcé du côté intérieur par un second mur, qui a dû servir de base à une tour de garde celle-ci était placée de manière à pouvoir communiquer avec le poste fortifié qui s'élevait au sommet du Heidenkopf, de l'autre côté de la vallée de Klingenthal.

XXXII

LE CHATEAU DE WALDSBERG

Il nous reste à parler des vieux châteaux situés à l'ouest du mont Sainte-Odile et qui, pour être moins en vue que ceux du nord, de l'est et du midi, en sont d'autant plus dignes d'être visités par le touriste consciencieux 1.

1 Ces châteaux, que Silbermann n'a pas dessinés, ont été reproduits d'abord dans les vues des Vogesische Ruinen, d'ImHn: Birkenfels, Dreystein et 'Walds'berg (sous le nom erroné de Kagenfels); les mêmes, ainsi que le Kagenfels, se trouvent aussi dans l'Album du mont SainteOdile, de Schir enfin Dreystein et Waldsberg figurent parmi les croquis pittoresques de l'Album de Touchemolin.

A 1500 mètres au sud du Kœpfel, et à trois kilomètres au nord-ouest du couvent, à la pointe extrême nord de l'enceinte septentrionale du mur païen, s'élèvent, à 588 mètres d'altitude, les ruines imposantes du château de Waldsberg, communément appelé -Hoc-se- (château de la grêle). Elles occupent deux tertres rocheux qui dominent à pic la vallée de l'Ehn, à l'ouest, et l'étroit et sombre vallon du Hagelthal, à l'est, et sont réunis à leur sommet par une arcade d'une jetée enrayante de hardiesse. Il ne reste des constructions qui paraissent avoir formé deux corps de logis, que des pans de murs et des monceaux de décombres dont l'escalade, à travers le profond ravin qui sépare le château de la montagne, n'est pas des plus faciles; quelques restes d'arcades en plein cintre permettent d'en assigner la fondation au treizième siècle. Cependant l'histoire du Waldsberg n'est connue que depuis sa destruction qui eut lieu en 1406. A cette époque il appartenait par moitié aux Rathsamhausen et au chevalier Gauthier Erb. Celui-ci se trouvait en inimitié avec la ville de Strasbourg. Ceux d'Obernai, dans le but de mettre fin au différent, invitèrent les parties à venir s'entendre. Strasbourg y envoya les chevaliers Henri et Ludolphe de Müllenheim ainsi que Jean Sturm, trésorier (Zome) de la ville. Mais Erb, au lieu d'aller au rendez-vous, se mit en embuscade et s'empara des trois députés qu'il enferma dans son château. Les Strasbourgeois vinrent assiéger Waldsberg, qui, au dire de Specklé, était la meilleure forteresse du pays et bien approvisionnée, si bien qu'elle aurait pu soutenir un siège de plus d'un an; mais Erb ayant réussi à s'échapper, la garnison capitula au bout de huit jours, et les vainqueurs, pour se venger du félon chevalier, incendièrent et rasèrent tout le château. En 1434, la moitié de la ruine et de ses dépendances fut donnée au chevalier Gaspard Beger, possesseur du château de Birkenfels; en 1442 elle passa aux Rathsamhausen, déjà possesseurs de l'autre moitié, auxquels elle resta jusqu'à la Révolution. Aujourd'hui Waldsberg appartient à M. Aloïse SchœB'or, maire d'Obernai, propriétaire des châteaux de Lufzelbourg et de Dreystein.

Le nom et le site même du Waldsberg sont restés longtemps comme oubliés. Specklé, qui nous a laissé le récit de sa destruction, ne l'a pas Indiqué sur sa carte de l'Alsace, de 1576; il le croyait situé sur la montagne qui sépare les vallons de Niedermünster et de Saint-Nabor. Ichtersheim, dans sa Topographie (T-Mce (1710), le place au-dessus d'Ottrott. Silbermann, répétant cette dernière assertion, dit qu'il n'en reste plus tracermais il le distingue du Hagelschloss, auquel il consacre trois lignes pour dire qu'il est situé à l'ouest de Sainte-Odile et complètement ruiné. Enfin, comme nous l'avons vu plus haut, Imlin a donné le nom de Kagenfels au Hageischloss, qu'il distingue également duWaldsberg. C'est Schweighseuser qui, le premier, a restitué au "château de la grêle" le nom historique de Waldsberg, souvent mentionné dans les anciens documents*.

1 Les actes d'un procès engagé en 1562 entre Jean-George et ConradDidier de Rathsamhausen, d'une part, et la commune d'Ottrott-le-Haut, d'autre part, au sujet du pâturage dans les forêts de l'Elsberg et du Waldsberg, mentionnent la « côte » de ce dernier château (HaMe bei Schloss WaM-f-). Ce mot Halde s'est changé dans la prononciation patoise en Haule, d'où le dialecte alsacien a tiré Haulthal et HoM-cMcs~, qui dans la langue écrite sont devenus tout naturellement Ha-e-Ao! et Hagelschloss. On voit que la «grêlée n'a absolument rien à voir en cette affaire.

XXXIII

LES CHATEAUX DE DREYSTEIN

Sur le flanc occidental du Sainte-Odile, à l'endroit où l'étranglement de son plateau a fait établir le mur de séparation de l'enceinte centrale d'avec l'enceinte nord du mur païen, une avancée de la montagne vers l'ouest, au-dessus d'un vallon latéral du Fulloch, à l'altitude de 627 mètres, porto les ruines des châteaux de Dreystein, les plus rapprochées du monastère, dont elles ne sont distantes que de vingt minutes de marche. Le nom qu'elles portent (châteaux des trois pierres) est parfaitement justifié, car ce sont en effet trois châteaux distincts qui sont construits chacun sur un roc isolé des autres par des ravins naturels, bien qu'au premier coup d'œil on n'en reconnaisse que deux, parce que les deux situés du côté de la vallée sont réunis par une cour mitoyenne. Le château le plus rapproché de la montagne forme un trapèze allongé d'environ 25 mètres de longueur et de 5 mètres seulement de largeur moyenne. Du côté de l'est, c'est-à-dire, de l'attaque, il est muni d'un mur de trois mètres d'épaisseur flanqué d'une tour ronde à demi détruite; le reste formait un étroit corps de logis dont l'entrée existe sur la face méridionale. Les deux autres châteaux contigus représentent également un trapèze allongé de l'est à l'ouest, dont plus de moitié appartient au château central, le plus considérable des trois; quant au troisième, il ne consistait qu'en un étroit corps de logis de dix mètres sur huit. Dans son angle de jonction nord-est avec la cour mitoyenne s'élève le

donjon rond principal, commun aux deux châteaux, qui avaient également chacun son entrée particulière du côté du midi.

Les Dreystein, que quelques fenêtres romanes ou ogivales primitives indiquent avoir été fondés à la fin du treizième siècle, ne paraissent dans l'histoire que dans un acte de 1432, par lequel l'empereur Frédéric III en investit, à titre de fief, la famille de Rathsamhausen, qui reçut en même temps la moitié du Waldsberg ainsi que le hameau de Homburgerweiler, situé du côté opposé de la vallée, et qui en est restée en possession jusqu'à la Révolution. Aujourd'hui, les trois châteaux, après avoir successivement appartenu à M. Rohmer et à M. Fux, sont la propriété de M. Aloïse Schsener, maire d'Obernai. Une particularité à noter à leur sujet, c'est que parmi les pierres employées à leur construction, un grand nombre portent des entailles de queues d'amande, preuve que le mur païen en a largement fourni les matériaux.

XXXIV

LE CHATEAU DE KAGENFELS

A quatre kilomètres au nord-ouest, des Dreystein, sur une montagne située entre la vallée supérieure de l'Ehn et un affluent latéral du ruisseau du Fulloch, et couronnée par un mamelon rocheux de 666 mètres d'altitude, se trouvent les ruines du château de Kagenfels, communément appelé *Le Château de Kagenfels*, parce qu'un petit pré contigu à la ruine était autrefois affecté à la culture du chanvre. Situé en pleine forêt et comme hors du monde, il est le moins connu de tous les châteaux des environs et le seul qu'on ne puisse apercevoir d'un point quelconque du plateau occidental de Sainte-Odile. Construit tout en granit, il se composait d'un corps de logis de dimensions médiocres, dont il ne reste plus que des pans de mur; mais une tour carrée qui s'élève encore à une grande hauteur du fond du fossé, ou elle est assise, jusqu'au-dessus de la plateforme du rocher, est la partie la mieux conservée de cette ruine.

1 L'ancienne carte de l'état-major français donne au château le nom inconnu de *FaM:et!sc/~OM/* sur la carte de Cassini, il est désigné par celui de *Rhein*, qui paraît être résulté d'une interprétation fautive, en deux mots, du terme *.ScMoMftHn* (cote du château).

La construction du Kagenfels remonte également à la fin du treizième siècle. En 1288, l'empereur Rodolphe de Habsbourg confirma la donation de 40 arpents de forêts sur le versant de la montagne, faite par la ville d'Obernai au chevalier Albert de Kagen, pour une redevance annuelle d'une livre de cire au profit de la chapelle de la Vierge nouvellement construite dans cette ville. Albert de Kagen paraît avoir été le constructeur même du château auquel il a donné son nom; mais lui ou ses héritiers n'en restèrent

pas longtemps en possession; en 1310 le Kagenfels était déjà aux mains des Hohenstein; plus tard il fit partie des domaines de l'évêque de Strasbourg. En 1424, il fut pris et détruit par Louis de Lichtenberg; après avoir changé encore plusieurs fois de possesseurs, il fut racheté pour 5200 florins par la ville d'Obernai, à laquelle il appartient encore aujourd'hui. Cette ruine, par son site sauvage et solitaire, mérite d'être visitée le chemin le plus court, depuis le couvent, est celui par les Dreystein et un vallon latéral du Fulloch c'est environ une heure et demie de marche sous bois.

XXXV

LE CHATEAU DE BIRKENFELS

En allant du Kagenfels dans la direction du sud-est, on trouve à mi-côte l'ancienne ferme de Hombourgwiller, aujourd'hui maison forestière, dont le nom est celui du hameau de Hohenburgweiler qui y existait autrefois et qui a été une des dépendances les plus anciennes du monastère de Sainte-Odile il est mentionné pour la première fois sous le nom de Willer dans la charte de 1191, par laquelle l'évêque Conrad de Hunebourg confirma à l'abbesse Herrade de Landsperg les droits de l'abbaye sur la montagne. Il disparut dans le cours du quinzième siècle et la forêt qui le remplaça prit le nom de Willerwald.

A deux kilomètres au sud-est de la maison forestière s'élève sur un tertre rocheux de 675 mètres d'altitude, dominant le haut de la vallée du Fulloch, le château de Birkenfels, tout à fait caché dans les forêts, au-dessus desquelles on le voit cependant surgir, de certains points du plateau du couvent et notamment du kiosque rustique Jadelot qui s'élève en face de lui, en dehors du mur païen, du côté du Wachtstein. Cette intéressante ruine forme un quadrilatère de 15 mètres de long sur 7 de large, renfermant un corps de logis et une étroite cour. Sa façade principale est percée de quelques fenêtres datant de la fin du treizième siècle; une porte ogivale appartient au quatorzième. Une tour pentagonale d'une grande hauteur et très bien conservée occupe l'angle sud-est du château on n'y voit aucune ouverture, mais il y existe dans l'épaisseur du mur un étroit réduit qui a dû servir de cachot.

L'origine du Birkenfels remonte, comme celle du Kagenfels, à la fin du treizième siècle. Il fut bâti sur le territoire de la ville d'Obernai par le chevalier Bourcard Beger², feudataire, comme Albert de Kagen, de l'évêque de Strasbourg, et la possession lui en fut confirmée par une charte de 1289. Le château resta aux mains de ses successeurs jusqu'à l'extinction de la famille qui arriva en 1532 par l'assassinat de Mathias Beger, tué dans son château de Geispolsheim par Frédéric Bock de Bishesheim. Depuis cette époque jusqu'à la Révolution, il a appartenu aux Joham de Mundolsheim; aujourd'hui il fait partie du domaine forestier d'Obernai.

Du Birkenfels, en gagnant au midi le chemin appelé *~c/M~weg* qui sépare les forêts d'Obernai et de Barr et qui conduit au Ban-de-la-Roche, on peut se rendre en une heure de marche au couvent, soit par l'ancienne voie romaine de Barr, soit par la grande route.

1 Ce château est aussi appelé *J?e~/eMe~c~!oM*, pM corruption de son nom primitif de Begerfels.

2 Un des Beger avait fondé pour l'autel de la chapelle de la Croix une prébende dont le patronat passa dans la suite aux Joham de Mundolsheim. En 1661, Conrad Joham, quoique protestant, la renouvela en faveur des Prémontrés. En 1457 et en 1486, Claire-Anne Beger était abbesse de Niedermunster.

XXXVI

KLINGENTHAL

Les vieux châteaux que nous venons de visiter en dernier lieu sont tous situés au-dessus des vallées de l'Ehn et du Fulloch. Au confluent des deux ruisseaux se trouve la maison forestière de Vorbruck, appartenant à la ville d'Obernai, et, de là, à deux kilomètres en aval, nous arrivons au village de Klingenthal, qui occupe un site des plus pittoresques, à l'endroit même où l'Ehn, qui jusqu'ici a coulé du sud-ouest vers le nord, prend la direction de l'ouest à l'est pour gagner la plaine d'Alsace. Cette vallée, profondément encaissée entre de hautes montagnes et partout entourée d'épaisses forêts, s'était jusqu'au commencement du siècle dernier qu'un désert habité ou fréquenté seulement par quelques forestiers et bûcherons. C'est à son ruisseau qu'elle doit d'être aujourd'hui si peuplée la pente extrêmement forte de l'Ehn, qui, dans le parcours d'une lieue, représente une chute d'environ soixante mètres, et la qualité de son eau, qui ne gèle que rarement, ont provoqué, il y a 175 ans, la création des établissements métallurgiques qui ont fini par former une commune de plus d'un millier d'habitants. Cette création a été l'oeuvre d'un homme de grand mérite, Jean-Henri Anthès, auquel nous devons consacrer ici une mention commémorative.

Jean-Henri Anthès*, né en 1674 à Weinheim, dans le Palatinat, d'où son père, Philippe-Michel, alla, cette même année, s'établir à Mulhouse, dirigea d'abord la forge d'Oberbruck et y créa une manufacture de fers blancs, pour laquelle il obtint plus tard, par lettres patentes royales, du 14 septembre 1720, un privilège exclusif. Ce fut en 1713 qu'il commença à établir dans la vallée de l'Ehn, comme entreprise privée, une manufacture d'*s~~es M<MC~* (sabres et baïonnettes), pour laquelle il fit venir des ouvriers de Solingen, de Remscheid, en Westphalie, et de Saint-Blaise, dans la Forêt-Noire. Cet établissement fut transformé, en vertu de lettres patentes du 15 juillet 1730, en une manufacture royale~ avec privilèges spéciaux; Henri Anthès était

autorisé à fabriquer, exclusivement à tous autres et exempté de toutes charges et impositions, tant envers le roi que envers les villes, communautés et seigneuries particulières, & la condition qu'il fournirait des armes blanches pour le service du roi à un dixième de moins que celles qui se vendaient à Solingen. L'année suivante déjà, le roi récompensa les services éminents qu'il avait rendus aux arts métallurgiques, en lui conférant par lettres patentes du mois de décembre 1733, la noblesse héréditaire française avec de nouvelles armoiries rappelant la nature de ses services~. Henri d'Anthès mourut en 1733. L'établissement fondé par lui, a subsisté, comme manufacture de l'État, jusqu'en 1870; depuis cette époque il a été transféré à Châtellerault (Indre), de même que la manufacture d'armes à feu de Mutzig a été établie à Saint-Étienne (Loire). Aujourd'hui, la manufacture de Klingenthal, dont le propriétaire était, en dernier lieu, M. Coulaux, ancien député du Bas-Rhin et maire de Strasbourg (mort le 1^{er} août 1887), fabrique des armes blanches pour le commerce, des fleurets et des faux. Elle occupe une série d'aiguiseries et de martinets et un grand nombre d'autres bâtiments d'exploitation.

1 La famille Anthès est originaire de l'île de Gothland, en Suède; sa filiation suivie part du milieu du quatorzième siècle, avec Henrick Anthesius qui fut tué au siège de la forteresse de Nottburg, en 1348, et dont le petit-fils, Christian-Ericson passa en Allemagne et puis en Autriche. Le fils de ce dernier, Charles, quitta Vienne en 1539, et vint s'établir à Weinheim. Son descendant à la cinquième génération fut Philippe-Michel qui obtint, le 8 août 1634, le droit de bourgeoisie à Mulhouse. Il exploita les forges et les hauts-fourneaux de Belfort et de Giromagny, et la mine d'argent de Giromagny. Un de ses petits-fils, PhiUpe-Jacques (neveu de Jean-Henri), né en 1704, fut le fondateur de l'une des premières manufactures d'indiennes, à Mulhouse.

2 Le terrain pour cette manufacture, formant le fond de la vallée, entre la forêt d'Obernai et celle du chapitre de la Cathédrale de Strasbourg, appartenait à ce dernier, qui le vendit au gouvernement. Dans les documents du quinzième siècle, ce terrain est désigné sous les noms de *S<)'ttft))taf<* et *S<)'<maff*. C'est la manufacture d'armes blanches qui a fait donner à la localité le nom de *.Mt'ni/eMt/M!!* (vallée des lames).

3 De gueules à trois épées d'argent, montées (à poignées) d'or et liées de sinople (vert), posées, deux en sautoir la pointe en bas, la troisième en pal, la pointe en haut.

4 Les descendants actuels de Jean-Henri d'Anthès portent aujourd'hui le titre de barons de Heeckeren et résident à Sultz (Haut-Rhin).

À la dernière maison du village, en aval, commence la propriété de MM. Oesinger frères, ou se trouvent, à mi-chemin entre Klingenthal et Ottrott, les usines métallurgiques fondées au milieu du siècle dernier, par leur ancêtre/FrancoisDaniel Oesinger (né en 1731, mort en 1794), qui fut

d'abord directeur de la manufacture royale de Klingenthal. A ces établissements qui, depuis lors, ont été exploités et dirigés, de père en fils, par les membres de cette ancienne famille patricienne, de Strasboarg', M. Ch. Frédéric Oesinger, ancien conseiller général et député du Bas-Rhin (né en 1794, mort en 1864), a ajouté en 1846 une fabrique de matières colorantes qui occupe les bâtiments situés à, la sortie de la vallée, près d'Ottrott.

1 La famille Oesinger est originaire de Kaysersberg. En 1483, André Oesinger acquit le droit de bourgeoisie à Strasbourg et s'y fit recevoir dans la tribu des marchands. Plusieurs de ses descendants remplirent les fonctions de notaire impérial et siégèrent dans les conseils de la cité. Jean-Frédéric Oesinger, né le 20 juin 1658, mort le 14 décembre 1737.

entra en 1730 au collège des Treize et devint en 1734 Ammeistre, c'est-à-dire, chef de la république de Strasbourg.

En 1761, l'usine Oesinger fournit 38,535 livres de cuivre rouge en feuilles pour la nouvelle toiture de la nef et de la coupole de la cathédrale de Strasbourg, en remplacement de la couverture en plomb détruite par l'incendie du 27 juillet 1759. Cette toiture en cuivre a subsisté jusqu'au 25 août 1870.

XXXVII SAINT-LEONARD

Les touristes qui se rendent au mont Sainte-Odile par Obernai et Ottrott aperçoivent, en approchant de ce dernier village, sur la colline qui s'avance à droite de l'entrée du Klingenthal, un groupe de maisons, dépendant de la commune de Boerach, qui se trouve à un kilomètre de là, vers le nord-est. Ce hameau, dont le site pittoresque, au nord-est du SainteOdile, forme pour ainsi dire le pendant du groupe de Truttenhausen qui s'élève au pied sud-ouest de notre « montagne sainte », occupe l'emplacement de l'ancien couvent de SaintLéonard, dont l'histoire peut se résumer en quelques mots. Saint-Léonard doit son origine à un anachorète nommé Erchambaud, qui, au dixième siècle, construisit dans la forêt de chênes, dont le coteau était alors couvert, une chapelle et un ermitage. Dans la suite, ces bâtiments firent place à une abbaye de Bénédictins, dont l'église fut dédiée à saint Léonard, ermite. A la fin du onzième siècle, le monastère, sous la dénomination de <~ Saint-Léonard du Chêne ~((M~Mf~CMm), dé)à en pleine décadence, fut rétabli par l'évêque Othon de Hohenstaufen. En 1109, l'évêque Canon consacra la nouvelle église et confirma les possessions de l'abbaye, à laquelle son successeur, l'évêque Gebhard fit don, en 1134, de divers biens situés aux environs. Mais moins d'un siècle plus tard, la communauté se trouva de nouveau, par suite de mauvaise gestion, dans un si déplorable état, que l'évêque Henri de Vehrigen la transforma, en 1214, avec l'approbation

du pape Grégoire IX, en un canonicat séculier qui, pour l'administration de ses biens, fut placé sous le patronage du Grand-chapitre de Strasbourg. La nouvelle collégiale eut, dans la suite, beaucoup à souffrir pendant les troubles et les guerres du seizième et du dix-septième siècles guerre des paysans (1525), guerre des évêques (1692), guerre de l'Union (1610), guerre de Trente ans en 1622, les hordes incendiaires de Mansfeld firent périr dans les na-mmes plusieurs des chanoines 1, et l'invasion suédoise en 1632 força les survivants à se disperser. Ce ne fut qu'en 1651 et 1653 qu'ils purent de nouveau rétablir l'église et reprendre la vie commune. En 1718, ils conclurent avec les Prémontrés de Sainte-Odile une confraternité religieuse en vertu de laquelle les contractants s'engagèrent réciproquement à assister aux obsèques et à dire des messes pour le repos de leurs âmes. Ce fut là, du reste, la seule relation qui existât jamais entre les deux communautés voisines. La Révolution mit fin à la collégiale de Saint-Léonard. dont l'église, datant du commencement du douzième siècle, fut démolie, tandis que les maisons canoniales devinrent propriétés particulières. Une belle porte romane, formant l'entrée de l'enclos extérieur de l'antique abbaye, a été démolie, il n'y a qu'une trentaine d'années sur son emplacement a été construit depuis, dans le même style, un petit pavillon, accolé à une maison de campagne.

A quelques pas de là, sur la route d'Ottrott, s'élève une petite chapelle moderne, consacrée sous le vocable de « Notre-Dame du Chêne (MfM-Mt zur Biche), en renouvellement de l'antique pèlerinage de Saint-Léonard.

1 ~atM/eMtca /tft))' nostroe canonicos co~egtcffB ftuos igne concremavit, dit un mémoire de 1666, conservé aux archives de Bœrsch.

XXXVIII CONCLUSION

Si tous les chemins mènent à Rome~ il y en a au moins une douzaine qui conduisent au Sainte-Odile*. Aussi le touriste qui n'a qu'un jour à consacrer à son ascension n'a-t-il que l'embaras du choix pour combiner le mieux possible son excursion. Mais pour visiter sans fatigue tous les monuments et les sites de la montagne dont nous venons de terminer la description, quatre jours au moins sont nécessaires. Quant aux heureux mortels qui peuvent passer quelques semaines de villégiature au couvent, ils ne seraient pas dignes de la bonne fortune qui leur échoit, si, au bout de ce temps, ils ne connaissent pas par cœur tous les sentiers sous bois, les fourrés ombreux, les ravins solitaires, les moindres pans de murs et les rochers bizarres, et s'ils ne savaient pas sur le bout du doigt l'histoire des deux monastères et des dix châteaux. La visite et l'étude quotidiennes des monuments que la nature et l'homme ont accumulés sur le plateau et le pourtour de l'Alttona gaulois, du Hohenbourg chrétien et du Sainte-Odile

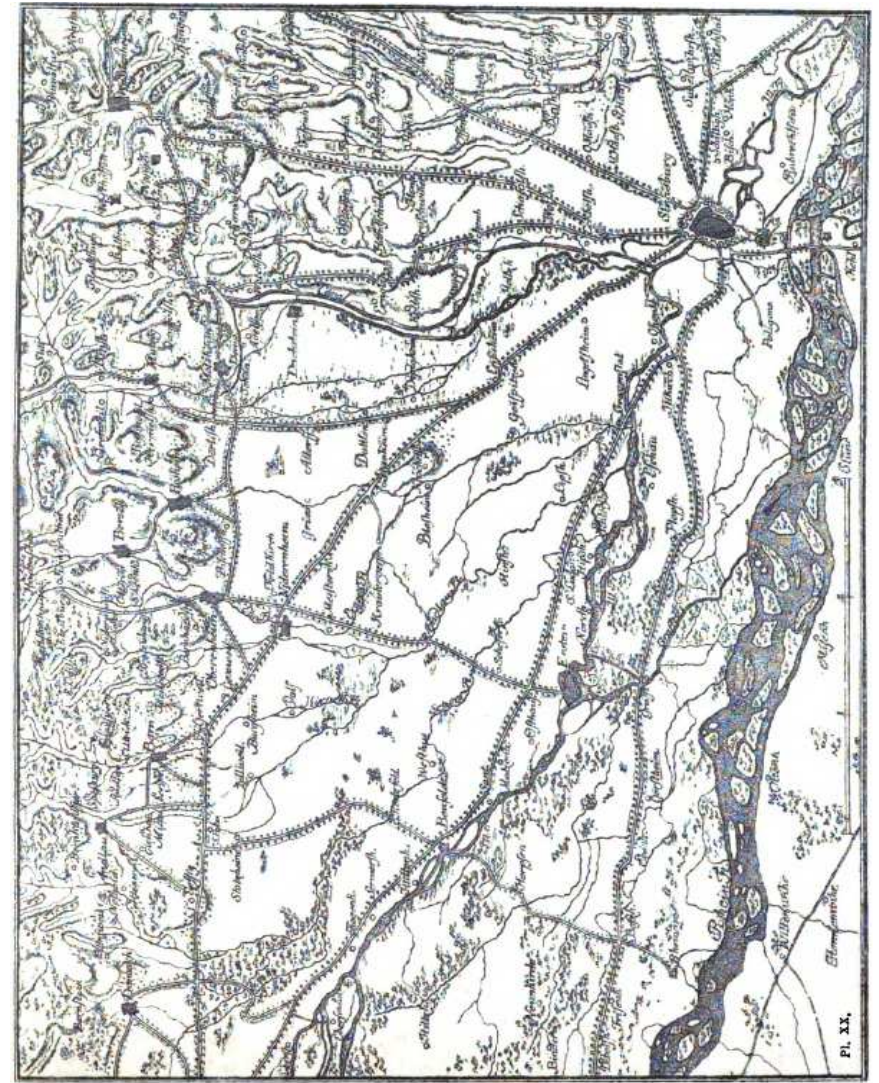
moderne doivent être un sujet perpétuel de jouissances spirituelles pour les pensionnaires du couvent, que la cordiale hospitalité des bonnes sœurs dispense des soucis prosaïques d'un pot-au-feu qui, heureusement pour eux, n'a rien de trop monacal.

1 La carte qui forme le sujet de notre dernière planche a servi de frontispice à l'ouvrage de Silbermann. Quoique incorrecte, elle ne manque pas d'intérêt à titre rétrospectif.

Nous terminons ce travail sur notre montagne sainte, en laissant le dernier mot au savant auteur de la troisième édition de *l'art de la guerre* (M:CM)M!e e< Modern (1865):

A présent, comme aux temps les plus prospères de son histoire, le couvent de Sainte-Odile attire chaque été une foule de pèlerins, les uns conduits par la seule piété, les autres plus alléchés par la beauté du site, par l'attrait d'une partie de plaisir forestière ou pittoresque, par l'intérêt surtout des monuments archéologiques. Mais tous, pèlerins, artistes, poètes, mondains et antiquaires, ceux qui prient, comme ceux qui rêvent, se promènent ou étudient, s'accordent à rendre hommage à un sanctuaire qui étend en quelque sorte son ombre protectrice sur les plus vieux débris de l'antiquité et sur nos plus lointains souvenirs alatiques."

Pl.XX. Carte des Environs de Sainte-Odile



Histoire d'Ottrott

« OWER OTTROT UN UNDER OTTROT SENN ZWEI SCHENI STADLE... »

(OTTROT-le-HAUT ET OTTROT-le-BAS SONT DEUX JOLIS VILLAGES...)

http://www.ottrott.com/fr/histoire_dottrott_1.php

Histoire d'Ottrott



Parti au premier d'argent au lion de gueules, au chef d'or, et au deuxième d'argent à l'arbre de sinople sommé de trois oiseaux de sable.

Eh oui, la chanson a raison ! OTTROT est né en 1858 de la fusion des deux anciennes communes : OTTROT-le-BAS et OTTROT-le-HAUT. En souvenir de cet événement, la mairie, construite en 1861, porte sur sa façade les armoiries des deux communes primitives qui ont eu au cours des siècles, une existence complètement distincte. Le premier conseil municipal est élu le 26 sept 1858 et le premier maire de la nouvelle commune d'Ottrott est M. Théodore de DARTEIN.

OTTROT-le-HAUT fut d'abord la propriété du Monastère Sainte Odile. Le Monastère de Niedermunster, dépendance de Ste Odile, avait, d'après des documents du 13^e siècle, droit de patronage sur l'église d'Ottrott-le-Haut. Au 15^e siècle, le couvent donna la moitié du village en fief à la famille Uttenheim zum Ramstein. Ottrott-le-Haut devint ensuite la propriété de l'Evêché de Strasbourg, puis fut rattaché au bailliage de Schirmeck. C'est au Herrenhof, situé rue du Général de Gaulle, que l'on percevait semble-t-il, la dîme pour le couvent.

OTTROT-le-BAS par contre, a été lié à l'histoire des propriétaires des châteaux de Lutzelbourg et de Rathsamhausen. Les chevaliers de Lutzelbourg ou de Lucelombourg qui construisirent les deux châteaux au XII^e siècle habitaient primitivement Ottrott-le-Bas où ils exerçaient le pouvoir temporel, tandis que le clergé d'Obernai exerçait le pouvoir spirituel. Ce sont eux qui construisirent à Ottrott-le-Bas au XII^e siècle, l'église Saint Nicolas.

A l'origine, les deux châteaux étaient fiefs impériaux. Quand la branche mâle des Lutzelbourg fut éteinte, leurs biens passèrent à leurs parents, les Rathsamhausen, à l'exception d'un tiers d'Ottrott-le-bas et du « château antérieur » qui devinrent la propriété des **Sires d'Andlau**. Ces derniers cédèrent leur propriété en 1393 aux Rathsamhausen Zum Stein qui

devinrent plus tard Seigneurs du Ban de la Roche et de Rothau. Ils reconstruisirent le château de Lutzelbourg démolé par des mercenaires anglais.

La branche cadette des Rathsamhausen dits « Rathsamhausen Ehenweiher » hérita du « château postérieur ». Ils le vendirent en 1442 en même temps qu'un tiers d'Ottrott-le-Bas pour 1200 florins, à Henri de Hohenstein qui le céda à son gendre Daniel de Mullenheim.

En 1577, les Rathsamhausen Ehenweiher le rachetèrent aux Mullenheim. Le château s'appellera de Rathsamhausen. Ils possèdent alors tout Ottrott-le-Bas et les deux châteaux, qui furent habités à partir du XVII^e siècle par des baillis chargés de la gérance de leurs biens.

Quand les Rathsamhausen Zum Stein s'éteignirent en 1689, le fief d'Ottrott-le-Bas fut donné par Louis XIV à M. de Chamlay, maréchal de camp.

Sous la révolution, le château de Lutzelbourg appartenait au Feldmarschall autrichien Wurmser, d'origine alsacienne.

Après la révolution, les châteaux d'Ottrott furent vendus en deux lots comme « biens d'émigrés ».

L'ORIGINE DU NOM D'OTTROT

La première mention écrite date d'un document de l'an 1059, rédigé en latin, suite à l'ordonnance du roi Henri IV (Heinrich roi et empereur germanique) envers l'évêque Hezel de Strasbourg, qui cite la « Villa Otonis, que dicitur Ottenrode ». Il semble donc qu'un certain chevalier Oton ou Otton, s'était installé dans cette contrée alors sauvage et recouverte de forêts (« Rode » en langage haut allemand). D'autres estiment que ce nom vient de Ot-Trott (cave ou cellier d'Oton). Selon une autre hypothèse, Ottenrode signifierait « auf der roten Erde »(sur la terre rouge).

On dit que les habitants d'Ottrott sont des « Geisse » (chèvres, biques), des « Muttle » (chèvres sans cornes) et des « Rebmesserhengscht ». Ce dernier sobriquet témoigne de l'importance des vignes dans la commune et de l'art des habitants d'Ottrott de manier la serpette, peut être pas seulement pour le travail de la vigne, mais aussi pour le règlement de certains conflits inter-villages.

LA VIE RELIGIEUSE

Ober et Nieder Othenroden ont été réunis en une seule paroisse en 1658. La communauté religieuse existait donc bien avant la communauté municipale. Mais cette réunion n'effaça pas pour autant les dissensions entre Haut et

Bas Ottrott. Vers 1700, la paroisse d'Ottrott-le-Haut est la paroisse principale. Ceci pour deux raisons : d'une part, elle possède un presbytère et, d'autre part, elle construit une nouvelle et plus grande Eglise en 1771.

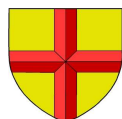
Les paroissiens d'Ottrott-le-bas refusèrent de participer pour un tiers à la construction, arguant qu'ils avaient déjà une Eglise (St Nicolas). L'Evêque et les autorités tranchèrent : « Vous avez une église, mais le curé, vous ne le garderez que si vous payez un tiers des taxes pour les frais de la nouvelle église ». Ottrott-le-Bas dut s'incliner.

A Ottrott-le-Bas (Ottrott-le-Haut étant exclusivement catholique), vivait une petite communauté juive qui coexistait en bonne intelligence avec les protestants, luthériens et autres confessions. Elle disposait d'une synagogue où elle pouvait tenir shabbat et assemblées.

Office de Tourisme d'Ottrott



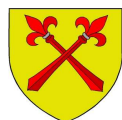
Ottrott



Andlau



Rathsamhausen



Ramstein



Schirmeck



Lutzembourg



Hohenstein



Mullenheim



Marquis de Chamlay

Odile de Hohenbourg

https://fr.wikipedia.org/wiki/Odile_de_Hohenbourg

Odile de Hohenbourg, ou sainte Odile, née vers 662 à Obernai1 (Bas-Rhin), morte vers 720 à Hohenbourg, est une dame de l'époque mérovingienne, fille du duc Etichon-Adalric d'Alsace, fondatrice et abbesse du monastère de Hohenbourg, sur l'actuel mont Sainte-Odile.

Elle a été canonisée au XIe siècle et est considérée comme la sainte patronne de l'Alsace.

Biographie

Un texte anonyme écrit peu avant 950 raconte la vie d'Odile, mais il s'agit d'une hagiographie, en partie légendaire. Les éléments véritablement biographiques sont donc limités.

Elle est la fille de Etichon-Adalric, duc d'Alsace, mort vers 689, et de son épouse Berswinde ou Behrésinde. Son père attendant un héritier mâle est si violent qu'Odile, qui est née aveugle et donc déshonore sa famille, doit mourir. Sa mère réussit toutefois à la confier à une nourrice et à éloigner sa fille de son époux, et Odile est élevée dans le monastère de Palme. Puis, le comte Hugues, un de ses frères, devient victime de cette violence en faveur d'Odile, en laissant trois fils en bas-âge, dont Remi, futur évêque de Strasbourg. À la suite de cette catastrophe, Etichon-Adalric regrette profondément. Enfin, pour sa rédemption, il reçoit joyeusement sa fille2.

Avec l'appui de son père, elle crée dans les années 680, près du château de Hohenbourg, un établissement religieux qui devient ensuite l'abbaye de Hohenbourg.

Odile devient abbesse de Hohenbourg vers 700[réf. nécessaire].

On situe la date de sa mort vers l'an 720.

L'histoire de sainte Odile

Selon le texte de la Vie de sainte Odile, l'enfant n'a alors pas encore reçu le baptême. Or, c'est le moment où le moine irlandais Erhard, évêque d'Ardagh (Comté de Longford), parcourant la Bavière, a une vision dans laquelle Dieu lui ordonne de se rendre à Baume afin de procéder à ce baptême. Ce qu'il fait quelques jours plus tard : au moment où l'huile sainte touche les yeux de l'enfant, celle-ci retrouve la vue. C'est à ce moment qu'elle reçoit le nom d'Odile, qui signifie « fille de la lumière »3

Le miracle fait grand bruit, mais ne suffit pas à apaiser Adalric. Loin de se réjouir lorsqu'Odile revient le voir, accompagnée de son frère Hugues, il se met dans une telle fureur qu'il tue ce dernier. Plus tard, il se repent et donne à Odile son château de Hohenbourg, qu'elle transforme en monastère, l'abbaye de Hohenbourg. Les bâtiments étant construits sur une montagne, beaucoup de fidèles, notamment les malades, ont du mal à y accéder. Aussi Odile fait-elle construire pour eux un second établissement appelé Niedermünster, c'est-à-dire le « monastère d'en bas ».



Postérité

Elle est canonisée par le pape Léon IX, élu en 1049 et mort en 1054.

La fête de sainte Odile a longtemps été célébrée le 13 décembre, qui était aussi la fête de sainte Lucie, elle aussi invoquée par les fidèles pour guérir les maladies oculaires ; on a préféré reporter la fête d'Odile au 14 décembre, pour distinguer les deux fêtes.

En 1946, sainte Odile est proclamée « sainte patronne de l'Alsace » par le pape Pie XII.

Sur le Hohenbourg, auquel a été donné le nom de mont Sainte-Odile, on trouve des vestiges importants de l'ancienne abbaye, notamment les tombeaux d'Odile et de ses parents, ainsi qu'une basilique de l'Assomption qui remonte au XVIIIe siècle et a été érigée en basilique mineure en 2006. Le site reçoit chaque année des dizaines de milliers de visiteurs.

L'abbaye Sainte-Odile de Baume-les-Dames

L'abbaye Sainte-Odile aurait été fondée au IVe siècle à Baume. C'est là qu'Odile est cachée jusqu'à son baptême. L'abbaye est reconstruite au XVIIIe siècle.

Représentations de la sainte

Elle apparaît toujours en robe d'abbesse bénédictine, ce qui la distingue de Lucie de Syracuse, et parfois avec des parements d'hermine, rappelant l'ascendance royale racontée dans sa légende.

Sur un vitrail de la cathédrale de Strasbourg, elle figure tenant le livre de la Règle bénédictine, sur lequel sont disposés deux yeux.

Littérature apocryphe

Au cours de la première guerre mondiale fut publiée la traduction française d'un texte latin connu comme "la prophétie de Ste Odile" annonçant la chute de la Germanie.

Quoique ce texte ne doive rien à Ste Odile (le latin employé, par exemple, ne correspond pas à la période où vécut la sainte), ce texte connut une certaine célébrité, étant copié et commenté pour galvaniser les troupes françaises. Il connut un regain de popularité durant la seconde guerre mondiale. Actuellement, rien ne permet de penser qu'il soit antérieur à 1915.

Autres hommages

Voies publiques

- * rue Sainte Odile : à Strasbourg, Meistratzheim (Bas-Rhin), Bernardswiller (Bas-Rhin), Molsheim (Bas-Rhin), Obernai (Bas-Rhin) Sarrebourg (Moselle), a Huttenheim (Bas-Rhin), à Erstein(Bas-Rhin)
- * impasse Sainte Odile : à Rouffach (Haut-Rhin)

Établissements scolaires (catholiques)

- * École, collège et lycée Sainte Odile : à Lambersart (Nord)
- * École et collège Sainte-Odile : à Courset (Pas-de-Calais)
- * École Sainte Odile : à Montpellier (Hérault) ; Le Vésinet (Yvelines) ; Grivegnée-Liège (Belgique) ; Québec (Canada)

Notes et références

- 1 selon la tradition locale
- 2 <http://books.google.fr/books?id=2ZFHAAAAYAAJ&pg=RA2-PA70>
- 3 Cela semble être de notoriété publique, si on se fie à plusieurs auteurs et sites internet. Il serait cependant nécessaire de préciser l'étymologie du nom « Odile » et d'indiquer son nom antérieur, s'il est connu.

Sources

Le texte de la Vie de sainte Odile (Vita Odiliae, abbatissae Hohenburgensis) a été éditée à plusieurs reprises, notamment par :

Editions anciennes

Hugues Peltre, La Vie de sainte Odile, Storck, Strasbourg, 1699

Editions récentes

Marie-Thérèse Fischer, La Vie de sainte Odile et les textes postérieurs, Editions du Signe, Strasbourg, 2006, 127 p. Edition, traduction et notes de M.-T. Fischer (ISBN 978-2-7468-1725-8)

Bibliographie

Marie-Thérèse Fischer, Treize siècles d'histoire au mont Sainte-Odile, Editions du Signe, Strasbourg, 2006, 527 p. (ISBN 978-2-7468-1742-5)

Liens externes

Notices d'autoritéVoir et modifier les données sur Wikidata : Fichier d'autorité international virtuel • International Standard Name Identifier • Bibliothèque du Congrès • Gemeinsame Normdatei • WorldCat
Pèlerinage et hostellerie du mont Sainte-Odile [archive]
Sainte Odile, abbesse de Hohenbourg en Alsace [archive]
Congrégation des Missionnaires bénédictins de Sainte-Odile
La "prophétie de sainte Odile". De quand date-t-elle ? Que vaut-elle ?



Abbaye de Hohenbourg

https://fr.wikipedia.org/wiki/Abbaye_de_Hohenbourg

L'Abbaye de Hohenbourg (Altitona ou Altodunum dans l'ancienne désignation celtique) fut fondée en 680 par sainte Odile. Le couvent de Hohenbourg connut un essor exceptionnel au cours de la moitié du XII^e siècle avec l'arrivée en 1150 de l'abbesse Relinde († 1176). C'est elle qui introduit dans la communauté la règle de saint Augustin.

À la mort de Relinde, Herrade de Landsberg († 1195) lui succéda. Herrade appela en 1178 les Prémontrés d'Etival pour administrer l'abbaye, puis fonde vers 1186 l'abbaye de Truttenhausen. L'abbaye de Hohenbourg fut incendiée et réparée à plusieurs reprises : en 1115, 1200, 1224, 1243, 1277, 1301, 1365, 1400 et 1473. En 1546 un incendie détruit le couvent de Hohenbourg et marque la fin de l'abbaye de femmes. En 1648, l'Alsace devient française, les Prémontrés reconstruisent Hohenbourg entre 1649 et 1650. Un nouvel incendie ravage l'abbaye vers 1681 qui est reconstruite par les Prémontrés. En 1791, au cours de la Révolution, l'abbaye est vendue comme bien national. Vers 1796, le chanoine François Louis Rumpler rachète le tout et possède le couvent jusqu'en 1806, année de son décès. De 1806 à 1853, plusieurs propriétaires se succèdent.

En 1853, monseigneur André Raess (1794-1887), évêque de Strasbourg, rachète le Mont Sainte-Odile et fait appel aux religieuses de la Congrégation des Sœurs franciscaines de la Miséricorde de Reinacker pour administrer le lieu. En 1988 le pape Jean-Paul II visite l'abbaye. En 2006 d'importants travaux de réaménagement de réhabilitation permettent de mieux recevoir les nombreux fidèles, notamment en faveur des personnes handicapées. Pareillement en 2006, l'église du Mont Sainte-Odile est élevée au rang de basilique pontificale.

Localisation

Chapelle des larmes au mont Sainte-Odile.

Tombeau de Sainte Odile.

Mosaïques situées dans la chapelle des larmes. De nombreux saints alsaciens sont représentés sur les murs, en particulier Saint Léon, à gauche de l'autel et sainte Eugénie à droite.

Herrade de landsberg, miniature de l'ouvrage manuscrit Hortus Deliciarum. Cadran solaire du XVIII^e siècle réalisé par les moines de l'abbaye cistercienne de Neubourg en Alsace et installé au mont Sainte-Odile en 1935.

L'abbaye de Hohenbourg a été construite sur ce qu'on appelle maintenant le mont Sainte-Odile, éminence située dans l'actuelle commune d'Ottrott (Bas-Rhin, canton de Rosheim), à une altitude de 763 mètres.

Le massif du Mont Sainte Odile est délimité au sud par la vallée de Barr (Kirneck), au nord par la vallée de Boersch (Ehn) et à l'est par le piémont des Vosges. L'abbaye occupait une situation privilégiée, sur un plateau rocheux au milieu des forêts, dominant la plaine d'Alsace, et en particulier, du sud vers le nord, la ville de Barr et les villages de Heiligenstein, Saint-Nabor, Ottrott, Klingenthal et Boersch.

Le territoire de Hohenbourg était délimité par une construction ancienne appelée le mur païen ; au sein du royaume franc, à l'époque mérovingienne, il relevait du duché d'Alsace.

Fondation de l'abbaye

Aldaric et Bereswinde, parents de sainte Odile. Fresque de Charles Spindler (1865-1938) exposé à l'entrée du mont Sainte-Odile, à côté du kiosque.

Sarcophage dans lequel reposait Adalric, père de Sainte Odile. À droite Sainte Odile priant pour le repos de l'âme de son père, le duc Adalric.

Relique de Sainte Eugénie au Mont Sainte Odile, abritant actuellement une relique de Jean-Paul II (tissu taché de sang enchâssé dans une 'marguerite')¹ Chapelle des Anges installée sur un rocher en saillie.

Anciennes tombes creusées dans le rocher à côté de la chapelle des larmes, face à la plaine.

Sur l'une des faces de la stèle du XII^e siècle la Vierge et l'enfant (dont les têtes ont été martelées en 1793 par les Révolutionnaires) et au pied les abbesses Herrade de Landsberg et Relinde.

Le Hohenbourg désignait primitivement un château fort sur le sommet de la montagne, relevant du duché d'Alsace. Au VII^e siècle, les ducs d'Alsace utilisèrent cette forteresse comme leur résidence. Vers 673 jusqu'à 682 Adalric et Bereswinde, la belle-sœur du roi Childéric et d'Obernai la ville natale, qui appartenaient tous deux à l'aristocratie mérovingienne prirent leur distance avec Ebroïn, maire du palais de la Neustrie pour se rapprocher des souverains d'Austrasie. L'abbaye de Hohenbourg est fondé en 680 par Sainte Odile, fille d'Aldaric (dit aussi Athic ou Etichon)² duc d'Alsace et de Bereswinde³ à l'emplacement d'un château dénommé Hohenbourg ou encore Altitona. Née aveugle, Odile aurait été cachée pour être protégée de son père qui a donné l'ordre de la tuer. Ayant retrouvé la vue lors de son baptême, son père lui aurait plus tard offert son château de Hohenbourg ou Altitona pour y fonder une abbaye et se racheter de ses fautes. Après le décès de Sainte Odile le centre devint le lieu d'un pèlerinage. Trois filles du

frère d'Odile, Adalbert (vers 673-722) devinrent abbesses : sainte Eugénie († 735), sainte Gundelinde ou Gerlinde, première abbesse de l'abbaye de Niedermunster et Sainte Attale (vers 690-741) première abbesse vers 718 de l'abbaye de Saint-Étienne de Strasbourg⁴. Par un privilège de Charlemagne, renouvelé par Louis le Pieux, le monastère de Hohenbourg fut protégé par l'immunité impériale. À la fin du XII^e siècle, l'évêque Conrad de Strasbourg confirma l'exemption du haut plateau qui en tant que terre salique était soustrait à toute juridiction civile ou ecclésiastique. Seule l'abbesse était avait le pouvoir d'administrer le monastère. En 1045, Bruno d'Eguisheim, évêque de Toul consacra l'église de Hohenbourg. En 1050 il visita le monastère comme souverain pontife sous le nom de Léon IX et accorde à l'abbesse Bertha une bulle confirmant les biens de Hohenbourg ainsi qu'un certain nombre de privilèges et le droit d'élire librement leur abbesse⁵.

La vie de Sainte Odile

La légende rapporte que sainte Odile vint au monde aveugle et que son père, le duc Aldaric qui s'attendait à la naissance d'un fils en fut tellement irrité qu'il voulut la faire périr. À la demande de sa mère Bereswinde belle sœur dit-on du roi Childéric⁶, la nourrice cacha la jeune enfant au monastère de Palme en Bourgogne (aujourd'hui Baume-les-Dames). Elle recouvra la vue, au moment même où elle fut baptisée par saint Erhard et son frère saint Hydulphe. Mais ce miracle n'eut aucune influence sur les sentiments peu paternels d'Etichon. Il maltraita même tellement le comte Hugo, frère de Sainte Odile, qui n'avait d'autre tort que d'avoir voulu ramener sa sœur à Hohenbourg, que le malheureux jeune homme en mourut. Etichon, pris de remords finit toutefois par se laisser désarmer par la douceur d'Odile et la reçut dans son palais d'Oberheim (Obernai). Etichon veut la marier de force, mais elle refuse et va se réfugier outre-Rhin. Il l'a poursuivit par monts et vaux afin de la forcer à céder à sa volonté. Elle est sur le point d'être atteinte, lorsque le rocher sur lequel elle priait s'ouvre et se dérobe miraculeusement aux mains du duc. Voyant la volonté de Dieu se manifester aussi ouvertement, le duc consent à ne plus la contrarier et lui donne le château de Hohenbourg qu'elle transforme en asile pour jeunes filles pieuses de la noblesse austrasienne et bourguignone. Après la mort d'Etichon en 700 et de sa femme Bereswinde, qui furent enterrés à Hohenbourg, sainte Odile fonda un nouveau monastère au bas de la montagne et lui donna le nom de Niedermunster. D'après la tradition, la mort de sainte Odile remonte au 13 décembre 720.

L'essor de l'abbaye

L'évêque Brunon de Toul, élu pape sous le nom de Léon IX passe au Mont sainte Odile et visite les tombes mérovingiennes. Vers 1153 l'empereur Frédéric I^{er} Barberousse (1122-1190) visite l'abbaye de Hohenbourg et

décide de reconstruire les deux monastères, Niedermunster et Hohenbourg ruinés par son père Frédéric II de Souabe dit Le Borgne durant la Querelle des Investitures pour déloger les Hohenbourg, ses ennemis. Il avait dit-on fait mettre le feu aux abbayes de Hohenbourg et de Niedermunster. Frédéric I^{er} Barberousse charge une de ses parentes, Relinde, abbesse augustine de Rastibonne de reconstruire les deux monastères à titre expiatoire. Avec l'arrivée vers 1153 de l'abbesse Relinde (+ 1176) d'importants travaux sont réalisés à Hohenbourg. C'est de cette époque que semble dater la partie basse des murs de l'église, la chapelle de la croix, la chapelle des larmes et la chapelle des Anges. À la mort de Relinde, Frédéric I^{er} Barberousse nomme magister operis, Herrade au couvent de Hohenbourg et Edeline à Niedermunster, les deux abbesses issues de la noble famille des Landsberg. Herrade s'illustra comme auteur de l'ouvrage manuscrit Hortus Deliciarum. Elle fit appel en 1178 aux Prémontrés d'Etival pour desservir l'abbaye, puis fonda vers 1180 l'abbaye de Truttenhausen qu'elle confia aux Augustins de l'abbaye de Marbach.

Vers 1194, l'abbaye de Hohenbourg reçoit la visite de Richard Cœur de Lion en personne libéré de captivité. Sous l'abbatiar de l'abbesse Elisabeth de Lutzelburg, Egelolf de Mundingen cède à l'abbaye des biens se trouvant à Bolsenheim et à Uttenham pour assurer la prébende d'un prêtre qui célèbre chaque jour la messe à l'autel de la croix. Sous l'abbatiar d'Élisabeth II, Louis de Bavière (1229-1294) confirme au couvent de Hohenbourg tous ses anciens avantages et droits, tandis que le pape Jean XXII (pape de 1316 à 1334) charge le prévôt de Saint-Amarin, le Doyen de la cathédrale de Bâle et le trésorier de Lautenbach de se pencher sur la contestation opposant Hohenbourg au Grand Chapitre de la cathédrale de Strasbourg. Le roi Charles IV qui sera consacré empereur en 1355 gravit la montagne du Hohenbourg avec une nombreuse suite parmi lesquels Jean II de Lichtenberg, évêque de Strasbourg.

L'abbaye réduite plusieurs fois en cendre

Le couvent et l'église de Sainte-Odile eurent à subir de grands désastres dans le cours des siècles. Ce sont d'abord les Hongrois qui dévastent et pillent vers 917 et 925 le couvent et ses dépendances. En 1045, on ne sait pas quel événement l'église est détruite par les flammes puis reconstruite par le pape Léon IX. Quatre années plus tard un nouvel incendie se déclare au sommet du Hohenbourg communiqué dit-on par la forêt en flamme. Vers 1115 le duc Frédéric le Borgne incendie le monastère pour se venger des Hohenbourg ses pires ennemis. À peine nommée, en 1200, Edeline de Landsberg doit faire face à un violent incendie à Hohenbourg communiqué par la forêt en feu qui réduit une grande partie du couvent en cendres. Les travaux de reconstruction achevés, un autre incendie provoqué accidentellement vers 1224 se déclare sur le haut de la montagne. Henri, roi

des romains, accorde un privilège spécial aux habitants de la montagne en les exemptant de tailles et d'impôts. La même année, selon la tradition, Sainte Elisabeth de Thuringe vient se recueillir à Hohenbourg. Les deux reconstructions en un quart de siècle grèvent lourdement le budget de la communauté.

En 1229, l'abbaye d'Hohenbourg est dirigée par une dénommée Werentruide qui succède à Elisabeth de Lutzelbourg qui meurt en 1223. En 1243, le couvent est à nouveau en feu. Sous le règne de l'abbesse Agnès II un nouvel incendie se déclare en 1277 au couvent. À peine reconstruit, la forêt voisine brûle à nouveau vers 1301 communiquant le feu à l'abbaye. En 1365, les Routiers avec à sa tête Arnaud de Cervole écumant la région. Ils montent au sommet du Hohenbourg en pillant et en commettant les pires atrocités. En juillet 1473, une forte canicule provoque un feu de forêt. Les flammes arrivent jusqu'au sommet de la montagne et communiquent le feu au monastère qui est presque entièrement consumé. On soupçonne les Bourguignons de Charles le Téméraire d'être à l'origine des incendies de forêts. Il faut une fois de plus tout reconstruire. C'est sans doute de cette époque, au moins en partie, que datent les murs actuels de l'église avec leurs fenêtres gothiques. Au début du XVI^e siècle, des agitateurs profitant de la réforme luthérienne soulèvent les paysans, non seulement contre les nobles, mais surtout aussi contre le clergé, les couvents. Un des lieux de rassemblement se trouvait non loin de Heiligenstein, au pied du Mont sainte-Odile. Le couvent de Hohenbourg est pillé et incendié, ainsi que le prieuré de Saint-Gorgon et l'abbaye de Truttenhausen. L'écrasement des paysans à Scherwiller par les troupes du duc de Lorraine ne ramena pas pour autant le calme.

De nombreux strasbourgeois embrassèrent avec enthousiasme la réforme et divisèrent ainsi l'Alsace en deux camps qui cherchèrent à triompher l'un contre l'autre. Les chanoines de Hohenbourg qui avaient vu disparaître le couvent de Niedermunster et le prieuré de Saint-Gorgon n'eurent plus la volonté, ni le désir de reconstruire les bâtiments abbatiaux. À la veille de l'Annonciation, en mars 1546, des flammes se mettent à jaillir du toit alors que l'abbesse prend son bain, elle a juste le temps de sortir de la pièce. On parvient à sauver des flammes la croix de Niedermunster, le calice de Sainte Odile et l'Hortus Deliciarum. Il n'y a semble-t-il pas de pertes humaines, mais d'énormes dégâts. Des pans entiers de maçonnerie, les murs de l'église, la chapelle de la croix, les deux chapelles à l'extrémité du rocher sont consumés. Le tombeau de Sainte Odile, ainsi que le sarcophage de l'abbesse Eugénie et celui d'Aldaric ont été miraculeusement préservés de la destruction. Après l'incendie de 1546, les chanoines abandonnèrent cette abbaye, et plusieurs d'entre elles, entre autres l'abbesse Agnès d'Oberkirch adoptèrent les doctrines de la Réforme protestante. Les revenus des deux monastères (Hohenbourg et Niedermunster) furent alors réunis à ceux de

l'évêché. En 1572, l'église est détruite par la foudre. Mais bientôt, la guerre de Trente Ans devait débiter qui mit aux prises les troupes de la Ligue Catholique aux ordres de l'empereur Ferdinand II et celles de l'Union Évangélique des princes allemands commandés à l'époque par le comte Ernst von Mansfeld. En 1622, les soldats de ce chef pillèrent et incendièrent tout ce qui avait été reconstruit à cette époque au mont Sainte-Odile. Ce n'est qu'après les traités de Westphalie en 1648 que les fonds furent rassemblés permettant la réinstallation des prémontrés. Hélas, à peine les chanoines prémontrés avaient-ils eu le temps de remettre en état le couvent, que le couvent est à nouveau la proie des flammes le 7 mai 1681. Une vaste collecte publique est alors organisée en Alsace et dans le Sundgau et jusqu'en Souabe, en Bavière et en Rhénanie jusqu'à Cologne pour restaurer les anciennes constructions et édifier une nouvelle église conventuelle. Celle-ci est consacrée le 20 octobre 1696.

La guerre de Cent Ans

En France durant la guerre de trente ans des bandes de pillards désarmés cherchent à faire fortune en Alsace. Ils mettent semble-t-il le feu à l'abbaye vers 1365. En 1375, Enguerrand de Coucy lance ses soudards sur Hohenbourg et provoque des dégâts considérables à l'abbaye. Sous l'abbatiat d'Anastase d'Oberkirch, la guerre des paysans met l'abbaye en ébullition entre février et mai 1525. Un groupe de paysans occupe Hohenbourg. Les chanoines se mettent à l'abri dès l'approche du danger en se rendant le plus souvent dans leur propre famille. Agnès de Zuckmantel, future abbesse, cherche refuge derrière les murailles de Strasbourg. En 1632, ce sont les Suédois qui occupent la montagne où se trouve l'abbaye et commettent des dégâts dans les bâtiments fraîchement rénovés.

Un couvent des Prémontrés

En 1178 Herrade dite de Landsberg fait venir les Prémontrés d'Etival pour desservir Hohenbourg. Elle donne un petit domaine appelé Saint-Gorgon, de même que des revenus de plusieurs villages. Les Prémontrés recevront en outre un petit bois à Ergesheim, localité plus connue aujourd'hui sous le nom de Krautergersheim. Après plusieurs incendies et reconstructions l'incendie de 1546 marque la fin des Prémontrés au Hohenbourg et aussi celle des nonnes. Une église voit le jour en 1573, mais la guerre de Trente Ans amène la désolation sur la montagne. L'évêque de Strasbourg demande aux Prémontrés d'Etival d'assurer une présence près du tombeau déserté de sainte Odile sur les ruines du monastère en 1605. En 1605, le vicaire épiscopal Adam Petz y fonda un couvent de Prémontrés qui fut ravagé en 1622 par les troupes de Ernst von Mansfeld (1580-1629). Les religieux abandonnent le site en 1632. Ils reviendront à Hohenbourg en 1661, vingt

trois ans après les traités de Westphalie. Restauré par l'archiduc Léopold II d'Autriche (1586-1632), prince-évêque de Passau en 1598, puis de Strasbourg de 1608 à 1625, mais sans cesse menacé, mis à rançon et pillé pendant la guerre de Trente Ans, il semblait en meilleure voie de prospérité à partir de 1642 lorsqu'il fut de nouveau détruit par un incendie en 1681, à l'exception cependant des antiques chapelles de la croix et de Saint-Jean ou de Sainte Odile, qui existent encore de nos jours et qui renferment la première, le tombeau d'Aldaric et le second celui de sa fille, sainte Odile. L'église actuelle fut construite entre les années 1687 et 1692, les autres bâtiments sont d'une construction plus moderne.

Depuis la Révolution

À la Révolution, la population des communes voisines pillait le couvent. Dans les objets volés se trouvait un œil d'or massif, riche ex-voto inestimable. En 1791, la maison de ferme et d'hôtellerie, qui était propriété nationale, fut adjugée avec une bonne partie des terres et la forêt, au sieur Meinrad Bruder, maire de Mutzig, et le 27 mai 1796 le couvent, y compris l'église, les chapelles et la grande cour plantée de tilleuls, fut acquis, au prix de 3195 livres, par François Louis Rumpler, ancien chanoine de la collégiale de Saint Pierre-le-Jeune à Strasbourg. En 1798 le domaine de Sainte Odile, ferme et couvent, devint la propriété de la famille Laquante, qui le vendit en 1831 aux sieurs Wittmann de Heiligenstein, et Steinmetz de Barr, tous deux propriétaires. Ceux-ci, dès l'année suivante, cédèrent le tout à l'abbé Lhulier, ancien curé de Mandray près de Saint-Dié-des-Vosges qui vendit à son tour le domaine aux frères Baillard en 1837. Douze ans plus tard, il fut acheté par M. Lauge de Strasbourg qui le céda à M. Rohmer d'Illkirch-Graffenstaden. C'est de ce dernier propriétaire que l'évêché en fit l'acquisition le 16 août 1853, M. Schir, vicaire-général, fut chargé de tout ce qui concerne l'administration spirituelle et matérielle du pèlerinage. Les religieuses du Tiers-Ordre de Saint François, établies à Reinacker, près de Saverne, furent appelées pour diriger l'hôtellerie et cultiver les terres.

Les chapelles vouées à Sainte-Odile, à la Croix, aux Larmes et aux Anges, ainsi que la bibliothèque et les sculptures du cloître du monastère ont été classés au titre des monuments historiques par la liste des monuments historiques protégés en 18408. L'église conventuelle Sainte-Odile, à présent basilique, est elle classée au titre des monuments historiques par arrêté du 22 juillet 19978.

Installation des Sœurs de la Croix (1889 - 2015)

L'établissement fonctionna encore en tant qu'une communauté de l'ordre de la Croix, fondé le 24 juin 1841 par l'abbesse Adèle de Glaabitz. Entre 1889 et 2015, les moniales des Sœurs de la Croix assurèrent ses services dans les

deux domaines à l'abbaye de Hohenbourg, avec 35 sœurs au début : d'une part, services liturgiques y compris accompagnement de l'orgue ; d'autre part, activité hôtelière, des tâches du ménage et de la cuisine, aux entretiens du jardin et des champs. Elles soutenaient également l'administration de l'hôtel, le magasin ainsi que même l'infirmier. Toutefois, à mesure que le nombre de moniales diminuait, la vie monastique à Hohenbourg en tant qu'hôtelières devint de plus en plus difficile. À partir de 2010, leur départ était envisagé et programmé. Dans les derniers jours, le Mont Sainte-Odile ne comptait que 5 moniales. Le 24 juin 2015, jour festif de sa fondation et autorisation mais également du départ de ces dernières religieuses, une célébration particulière y fut tenue. À la suite d'une demande de l'archevêque de Strasbourg Jean-Pierre Grallet, deux moniales auprès des Sœurs de Saint-Joseph⁹ leur succédèrent¹⁰.

Abbaye de Hohenbourg de nos jours (2015 -)

Le sanctuaire le plus important en Alsace, la transition fut, dès 2010, soigneusement préparée et effectuée¹¹.

Toujours sous la protection de l'archevêque de Strasbourg, la célébration à la basilique est maintenue par un recteur et un chanoine ainsi qu'une nouvelle communauté permanents. De nombreux prêtres y soutiennent également les offices. En bénéficiant de la tradition catholique, la célébration s'y distingue notamment de sa musicalité, chantée en français ainsi qu'en latin, en allemand, lors des offices quotidiens, des laudes aux complies.

En effet, il faut que l'abbaye réponde aux deux principaux besoins. D'une part, accueillir toute l'année de nombreux pèlerins, individuels et groupes, y compris religieux. D'autre part, soutenir une longue tradition depuis le 5 juillet 1931¹². Il s'agit de l'Adoration perpétuelle de la Confrérie de Sainte-Odile¹³.

En conservant une collaboration étroite avec les religieux, l'hôtel fonctionne également en faveur du tourisme. Celui-ci obtint, le 12 juillet 2012, le label officiel de deux étoiles de l'Atout France¹⁴.

Abbesses connues de l'abbaye de Hohenbourg

Sainte Odile (décédée un 13 décembre 720)

Eugénie (721-735) Décédée le 16 septembre 735

Werentrude ou Warnetrude (abbesse décédée en 741)

Adala ou Attala - abbessse citée en 783 dans un texte où une pieuse femme nommée Odsindin offre à Hohenbourg des vignes à Sigolsheim.

Ruthrude (abbesse en 831) du temps de Liutfrid, 5e et dernier duc d'Alsace

Odile II, fille du comte de Verdun (abbesse à partir de 1010)- Cousine de Brunon d'Eguisheim, évêque de Toul.

Eugénie de Stehelin (abbesse à partir de 1040-1045)

Bertha (citée vers 1045-1051)

Relinde (Abbesse à partir de 1151 décédée le 22 août 1176)

Herrade de Landsberg (1176-1195) Fonde vers 1180 l'abbaye de Truttenhausen (décédée le 25 juillet 1195 à Hohenbourg)

Luchard ou Lugarde de Wertenbach (ou de Luppffen)

Adélaïde de Vermingen citée vers 1195

Edelinde de Landsberg (1199) Sous son abbatiat un gigantesque incendie se déclare au Hohenbourg

Attale II (Décédée le 13 janvier 1206)

Mathilde de Niphen (décédée un 15 juillet ??)

Cunégonde ou Kunegundis (décédée un 7 janvier ??)

Luchardis de Werdenbach

Werentrude ou Olizensa de Luxembourg ? 1229

Elisabeth I de Lutzelbourg (1230-1233) décédée le 7 septembre 1233

Elisabeth II (Abbesse à partir de 1249)

Marguerite de Senones (Abbesse vers 1250)

Agnès I (Abbesse de 1255-1263)

Gerlinde (abbesse vers 1263 - Décédée le 21 août 1273)

Agnès II (Abbesse vers 1277 - Décédée le 6 janvier 1286)

Elisabeth III (abbesse à partir de 1286-1299)

Catherine de Stauffenberg (abbesse de 1304-1312)

Elisabeth IV de Bavière (abbesse à partir de 1325 jusqu'à 1326)

Mathilde IV (1326-1329)

Elisabeth V (1338-1341)

Agnès III de Stauffenberg (abbesse vers 1350)

Marguerite II de Wyllerstein (abbesse vers 1362-1385)

Agnès III de Stauffenberg (1286-1390)

Catherine II de Stauffenberg (+ le 15 août 1409)

Marguerite III de Willrich (décès en 1442)

Clara de Lutzelbourg (décédée le 13 juillet 1453)

Suzanne de Hohenstein (élue en 1462)

Marguerite IV de Kanell (parfois appelée Kandelin)

Suzanne de Hohenstein (Démission en 1470)

Catherine III (1509)

Véronique d'Andlau (+ 15 avril 1524)

Ursula de Rathsamhausen, Éluë en 1524 (décédée en 1534)

Agnès IV de Zuckmantel (élue en 1534) décédée le 29 janvier 1542

Agnès V d'Oberkirch (élue le 10 mars 1542)

Notes et références

1 Un peu de sang du bienheureux pape Jean-Paul II donné à Marienthal [archive]

2 duc d'Alsace de 673 à 700 environ

3 Décédée vers 690

4 Sainte Attale: fille aînée du duc Adalbert. Elle aurait vécu 14 ans à Hohenbourg sous la conduite de sa tante Odile avant de devenir la première abbesse du monastère de Saint-Étienne à Strasbourg fondé par son père

5 Marie-Thérèse Fischer, Treize siècle d'histoire au Mont Sainte Odile, p.29

6 On fait aussi de Bereswinde tantôt la sœur, tantôt la nièce de saint Léger, évêque d'Autun ou encore une parente de Clotilde parente de Clovis Ier

7 Saint-Gorgon, un petit prieuré avec chapelle pour les Prémontrés d'Etival fondé en 1178 par l'abbesse Herrade de Landsberg, était situé en bordure du sentier des pèlerins partant d'Ottrott (rectangle blanc). De l'endroit on atteint le Mont Sainte Odile en 45 minutes. Le prieuré fut inoccupé dès le XVIe siècle et tomba en ruines. En 1733 une métairie fut construite, complétée en

1746 par un petit oratoire en bordure du chemin. En 1820, J.G. Schweighaeuser signale la découverte d'un sarcophage sur le Korisacker, le champ de Saint-Gorgon. Depuis le début du XXe siècle tout a disparu. En

1991 un incendie criminel dont les coupables n'ont jamais été retrouvés, fera disparaître les rares vestiges du prieuré et de la métairie construite en

1733

8 a et b « Monastère de Sainte-Odile, au Mont-Saint-Odile » [archive], base Mérimée, ministère français de la Culture

9 http://data.bnf.fr/11991121/soeurs_de_saint-joseph_colmar/ [archive]

10 Bulletin du pèlerinage et de la Confrérie de l'Adoration Perpétuelle, tome n° 100, 35e année, septembre -décembre 2015, p. 26 - 31

11 <http://france3-regions.francetvinfo.fr/alsace/2012/12/25/patrick-koehler-l-homme-qui-voulait-etre-pape-est-l-invite-du-journal-de-19-h-170449.html>

[archive]

12 <http://www.mont-sainte-odile.com/ladoration-perpetuelle> [archive]

13 Cette confrérie fut fondée en 1750 par Dionysius Albrecht, prieur de la communauté de Prémontrés, et autorisée le 13 juin par le pape Benoît XIV.

L'adoration est assurée par plusieurs groupes venus de toutes les régions alsaciennes, qui répartissent une semaine d'obligation.

14 <https://www.classement.atout-france.fr/hebergements-classes> [archive]

Bibliographie

* Albrecht, Dionysius, History von Hohenburg oder St. Odilienberg, Sélestat, 1751

* Calmet, Augustin, Histoire des hommes illustres, bibliothèque de Lorraine, Nancy, 1751

* Collectif (Jean-Marie Le Minor, Alphonse Troesler, Franck Bilmann), Le Mont sainte Odile, ID Édition, 2008

* Grandidier, Philippe André, Histoire de l'église et des évêques-princes de Strasbourg depuis la fondation de l'évêché jusqu'à nos jours, Strasbourg, 1776

* Fischer, Marie Thérèse, Treize siècle d'histoire au Mont Saint-Odile, Édition du Signe, 2006

* Le Minor, Jean-Marie, Le Mont Sainte-Odile, Éditions Alan Sutton, Saint-Cyr-sur-Loire, 2003

* Laguille, Louis, Histoire de la province d'Alsace depuis Jules César jusqu'au mariage de Louis XV roy de France et de Navarre, Strasbourg, 1727

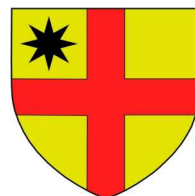
* Pétry, François & Robert Will, Le Mont Sainte Odile (Bas-Rhin), Direction du Patrimoine - Sous-direction de l'archéologie, Imprimerie Nationale, 1988, 168 page



Bergheim

<http://www.wikiwand.com/fr/Bergheim>

Bergheim



Bergheim est une commune française située dans le département du Haut-Rhin, en région Grand Est.

Cette commune se trouve dans la région historique et culturelle d'Alsace.

Ses habitants sont appelés les Bergheimois et les Bergheimois.

L'habitat se concentre, encore au début du XXI^e siècle, essentiellement au-dedans d'un rectangle de 300 m sur 500 m, aux angles arrondis, déterminé par la double enceinte médiévale, laquelle a été conservée jusqu'à nos jours sur quasi toute sa longueur. La ville a somme toute peu débordé de cet étroit périmètre au fil des siècles, allant seulement s'étendre sur quelques centaines de mètres vers l'est, sur le Wolfshoehle, et vers l'ouest, en direction du hameau de Froehn, où se construisent de nouveaux logements et où se sont implantées quelques entreprises.

Géographie

Bergheim est situé dans le canton de Ribeauvillé, à 17 km au nord de Colmar et à 10 km au sud-ouest de Sélestat, dans la frange vallonnée de la plaine d'Alsace, entre Ribeauvillé, Saint-Hippolyte et Thannenkirch, à quelque deux kilomètres des montagnes vosgiennes, lesquelles ont, notoirement, un début abrupt sur leur versant oriental. Cette ancienne cité médiévale est sise dans une contrée riche en vignes, un peu en retrait à l'ouest par rapport à la voie express N83/A35 Strasbourg-Colmar et la ligne de chemin de fer Strasbourg-Bâle. La ville est



arrosée par le petit ruisseau du Bergenbach, affluent gauche de l'III.

C'est une des 188 communes[1] du Parc naturel régional des Ballons des Vosges.

Préhistoire

On a retrouvé à Bergheim 58 silos de l'époque néolithique, dont 14 contenaient des restes humains[2]. Dans le silo 157 ont été retrouvés huit corps, et des bras gauches sectionnés qui n'appartenaient pas aux mêmes individus[3], témoignant d'un événement violent survenu vers 4200 av. J.C. Construit sur un ancien camp romain

La ville de Bergheim a été identifiée à l'emplacement d'un ancien camp romain. En 1848, on a découvert d'anciennes mosaïques de cette époque, qui ont été partiellement reconstituées.



Un village changeant plusieurs fois de propriétaire

Aucun lieu en Alsace n'a aussi souvent changé de maître que le bourg de Bergheim. Au VIIe siècle, un nommé Hagio en fit don à l'abbaye de Moyenmoutier, en Lorraine. Othon Ier le donna à Conrad, père de Hermann, duc d'Alsace. Les religieux de Moyenmoutier rentrèrent en possession de Bergheim[4] en 964 par le recours de Gerhard, évêque de Toul, mais le duc Hermann s'en empara de nouveau en 978 et le concéda à un certain Lugold. Sous l'empereur Henri II, il devint la propriété des évêques de Toul, et, en 1132, le pape Innocent II confirma cette possession.

En 1225, l'évêque Othon conféra son droit sur Bergheim à Mathias, duc de Lorraine. Mathias céda à son tour, en 1246, Bergheim, à titre de fief, à Philippe de Gilbeviller, et à la mort de celui-ci à Hugues, comte de Lützelstein. En 1285, Cuno de Berckheim (famille de Mittelbergheim issue de la branche d'Andlau) est l'un des 500 chevaliers invités du comte de Chiny et participe aux fêtes, joutes et tournoi qui se donnent à Chauvency-le-Château près de Montmédy. Il y était venu avec d'autres Alsaciens, dont Conrad Warnier ou Werhner de Hattstatt. Le trouvère Jacques Bretel, chargé de faire le reportage de ces journées, raconte la joute qui opposa alors Cuno de Berckheim au seigneur de Faucogney.

En 1287, Bergheim était entre les mains des Rappolstein. En 1301, Albert Ier, roi des Romains, l'engagea à Burcard de Geroldseck. Henri II de Ribeaupierre le reprit sur ce dernier, l'entoura de fortifications et l'offrit à l'empereur Henri VII, dont il le reçut en fief, en 1312.

Bergheim fut finalement élevée au rang de ville libre sous la tutelle de Henri de Ribeaupierre. C'est en 1313 que Bergheim obtint le privilège de frapper la monnaie, le droit de refuge et le droit de perception de droits de douane. Des vestiges historiques abondants de cette époque sont bien conservés de nos jours.

C'est au XIIIe siècle que tout commence. A l'époque, le duc de Lorraine, qui habite Nancy, a des intérêts en Alsace sous la forme de mines d'argent, la plus importante étant située à Bergheim, non loin de Ribeaupillé. Pour surveiller son bien, le duc fait bâtir à 200 mètres de là, sur un rocher, une forteresse où il installe son fils cadet. Mais celui-ci, goûtant peu les sombres murailles, fait ajouter un petit château de plaisance au pied de l'édifice paternel. Ainsi naissent le haut et le bas Reichenberg, qui ne tarderont pas à se retrouver au centre des différends entre héritiers. Jusqu'à ce que le bas Reichenberg disparaisse dans les flammes après une querelle de clocher. La guerre de Trente Ans, par l'entremise de Suédois en campagne, se charge de faire subir le même sort à la forteresse. Du reste, à cette époque, c'est toute l'Alsace qui est laminée, la population est décimée et l'aristocratie locale part à Versailles.

Les guerres mondiales

Un bombardier US B17 s'est écrasé à Bergheim le 27 mai 1944 après avoir été pris en chasse par un Messerschmitt[5].



Église paroissiale de l'Assomption de la Bienheureuse Vierge Marie:

celle-ci fut probablement, et pour l'essentiel, construite entre 1320 et 1347[31],[32],[33]. Remontent, en effet, à cette époque gothique les éléments suivants :

- 1 le chevet voûté, avec abside à cinq pans, que jouxte au nord une sacristie voûtée à croisée d'ogives ;
- 2 la nef à trois vaisseaux ;
- 3 le clocher occidental, précédé d'un porche, également à croisée d'ogives ;
- 4 et de nombreux éléments sculptés datant du XIVe siècle, tels que le tympan de l'Adoration des Mages surmontant le portail d'entrée, et quelques fragments d'un portail du Jugement dernier apposés contre le flanc sud de la nef.

Cependant, l'aspect actuel de la nef est déterminé surtout par un remaniement dans le sens baroque effectué en 1718, lors duquel le vaisseau central fut couvert d'un plafond et séparé des bas-côtés par des arcs en plein-cintre s'appuyant sur des colonnes toscanes. La chapelle des Quatorze Saints Auxiliaires, de style néogothique, qui renferme d'intéressantes œuvres d'art tant peintes que sculptées, fut ajoutée au flanc sud en 1819. La sacristie sud, de style néo-gothique également, date de la fin du XIXe siècle. Les grandes orgues, de type Rinkenbach, sont de 1903 ; le bâti néobaroque qui les abrite date de 1879, mais incorpore des sculptures originales de 1740[34],[35],[36].

Bergheim est aujourd'hui le siège d'une communauté de paroisses regroupant 8 paroisses : Bergheim, Guémar, Illhaeusern, Ostheim, Rodern, Rorschwihr, Saint Hippolyte et Thannenkirch. Ce regroupement porte le

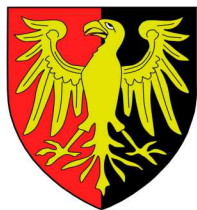
nom de "Communauté de paroisses du Bon Pasteur, entre Ill et Taennchel" et peut être découvert via son site Internet www.paroisses-bergheim.fr.



Obernai

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Obernai>

Histoire



Alsatia, lointain terme ancêtre du français Alsace et de l'allemand Elsass, désigne l'espace singulier, choisi dans la vallée du Rhin par le royaume franc mérovingien, pour être confié aux soins et à la défense des ducs d'Alsace au VIII^e siècle. Le Hohenbourg, une des résidences duciales, pourrait être le lieu de naissance de sainte Odile, fille d'Etichon-Adalric et patronne de

l'Alsace. C'est plus sûrement le lieu de sa mort, car, récupérant par legs la place fortifiée, elle l'aurait transformé en un monastère.

Période du Moyen Âge

Obernai au pied du Hohenbourg apparaît pour la première fois dans les textes en 778 ; ce domaine dépend des abbayes de Hohenbourg et de Niedermunster. Il y existe déjà un vignoble important au IX^e siècle.

Ruelle des Juifs de Obernai.

Les Hohenstauffen auraient fait construire un château à Obernai à la fin du XI^e siècle. Le XII^e siècle est une période de prospérité qui a laissé de nombreuses traces dans le paysage urbain : l'église romane dont il reste des vestiges (1140), la "Cour des Rathsamhausen".

Vers 1240, Obernai accède au rang de ville, et devient ville impériale vers 1280. C'est également à cette époque que les bourgeois de la ville érigent une chapelle dédiée à la Vierge, et dont le clocher sert de beffroi : le Kappelturm. La ville prospère à cette époque. Pour se prémunir des convoitises, elle devient membre de la Décapole en 1354, ligue d'entraide de dix villes impériales d'Alsace. Il s'agit de la sixième des dix villes impériales, en termes de puissance ou de richesse. Elle possède quatre portes, elle est munie d'une puissante muraille et d'un double fossé, ce qui lui permet de résister au siège des armées de l'évêque de Strasbourg.

En tant que ville impériale, Obernai dépend directement de l'empereur, ce dernier s'engageant à protéger la ville qui, en échange, lui assure son appui et lui fait parvenir subsides et hommes d'armes. Obernai devient un petit État dans l'Empire : sous le contrôle de fonctionnaire de l'Empire, elle s'administre elle-même, se dote de statuts, lève les impôts, perçoit des taxes, possède une juridiction propre, érige un gibet. La ville atteint son apogée au XV^e et XVI^e siècles. En 1562, l'empereur Ferdinand I^{er} du Saint-Empire se rend à Obernai. Obernai a un Schultheiss depuis 1178, mais son pouvoir est

restreint puisque dès le XIV^e siècle son rôle se limite à la présidence du tribunal des roturiers. Les revenus de la ville sont assurés par la perception de taxes sur le débit de vin, sur la vente du sel et du fer, par les droits de mouture, de péage, les taxes perçues aux foires annuelles, et par l'impôt sur la fortune payé par les bourgeois. Obernai a un règlement municipal qui régit l'ordre public ; ce règlement, d'abord oral, est mis sur parchemin vers le milieu du XIV^e siècle, et la ville perçoit des amendes versées par les contrevenants. Obernai agrandit son territoire en absorbant les villages à l'entour ou en les acquérant ; il en est ainsi de Oberlinden, Finlay et Haywiller, Urnheim, Hohenburgweiler et Ingmarsheim, Bernardswiller. La ville possède un hôpital et une léproserie extérieurs dès le XIII^e siècle, et un hôpital interne est fondé au XIV^e siècle ; au XIV^e siècle on y trouve également trois établissements de bains.



Mur d'enceinte avec sa tour.

À la fin du Moyen Âge, Obernai est entourée d'une double enceinte qui est munie de 38 tours et de 12 portes, le tout entouré d'un fossé irrigable.

Temps modernes

Au XVII^e siècle, la guerre de Trente Ans fait des ravages dans la ville, Obernai est prise par les troupes de Mansfeld, puis tour à tour par les Suédois et les Impériaux.

En 1679, à la suite du traité de Nimègue, Obernai devient ville royale française et perd l'autonomie politique relative qu'elle avait au sein du Saint-Empire romain germanique (c'est-à-dire le premier empire allemand), incapable d'assurer la sécurité depuis 1615. Mais le XVIII^e siècle est à nouveau une période de prospérité pour la ville.

Les grandes foires du premier lundi après l'Assomption et du dernier jeudi d'octobre reprennent vigueur.

Obernay

Histoire des dix villes: jadis libres et impériales, selon Schöpflin.

J.H. Decker, 1825

<https://books.google.com/books?id=FVdIAAAAYAAJ>

Situation et origine

Oberehnheim, maintenant appelée Obernay, a existé sous la période francique : elle était un domaine royal, villa regia, remontant probablement aux rois mérovingiens. Athic , qui était duc d'Alsace dans le 7.^e siècle , y a demeuré avec sa famille. Cette ville, située au pied de la montagne de St."-Odile, à cinq lieues de Strasbourg, et autant de Sélestadt , dans une région fertile, est la sixième de la décapole. Elle a pris son nom d'Ehnheim , de la petite rivière Ehn , qui y coule, et le surnom d'Oberehnheim , pour la distinguer d'un autre Ehnheim , qui y est inférieur. Elle était entourée de murs, d'un rempart et de doubles fossés, avec des tours et quatre portes, divisée en quatre quartiers nommés Groswiertel, Kleinwiertel, Kirchdorfviertel et Creitzdorfviertel , y compris son faubourg appelé anciennement Biibelbrunn et Merzgass. Elle comptait, au milieu du dernier siècle, environ 800 feux.

Un mur d'enceinte extérieur fut ajouté en 1298 à une muraille intérieure. La population s'agrandit des habitants d'un village impérial appelé Ingmarsheim , si tué à une demi-lieue de là, vers Bischoffsheim, et d'une petite ville nommée Finhey, qui était entre Ober et Nidernay.

Eglises.

Il y a deux églises paroissiales, l'une au milieu de la ville, vulgairement dite Cap pel-Kirch, église-mère, qui n'est plus aujourd'hui regardée que comme filiale. L'autre plus grande et plus belle est sur une place plus élevée hors de la porte, au cimetière dit Seelhof. En 1249, Guillaume, roi des Romains , restitua à l'abbaye de Hohenbourg (St."-Odile) , le patronage de l'église d'Oberehnheim, que ses prédécesseurs avait usurpé ; ce que le pape Innocent IV ratifia dans la même année. Six années après, le même Guillaume donna ce droit au chapitre de Mayence , entre lequel et l'abbaye de Hohenbourg il fut commun. Ils nommèrent conjointement à cette église, en 1330, Conrad de Kirkel, chanoine de Mayence. La petite église dite la Chapelle fut construite au 13.^e siècle, et la grande au 15.^e L'évêque de Strasbourg , comme possesseur des biens de l'abbaye de Hohenbourg, exerçait seul dans les derniers temps la collation.

Monastères.

Un couvent de Capucins qui, selon l'ordre des temps, est le cinquième construit en Alsace, fut treize années après , c'est-à-dire en 1660, transféré de la ville dans le faubourg.

Un prieuré de religieuses Augustines, qui y a existé et dont le pape Innocent IV a confirmé les droits en 1245, paraît avoir été réuni ensuite au couvent de St."-Marguerite de Strasbourg.

Bâtiments publics.

Un hôpital sous le nom de St.-Erhard, fut élevé en 1314. On y annexa, en 1703, par ordre du roi, les revenus d'une léproserie et d'une maison de religieux qui avaient existé hors de la ville. L'hôtel-de-ville est une construction de l'année 1523.

Trois cours, la première dite de Hohenbourg, appartenant à l'évêque, l'autre de Niderminster, appartenant au grand-chapitre de Strasbourg, et la troisième de Rothau , appartenant à la seigneurie de la Roche, jouissaient à Obernay de certaines immunités.

Château.

A la porte qui conduit au faubourg, une vaste place avec les restes de très-gros murs, que la tradition appelle encore die Burg, indique l'endroit où existait jadis un château impérial, qui a été détruit vers l'année 2246, par Henri de Stahleck, évêque de Strasbourg, alors en guerre contre l'empereur Frédéric II. Il est vraisemblable que le duc Athic en a fait sa demeure, ce qui ferait remonter sa construction à la période francique. Il existe des titres datés de ce château par l'empereur Frédéric I.^{er} , par son fils duc d'Alsace, ainsi que par Henri VI, en l'année 1196, pour la garde duquel Hartung de Wangen a reçu un fief cas treuse de Rodolphe I.^{er}, en 1280, transmis à Walther de Wangen en 1349, et à George de Wangen en 1468. Les nobles de Gail tenaient encore en dernier lieu un fief cas treuse à Obernay, mouvant du roi. La place même où avait reposé le château, avec le village d'Ingmarsheim , était un fief de la famille de Schoenau , duquel les Hungerstein furent coinvestis par ordre de l'empereur Venceslas, en 1384. Frédéric IV, en 1466 , et ses successeurs ont ensuite investi de ce même fief la ville, à qui les Hungerstein l'avaient cédé. Les fiefs attachés à ce château ont attiré à Obernay plusieurs familles nobles, telles que les Schenck, les Rumersheim, les Mittelhusen, les Hohentein, Mülnheim, Kageneck , Oberkirch. Les d'Oberkirch possèdent encore aujourd'hui un château de famille et des biens situés près des murs de la ville. Des Kiichel, bourgeois de Strasbourg, ont été investis par l'empereur Maximilien I^{er}, en 1566, de l'office de maréchal et d'autres biens féodaux que possédaient avant eux les Bremdb, et avant ceux-ci les Schenck. -

Habitans.

Le droit de cité fut accordé par la ville, en 1312, aux religieux de l'ordre de St.- Augustin, du couvent de Truttenhausen , situé à une demi - lieue de la ville, pour en jouir sur le même pied, que les militaires et les personnes les plus nobles de la ville, à condition que chaque fois qu'elle serait dans la nécessité de mettre des trou pes sur pied, le couvent fournirait et entre tiendrait deux hommes armés, et quatre, dans le cas où la ville serait assiégée ; mais qu'en revanche il serait dispensé des autres charges communes. Les habitans étaient au reste répartis en sept tribus, chacune pré sidée par un Zunfftmeister.

Privilèges, Droits et Charges.

Un marché hebdomadaire fut octroyé à la ville par Albert 1." en 1311. Frédéric Iv y joignit, en 1440, deux foires; Louis de Bavière permit à la ville, en 1423, de rece voir des Pfalburger, c'est ainsi qu'on nom mait ceux qui venaient d'autres lieux pour s'aggréger à la cité, ou s'établir dans les faubourgs. Le prévôt devait juger entre les nobles au lieu dit Seelhof, c'était un cime tière; l'on a vu la même chose à Sélestadt.. Entre les non nobles, il jugeait sur le perron de l'hôtel-de-ville. Par lettre de 1376, Char les Iv affranchit les habitans de la juridiction du Landgrave de la haute Alsace. Louis de Bavière, Charles Iv et Frédéric Iv promi rent de ne jamais impignorer ni augmenter le subside que la ville payait à l'empire. Charles Iv engagea à la ville pour 10 années les tailles et la gabelle des vins. En 1365, il lui fit remise de la moitié de la gabelle. Ferdinand 1.", en 1540, et quatre années après Charles v, la lui donnèrent entièrement, ainsi que les tailles , que Maximilien II permit, en 1570, d'augmenter. Frédéric Iv y ajouta, en 1466 et 1479, le droit de rece voir les bannis de l'empire, de retenir une partie des biens de ceux qui quittaient la ville pour s'établir ailleurs, et le dixième à titre de détraction sur les successions, qui échéaient à des forains. Maximilien 1." lui accorda, en 1507, la faculté de recevoir des juifs, ce qui fut confirmé par Charles-Quint.

La ville jouissait des droits de chasse, pêche, forêts, pâturages, ponts et chaussées poids et mesures, du débit exclusif du sel et du fer et autres droits régaliens. Les revenus patrimoniaux allaient au-delà de 24,000 liv. de France, sans compter les produits des forêts et des pâtures. Elle acquittait la dîme du grain et du vin sur le pied du 15." Elle a fréquemment figuré dans les alliances et les confédérations que formaient les villes impériales pour leur défense.

Les armoiries représentaient St-Pierre et St-Paul, pâtrons de son église, et l'aigle simple.

Le contingent d'Obernay envers l'empire, après avoir souvent varié comme pour les autres villes impériales, s'est finalement fixé à deux hommes à cheval et quatorze à pied, ou 80 florins par mois.

Régime.

L'état primitif de la ville n'était pas plus aristocratique que populaire. Les emplois y étaient occupés sans distinction de naissance. En 1459,une nouvelle organisation, purement démocratique, fut introduite du consentement de l'unter landvogt, du prévôt, du magistrat et des chefs des tribus. Il fut réglé que, pour être élu conseiller, il fallait avoir cinq an nées de résidence ; que le renouvellement se ferait chaque année vers la fête de la St.- Jean-Baptiste, par des électeurs désignés par les tribus, nommés Ordnungsleuth, par quatre habitans du faubourg et dix du village de Bernhardsweiler, à eux joints les anciens conseillers, lesquels ensemble élaient, parmi les nouveaux conseillers, les bourguemaîtres. Les chefs des tribus for maient le conseil du magistrat dans les cas graves. Ce règlement fut approuvé par l'em pèreur Frédéric Iv en 1466, lequel a exclu du magistrat tous les nobles; dans les der niers temps, le magistrat a consisté en quatre bourguemaîtres et huit conseillers, auxquels. le roi a ajouté, en 1731, un prêtreur. Leur nomination était à vie. La régence alter nait entre les bourguemaîtres de trois en trois mois. Les habitans avaient chaque an née leur Schwörtag, vers la Sf.-Michel; ils renouvelaient leur serment au magistrat, anciennement au château et plus tard au cimetièr. Par lettres patentes de janvier 1764, le roi a accordé au magistrat le der nier ressort jusqu'à 100 liv.

Prévôté impériale.

Le prévôt impérial, à Obernay comme ail leurs, a présidé pendant plusieurs siècles dans les affaires criminelles et civiles. Treize assesseurs siégeaient au tribunal dans les causes civiles; 'ils s'intitulaient des Reichs dreizehn Richter, et étaient élus par le pré vôt et les chefs des tribus. Il y avait de plus un sous-prévôt. Charles Iv céda, en 1348, cet office de prévôt à Henri Metziger pour 200 marcs d'argent rachetables, et en 1433 , Sigismond l'engagea à la ville même pour 1,300 florins. Il se trouve une sentence pro noncée au Seelhof, en 1412, par Nicolas Immeler, prévôt, Jean d'Oberkirch, Eber lin de Landsperg, Erhart, Léonard et Anstett Schenck, Gosselin et Hannemann, frères, dits Gossmar, Kunemann d'Utenheim, Henri de Berstett et autres juges inférieurs. Il s'agissait de 28 florins, que l'écuyer Hutold de Kolbeshelm prétendait lui être dûs par l'écuyer Nicolas Vaffelar de Rosheim. Les nobles de Vepfermann de Barr tenaient alors en fief impérial, à Obernay, le fief du bour reau, Hencherslehn ou Henckersamt, qui les obligeait à faire les frais des exécutions criminelles. Pareil fief existait à

Haguenau. A cause de ces frais, un procès s'était élevé entre la ville et les frères Henri et Jean Vepfermann, pour le jugement duquel l'em pereur Sigismond a délégué, en 1436, Etienne, comte palatin. Des Vepfermann, ce fief avait passé, en 1575, entre les mains des Landschad de Steinach. L'office de prévôt a passé, en 1518, aux Ziegler, seigneurs de Barr, qui l'ont vendus avec leur seigneurie à la ville de Strasbourg en 1566. La ville d'Obernay ayant engagé à ce sujet un pro cès avec Strasbourg, celle-ci a renoncé à cet office moyennant 6000 florins en 1669, et l'année d'après, la ville d'Obernay en a obtenu l'investiture de l'empereur Léopold. Une coutume particulière introduite à Ober nay et que l'empereur Louis de Bavière a abrogée comme abusive, en 1446, était en cas d'homicide commis par un fils, de con , fisquer les biens de ses parens innocens.

Religion.

Quoique cette ville ait fini par rester entièrement catholique, elle n'a pas moins été remuée par les troubles religieux, du rant le 16.^e siècle. En 1524, l'exemple de Strasbourg avait gagné quelques habitans ; le magistrat publia des défenses, et punit de la prison les transgresseurs, malgré les remontrances que lui fit le sénat de Stras bourg, d'être plus favorable aux dissidents. Il s'est néanmoins fait, l'on ne sait com ment, qu'en 1577 la permission fut donnée aux habitans de fréquenter publiquement l'église de St.-Jean, près de la ville (dans le château de la famille d'Oberkirch), où il y avait un curé luthérien. Cette permission n'a duré que treize années , durant lesquelles le nombre des protestans s'était élevé à 80. Ceux qui, dans le magistrat, avaient favo risé cette nouveauté, étant morts ou ayant été écartés, cette liberté a cessé. Rudolphe II , en 1590 , en rappelant les avertisse mens donnés au magistrat par Ferdinand I.", lui recommanda de conserver soigneusement l'ancienne religion. Le magistrat défendit, en conséquence, la fréquentation de l'église de St.-Jean, donnant pour raison, que la famille d'Oberkirch, pàtron de cette église, lui avait suscité à ce sujet un procès. Pen dant sept années les luthériens fréquentaient alors des églises plus éloignées et notamment celle de Goxwiller. Le magistrat y mit fin en 1598, en défendant toute diffé rence de religion.

Juifs.

Les empereurs Maximilien I.^e et Charles Quint avaient donné pleine liberté à la ville de recevoir ou d'exclure les juifs ; mais en 1524 , Jacques de Moersperg, alors landvogt, statua qu'il ne leur serait permis de paraître en ville qu'aux temps des mar chés, en payant six deniers à la ville, qu'ils ne pratiqueraient aucune usure et ne rece vraient aucune hypothèque ; qu'ils porte raient des anneaux pour les reconnaître, et ne s'introduiraient dans aucune maison, à moins d'y être appelés.

Guerres.

Obernay résista fructueusement, en 1444, aux Armagnacs, qui sont parvenus à s'em parer de plusieurs autres villes de la pro vince. C'est à Obernay qu'une alliance a été signée contre ces dévastateurs , par le landvogt , Strasbourg et les autres villes d'Alsace. En 1622 , le comte de Mansfeld, ayant fait approcher son artillerie, rompit ses murs et occupa la ville, à la grande cons ternation les habitans, 'qui furent écrasés d'immenses contributions en argent et en denrées pour cette armée. Dix années après arrivèrent les Suédois, qui attaquèrent cette ville la toute première. Sa garnison alle mande de 500 hommes du régiment de Metternich , se croyant hors d'état de résis ter aux ennemis, l'avait quittée. Elle fut obligée d'ouvrir ses portes le 27 août 1632, et de subir une contribution de 10 mille impériaux (monnaie) , pour avoir tiré le canon. Quatre années après, le duc Bernard de Saxe Weimar s'en empara encore.

Territoire.

La ville possédait le château de Kagenfels et le village de Bernhardsweiler. Elle a acheté le château, qui était un fief de l'église de Strasbourg, de Lucas Vischbeck, en 1563, pour 5200 florins. Elle acquit de même le village de Bernhardsweiler de l'empereur Charles Iv, au prix de 150 marcs. Les habitans de ce lieu jouissaient du droit de bourgeoisie dans la ville. Le village comptait, au milieu du dernier siècle, en viron 250 feux.

Oberkirch.

L'on a déjà parlé de l'église de St.-Jean située à peu de pas de la ville, enclavée dans la propriété de la famille d'Oberkirch, à qui elle a donné son nom. L'église elle même l'avait pris pour la distinguer d'une autre inférieure, située dans les champs, près de Nidernay, et qui était appelée Feld kirch, construite dans le 7.^e siècle par Regimbert, abbé de Moyen-Moutier , en l'honneur de St.-Maximin, évêque de Trê ves. Le pape Jean xxII assigna en 1332 , les revenus paroissiaux de cette église à l'abbaye de Moyen - Moutier , qui l'avait fondé. Frédéric, duc de Lorraine, confia, en 1283, à titre de fief, à Conrad de Lands perg, seigneur de Nidernay, l'advocatie de cette église et des autres possessions de Moyen-Moutier en Alsace, mais il y renonça sur les plaintes de l'abbaye. Clingenthal. La fabrique d'armes blanches de Clingen thal, qui est à 3,000 pas de la ville, a donné son nom à la vallée ou elle est placée. Elle a été construite sous les auspices du roi, en 1730, pour fabriquer les épées, sabres et baïonnettes, que jusque - là l'Allemagne vendait à la France.

NOTES:

NOTES: